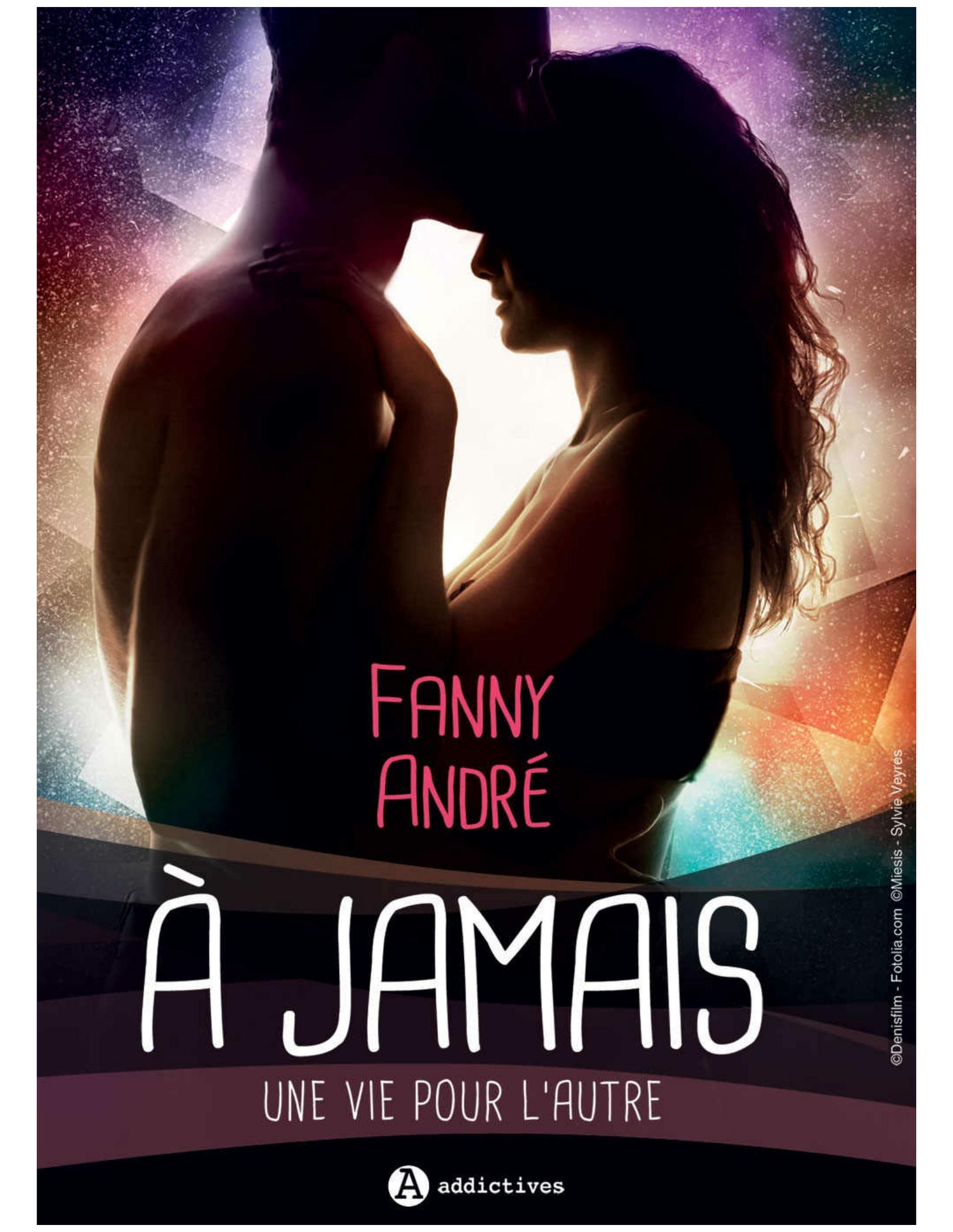


FANNY
ANDRÉ

À JAMAIS

UNE VIE POUR L'AUTRE

 additives

A romantic couple in silhouette, embracing and about to kiss. The background is a vibrant, bokeh-style light display with colors ranging from purple and blue to orange and yellow. The overall mood is intimate and passionate.

FANNY
ANDRÉ

À JAMAIS

UNE VIE POUR L'AUTRE

 **addictives**

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Tout mais pas lui

En vacances en France, Marie découvre la liberté, l'indépendance... et la volupté. Alex Klein est séduisant, charmeur... et disparaît au petit matin !

Blessée, Marie rentre à New York pour commencer un stage dans une maison d'édition. Sa première mission ? Assurer la promotion du tout nouvel auteur-phare : Alex Klein !

Impossible de se défilier. Marie doit côtoyer chaque jour celui qui l'attire autant qu'elle le déteste. Hors de question de retomber dans ses bras !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

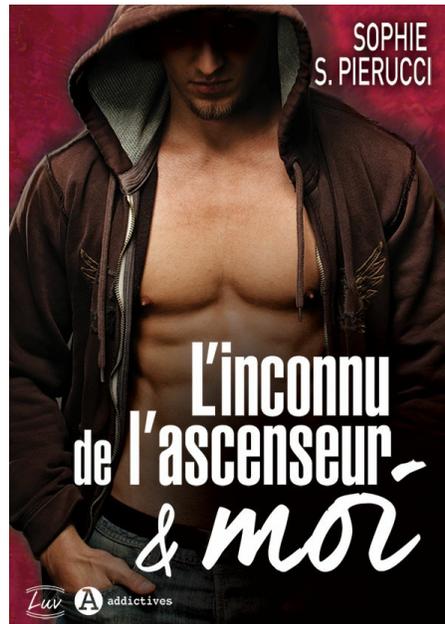
L'inconnu de l'ascenseur et moi

Le jour où Charlyne se retrouve coincée dans l'ascenseur avec un inconnu... elle panique. Il est grand, musclé, ne montre pas son visage, sent beaucoup trop bon... et en plus, il est sarcastique !

L'attrance est puissante, irrésistible... mais il la fuit. Tout les oppose, pourtant Charlyne refuse de baisser les bras : après tout, ils sont voisins !

Et il n'a encore rien vu...

[Tapotez pour télécharger.](#)



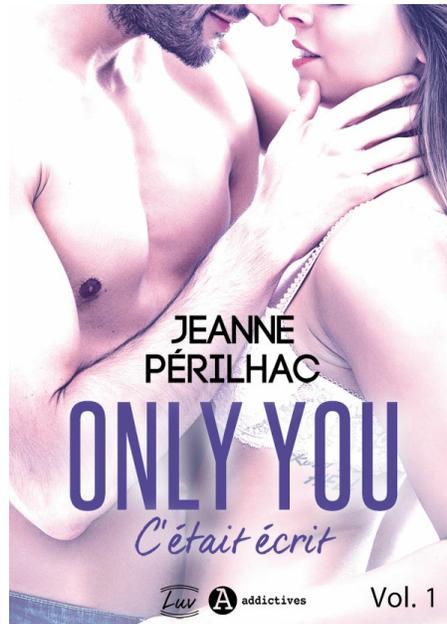
Également disponible :

Only You : C'était écrit

Adolescents, Lily et Andreas tombent éperdument amoureux : leur amour est fort, intense, sans limites. Sans limites ? Pas complètement, car la vie en a décidé autrement... Ils s'éloignent, la mort dans l'âme, mais jurent de se retrouver dès que possible.

Suivez Lily et Andreas de l'adolescence à l'âge adulte dans une saga à la force extraordinaire.

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Fast Games

Mon plan était simple : trouver un job rapidement pour assurer le loyer.

Et j'ai trouvé ! Un poste de serveuse dans le pub le plus en vogue du coin !

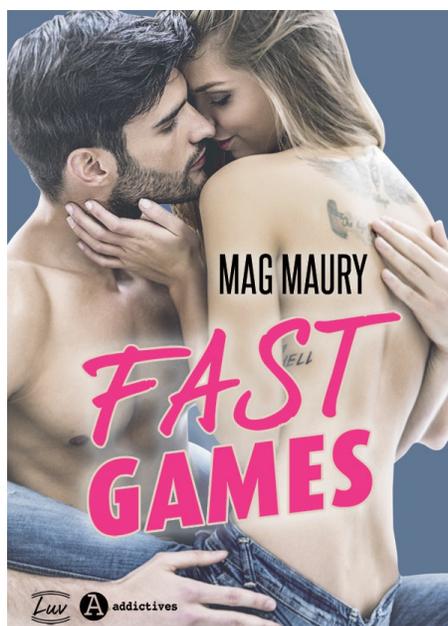
Tout se déroulait sans accroc jusqu'à ce qu'il débarque : Matt, un mètre quatre-vingt-dix de muscles, sexy, arrogant, et qui rend les filles complètement hystériques à chacun de ses concerts.

Ce mec est tellement à l'aise sur scène et beaucoup trop alléchant : on a beau refuser d'y penser, c'est lui qu'on veut à la fin. Et il le sait.

Sauf que moi, Charlotte, je dis non !

Enfin... peut-être. Parce que je n'ai jamais été douée pour résister à la tentation !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Fanny André

**À JAMAIS
UNE VIE POUR L'AUTRE**

A addictives

« Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. »
Mark Twain

Chloé

Assise devant mon livre d'histoire, je tentais de m'intéresser à la révolution industrielle. Je ne retiendrais pourtant pas ça longtemps vu ma situation. Héroïque ou stupide ? À voir. Je soupirai et m'étirai sur ma chaise. Dans la bibliothèque, les tables se vidaient et j'allais finir par me résoudre à suivre mes camarades.

Mon « *home sweet home* » était devenu avec le temps un gentil petit coin d'enfer que j'évitais autant que possible. Comme s'il me ramenait brutalement à tout ce que je m'évertuais à ignorer. Déjà, il y avait ma mère, elle m'y observait tel un oiseau de proie, me jaugeant en permanence. Elle s'était mise en congé sans solde pour cela. Enfin, ça et jouer les taxis pour m'emmener aux rendez-vous médicaux, etc. Chaque heure de présence à la maison était analysée et rapportée au paternel – résolument débordé, à se demander s'il n'avait pas une technique similaire à la mienne pour se sortir de la même situation épineuse – ou aux médecins. Je compensais cette atteinte à mon intimité en passant ma vie dans la salle de bains, où elle m'accordait un peu de répit.

Je me grattai la peau sous la clavicule gauche. Mon soutien-gorge m'irritait souvent. J'essayai de retenir quelques dates de plus, avant de m'attaquer à un nouveau chapitre, pour changer. Une conversation bruyante, vu le lieu, me fit relever la tête. Un groupe de garçons traversait l'allée centrale en se lançant des vannes. Ils étaient six, mais cinq d'entre eux paraissaient suivre le premier, ridiculement grand pour un ado encore en pleine croissance. Il devait bien faire dans les un mètre quatre-vingt-quinze. Je le reconnus enfin quand il se détourna : Adehan Ataski.

Son corps sec et longiligne, son haut à col en V et manches trois-quarts dénudant des avant-bras qui oscillaient entre musclés et fins. Le chanceux semblait épargné par l'acné et ses traits, d'une beauté classique, lui assuraient un certain succès auprès des filles. Seul son nez attirait l'attention, il devait l'avoir cassé. Je n'arrivais pas à me rappeler la dernière fois où je l'avais vraiment détaillé et pas juste aperçu dans un couloir, mais ça datait forcément du collège. Tout comme le nez cassé, que j'aurais sûrement remarqué plus vite. Ce défaut gâchait sans doute un peu le tableau, mais ça lui donnait aussi un truc. Je ne savais pas trop quoi, plus de caractère, peut-être ?

Ses amis étaient du genre comiques de service et, pour certains, de gros dragueurs dont la réputation était parvenue jusqu'à moi. Par exemple, Théo Cinsky, ou Curt Massao. Chacun d'eux devait avoir des parents plutôt aisés, leurs vêtements et portables à la mode en attestaient. En comparaison de ma famille, plein de gens semblaient riches, en réalité. Bref, ce petit groupe était bien en vue et Adehan traînait avec la même bande depuis plus de six ans.

Mon regard croisa le sien et j'eus l'impression bête qu'il marquait un temps d'arrêt. Surprise, je lui adressai un hochement de tête poli. Si nous nous connaissions de vue, on ne s'était jamais parlé

seul à seule depuis le début du collège, partageant seulement un cross en dernière année. Je n'avais rien contre lui, et je pensais la réciproque vraie, mais il n'y avait jamais eu d'occasion spéciale pour devenir plus proches ; nous n'avions même pas de potes en commun. Il sembla hésiter puis me répondit rapidement avant de franchir la porte de sortie.

Gênée sans savoir pourquoi, je retournai à mon livre d'histoire. La bibliothécaire finit par me demander de rentrer chez moi, une demi-heure plus tard. Je la soupçonnai de fermer plus tôt quand les étudiants désertaient avant l'heure officielle et de me maudire de traîner encore ici aussi tard un vendredi soir.

Dans la rue, je serrai autour de moi les pans de mon caban turquoise. Mes mitaines, parfaitement inutiles contre le froid de la fin octobre, semblaient s'amuser à laisser se faufiler un courant d'air glacial.

Une journée était passée. Une semaine de plus dans ma vie. J'avais appris des dates et obtenu la note maximale à mon test de vocabulaire en anglais. Voilà le glorieux résumé d'un quotidien de lycéenne banale. Si apprendre avait longtemps été une sorte de passion, presque un hobby, même si ça paraissait assez bizarre à la plupart des autres élèves, je commençais à me demander si c'était une motivation suffisante pour me rendre au lycée chaque jour.

Dans le métro qui me ramenait à mon gardien – ma gentille maman – je ressortis ma liste de mon sac et la dépliai. Je l'avais écrite à la rentrée et un mois après, je n'y voyais aucun changement. Les plis du papier étaient profondément marqués. J'avais beau la connaître par cœur, je faillis pouffer de dépit quand même.

Je cherchai du regard une petite chose à raturer. Mais non, rien n'avait été accompli.

Continue ta vie chaque jour, chaque heure et chaque minute.

Apprends, pour ne pas mourir idiote.

~~Vis quelque chose d'unique~~

Vis... quelque chose.

J'avais raturé « Vis quelque chose d'unique », non pas parce que j'avais pu allaiter un bébé orang-outan ou rencontrer un alien, non. J'avais simplement réalisé que je ne vivrais jamais rien d'unique vu ma situation. Cette liste était tout ce que j'avais et elle m'avait paru tellement optimiste que j'en avais barré une partie. Ça en disait long sur moi et mes espoirs, sérieusement ! L'« unique » ne semblait pas à la portée d'une lycéenne.

À part si on considérait comme « unique » le fait d'être une ado atteinte d'une maladie grave avec, à court terme, le risque de passer l'arme à gauche avant même d'avoir eu le moindre petit diplôme.

J'avais eu l'idée de faire cette liste trois mois plus tôt, en lisant un bouquin sur l'histoire d'une fille qui, pour trouver le bonheur, se fixait des objectifs grâce à une check-list de trucs à faire. Entendons-nous bien : la fille n'était pas malade, donc elle pouvait raisonnablement souhaiter être heureuse. Ou plus que moi, en tout cas.

Adehan

Sur le gâteau devant moi, il y avait dix-huit bougies. La pâtisserie était une merveille signée d'un grand nom. Tant de talent déployé pour une œuvre éphémère me laissait perplexe. Tous les anniversaires prenaient le même arrière-goût : comme un cran enclenché, un pas de plus vers le trop tard.

Quand j'avais enfin pu m'éclipser de la fête dans notre salle de réception, ça n'avait pas été sans une part de gâteau. Je plantai un doigt dans le glaçage et le goûtai : *lemon curd*. Une mince couche de chocolat tourbillonnait au centre de la tranche. Ma mère me connaissait par cœur, peu de plats sucrés avaient autant de chance de me séduire. Je posai l'assiette sur mon bureau et m'appuyai sur le rebord de la fenêtre. D'un bond, je sautai sur le toit. Je retombai souplement sur l'étendue de tuiles en pente douce.

18 ans... Comment ça avait pu arriver si vite ? Je m'allongeai pour contempler le ciel et me souhaitai mentalement un joyeux ultime anniversaire. Car à l'instant où j'aurais dix-neuf ans, je pousserais mon dernier soupir. C'était une promesse que je m'étais faite. En général, je ne m'en préoccupais jamais, il était plus facile d'oublier. Enfin, sauf quand ma mère se chargeait de me le rappeler, comme avec cette grande fête. En attendant, j'avançais dans la vie à foulées égales. Rien ne me détournait de mon but, pas même une mère neurasthénique. Une immortelle sous anxiolytiques, ça avait de quoi faire sourire.

Je restai longtemps sur la surface irrégulière des tuiles. Je n'avais pas réellement besoin de dormir, je pouvais donc demeurer là jusqu'au matin, me laver et repartir au lycée. Je vieillissais, mais je ne vivais pas. Pas comme les autres en tout cas. Il me suffisait de manger un peu, c'était la seule nécessité, et j'aurais peut-être pu l'éviter ?

Derrière mes paupières closes, ma journée défila. L'air froid balayait mes vêtements et cascadaient le long du toit, en brusques rafales. J'aimais que ça claque à mes oreilles, que ma peau se hérisse. Une image de cet après-midi me revint. Ou plus précisément, une couleur. Si je l'avais aperçue de loin plusieurs fois, j'avais réussi à l'esquiver jusqu'à présent. C'était là le problème : jusqu'à présent.

J'avais beaucoup lu sur notre état. Grâce à ça, j'avais établi ma stratégie. Ce n'était pas compliqué, la plupart des femmes arboraient une aura pâle, des couleurs grises, pastel ou au contraire des teintes criardes, le tout me donnant envie de déguerpir à toutes jambes. Et j'en possédais une paire de bonne longueur. Quelquefois, je tournais machinalement la tête sur un certain vert mêlé de bleu, ou un carmin sombre. Parce que c'était beau et plus rare. C'était arrivé, d'accord, mais dans ces cas-là, je repartais sans demander mon reste. Cela relevait de la course de fond, un pari sur

l'endurance, et je gagnerais, j'étais têtue. Je devais donc sûrement interpréter cet après-midi comme un grincement dans les rouages, rien de plus. Je pouvais distinguer une fille des autres... mais la fuir malgré tout. C'était possible.

Pourtant, j'avais relâché ma vigilance une minute et ça avait suffi. Je me serais giflé en sortant de la bibliothèque. Je m'astreignais à une attention de tous les instants depuis un an. Tout ça au pire moment.

Malgré moi, je visualisais une fois de plus la coupable, ou plutôt son aura, qui se peignit dans le noir de la nuit. En tendant le bras, j'aurais presque pu la toucher. Chaque nuance entremêlée à l'autre comme une arabesque, un arc-en-ciel conçu par un artiste génial, avec ses couleurs lumineuses et subtiles...

Ne tenant pas en place, je rentrai dans ma chambre en deux bonds. Je fouillai le capharnaüm dans lequel j'évoluais – au grand désarroi de ma mère et de la bonne – avant de trouver le Guide. Sa couverture épaisse au cuir craquelé me défiait en silence. J'avais toujours envie de le caresser avec précaution. À croire que cet instinct était inscrit en moi, loin de toute volonté, alors que ce livre renfermait toutes les règles qui régissaient ma vie et celle des miens, que je le veuille ou non.

Les lignes de l'écriture manuscrite défilèrent sous mes yeux, j'aurais pu en citer des extraits de mémoire, tant je l'avais lu. Mon index suivit le texte :

« [...] vous reconnaîtrez votre Autre à ses teintes, car elles vous sembleront uniques, magnifiques. Créées pour vous plaire, pour vous apaiser et irradier à la fois force et attrait. Certains ont tenté d'écrire sur le sujet mais, de l'avis de tous, c'est impossible : chacun a sa vision de cet événement si particulier. À titre d'indication, nous avons recensé quelques tentatives : "La matière d'un rêve", "Peut-être la couleur d'un souvenir heureux", "C'est l'image de la meilleure des odeurs !", et de nombreuses autres encore.

Nous arrêtons là car, si le charme et la poésie ne manquent pas à ces descriptions, elles ne donnent aucune réponse concrète quant aux Non-Accordés. Vous saurez, sans doute aucun, quand vous verrez votre Autre. Car c'est une évidence qui s'imposera à votre esprit. D'autres unions sont possibles. Certains ont dû passer outre le choix évident dans des cas de force majeure. Il est possible de s'accorder par principe, par mesure de sécurité, mais alors le Sceau n'aura pas la même valeur au cours des années.

Pour séduire votre Autre, il vous faut... »

Je n'allais jamais plus loin dans ma lecture : il n'y aurait pas d'Autre pour moi. J'avais le droit de conserver mon libre arbitre et ne pas abdiquer comme tous les miens. Enfin, presque tous...

Même si aujourd'hui l'aura de Chloé m'avait semblé particulière, chaque couleur invitant la suivante dans une harmonie improbable, s'accordant malgré une sorte de dissonance... stop ! Ce genre de pensée rappelait trop le Guide ! Je devais oublier, et vite. Je ne la connaissais pas de toute façon et plus jamais je ne la distinguerais des autres.

Chloé

Je relus pour la cinquième fois la note de la conseillère d'orientation. J'étais en terminale et, dans notre établissement, chacun devait suivre un « cycle d'orientation » à partir du mois de novembre. Au programme : rendez-vous chez la conseillère, ateliers d'informations, questionnaires à remplir et tables rondes avec des professionnels. Qu'on m'impose un tel cycle me semblait relever de la cruauté ou de l'ironie discutable, pas du bon sens. Et je ne m'étais pas gênée pour le faire savoir. Quand on pouvait mettre les autres mal à l'aise, pourquoi se priver ?

J'avais déjà subi le rendez-vous individuel avec notre conseillère d'orientation. Je n'avais fait aucun effort et une fois qu'elle avait compris l'erreur commise par la direction, elle avait passé le reste de l'entretien à se dandiner, crispée. Elle avait fini par évoquer le côté obligatoire du système et bla-bla-bla... mais bien sûr ! Elle osa aller jusqu'au « même dans mon état ». J'avais clairement regretté de ne pas avoir des yeux mitraillettes. Selon elle, je devais positiver et créer des projets pour continuer d'avancer et « mieux vivre la maladie ». Sale conne.

Je me retrouvai donc à la seconde étape du programme : ateliers thématiques. Mes questionnaires d'orientation indiquaient des prédispositions pour le social ou, sans surprise, pour les métiers qui gravitaient autour du livre. Lire autant devait laisser des traces. Je devais suivre trois tables rondes, dont la première était animée par notre bibliothécaire. Mon rêve de rencontrer un auteur connu ou un éditeur à la mode s'éloignait à grands pas ! Puis j'enchaînerais avec une réunion avec notre assistante sociale, qui n'était autre que la meilleure amie de notre conseillère d'orientation à l'origine de ce projet, comme ça tombait bien... Évidemment, tout ça avait lieu en plus de nos heures de cours habituelles.

Je cherchai la salle trois cent six où je n'étais encore jamais allée, dans un long couloir de l'aile est du lycée. Un attroupement m'aida à me repérer. Je me faufilai vers le fond et grognai intérieurement en apercevant la disposition des sièges en cercle dans la salle. La pire configuration : celle qui invite l'assistance à s'exprimer. Il n'y avait pas de second rang, je serais directement exposée. En guise de défense, je sortis de ma besace le roman que j'étais en train de lire, une histoire de zombies décalée.

Quand je relevai la tête, nous avions déjà cinq minutes de retard sur l'heure théorique de début du cours, car Béatrice, la pét... l'idiote de service, accaparait la bibliothécaire. Elle prêchait par sa seule existence contre la cause féministe. J'évitais de penser à elle, de peur de mettre fin à mes jours par dépit. Elle était toujours la première à ridiculiser les gens et à lancer des rumeurs désagréables – j'en savais quelque chose.

Je me détournai, bien décidée à ne plus la regarder jusqu'à la sonnerie. Le manque de motivation

devait être généralisé, car nous attendions encore les derniers retardataires. Je constatai que mes camarades avaient pris soin de s'écarter de moi.

Des histoires circulaient sur mon compte. J'avais souvent été absente en cours, et je ne traînais pas avec ceux qui séchaient allègrement. Je n'avais pas non plus l'air d'une gothique – le plus souvent – ou d'une fumeuse d'herbe. Bref, je ne me comportais pas selon des codes identifiables.

Une silhouette que je reconnus aussitôt se dessina à l'entrée. Je n'avais pas aperçu Adehan Ataski depuis cette fois-là, à la bibliothèque, un mois plus tôt. Pourquoi je m'en souvenais, d'ailleurs ? Étrange. En général, j'avais une excellente capacité à zapper de ma mémoire tout détail inutile. Ces derniers temps, c'était la seule chose qui m'empêchait de virer folle ou de chouiner. La deuxième option semblant pire que la première !

Nos regards se croisèrent, mais il se détourna. Il ne restait que la chaise à ma gauche encore disponible. Il parcourut la salle des yeux plusieurs fois et parut à deux doigts de tourner les talons. Non mais il était sérieux ?! Je trouvais insultant qu'il hésite à ce point.

– Monsieur Ataski ! Allez vous asseoir, nous sommes déjà en retard, le houspilla la voix pressée de la bibliothécaire.

Finalement, Adehan approcha et se laissa lourdement tomber à l'extrême bord du siège, à mes côtés. Et, de manière improbable, il réussit à se prendre les pieds dans le fauteuil, qu'il faillit faire basculer dans la foulée. Il se rétablit et me dévisagea, gêné. Son expression eut raison de moi et je ne pus m'empêcher de pouffer. Son coude frappa mon bras au passage.

– Belle entrée !

Ma réplique était plus bateau que sa technique pour dire bonjour, mais tant pis.

– Excuse-moi. Je... suis maladroit.

– Je qualifierais plutôt quelqu'un qui tombe une fois assis de « catastrophe ambulante ». Ce n'est plus de la maladresse à ce stade, rectifiai-je, ironique.

Il afficha un air pincé, puis remit en place ses mèches brunes un peu trop longues. Je me frottai le bras et il repéra mon geste du coin de l'œil.

– Je suis désolé, je ne voulais pas te faire mal.

– T'inquiète, ça, c'est juste un bleu. Pour me faire mal faudrait y aller...

Il fronça les sourcils, les traits fermés. Et, détail surprenant, j'aurais aimé savoir ce qu'il pensait vraiment. Son regard changea quand il se rendit compte que je le scrutais, et il se contenta de hocher la tête.

– Bien...

La bibliothécaire se lança dans ses premières explications et je ne fis aucun effort pour suivre. Je rangeai simplement mon livre par politesse.

Adehan

Je me demandais encore comment j'avais pu me prendre les pieds dans ce fauteuil. Le regard de Chloé me traquait sans relâche. Elle semblait étonnamment sûre d'elle au milieu de cette assemblée. Elle m'avait toujours paru timide et venait de me détromper en quelques phrases. Je ne savais pas quand et comment, mais cela avait changé. Au vu de son large décolleté, de sa jupe courte et de ses bottes montantes au bout en ferraille, la discrétion n'était pas non plus sa priorité.

J'avais fait mon possible pour l'éviter depuis l'épisode de la bibliothèque. Jusqu'à cet atelier. J'avais réussi à la fuir, mais non sans mal. Dans les couloirs ou au self, j'avais l'impression de la voir de plus en plus souvent. Je me méfiais de plus en plus de l'Autrement qui semblait, une fois à l'œuvre, diabolique. J'aurais dû me procurer la liste des inscrits ! Pourquoi n'avais-je pas anticipé ?

Je m'occupais à peine de l'intervenante qui détaillait les circuits de l'édition. De fréquents coups d'œil à ma montre m'apprirent... que le temps n'était pas une notion absolue, s'il était encore besoin de le prouver.

Coincé dans la même pièce que Chloé, je me surpris à faire ce que je m'étais interdit : observer cette fille qui, petit à petit, prenait presque la forme d'une menace ou d'un danger qu'il me fallait fuir à tout prix. *Une menace à l'air bien ironique*, pensai-je quand nos yeux se croisèrent. Elle haussa un sourcil. Je relevai brusquement la tête : la bibliothécaire s'adressait à moi alors que je demeurais muet comme une carpe.

– Désolé, je ne vous écoutais pas, admis-je.

– J'avais remarqué, merci Adehan ! Je t'invite à partager avec le reste du groupe ce qui te préoccupe tant, railla-t-elle.

– Désolé, répétai-je. Je suis à nouveau attentif, profitez-en.

Je réalisai avec un temps de retard mon impertinence. Aïe, la provoc n'amenait rien de bon avec un adulte. La bibliothécaire sembla avoir avalé une tranche de citron tant elle eut du mal à digérer ma repartie. Mais son naturel calme fit qu'elle préféra finalement m'ignorer.

– Je vous annonçais le but de l'atelier, Adehan. Vous devez effectuer des recherches par binôme et vous interviewer l'un l'autre. Cette méthode aide à affiner ses propres critères et reconnaître oralement ses objectifs devant un tiers obligé à construire une réflexion argumentée sur son projet professionnel. Si vous aviez fait l'effort de suivre, Adehan, vous auriez compris que je vous ai proposé à tous de former des paires. Comme vous et Chloé êtes restés sans réaction, cela doit être votre façon de vous accorder...

– Non ! m'insurgeai-je.

Les paroles du professeur résonnaient d'un tout autre écho à mes oreilles. Elle n'aurait pu choisir plus mal ses mots.

– Eh ! cracha Chloé à mes côtés, en me lançant un regard noir.

– Désolé, m'excusai-je avant de reprendre, Madame, je préférerais travailler avec... Béatrice ! Ou Béatrice et Chloé peuvent faire équipe.

J'avais cité le nom de la première fille que j'avais aperçue.

– Ne choisis pas pour moi ! s'emporta Chloé.

La bibliothécaire leva les yeux au ciel et retourna au bureau, où une petite rouquine feuilletait des plaquettes d'informations, nous laissant seuls.

– Adehan, on peut savoir ce qui t'arrive ?! C'est juste insultant, tu t'en rends compte ?

Un pied vengeur percuta ma chaise assez fort pour la faire bouger. Surpris, je tentai de me défendre :

– Tu n'y es pour rien.

Les yeux de Chloé flamboyèrent d'indignation.

– C'est à cause des rumeurs ? Qu'as-tu entendu, que je suis toxico ? Que je me prostitue ? Non, ça, les gars apprécient en général, c'est l'occasion d'une vanne nulle ou d'une proposition pour négocier mes tarifs, cingla-t-elle.

Je fronçai les sourcils. Derrière son énervement, il y avait autre chose. Elle crispait les poings sous ses bras pour contenir un léger tremblement. Je ne saisis pas la raison de cette brusque colère. Certes, j'avais été vexant, mais pas à ce point. Et puis de quelles rumeurs parlait-elle ?

– J'avoue ne pas te suivre, admis-je d'une voix neutre dans l'optique de calmer le jeu.

Elle me dévisagea un moment. Sans bouger d'un pouce, elle donnait pourtant l'impression de mettre de la distance entre nous. Pour une fois, ce n'était pas la couleur de son aura qui me faisait de l'œil, bien qu'il soit difficile de m'en détourner, mais l'expression complexe sur son visage. La teinte de ses iris d'un brun profond, comme de la ganache liquide, me surprit quand je m'attardais une minute de plus à la contempler... Bon Dieu, et je n'aimais même pas le chocolat !

– Très bien. Je me trompe. Ce n'est pas une raison pour me coller Béatrice ! Je ne supporte pas cette pimêche, on dirait une perruche.

– Pardon ? demandai-je, incapable de suivre le fil de ses pensées.

– Ma tante a des perruches, c'est moche et stupide. Je déteste ça.

Chloé se leva et me toisa du haut de son mètre soixante et quelques. Je me retins de rire en me

rappelant à temps qu'elle était déjà furieuse. Je ne pouvais m'empêcher de trouver son aura magnifique. Les couleurs s'étaient enflammées sous l'effet de la colère, le carmin se mêlant à des touches plus mordorées... Je perçus le danger de rester là à l'observer et me relevai en catastrophe pour me concentrer sur ses yeux, en sécurité.

– Adehan ? On a un souci ou pas ?

Je réalisai mon erreur : son regard planté dans le mien était tout aussi redoutable que son aura. Il était bizarre de parler à quelqu'un s'exprimant sans détour. Cette franchise brute me fit penser à Adrian. Je repoussai cette idée avant de reprendre la parole.

– Je suis bien seul, ça se résume à ça.

– « Je suis bien seul », singea-t-elle avant de rouler des yeux.

Chloé attrapa son sac par terre, une besace plutôt cool en vieux cuir tanné par les années, sans doute de seconde main. Elle passa la courroie sur son épaule avant de grimacer. Elle se frotta aussitôt la clavicule, puis balança sans ménagement le sac par-dessus son autre épaule. Sans m'en apercevoir, j'avais fait un pas vers elle, comme par instinct de protection, ce qui m'effraya pour de bon. Je récupérai mon propre sac et, ma résolution affermie, je déclarai sans me retourner :

– Message reçu, je ferai équipe avec Béatrice ou je convaincrai la bibliothécaire d'échanger nos partenaires de binôme.

Je m'éloignai sans attendre sa réaction.

– Je croyais que tu voulais être seul, Lucky Luke ! siffla-t-elle. En fait, ça n'a rien à voir avec le fait d'être un cow-boy solitaire, quoi...

Mais je ne rentrai pas dans son jeu, refusant de rester là et d'empirer les choses.

Chloé

Perplexe, je le regardai s'éloigner. Je massai mon épaule endolorie et vérifiai ma peau. Non, je n'avais pas mal, juste une impression. C'était fou de commettre encore de telles erreurs après plus de huit mois à porter une chambre implantable¹ !

Je n'arrivais pas à m'expliquer l'attitude d'Adehan, et je n'aurais pas dû m'y attarder vu que je ne comprenais plus personne, de toute façon. Bizarrement, cette fois, ça me chiffonnait. Il avait l'air tour à tour prévenant, détendu, sur le qui-vive... méfiant ?

Je lui emboîtai le pas et aperçus quelques mètres plus loin la bibliothécaire en grande discussion avec Adehan et la Perruche. Une nouvelle envie de me planter un cutter dans l'œil plutôt que d'observer ce volatile humain me força à me détourner. Je dévisageai à nouveau Adehan. Pourquoi retenait-il mon attention ?

J'avais senti que je me vexais facilement quand nous parlions. Il ne s'était pas montré si insultant, mais je m'étais aussitôt rebiffée. Je n'avais plus aucune patience, donc maintenant, à bas les faux-semblants ! Je m'autorisais à tout dire à voix haute, quelles que soient les circonstances. Souvent drôle pour moi, mais détestable pour les autres. La prof revint vers moi à grands pas.

– Chloé ! J'ai fait le point. Je suis désolée, mais vous restez en binôme avec M. Ataski. Il devra bien se tenir et je l'ai mis en garde pour qu'il ne vous complique pas la vie.

– Et pourquoi avez-vous cru bon d'agir ainsi ? m'enquis-je avec un joli sourire assassin.

Elle me dévisagea, surprise.

– Pourquoi je... Eh bien, étant donné votre état, comme vous ne souhaitiez pas venir, j'ai pensé...

– Ne pensez pas. Demandez, au pire. Personne ici n'est au courant et j'espère que vous n'avez rien sous-entendu pouvant lancer plus de rumeurs que je ne m'en coltine avec ma carrière dans le X et mon addiction à la coke, assurai-je en m'éloignant.

J'avais vu sa mâchoire manquer de se décrocher et je savourais cette victoire bête. C'était idiot, mais choquer les gens était devenu un passe-temps, à défaut de trouver un hobby constructif.

« M. Ataski » me revint à l'esprit. Marre de m'intéresser à ce type ! Il ne le méritait pas. Comme les autres, il avait cru, à coup sûr, les ragots. Lesquels ? Le mystère restait entier.

J'avais toujours aimé ma fameuse « double vie » de lycéenne le jour et de vedette porno la nuit... bien que cela donne raison à ma mère à propos de mon style vestimentaire actuel. À moins de l'interpréter comme une sorte de compliment tordu ? Après tout, on croisait peu de boudins dans ces

films-là, non ? Quand je m'étais rendu compte à quel point m'occuper de l'avis des autres me prenait du temps et m'empêchait de m'habiller comme je le souhaitais, j'avais tout simplement arrêté. À bas les faux-semblants, bis. Donc je tentais tout : le transparent, le très court, les fringues de goth, les chaussures démentielles, la cravate, les bottes de chantier, le militaire, le style années cinquante, la coiffure à crans... tout. Mes économies, depuis mon plus jeune âge, y passaient.

Mon portable sonna. Le nom indiqué à l'écran me fit grimacer.

– Oui, maman.

– Où es-tu ?

– C'est le plus gros reproche qu'on peut faire aux portables : les gens commencent toujours par :

« Où es-tu ? », rétorquai-je illico. Une vraie Gestapo universelle.

– Alors ? soupira-t-elle.

– Je sors du lycée, je suis à l'angle de Berlioz et Newton.

– À cette heure ? Tu me prends pour une idiote...

– Non, c'est le lycée qui se fout de moi, ils me forcent à suivre un cycle d'orientation.

Devant son silence, je crachai, encore remontée :

– Caustique est le mot que tu cherches.

– ... Tu aurais pu m'en parler, tenta-t-elle enfin.

– Je trouve aussi que ça mérite une minute de réflexion. Pourquoi tu m'appelles ?

C'était la tombée du jour, et il faisait froid. Chaque nuit, il gelait et les pare-brise se recouvraient de voiles blancs. D'épaisses nappes de brouillard nimbaient la tour d'immeuble où je vivais, au petit matin. J'adorais les observer de la fenêtre de ma chambre. Du dixième étage, je bénéficiais d'une vue imprenable sur la ville. À ce moment-là, mon HLM de banlieue se transformait en bateau perdu au large.

Autour de moi, les passants marchaient vite, chacun battant le pavé sans pitié pour rentrer chez soi. J'aimais le côté anonyme des grandes villes.

– J'ai réussi à avancer le rendez-vous pour te la faire ôter, comme tu le souhaitais, expliqua-t-elle enfin, d'une voix étouffée.

Sous le coup de la surprise, je m'arrêtai, évitant de justesse de percuter un chauve qui m'insulta en s'éloignant.

– Ah... Merci d'avoir respecté ma volonté.

Cette phrase gentille sortit difficilement. Nous ne savions plus comment nous parler depuis quelque temps. Elle en souffrait, mais ça me paraissait préférable. Si votre mère vous déteste, elle sera moins triste à votre enterrement.

1 La chambre implantable, aussi appelée port à cath[®], est composée d'un petit boîtier (la chambre implantable) et d'un cathéter (tuyau souple et fin) entièrement placés sous la peau au cours d'une intervention chirurgicale sous anesthésie locale. Le boîtier est placé en haut du thorax et à chaque perfusion, les médicaments sont injectés directement par la chambre implantable. Ce système limite les douleurs liées aux piqûres répétées. Il reste en place pendant toute la durée du traitement.

Adehan

Je relisais les questionnaires que je devais réaliser avec Chloé le lendemain. Découragé, je secouai la tête. Je n'avais pas réussi à éviter notre collaboration. La conseillère d'orientation avait refusé tout net et m'avait simplement envoyé promener. « La politique de non-exception devait primer », selon elle.

Quand j'avais tenté de défendre mon cas devant mes parents pour qu'ils intercèdent, aucun n'avait cédé, faisant front. Ils avaient été clairs lors de mon inscription dans cette école « de banlieue bas de gamme » : vu mon choix « stupide », ils se lavaient les mains de ma scolarité. Je me frottai les yeux en essayant de me convaincre que ce projet commun serait juste l'affaire d'une poignée d'heures. Je ne pus m'empêcher de revoir la lueur dans son regard quand je l'avais rejetée et je me sentis mal à nouveau. Au premier abord, elle semblait sûre d'elle, pourtant sa réaction disproportionnée révélait que ce n'était qu'une façade.

Une phrase du manuel me revint :

« Il est possible que votre Autre, maintenant distingué(e) des commun(e)s, ne cesse de se présenter à vous. Les humains appellent ça « le destin », nous appelons ça « l'Autrement ». C'est la force d'attraction de l'Autre. L'Autrement, une fois lancé, jamais ne peut s'arrêter. Cette force se montrera d'autant plus prégnante à l'approche de l'échéance, après vos 18 ans. »

Je me décidai enfin et envoyai un SMS à Chloé au numéro que m'avait donné la bibliothécaire. Nous allions faire ce devoir et je m'éloignerais d'elle à nouveau. Je ne l'entraînerais pas dans mes histoires de famille. Je ne la connaissais même pas, au fond. Son aura ne pouvait pas être un signe à lui tout seul, impossible. Quant à l'Autrement, eh bien je le contrecarrerais.

Chloé

Quand j'arrivai, Adehan était déjà installé devant l'un des bureaux de la bibliothèque. Je balayai la salle du regard et découvris Marina, mon ex-meilleure amie, trois travées plus loin. Elle étudiait, dubitative, une pile de livres. Comme d'habitude, je me sentis mal à l'aise en sa présence et préfèrai l'ignorer. Après une grande inspiration, je remontai l'allée centrale jusqu'à Adehan.

De mon poing fermé, je tapai sur la table à quelques centimètres de son livre. Le cliquètement de métal émis par mes bracelets indiens en ferraille, des *bangles*, me parut mélodieux. Ses yeux d'un drôle de marron clair me dévisagèrent. J'eus envie de m'approcher pour mieux les observer.

– Debout, Ataski, on sort.

– Pardon ?

– Je te trouve un peu faible en repartie. Allez viens, je ne m'enterre pas ici quand il fait beau au mois de novembre, expliquai-je.

Mon ton n'admettait aucune réplique. De mauvais poil, je tenais à partager mon état d'esprit avec le reste du monde. Un rendez-vous prévu dans quelques heures à peine me ruinait le moral.

Sans l'attendre, je ressortis. Je m'étais déjà décidée à sécher notre séance s'il ne souhaitait pas me suivre. Quoi qu'en dise la conseillère, la directrice ne pouvait rien faire. J'entendis un fracas dans mon dos et en déduisis qu'il avait encore réussi à se payer la table.

Adehan arriva en se frottant le genou, et je ne pus m'empêcher de sourire.

– Je pense que ça se soigne, l'apostrophaï-je.

– Quoi donc ?

– Les erreurs biologiques du style deux mains gauches !

Adehan me concéda un sourire de travers et marcha à mes côtés sans me demander où nous allions. Tout ce dont j'avais besoin, c'était d'une compagnie, et en particulier celle de quelqu'un de facile à supporter, autrement dit de silencieux !

Une fois hors du lycée, j'obliquai à travers les rues commerçantes. Je l'observais à la dérobée. Ses mains étaient coincées dans les poches de son jean et il portait un gros pull en laine noir remonté sur le bas du visage. Seul son nez en émergeait, comme posé en équilibre sur le tissu. J'en suivis la ligne droite, terminée par un léger accident. À cet endroit, l'arête plus épaisse et plate n'était pas moche à proprement parler, juste surprenante. Je me retins au dernier moment de le questionner, de peur de le vexer.

– On va prendre un café à emporter et un truc à manger. Je n’ai rien avalé de la journée.

Une fois encore, il eut l’intelligence de se taire et se contenta de commander quand ce fut son tour. Je ressortis avec un moka blanc et un *donut* recouvert d’un glaçage plein de paillettes et de décors en sucre. Une jolie petite bombe calorique ! À quelque chose malheur est bon, comme on dit : j’avais tellement maigri depuis le début de mes traitements qu’il me restait de la marge.

Adehan opta pour un bagel avec une garniture au fromage et un café noir sans sucre. Ce choix m’amusa. Pour moi, seuls les « adultes » le consommaient ainsi. Je buvais le mien noyé dans le sucre et le lait. Un détail aussi idiot réussit à me donner de lui une vision différente... et à le rendre bizarrement plus viril.

Pourquoi cet intérêt subit pour celui qu’un caprice du destin m’avait imposé ? Peut-être fouillais-je dans cet amas de rien qu’était devenue ma vie, pour ne pas penser que tout n’était qu’une vaste farce ?

Quelque part sur ma liste, j’aurais aimé ajouter le mot pompeux en « A ». Mais les médecins m’y avaient fait renoncer tout net : « Votre pronostic vital est engagé. Nous avons peu d’espoir ». Youpi ! J’avais beau avoir supprimé ce terme de mon vocabulaire, la notion ne s’estompait pas pour autant. Est-ce que je reportais sur Adehan mes envies de romantisme trop tôt avortées ?

– Nous avons en commun une orientation de carrière, mais voici notre première divergence, annonça-t-il en reprenant enfin la parole.

Je relevai la tête, surprise, et l’interrogeai du regard.

– Je dirais que tu as commandé un tout sucré et que je me suis résolument attaqué au dernier bastion salé de la carte.

– C’est vrai.

Un sourire détendit son visage, camouflé par son col : je ne m’en rendis compte que grâce à ses yeux un peu plissés et malicieux.

– Tu veux bien marcher encore un peu ? Je dois me changer les idées avant seize heures.

– Que se passe-t-il à seize heures ? s’enquit-il.

Je lui jetai un coup d’œil et gardai le silence, ce qui ne parut pas le vexer. Au bout d’un temps, il reprit d’une voix neutre :

– Pourquoi pas ? Je n’ai rien de prévu.

Adehan semblait plongé dans ses propres réflexions. Nous aurions aussi bien pu évoluer à une dizaine de mètres de distance. Au départ, j’avais apprécié ça, puis le sentiment tenace de solitude qui me grignotait depuis le matin me poussa à réagir. Je me rapprochai un peu et cherchai un sujet anodin à aborder. Comme un aimant contraire, il s’écarta aussitôt. Nous nous trouvions à côté d’un petit

square de quartier. Je me dirigeai vers un banc, près d'une poubelle en ferraille verte typique de Paris. Ça faisait presque décor du film *Les Artistochats*, avec les pigeons et la vieille dame qui lisait un roman de gare.

- On bosse ?
- OK mais après, on remarque, tranchai-je.

Je m'assis, les jambes en tailleur. Adehan s'installa face à moi et posa entre nous son sac de classe. Je ne sais pas si cette chose méritait encore ce nom. Il était déglingué de partout et abritait de larges trous. Sa famille rencontrait-elle des problèmes financiers ? Enfin, il semblait plus je-m'en-foutiste que pauvre, surtout compte tenu de son jean de marque.

- L'interview à faire concerne nos motivations, nos envies futures et les métiers qui nous apporteraient le plus...
- C'est fou de devoir se taper ça entre inconnus, m'étonnai-je.

Adehan ne se vexa pas outre mesure, occupé à fixer un point au-dessus de ma tête. Je levai les yeux pour comprendre, mais ne remarquai rien. Il perçut ma surprise et se renfonça dans son col. J'enroulai mes bras autour de moi pour me réchauffer. Ce matin, j'avais eu la bonne idée d'enfiler un jean et un pull à larges mailles. Dans cette position, les minijupes que je mettais ces derniers temps auraient donné un bel aperçu de ma culotte à Adehan.

Il extirpa un torchon de son sac. Dans une vie antérieure, c'était peut-être son questionnaire. Un grand éclat de rire me secoua. Il me dévisagea, impassible, mais je lus de l'amusement dans ses yeux tandis qu'il essayait de le défroisser sans succès.

- Je suppose que tu te moques du soin que je porte à mes affaires. Je m'occupe des notes ?
- La prof va galérer pour déchiffrer entre les creux et les bosses. Tiens, prends le mien, proposai-je en lui tendant mon dossier, auquel je n'avais pas daigné jeter un regard depuis qu'on nous l'avait distribué.

Il le prit en souriant, se gardant de tout commentaire. Ses feuillets prouvaient en tout cas qu'il me restait quelques réflexes de bonne élève.

- On y répond l'un après l'autre ? demanda-t-il après un instant de réflexion.
- Oui, et tu commences. Je ne veux pas raconter ma vie toute seule.
- Si tu promets de faire de même.
- Deal !
- On va prendre ça pour un serment éternel, lança-t-il, distrait, déjà perdu dans les questions.
- Je n'ai pas ça à t'offrir, murmurai-je malgré moi.

Il releva la tête, surpris, alors que je m'appliquai à afficher une expression neutre. *Cette réplique banale ne voulait rien dire*, tentai-je de me rassurer. *On ne peut pas deviner ce que tu vis en ce moment à partir de ça. Impossible !* Pourtant, il me dévisagea.

– Heureusement, conclut-il avant de se racler la gorge.

La gravité que je lus en lui me coupa toute envie de répondre... Non, je devais donc encore imaginer des choses.

– Commençons ! Question facile : « Quelle université souhaitez-vous fréquenter ? », dit-il.

– Je n’y ai pas pensé, mentis-je avec aisance.

Adehan se redressa, crayon suspendu.

– Habituellement, la plupart des gens s’en inquiètent en terminale, non ?

– Peut-être. Où veux-tu aller, toi ? rétorquai-je, préférant la stratégie de l’attaque.

Il plissa les yeux, attirant à nouveau mon attention. De près, il était pas mal, dus-je m’avouer. Une mâchoire assez carrée, une bouche bien dessinée pour un homme.

– Je n’y ai jamais réfléchi non plus.

Je haussai les épaules.

– Alors tout le monde ne s’en préoccupe pas, j’imagine.

Ses yeux pétillèrent, malicieux.

– J’imagine. Ou on pourrait en conclure que nous sommes des gens... bizarres.

– Et ce n’est pas le cas, bien évidemment, confirmai-je, de plus en plus amusée.

Il ferma une paupière avec une expression comique. Je retins une envie de rire. Sous cet angle, ses yeux ne me parurent pas tout à fait marron. Je me penchai pour mieux voir, mais il plongea aussitôt derrière sa page vierge.

– Maintenant que ce fait est établi, essayons une autre : « Qu’est-ce qui vous attire dans cette université ? » On oublie... « Pensez-vous faire de longues études ? », tenta Adehan, après avoir sauté plusieurs questions.

– Ça concerne encore l’histoire de la fac, non ?

– Je crois qu’on va avoir du mal sans répondre à celle-là, remarqua-t-il, ennuyé.

Je finis par pouffer devant l’absurdité de la situation.

– Bien... Je propose de jouer pour la demi-heure à venir. Remplis pour moi, je fais de même pour toi. Ça sera plus simple que d’inventer des choses sur nous-mêmes, et plus sympa aussi.

– Pourquoi pas, je me fiche de ces interviews.

Je le contemplai à nouveau, intriguée : ces mots auraient pu être les miens. Mais lui était un jeune homme brillant – il avait gagné deux ou trois concours de sciences depuis le collège, nous avions tous dû assister à une remise de certificat en bonne et due forme dans l’auditorium de l’établissement.

J'en déduisais qu'il n'était pas trop bête et promis à un bel et long avenir.

– Donc... attaqua-t-il après un petit soupir. Tu souhaites aller... Aux Beaux-Arts ! Pour réaliser des vidéos étranges. Tu les diffuseras sur un site perso et sur YouTube. Tu recevras des commentaires exécrables sur l'un et tu seras acclamée sur l'autre, écrivit-il en lisant au fur et à mesure.

C'était idiot, mais je ne m'étais plus imaginé de futur depuis un an maintenant, à l'annonce du diagnostic de mon cancer. Tout s'était gommé subitement, comme si je repartais à zéro après une tempête qui avait tout balayé. Je ne me rappelais plus ce que la Chloé d'alors espérait. Ou, en tout cas, j'avais changé depuis et ces rêves-là ne me correspondaient plus.

Cette vie qu'il prenait la peine de m'inventer aurait pu me convenir. Cependant, je me voyais plus derrière un appareil photo que tenant une caméra.

– À toi !

– OK... Je t'imagine... dans une fac de sciences, tu serais dans un domaine étrange, inconnu de la plupart des gens. Comme... un type qui mesure des circonférences de planètes ? Et tu aurais un groupe de musique pour te détendre le week-end. Tu produirais un album confidentiel mais classe.

Je délirais complètement et mes idées étaient un peu bêtes, mais j'essayais de le faire sourire. Alors qu'Adehan me fixait, très sérieux, les sourcils froncés.

– Comment sais-tu que j'ai joué d'un instrument ?

– Alors c'est vrai ! m'émerveillai-je. Je suis médium ! Ajoute ça à ma description ! J'arrondis mes fins de mois ainsi, en plus de poser nue pour l'école des Beaux-Arts.

Il se referma brusquement, le visage insondable. Déroutée, j'hésitai une seconde sur ce qui avait pu provoquer ça.

– Adehan ?

– Je vais devoir rentrer. Je ne suis pas sûr qu'inventer était vraiment une bonne idée. Chacun devrait chercher de son côté...

Je haussai les épaules, un peu vexée.

– Non. Enfin, moi, je ne le ferai pas, assurai-je avec calme.

Son attitude était redevenue glaciale, à l'image du jour où la bibliothécaire avait formé les binômes.

– Tu ne veux vraiment pas rendre ce truc ? soupira-t-il.

– Ça n'a pas d'importance si je me tape un zéro... Et puis, pourquoi arrêter ? Je peux te donner un autre taf si c'est ça qui te contrarie ?

– Je dois vraiment y aller, affirma-t-il. Je prends nos deux questionnaires et je me charge de tout,

OK ? On fera uniquement la partie avec les professionnels ensemble.

Il se leva comme s'il avait le diable aux trousses. Après un simple hochement de tête, il s'éloigna. Je me figeai une minute. Si j'avais porté des ballerines, j'en aurais enlevé une pour la lui balancer à la tronche, version projectile fatal. Je visais plutôt bien, j'aurais sans doute pu l'atteindre au crâne, mais mes Dr. Martens, trop lourdes, m'auraient fait écoper d'une tentative d'homicide. Je serrai les poings et hurlai dans son dos :

– Adehan ! Qu'est-ce que j'ai dit ?

Il ne se retourna pas. Je regardai le parc, toujours vide excepté les pigeons. Même la vieille dame avait remballé son roman pour rentrer chez elle. J'étais incapable de comprendre pourquoi il m'avait plantée, alors qu'il se déclarait « sans projets » moins d'une heure auparavant.

Et surtout, pourquoi étais-je blessée par son attitude ? J'aurais pu reprendre ma promenade, le casque de mon lecteur MP3 vissé sur les oreilles, et l'ignorer tout simplement, comme tout ce qui déconnaît dans ma vie – et la liste était longue. Mais non, je restais là, désappointée.

Chloé

En face de moi, ma mère me dévisageait avec une tête de papier mâché grisâtre. Elle désapprouvait ma décision et, si elle avait cédé, c'était à contrecœur. La dispute avait été âpre et, heureusement pour moi, mon père s'était rangé de mon côté.

- Tu n'as pas trop peur ?
- Ça va, mam's.
- On peut peut-être demander un... tranquillisant ?
- Non, merci. Je peux gérer.
- Je refuse que tu aies mal, persista-t-elle. Tu as bien mis le patch anesthésiant que j'ai acheté à la pharmacie ?
- Oui, mam's, mais ils vont m'anesthésier localement, de toute façon.
- Je sais, mais comme ça tu ne sentiras même pas la piqûre.

Elle ne voulait jamais que j'aie mal. Mais personne n'avait prévenu le cancer qui me rongait des bonnes intentions de ma maman. J'avais donc eu de plus en plus d'occasions de ressentir diverses douleurs ces derniers mois. Je me retins de justesse de faire la remarque à voix haute. Ma mère n'était pour rien dans tout ce gâchis et je ne pouvais pas me défouler sur elle sans cesse.

- Tout va bien, chérie, ajouta-t-elle en tapotant ma main sans y penser.
- C'est une formalité, approuvai-je.
- Tu devrais garder cette chambre implantable, Chloé. Comment feras-tu si finalement ils se décident pour une chimiothérapie ? Ou s'ils en ont besoin pour t'injecter des produits... Elle épargne tes veines, tu le sais.
- Maman, on en a déjà parlé ! Il n'y aura pas de chimio, ça ne sert à rien. Ils n'élaboreront pas une molécule révolutionnaire dans deux semaines. Rien ne va changer... J'en ai marre de ce truc, c'est trop bizarre. J'ai l'impression d'avoir sous la peau quelque chose qui n'a rien à y faire... comme un parasite, ou un machin alien.
- Ma puce...

La discussion s'arrêta là. Une infirmière venait me chercher. Quand je me retrouvai allongée sur le lit de métal froid, le scalpel fouillant ma chair devenue insensible, je crispai les paupières le plus fort possible. Pour détourner mon attention, j'imaginai une silhouette dans le couloir, un ami prêt à me remonter le moral dès que le médecin serait parti.

Dans la réalité, c'était improbable. Seuls ma famille et les responsables du lycée savaient. J'avais souhaité conserver le secret et m'étais refermée sur moi-même à l'annonce du diagnostic, un an plus tôt, m'éloignant de mes rares copines. Aucune n'avait tenté de comprendre à part Marina, mais elle-

même avait fini par abandonner.

La sensation du scalpel se fit plus aiguë. Je n'avais pas mal, mais je percevais malgré tout les mouvements. Ou je le croyais. Je serrai les dents et soufflai par le nez, doucement. Je m'acharnai à reproduire ce qu'une relaxologue m'avait appris lors de mon premier séjour au CHU. Si je n'agissais pas ainsi, l'envie de fuir en courant serait trop forte. Je m'imaginai décamper, l'instrument chirurgical planté dans mon épaule comme un drôle d'appendice inutile.

Une nausée me prit à la gorge. *Respire*, me répétais-je encore et encore. Je ne pleurerai pas. Je me l'étais juré au tout début, lors du rendez-vous d'annonce, et pas une fois depuis je n'avais craqué. Pas en public, en tout cas, et rarement quand j'étais seule.

– Nous avons presque fini, Chloé. Un tout petit peu de patience, m'informa le médecin.

Il devait lui sembler normal de réaliser ce genre de besogne. Bizarrement, j'aurais parié un rein qu'il tentait de m'extraire la clavicule à ce moment précis. Un haut-le-cœur remplaça l'envie de sangloter. Je détournai la tête en prévention.

– Chloé ? s'inquiéta l'infirmière qui assistait le médecin.

Alertée par mon mouvement, elle s'était aussitôt rapprochée. Elle posa la main sur mes cheveux et les caressa gentiment.

– Respire, tu es juste un peu secouée par l'intervention. Ça va aller. Nous terminons...

– C'est bon, Anna. Je recouds et je vous laisse faire le pansement. Ensuite, elle pourra se relever.

Je gardai les yeux fermés jusqu'à ce que ce soit fini. Dès que j'arriverais chez moi, je m'appliquerais à tout oublier de cette journée. Les cours, l'attitude distante des gens au lycée, cet affreux parmentier au self que j'avais jeté avant de rejoindre Adehan pour manger des cochonneries sucrées pendant notre balade. L'image d'Adehan dans le square me revint, plus précise... Effacerais-je vraiment tout ?

Une fois le pansement en place, je disposai d'un petit moment pour me reprendre. Le médecin faisait à ma mère un compte rendu de l'opération et des soins à apporter jusqu'à la cicatrisation. Elle allait poser dix fois les mêmes questions, j'étais tranquille pour une demi-heure.

Fatiguée et encore sous l'effet de l'anesthésie locale, j'avais le moral à plat. Cette opération n'avait pourtant rien à voir avec les examens douloureux, les piqûres à répétition et les analyses en tout genre auxquels j'avais déjà eu droit ni avec cet atroce bruit assourdissant qu'émettait la machine de radiothérapie quand elle vous irradiait, que l'on percevait malgré les écouteurs avec la musique. Mais me faire extraire cette chambre implantable, c'était aussi couper le dernier lien avec un espoir de guérison. Aucun nouveau traitement ne serait tenté, pas de miracle pour moi. Si je pouvais affirmer crânement devant ma mère que je l'avais accepté, dans l'intimité, par contre...

Je ne m'étais pas sentie si paumée depuis l'annonce de la maladie. Les médecins avaient détecté

mon cancer à un stade avancé, au cours d'un examen de routine. Il avait été suivi d'une batterie de tests. Un programme de soin avait émergé, un peu en catastrophe. La radiothérapie de toute première urgence avait été décidée et la chimiothérapie restait en option. Le mot d'ordre dans tout ça ? Aller vite, frapper fort... et prier. J'avais évité de laisser ma tignasse dans le combat – détail capital si on souhaitait conserver un minimum de discrétion sur son état de santé, et perdu au passage des chances d'y survivre.

J'avais écopé d'une chambre implantable dans l'épaule « au cas où », pour faciliter les prises de sang et traitements à venir. Le dispositif logé sous ma peau, au creux de ma clavicule, avait pour but de ne pas fragiliser mes veines si les injections se multipliaient. Mais au fur et à mesure, l'espoir s'amenuisant pour disparaître tout à fait, garder ce truc était devenu presque insupportable pour moi, même si ma mère ne pouvait l'accepter.

Lors de mon rendez-vous d'annonce, j'étais restée un moment sonnée. Par un drôle de hasard, sur ma table de nuit, trônait à ce moment-là *L'Écume des jours* de Boris Vian, avec une autre Chloé et son cancer décrit comme un nénuphar. J'avais trouvé cette ironie vraiment merdique. Lors de mon seul débordement de colère hystérique, à l'époque, j'avais déchiqueté le livre et craché dessus. Vian comprendrait la référence.

Quand les radiothérapies avaient débuté, j'étais encore l'ancienne Chloé. Je laissais mes parents décider et ne rechignais jamais. J'y croyais. Pas de vêtements bizarres ni d'insolence à tout bout de champ. Jusqu'à ce que mon pronostic de guérison dégringole les marches, cul par terre.

Ce truc ancré en moi avait poussé au mauvais endroit et de la mauvaise manière. De petites métastases étaient allées se balader. Tels des hooligans malpolis, elles détruisaient tout et détraquaient tous les organes et os à leur portée. Depuis, je ne pouvais visualiser mon corps autrement que bouffé par les termites-métastases, comme une carcasse de navire prenant l'eau.

En six mois, j'étais devenue quelqu'un d'autre. La nouvelle Chloé. Celle qui ne pouvait plus dénombrer les piqûres, les scans, les séances de radiothérapie et les « spécialistes ». Celle qui avait séché le lycée plus qu'en toute une scolarité, avait revu toute sa garde-robe et s'était isolée pour tenir le coup, pas sûre d'encaisser la moindre remarque maladroite. Pourtant, me couper du lycée et du passé me faisait trop flipper. J'avais longtemps hésité, mais ça aurait été pire de flotter dans un quotidien sans but, avec comme unique perspective une mère angoissée et dépressive, un père paumé et renfermé. Le lycée n'était pas idéal, loin de là : ma situation s'y était compliquée petit à petit jusqu'à devenir un vêtement trop petit qui me comprimait au lieu d'une gentille armure. Mais c'était quelque chose qu'au moins je maîtrisais et décidais seule. Je pouvais faire semblant plusieurs heures par jour, apprendre, penser à autre chose ou me moquer des gens du lycée, ce qui n'avait pas de prix.

Au contraire, le cancer n'en faisait qu'à sa tête, incontrôlable. Son évolution se découpait avec une terminologie précise. J'aurais préféré le mot « actes », comme au théâtre, mais ils nommaient ça « stades ». Évidemment, ils ne m'en avaient pas parlé mais j'étais allée dans une fac de médecine pour emprunter des livres et comprendre un peu mieux ce qui se passait. Peut-être une de mes pires idées, d'ailleurs.

J'avais quitté le trois pour entrer joyeusement dans le quatre au bout de huit mois. Tout s'enchaînait trop vite pour que mon corps – ou mes parents – puissent le supporter. Puis la chimiothérapie était devenue discutable, comme toute nouvelle thérapie agressive. Vu mon état, cela aurait rapidement tenu de l'acharnement thérapeutique et les médecins avaient commencé à hésiter, ayant du mal à trouver un consensus sur mon cas. Lorsque ma maman m'avait annoncé un retour prochain à l'hôpital pour un cycle d'examens, j'avais dit stop. C'était ça qui avait motivé le retrait de la chambre implantable. Je voulais arrêter d'être ballottée, d'être spectatrice quand on parlait de ma vie, de mes chances de m'en sortir – ou pas – car on n'en était même plus là.

La douleur se réveillait déjà quand je fus conduite à ma mère en fauteuil roulant, comme l'exigeait la procédure hospitalière. Pendant qu'elle s'occupait des papiers, je fouillai mon sac à la recherche d'un bonbon ou de n'importe quoi à mâcher. Je devais enlever ce goût de bile de ma bouche. Je récupérai mon portable : j'avais reçu un SMS. Je fis glisser l'écran de veille et affichai le texte :

[Tu as pensé à une carrière
de pilote de chasse, mais tu as
renoncé quand tu as appris que
des oiseaux iraient dans tes réacteurs.
Depuis, tu combats la disparition
des gastéropodes en Nouvelle-Guinée
et tu as présidé un gang appelé
Sauvons les nains de jardin.
Voilà ce que j'ai répondu à la question
pour ton interview : « Comment/où
vous voyez-vous dans dix ans ? »]

Je relus plusieurs fois ces quelques mots et finis par me sentir plus légère. Alors, juste une minute, j'imaginai. Adehan devint mon petit ami, qui m'avait envoyé un message pour me remonter le moral à la sortie de ce rendez-vous pourri. Et nous devions nous retrouver le lendemain pour nous embrasser. Il caresserait mon pansement en disant quelque chose, n'importe quoi qui, dans sa bouche à lui, serait réconfortant.

Fantasmer se révéla le meilleur des antidouleurs.

Adehan

Je ne savais pas pourquoi j'avais eu besoin de lui envoyer ce SMS, mais je l'avais fait. Comme j'avais guetté un signe de sa part depuis, sans aucune raison. Alors que j'avais ignoré les SMS de Curt sur une soirée jeux vidéo en réseau. Évidemment, je n'avais pas écrit toutes ces idioties, la prof m'aurait convoqué pour m'expliquer la définition du mot impertinence.

J'étais attablé dans notre cuisine équipée ultramoderne qui n'allait ni avec la maison ni avec notre famille. Je parcourais pour la seconde fois le Guide à la recherche d'une preuve.

Puis je la trouvai, juste là, au milieu du troisième paragraphe. Je jurai.

« [...] il est possible, par ce même phénomène nommé l'Autrement, que vous vous retrouviez avec de brusques intuitions au sujet de votre Autre. Chacune de ces manifestations vous aidera à participer à la vie de l'Autre et à lui devenir indispensable. Il aura l'impression de vous avoir toujours connu et comptera sur vous comme soutien indéfectible. Cela vous aidera à passer le Sceau. »

La tête entre les mains, je réfléchis rapidement. À qui pouvais-je demander de l'aide pour me sortir de là et m'enfuir ? Interrompre ma scolarité ne me gênait pas, je n'avais jamais pensé finir diplômé : la date de mon dix-neuvième anniversaire approchant, j'avais conscience que ma mère voudrait en priorité que j'échange mon Sceau, le bac pouvait attendre quand on avait l'éternité.

Il y a longtemps, j'avais décidé que, quitte à refuser les rites de ma famille, je me plongerais jusqu'au cou dans une vie ordinaire, d'où ma volonté de m'éloigner des établissements huppés dont mon père rêvait pour moi. M'inscrire au lycée public avait relevé d'une haute lutte. Contrairement aux miens, j'aimais les gens normaux, le fait que tous ceux qui m'entouraient soient différents de ma famille. Qui sait, je les enviais peut-être, tout simplement. Cela me fascinait presque de les regarder évoluer : leur certitude de devoir aller vite quand je me sentais englué dans un destin tout tracé au sein d'un clan étouffant... Le poids des années écrasait tout ou presque. J'avais besoin d'eux quelque part. Cela me permettait de nier ce qui m'arriverait bientôt.

Cependant, fuir son Autre semblait une raison nécessaire à une révision de mon point de vue sur le sujet. J'avais essayé une première fois, en seconde, de partir sac au dos pour un tour du monde sans retour. Je n'avais pas dépassé Budapest dans mon périple. Mon père avait su me faire comprendre qu'une récidive risquait de me coûter cher, très cher. Même si j'avais encore l'impression d'être en garde à vue, deux ans plus tard, ma liberté surveillée était plus cool.

L'image de Chloé s'imposa devant mes yeux. Depuis quelques jours, chaque pensée me dirigeait

vers elle. Mes perceptions la concernant s'accroissaient et gagnaient en efficacité. J'en étais certain. En fouillant dans ce satané bouquin, je trouverais sûrement une piste, et il suffirait de me comporter à l'inverse de ce qui était proposé pour échapper à cette histoire. Je devais y croire. Demander conseil à mon frère aîné, Abel, ne servirait à rien : il était Accordé depuis tant d'années que s'imaginer seul lui demandait sans doute un effort considérable. Je ne l'avais jamais vu sans Bérénice. Ils semblaient aussi indissociables que l'on pouvait l'être de son ombre.

Aaron, le cadet de la famille, pouvait-il l'aider ? Après tout, son Accord était bancal au possible, il serait déjà plus compréhensif... ou pas. Je n'étais pas proche de lui et je craignais d'avoir seulement de sa part de vagues « Hum » au téléphone, plus qu'une réponse utile.

Une personne aurait été de bon conseil : Adrian, seulement âgé de quelques années de plus que moi. Mais ce frère-là était mort il y a cinq ans, en réussissant l'exploit d'échapper à notre clan et à nos traditions familiales. Il était, a priori, plus doué que moi pour cacher ses traces.

Je fronçai les sourcils et tentai de contenir mon émotion dans la cage où je la maintenais depuis. Je lui avais promis de ne pas le pleurer ni me laisser manipuler par notre père et convaincre de devenir comme eux. Mais surtout, je ne devais pas « perdre » les années de vie qu'il me restait et continuer d'avancer. Pour tenir parole, je m'autorisais à peine à évoquer Adrian, sinon comme l'exemple à suivre. Sans y penser, je tirai sur mes mèches en bataille. Une envie de faire une chose stupide me tarauda. Boire ? Fumer ? Passer la nuit avec une fille sans aura colorée ? Tout, à part un tête-à-tête avec moi-même. J'avais déjà fait tout ça, en fait. Des raves, des coucheries avec des filles plus ou moins inconnues, sortir en boîte, m'enivrer – difficilement : vu mon état, c'était carrément tendu d'y arriver, en réalité – ou tout autre expédient pour oublier. Puis, j'avais enfin compris que ça ne me ressemblait pas, c'était ce qu'avait fait Adrian jusqu'à son départ et je l'avais simplement copié.

Je soupirai et repoussai le Guide loin de moi, ne supportant plus de le voir. Je me relevai et allai contempler le vaste jardin derrière la maison. Il s'étendait jusqu'au bosquet, à la lisière de la propriété. Encore au-delà, je pouvais entendre la rivière s'abattre sur un petit à-pic rocheux, quelques mètres plus bas. Son bruit constant me ramena à une question qui m'obsédait depuis des années : à quoi bon tout ça : ces capacités d'écoute, de perception, la résistance aux maladies, si c'était pour être piégé par des traditions sur lesquelles je n'avais pas mon mot à dire ?

Je sortis mon portable de ma poche et tentai finalement de joindre Aaron, faute de mieux. Il restait mon frère, et qui sait, peut-être pouvait-il m'aider ? J'avais une drôle de trouille au ventre – d'être rejeté, qu'il ne comprenne pas ou... Je basculai sur sa messagerie. Ah, je n'avais pas pensé à cette possibilité : être ignoré, tout bonnement.

Amer, je regardai par la fenêtre un moment. Le givre derrière la vitre peignait de blanc chaque brin d'herbe, prêt à casser, fragilisé par la température. Figé et sur le point de se rompre. Comme moi.

Adehan

Le dîner se déroula dans une ambiance sinistre. Mon père était toujours en déplacement quelque part en Europe, sans doute en Suisse, où officiait le Conseil des Premiers, qu'il présidait, en tant que chef de nos lignées. Ma mère, assise en face de moi au bout d'une table ridiculement longue pour deux convives, me fixait. Entre nous, les restes d'un repas équilibré et ennuyeux finissaient de refroidir. Elle ne mangeait jamais beaucoup et j'étais quant à moi porté sur la *junk food* – sûrement plus par esprit de contradiction que par vraie conviction.

J'avalai un peu de roquette et une partie du croustillant au homard, m'appliquant à ignorer l'examen dont j'étais l'objet. Elle semblait se contenir, mais ne tiendrait pas longtemps. Une « grande discussion » se profilait.

– Adehan...

Et voilà, ça n'avait pas raté.

– Oui, mère.

– As-tu repensé à notre... problème ?

– C'est-à-dire ?

J'avais parfaitement saisi ce à quoi elle faisait allusion, mais pourquoi le reconnaître ? Ma mère fronça les sourcils, furieuse, et appuya son menton sur le dos de sa main, dans une attitude d'attente difficile à supporter. J'aimais cette dernière émotion tangible : malgré cette existence usée par trop d'années, tout ne glissait pas encore sur elle. Cependant, je n'avais jamais observé un tel intérêt chez elle pour un autre sujet que notre famille. Sur le reste du monde, elle jetait un regard impassible. Lorsqu'on avait vu passer des révolutions, tomber des empires ou décapiter des monarques, il en fallait sûrement plus pour réagir.

– Cette situation est inadmissible. Adrian a pu... Il a su déjouer notre vigilance, et toi aussi, il y a deux ans, mais nous ne pouvons plus risquer cela. Je ne l'accepterai pas, Adehan, souffla-t-elle. Je t'aime trop pour te perdre. J'ai une chance folle : une fois mes enfants mis au monde, je les garde à mes côtés. Pour toujours. C'est ainsi que cela doit être...

Sa voix révéla une faille inattendue, mais l'impression disparut aussitôt, son visage figé dans la pierre.

– Tu ne nous donnes pas le choix, Adehan.

Cette remarque me fit presque rire.

– Comment pouvez-vous dire ça ? m'emportai-je malgré moi.

Erreur tactique. Ses lèvres fines se pincèrent.

– J'appelle le Conseil, Adehan, tu devras te confronter aux Premiers.

– Vous ne pouvez pas m'y contraindre !

La rage au cœur, je la fixais, conscient qu'elle le pouvait tout à fait, en réalité. Bien droite, Lilith Ataski ne s'en laissait pas compter. Elle ne lâcherait pas son adolescent de fils. Elle préférait lui forcer la main et le conserver pour l'éternité. Elle s'attendait sûrement à être remerciée dans une poignée d'années, quand je serais revenu à la raison.

– Écoutez, nous pouvons en discuter, tentai-je de temporer, sentant le moment décisif. Je ne veux pas...

– Es-tu prêt à changer d'avis ? me coupa-t-elle. À procéder rapidement à un Accord avec la jeune fille de ton choix ?

Seul le silence lui répondit.

– Nous avons essayé de parlementer, mais tu t'es braqué il y a longtemps. Je sais qu'Adrian y est pour beaucoup. Depuis son acte stupide, tu l'as érigé en héros et martyr. Tu es si jeune, seulement une poignée d'années, un battement de cils, Adehan, insista-t-elle d'une voix lourde. Je ne te laisserai pas te suicider.

– Je ne me suicide pas ! Je ne m'ouvre pas les veines, contrai-je en luttant pour conserver un reste de calme.

Je la connaissais, elle se fermerait si je me montrais trop virulent.

– C'est tout comme, Adehan ! En repoussant ton Autre et le Sceau qui vous mettra à l'abri, tu vas droit à la mort. Comme n'importe quelle mère saine d'esprit, je refuse d'assister à la disparition de mon fils !

– Et les conséquences, mère ? Cela n'entre pas en ligne de compte ? Le sacrifice auquel devra consentir mon Autre ?

– Il en est ainsi, Adehan. Et il en sera toujours ainsi. L'amour demande des sacrifices, souligna-t-elle froidement.

J'eus envie de lui cracher à la figure ses quatre vérités : qu'elle n'avait pas raison uniquement à cause de son âge. Qu'on pouvait encore se tromper après toutes ces années. Après tout, l'esclavage avait mis des siècles à disparaître, pourtant tout le monde semblait maintenant d'accord sur la question. Cette famille et ses traditions n'étaient rien d'autre : une abomination à abolir. J'aurais pu avouer côtoyer une fille avec une certaine aura, mais je devinais déjà sa réaction : elle aurait fait venir Chloé ici illico pour m'Accorder sur-le-champ.

– Avec tout le respect que j'ai pour vous, mon point de vue ne dépend pas d'une tierce personne. Je ne suis pas incomplet sous prétexte que je ne suis pas Accordé, mère !

Ma voix était allée crescendo et j'avais fini mon laïus en criant presque.

– Adehan, ce qui est arrivé à Adrian ne se reproduira pas. Ce serait de la négligence de notre part. Surtout vu la position de ton père, nous nous devons de montrer l'exemple. Ou, si ça ne t'importe pas le moins du monde, as-tu essayé, ne serait-ce qu'une fois, de te mettre à ma place ? Une éternité à pleurer quelqu'un, c'est très long, conclut-elle avec un sanglot dans la voix.

Je me sentis faiblir, mais je secouai doucement la tête, touché mais pas convaincu. Nous nous tenions à l'endroit précis qui marquait la rupture entre nous.

– Tu verras les Premiers, m'informa-t-elle, très calme.

– Mon père fait partie du Conseil, cela ne risque pas de fausser un peu la donne ? m'enquis-je, acide, lançant ma dernière carte dans la bataille.

– Les Premiers ont déjà vécu ça.

– Et si je refuse ?

– Tu n'as pas cette possibilité, Adehan, annonça-t-elle en se levant.

Elle se détourna, la discussion était close. D'un pas altier, elle quitta la pièce. La rage au ventre, je la regardais s'éloigner. La cuisinière vint poser devant moi une part de canard au sang et je grimaçai, l'appétit coupé. Le plat préféré de mon père n'avait jamais trouvé grâce à mes yeux. Après avoir remercié Maria, j'abandonnai la table à mon tour.

Pendant que je montais les escaliers quatre à quatre, je ressassai notre conversation. Que me restait-il comme choix ? Fuguer, comme Adrian avant moi ? Comme je l'avais déjà tenté ? J'avais mis moins d'une semaine à être rattrapé ! Je redoutais surtout de réagir exactement comme ils s'y attendaient et de les forcer à prendre des mesures qui précipiteraient encore plus les choses. Sans savoir jusqu'où mon père serait prêt à aller, je me doutais que je ne tenais pas à le découvrir...

J'aurais aimé voir ma mère abonder dans mon sens et admettre que si un parent vous donnait la vie, il n'en disposait pas pour autant. Sauf qu'elle en était incapable.

J'envoyai un SMS à Théo et acceptai de me rendre à sa fête : me saouler ne résoudrait rien, mais je pourrais arrêter de réfléchir quelques heures. Que j'aime ça ou non, c'était comme le reste, quelle option avais-je encore à ce stade ?

Sur mon écran, je découvris un SMS d'Aaron :

[Désolé, je suis débordé,
mais, promis, je te rappelle
dès que je suis de retour.
J'ai dû aller chercher le fils
d'un des membres du Conseil
qui avait un souci avec la police
en Allemagne...
Longue histoire, mais...]

Je cessai de lire et effaçai rageusement le message. Des promesses, les membres de ma famille savaient en faire, mais dans les faits... Bon, retour au plan initial : alcool. Il me fallait juste, vraiment, vraiment boire pour y arriver, mon corps supportant un taux d'alcoolémie très au-delà de la norme.

Chloé

La mine d'Adehan quand il m'ouvrit la porte se révéla assez drôle. Je ne pus m'empêcher de lui adresser un sourire moqueur.

– Chloé ? Qu'est-ce que tu fais chez moi ?!

– Je suis ici pour finir le boulot, attaquaï-je sans préambule. J'ai été abordée par la bibliothécaire ce matin pour m'annoncer la dissolution de notre équipe. Elle m'a menacée d'un binôme avec Béatrice, Adehan ! Je croyais que nous avions un accord ? J'ai donc interrogé une secrétaire du lycée, et me voilà ! Quand je lui ai parlé de notre folle histoire d'amour, elle a tout de suite accepté. L'exemplaire de romance qui dépassait de son classeur m'a bien aidée !

Sans attendre, je passai sous son bras, qui retenait le battant. Je n'en étais pas sûre, mais après la surprise, plutôt normale, j'avais aperçu brièvement du plaisir sur son visage. Il hésita avant de refermer la porte pour me suivre. Je persistai dans mon rôle de sans-gêne, et me laissai tomber sur le canapé sans y avoir été invitée.

Je remarquai enfin la manière dont Adehan me dévisageait.

– Tu me regardes comme si je me baladais avec de la salade entre les dents, plaisantai-je, mal à l'aise.

– Non, je... Rien, soupira-t-il.

– Mais si, vas-y ! Ose dire ce que tu penses. Vive l'honnêteté !

Je me montrais excessive avec ce genre de sorties mais il me rendait nerveuse. Et je n'aimais pas qu'il produise cet effet sur moi.

– Tu l'auras cherché...

Je hochai la tête.

– C'est noté.

– Je réfléchissais à ton style... Une fois, tu as la jupe la plus courte jamais créée, puis c'est une tunique romantique, limite nunuche... portée avec des rangers. Et là, j'essaye de déterminer combien de vêtements tu as empilés, avoua-t-il.

La déclaration ne me surprit pas vraiment : plus je n'en faisais qu'à ma tête, plus drôle était la réaction des gens.

– Je ne le prends pas comme une critique. Ma mère affirme déjà que je m'habille comme un sac.

Aujourd'hui, j'ai choisi de mettre un long débardeur qui me servait de pyjama avant. Confortable, quoi. Puis une nuisette en soie pour le côté sexy de la tenue, nécessaire selon *Cosmo*. Enfin, pour parachever le tout, une chemise *king size* type bûcheron, tout droit sortie de la friperie à deux rues de chez moi, parce qu'il fait froid !

- Vraiment bizarre, répondit-il, paraissant le regretter aussitôt.
- J'innove, ça ne peut pas être heureux tous les jours, raillai-je.

Il eut l'air vaguement gêné.

- Désolé... Tu sais, je reste un mec, nous sommes connus pour notre manque de goût.
- Tu m'offres à boire ?
- Écoute, Chloé, je préférerais que tu rentres chez toi. Nous ne pouvons pas travailler ensemble.

S'il l'avait pu, il aurait reculé à l'autre bout de la pièce. Planté derrière un haut fauteuil en cuir noir, Adehan semblait tendu. Son attitude me rappela celle du jour de la formation des binômes et je me demandai sérieusement si mon deuxième prénom n'était pas Choléra ou Pustules... Renfrognée, j'attaquai :

- Pourquoi ? Donne-moi une bonne raison !

J'avais besoin de comprendre. Quand il se laissait aller, il avait l'air d'apprécier mon humour – un peu – voire ma présence... Ou je lui plaisais peut-être et il avait une copine ? Il avait reloué mes jambes et mon décolleté à mon arrivée. Voilà qui m'apprendrait à ne pas me tenir au courant des potins de l'école.

- Explique-moi, Adehan.
- Tu n'as aucune idée de... Bien ! Tu veux boire ? Je te donne un verre et tu repars ! m'annonça-t-il sans terminer sa première phrase.
- Ce n'est pas une façon de parler à des invités, Adehan, commenta une voix froide.

Mon regard se porta sur le seuil, dans le dos d'Adehan, où se tenait un homme. Il ressemblait un peu à Adehan, mais en plus petit et massif, le crâne rasé. Je ne m'avançais pas trop en estimant qu'ils faisaient partie de la même famille.

- Bonjour. Abel, le frère aîné d'Adehan, se présenta-t-il en faisant quelques pas.
- Chloé. Une... « amie » du lycée.

J'eus du mal à prononcer ce mot, loin de la réalité.

- Abel, ! Bien sûr, ton retour de voyage devait être aujourd'hui... grimaça Adehan.

Je le contemplais, surprise. À son ton, il n'avait pas l'air ravi de le revoir. Abel arborait une attitude un peu guindée et en devenait intimidant. Je ne réussis pas à lui donner d'âge. En le détaillant, j'avais cru qu'il avait à peine la trentaine. Mais étant donné sa façon de bouger et de s'exprimer, je me trompais forcément.

Je mesurai mieux la grosse différence entre Adehan et moi : il avait des origines nobles quand j'étais du genre F3 de banlieue. Surtout si je repensais à la taille de son jardin, aperçu en remontant l'allée privative, ainsi qu'à ce gentil « manoir » aux dimensions imposantes... En réaction, je me levai aussitôt pour sembler plus polie.

Je me rendis compte qu'Abel imitait un tic qu'Adehan avait souvent : il observait, attentif, le dessus de ma tête. Je regardai autour de moi, me sentant un peu stupide. Mes cheveux, hirsutes et pleins d'épis, frôlaient la construction architecturale, mais rien de si haut, je pouvais l'affirmer.

– Intéressant, se contenta-t-il de dire.

– Pardon ?

Il était coiffeur ou quoi ?

– Abel ! Chloé, viens avec moi, s'interposa Adehan quand son frère ouvrit à nouveau la bouche.

Adehan m'attrapa la main sans ménagement, m'entraînant dans son sillage. En essayant d'apercevoir Abel dans mon dos, je trouvai la présence d'esprit de jeter :

– Ravie de vous avoir rencontré !

Adehan accéléra encore, maintenant la pression sur ma paume. Je suivis sans réfléchir, abasourdie de le voir me toucher et changer d'attitude du tout au tout. Étrange réaction pour quelqu'un qui me demandait de déguerpir juste avant !

– Tu as une drôle de manière de draguer ! D'abord tu m'adresses à peine la parole et voilà qu'on se tient la pince. Entre ces deux étapes, tu n'en as pas oublié d'autres ? soulignai-je, mielleuse.

Aussitôt, il me relâcha. Je le regardai fixer sa main : il n'avait visiblement pas réalisé son geste. C'était presque vexant, mais je décidai de passer outre.

– Cesse de te comporter comme si j'allais te violer, d'accord ? J'essaye de faire... ami, amie.

En prononçant ces mots, je n'étais pas certaine de me montrer honnête. Adehan m'intriguait, je pensais à lui plus que nécessaire.

– Respire ! lui conseillai-je.

– Si seulement les choses étaient si simples, soupira-t-il. Viens, la cuisine est de ce côté.

Je le suivis dans un dédale de couloirs et compris vite que ce rez-de-chaussée comptait plus de pièces que tous les appartements de mon étage réunis.

– Chloé ? m'interpella Adehan, deux portes plus loin.

Je m'étais arrêtée près d'une petite table un peu haute que je n'aurais pas su nommer. Une statuette posée dessus avait attiré mon attention. Les deux silhouettes graciles d'un couple se faisaient face,

leurs pieds semblaient fondus en un socle commun. Les courbes de leurs corps se répondaient, comme les deux arcs d'un... cœur ? Pas tout à fait, c'était plus brut et moins romantique que ça, même si l'idée était un peu là. Ils donnaient l'impression de faire partie d'un tout indivisible.

Adehan apparut à mes côtés. Il regarda la sculpture d'un air belliqueux. Il devait avoir un problème. On ne pouvait contempler ainsi quelque chose d'aussi beau.

– Viens, me pressa-t-il.

Je lui emboîtai enfin le pas. La cuisine était luxueuse, avec une harmonie de noir, blanc et métal chromé. Elle détonnait dans le décor classique de la demeure. Adehan, planté devant le frigo, me dévisageait. Mince, j'avais sûrement raté un truc.

– N'importe quel soda, merci, tentai-je.

– J'ai cru ne jamais obtenir de réponse !

Son mouvement pour attraper les canettes fut trop rapide, il percuta le compartiment à œufs et jura. J'aimais bien son côté maladroit. Le contrôle qu'il exerçait sur lui-même le reste du temps contrebalançait cet aspect de sa personnalité, lui donnant un charme inattendu. Je m'installai en face de lui à une énorme table qui occupait tout l'espace devant une large baie vitrée aux montants arrondis.

Leur maison était située en périphérie de notre ville de banlieue parisienne. Devant moi s'étirait le paysage verdoyant d'un vaste jardin apprivoisé avec, en arrière-plan, la nature, la vraie. Pas de barres d'immeubles ni de voisins encombrants.

Qu'est-ce qu'Adehan faisait dans notre lycée minable ? Quand j'ouvris la bouche pour l'interroger à ce sujet, je me rendis compte qu'il continuait de surveiller la porte.

– Je n'avais jamais rencontré d'« Abel », ça fait très...

– Biblique ?

– Oui. Il ne manquerait plus que ton père...

– Il se nomme Adam, me prévint-il, un sourcil relevé, me défiant d'ajouter un mot de plus.

– Ah quand même !

Je n'avais pas pu me taire. Après avoir cherché une manière de rattraper ma boulette, je devais déjà retenir un fou rire nerveux. J'abandonnai.

– Abel, Adam... Tu as un autre frère dans la Bible ?

Le regard d'Adehan me laissa perplexe. J'y lisais des émotions contradictoires et ses lèvres se déformaient dans un drôle de sourire qui n'en était pas un. Il opina du chef.

– L'un d'eux s'appelle Aaron...

– Vous êtes combien ?

Il grimaça carrément.

– Quatre... Enfin, trois. Nous étions quatre, rectifia-t-il, en insistant sur le temps.

Je me figeai, surprise.

– Je suis désolée, Adehan, admis-je, penaude. Je ne voulais pas...

– Je devrais être capable de l'évoquer, maintenant, remarqua-t-il, évitant de me faire face.

Une seconde, j'hésitai. Puis la curiosité l'emporta.

– C'est arrivé quand ?

Je scrutai son profil tandis qu'il contemplait la pelouse par la baie vitrée. La lumière découpait son visage en zones d'ombres, soulignant ses pommettes. Cela lui donnait un air... tragique. L'arête de son nez et son asymétrie attirèrent mon attention à nouveau. Cela le rendait plus... plus quoi ? Attachant. Atypique. Je n'avais jamais supporté les beautés parfaites version top-modèle de magazine. Adehan était tout le contraire. Plus je m'attardais à le détailler, plus mon examen me paraissait insuffisant. Alors que je n'attendais plus de réponse, il souffla :

– Ça fait trois ans.

Adehan eut un froncement de sourcils. Il m'observait une fois de plus de façon étrange, un peu en décalé, au-dessus de ma tête.

– Tu fais ça de plus en plus souvent, remarquai-je pour moi-même.

– Pardon ?

– Tu passes ton temps à regarder autour de moi comme si... je ne sais pas, en fait.

Adehan

Paniqué, je l'observai en cherchant une explication. Il devenait difficile de me contenir. À l'instant, elle venait de changer une dizaine de fois de couleurs et, quelques secondes plus tôt, son aura avait viré au rouge. Sa mine gênée ne m'avait pas échappé. À quoi songeait-elle ?

Le mystère entourant les pensées des femmes se trouvait en face de moi, avec décodeur intégré. Peut-être pensait-elle au sexe ? Nous ne devons pas, nous les hommes, porter seuls ce handicap quotidien, non ?

Je n'avais pas besoin de subir un interrogatoire en règle. Je pointai donc un doigt au-dessus de sa tête.

– Tu as une mèche vraiment en vrac, ça a dû m'hypnotiser, désolé.

Elle fronça les sourcils, méfiante, avant de chercher des yeux son reflet autour d'elle. *Trop facile !* m'amusai-je. Surpris, je me rendis compte que j'étais presque détendu. Je ne me rappelais pas la dernière fois où c'était arrivé. Ce bien-être inattendu relevait d'autant plus de l'exploit avec Abel fouinant dans les parages. L'air qu'il avait arboré en examinant l'aura de Chloé ne me rassurait pas. Pouvait-il avoir compris quelque chose ? Je revins à l'instant présent, avec la bizarre envie d'en profiter. Joie banale et quotidienne, mais inconnue pour moi.

Avec mes amis, je me contentais souvent de donner le change. Aucun d'eux ne devait deviner qui j'étais vraiment. Je devais garder mes distances. Nous nous bornions à échanger des propos d'ados tout droit sortis de séries télé, des blagues plates et, finalement, beaucoup de vide. Aucun d'eux n'avait su pour la mort d'Adrian. J'étais resté absent des semaines, mais personne ne s'en était réellement inquiété. L'excuse de la mononucléose avait convaincu. J'avais juste repris ma place à mon retour, naturellement et sans vagues.

J'observai Chloé en face de moi. J'avais dans l'idée qu'elle ne me laisserait pas disparaître sans réagir. Je devais choisir, aller au bout de cette histoire ou provoquer une dispute pour mettre un terme à tout ça. Sauf que je ne souhaitais pas la blesser. Chloé avait arrêté de se tortiller sur sa chaise et de tripoter ses cheveux. Ses yeux me transpercèrent par-dessus sa cannette.

– Je suis une bonne partenaire, tu sais. Je ne mérite pas d'être collée à Béatrice la Perruche. On finit les interviews, on valide ce stage et tu seras débarrassé de moi, proposa-t-elle. Deal ?

– Attends, de quoi tu parles ?

– Si tu n'avais pas séché la journée d'hier, tu aurais appris l'existence de ce devoir pratique dont nous avons écopé. Certains ont eu des interviews de professionnels, d'autres devaient réaliser un

stage. Devine ce sur quoi on est tombés ? J'ai dû tout noter et choisir le lieu pour nous.

– Mais j'avais contacté la bibliothécaire...

– Pour me virer. J'avais saisi. Mais je lui ai menti, j'ai simulé une conversation sur mon portable éteint, et tout s'est arrangé entre nous... J'ai dit ne pas t'en vouloir pour la tentative de baiser ratée.

Je la jaugeai, essayant de déterminer si elle me baratainait ou pas. Avait-elle vraiment affirmé une telle chose devant un membre du corps enseignant ?

– Tu as vraiment fait ça ?

Je me moquais bien de l'avis de M^{me} Benista, elle pouvait me prendre pour le dernier des puceaux, mais le culot de Chloé me scia. Elle pouffa devant mon expression. Je me rendis compte qu'elle souriait plus largement à gauche, ce qui provoquait une fossette adorable sur sa joue. Je me perdis un peu dans le contour de sa pommette, avant de relever la tête quand elle me poussa du pied sous la table.

– Oui ; c'était trop drôle ! J'ai bien cru m'en sortir avec un laïus sur la contraception mais elle s'est dégonflée. Dommage, j'aurais aimé lui demander une ou deux définitions embarrassantes... Ceci dit, j'apprécierais que tu te montres honnête avec moi. Pourquoi ?

– Mon dieu, tu as vraiment dit ça... Pourquoi quoi ? percutai-je avec un temps de retard.

– Tu me fuis comme la peste. Pourquoi ? Un instant, j'ai l'impression qu'on pourrait s'entendre, j'oserais même dire qu'on s'entend. Puis la minute d'après...

Chloé haussa les épaules et s'appliqua à contempler sa main gauche. Elle portait un mélange de vernis bizarre, le bout de ses ongles était peint en noir et le reste en rouge avec des pois... Celui de son pouce était écaillé.

Au froncement prononcé de ses sourcils, je la devinai plus affectée qu'elle ne souhaitait le laisser paraître. Je me rappelai d'une histoire de rumeurs.

– On en revient aux ragots qui circulent sur toi ? Je ne suis au courant de rien, répondis-je enfin.

Chloé releva la tête. Elle devait se demander si elle pouvait me croire. L'examen de ses pupilles chocolat me laissa impassible. Depuis quand je trouvais cette couleur craquante ? J'avais toujours préféré les yeux clairs. Et je n'aime pas le chocolat, c'est sucré. Elle finit par hausser les épaules.

– Alors je ne pige pas, conclut-elle.

– Parle-moi de ces rumeurs, on en rira ensemble, proposai-je, avide malgré moi de comprendre l'ombre qui ternissait son regard.

Son expression se fit butée et elle afficha une moue assez comique.

– Il y en a beaucoup, soupira-t-elle. Principalement que je me prostitue, que je deale... Je suis quelqu'un d'occupé, comme tu le vois. J'ai même entendu une histoire sur une mission d'infiltration, genre *21 Jump Street*. Mais beaucoup se focalisent sur... le sexe. Je devrais vraiment m'interroger

sur ma garde-robe ?

Je ne pus m'empêcher de reluquer sa tenue bizarre et en partie transparente. Je relevai brusquement la tête, de peur de lui donner l'impression d'approuver. Habillée ainsi, je ne l'estimais pas vulgaire, juste étrange. Elle avait une jolie poitrine et des filles de notre établissement la jalouaient peut-être ?

– C'est ridicule. Je ne comprends pas pourquoi toutes ces rumeurs courent sur toi. Je gardais un souvenir de toi...

– Sans intérêt ? Banale ?

– Non ! m'empourprai-je devant l'animosité contenue dans sa voix. Juste... tu ne paraissais pas du genre à provoquer des racontars ou à t'attirer des ennuis. Ta vie avait l'air... enviable.

Chloé me dévisagea. Cette vision d'elle semblait la perturber... ou l'irriter ?

– D'où sont partis ces cancans stupides ?

Un sourire éclaira brusquement son visage.

– « Cancans » ? J'adore ta manière de parler, souffla-t-elle. *So* désuet. Absentéisme répété...

– Pour quelle raison ?

– Comment ton frère est mort ? rétorqua-t-elle aussitôt.

Visiblement, je n'étais pas le seul à pratiquer l'attaque comme moyen de défense. Nous nous regardâmes un moment. Je ne l'éclairerais pas, et elle ne me révélerait pas les causes de ses absences, a priori assez importantes pour la pousser à sortir ses griffes ornées de vernis d'un goût discutable.

– Où se passe notre journée de stage ?

– Tu vas rire, répondit-elle d'une voix légère, acceptant la trêve implicite.

– J'en doute, soupirai-je.

Chloé

Debout sous la pluie, au milieu d'une ruelle du centre, j'observais la devanture de la petite librairie jeunesse où nous allions passer trois samedis. Ses teintes violines et son nom invitaient au rêve, au voyage. Nous étions loin des grandes enseignes vendant les livres à la chaîne et je trouvais ça romantique ou authentique, au choix.

Adehan bâilla et se frotta la mâchoire d'un geste automatique. Il était emmitouflé dans l'un de ses gros pulls de laine mais, vu la température, une veste n'aurait pas semblé de trop. Je portais un blouson de cuir rouge, pour lequel j'avais mis à mal mes économies. Mais même avec ça, une minijupe en velours et des bottes lacées montantes, je me les gelais ! Je m'espérais sexy malgré tout. La présence d'Adehan à mes côtés n'était pas étrangère à ma tenue.

- On entre ?
- Dans quoi m'as-tu embarqué ? souffla Adehan.

Je fronçai un sourcil.

- Je croyais que tu aimais les livres ?

Il soupira.

- Je suis un lecteur hors catégorie mais vendre, c'est autre chose, se contenta-t-il enfin de répondre.
- C'était ça ou un stage dans une imprimerie, tu aurais préféré ?
- ... En fait, je suis puni pour avoir avoué que je lisais plusieurs bouquins par mois, râla-t-il.
- Tu connais le dicton : « Une bonne action ne reste jamais impunie. »
- Ah, ah !

Je poussai résolument la porte de la boutique. Un vieux monsieur maigre et sec nous accueillit. Son visage parcouru de sillons profonds, dans lequel ses yeux bridés se perdaient, m'imposa un respect immédiat. En contemplant sa tenue faite de tweed et de coton impeccablement repassés, je me sentis tout à coup indécente.

- Bonjour, monsieur Tchoukenek ?
- Tout à fait, et voici mes apprentis de l'année ?
- C'est ça, je m'appelle Chloé.

Adehan, à mes côtés, se présenta à son tour. La visite de la librairie ne traîna pas, grâce à ses proportions minuscules et un à encombrement maximal. Des tables occupaient tout l'espace et

supportaient des piles de livres en équilibre précaire, formant de petites allées étroites où nous devions serpenter avec précaution.

Une mezzanine, accessible par un escalier qui s'apparentait plus à une échelle, acheva la découverte du lieu. Je m'y retrouvai à moitié pliée en deux à écouter les explications de M. Tchoukenek. Adehan donnait l'impression d'avoir été compacté avec une presse pour voitures dans une casse, tant il se baissait. Ses genoux semblaient prêts à lâcher. Je me retins de pouffer et me concentrai sur les propos du libraire, qui se tenait debout sans problème. Je n'avais jamais vu un homme me regarder en levant la tête jusqu'à ce jour.

J'échouai dans une remise encombrée, à l'image du magasin, avec Adehan toujours en mode accordéon sur un minuscule tabouret. Il ronchonnait encore quand il s'attela à notre tâche à venir : ouvrir les livraisons de nouveautés et le réassort pour les mettre en rayon.

– Aide-moi au lieu de ricaner ! finit par me lancer Adehan en me menaçant d'un polar.

– Prends celui-là plutôt, il est bien épais et tu disposeras d'un argument « de poids », me moquai-je en lui tendant un Tolstoï.

– Fais attention ou je vais devenir plus tranchant !

Pendant qu'il me sortait cette mauvaise réplique, il effectua un mouvement vif pour lacérer le vide autour de lui avec le cutter dont il se servait pour ouvrir les cartons. Presque simultanément, je vis arriver la catastrophe.

– Adehan ! Attent...

– AïE ! grogna-t-il.

Je bondis sur mes pieds et priai pour qu'il n'ait pas aspergé le carton à ses pieds de sang. Il venait de s'entailler sérieusement la paume. Bravo le ninja à la ramasse !

– Montre ! lui ordonnai-je en essayant de saisir sa main après avoir extrait un mouchoir de ma poche.

La plaie semblait profonde et je craignis de devoir écourter notre premier après-midi de stage pour visiter les urgences.

– Ça va, laisse, bredouilla-t-il en se relevant.

Sauf que le lieu n'était pas conçu pour le géant Adehan. Il envoya valser un carton avec son épaule gauche. Je l'évitai par chance et il ne fut pas loin de reproduire cet exploit avec sa tête sur une étagère. Il lutta pour conserver son équilibre et je scrutai son poing serré contre lui, le sang gouttant de son avant-bras.

Je le suivis pendant qu'il s'éloignait, slalomant entre les obstacles, mission complexe vu le personnage. Il ne se préoccupa pas de moi jusqu'à ce que je tente d'ouvrir sa paume pour évaluer les dégâts. Aussitôt il voulut me la reprendre, mais un nouvel impact dans son dos détourna son

attention : une pile de livres lui dégringola dessus.

– Adehan ! Mais sois pas bête ! Montre-moi !

– Je te dis que ça va ! Une encyclopédie m’a perforé l’omoplate, s’énerva-t-il. Chloé ?

Sa voix refléta une surprise, loin d’égaliser la mienne. Car là où j’aurais dû découvrir une profonde entaille, sa paume était intacte. Son pull avait juste une trace du sang au niveau du poignet. Incompréhensible.

Je relevai la tête et le contemplai, bouche bée. Adehan se mordit la lèvre inférieure. Il tira sur mon mouchoir et s’en enveloppa l’autre main. Mais sa réaction semblait ridiculement lente. J’observai mes propres phalanges où s’attardait son sang et essayai de trouver une logique dans tout ça.

– Tu t’es trompée de paume, lança-t-il enfin.

Atterrée, je le dévisageai.

– Dans quel monde parallèle je pourrais te croire ?

Je déchiffrai sur ses traits un avertissement, voire une supplication. Il me demandait de me taire, de faire comme si. L’ancien moi aurait acquiescé en se traitant d’idiot, avant d’accuser son imagination trop fertile... Sauf que je n’agissais plus ainsi. Il s’était blessé à cette main. Le sang en attestait. Et il n’y avait plus rien.

– Montre.

– Pardon ?

– Montre-la moi, j’ai vu l’entaille. On doit t’emmener à l’hôpital, cela semblait profond, insistai-je.

– Ne fais pas une montagne de cet incident.

– OK, donne-moi ta main et j’arrêterai.

Son visage et ses poings se refermèrent.

– Tu ne sais pas mentir !

– Chloé, stop ! s’énerva-t-il.

Je me jetai sur lui et réalisai à son air choqué que j’avais dépassé les bornes. Pourtant je continuai, lui tordant deux doigts pour arracher le mouchoir et dévoiler une paume tout aussi intacte que la première. Or, nous connaissions tous les deux la vérité.

– Chloé...

Adehan soupira. Il se dégagea d’une secousse et je me retrouvai le cul sur un carton, déroutée par la force avec laquelle il m’avait repoussée. Vu sa poigne, je n’avais pu le contraindre à écarter les doigts sans son accord. Je compris qu’il m’avait ménagée.

Il attrapa son sac posé dans un coin et déguerpit sans se retourner. Je restai là un moment, indécise. Comment expliquer ce qui venait de se passer ? Sans y penser, je me frottai le coccyx, sûre d'y trouver un bleu le lendemain.

Quand le libraire arriva pour me questionner sur le départ d'Adehan, j'avais déjà épongé les quelques traces de sang. Un seul livre de science-fiction avait souffert dans la bataille. Je repérai tout de suite le froncement de sourcils du vieil homme, même s'il ne dit rien.

– Je vous l'achète ! Il a l'air super, annonçai-je.

Je le vis réfléchir un instant. Il hocha la tête et m'assura qu'il le compterait comme marchandise défectueuse, puis il me proposa de l'aider dans la boutique dès que j'aurais rangé le bazar. M. Tchoukenek crut peut-être à une querelle d'amoureux. Aussitôt, je décidai de l'adorer jusqu'à la fin des temps. Nous terminâmes l'après-midi ensemble, à parler littérature.

Adehan

J'étais furieux contre moi. Chloé m'avait démasqué avec une facilité déconcertante. Toujours la faute de cette fichue aura ! Elle avait tant changé en quelques secondes que je n'avais pu m'en détourner pour prêter attention à ses gestes. Cette mule ne me lâcherait plus maintenant. Je pariais qu'elle me traquerait avec ses questions jusqu'à ce que je craque... ce qui était juste inenvisageable. Il était temps d'émigrer, je ne voulais pas en venir à me justifier. Et je trouverais bien un moyen d'échapper à la vigilance de mon père, cette fois-ci. Je savais à quel point je devais me montrer prudent.

En poussant la porte de chez moi, je me demandais à nouveau quelle était la meilleure méthode pour ne pas laisser de traces et l'endroit où je souhaitais me rendre. Qui pourrait m'aider ? À moins de me débrouiller entièrement par moi-même ?

Un bruit de conversation me sortit de mes réflexions. Je me dirigeai vers le boudoir – oui, nous étions les seules personnes à posséder une telle pièce à l'heure actuelle –, et je reconnus les voix d'Abel et de Bérénice. Je restais un maladroit patenté et je serais forcément découvert si je bougeais. Je me figeai donc pour pouvoir assister à l'échange de loin. Avec mon ouïe supersonique, je n'en perdrais pas une miette.

– Qu'en penses-tu ? Je préviens notre mère ? s'enquit Abel.

– Es-tu sûr de ça ?

– Quand ils sont ensemble, les deux auras se reflètent l'une l'autre. On pourrait presque voir les transferts de couleurs entre leurs émotions, trancha Abel sans appel. Et ils ne sont pas Accordés, c'est plutôt rare.

– Adehan n'en a pas conscience, je suppose ?

– Je ne crois pas. À sa tête, il la sait particulière, mais pas plus. Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte avec son aura. Par contre, la résonance entre eux...

– Tant qu'il n'aura pas reçu le Sceau, il ne peut le deviner, remarqua Bérénice.

Un silence s'établit, comme s'ils continuaient leur échange sur un mode télépathique, fait assez récurrent chez ces deux siamois. Bérénice reprit la parole :

– Lilith m'a appris qu'il passerait bientôt devant le Conseil. La situation n'est peut-être pas aussi désespérée qu'elle le pense ? Tu devrais lui dire, chéri.

– Nous pouvons participer à la suite des événements, approuva Abel.

Je m'éclipsai sur la pointe des pieds. Furieux contre Abel, je rongais mon frein. Il allait parler à notre mère et je disposerais d'une moindre liberté d'action quand il me fallait quelques jours pour

préparer ma fuite ! Si je partais à l'aventure sans réfléchir, j'étais sûr d'être rattrapé en vingt-quatre heures, comme la dernière fois. Je devais avoir un plan, de l'argent liquide, et retirer une grosse somme en une fois attirerait forcément l'attention du banquier, qui contacterait mon père sans tarder... Je jurai mentalement.

Je ne pouvais plus rester non plus, on venait presque de décider pour moi : être menacé par ma famille était habituel, mais voir Chloé mêlée à tout ça, c'était autre chose. Mon anniversaire aurait lieu dans neuf mois et des poussières, donc ma famille aurait largement le temps d'intervenir et de trop en révéler à Chloé. Comme ils l'avaient fait pour Adèle, l'Autre d'Adrian, il y a quelques années, forçant à l'époque Adrian à rompre et à couper les ponts avec nous sans prévenir.

Les propos concernant nos auras méritaient que j'y réfléchisse. J'attrapai un Coca dans le frigo et montai l'escalier de service pour gagner ma chambre au second. Si nos auras se reflétaient l'une l'autre, il ne m'était plus permis d'en douter : Chloé était bien la fameuse Autre que je redoutais. Surprise, surprise ? Non, pas vraiment.

Je ne pouvais percevoir mon aura ou celle des gens qui m'entouraient. À mon âge, et jusqu'au Sceau, je ne voyais que celle des femmes « compatibles », pour m'aider à les distinguer de la masse. Abel et Bérénice, qui étaient en couple, avaient une vision plus globale. Ils pouvaient lire l'aura de chaque personne, ce qui ne m'arrangeait pas du tout, à l'heure actuelle.

J'hésitai une seconde à aller parler à Abel, mais j'y renonçai presque aussitôt. Cela ne changerait rien à la situation. Je me sentais acculé. J'espérais pouvoir jouer la montre et me rebeller pacifiquement en affirmant juste à mes proches que je ne rentrerais jamais dans leurs traditions. Mais voilà que j'étais menacé d'un Conseil et de voir Chloé mêlée à tout ça alors que nous ne sortions même pas ensemble... Il me fallait réfléchir, trouver un plan ou une manière d'influencer les événements, sans quoi je courais au désastre.

Un nouveau problème s'ajouta au reste quand je pensais à elle : et si Chloé racontait au lycée la petite scène de la librairie ? Cela ne semblait pas être son style mais que se passerait-il ? J'essayais de me convaincre que c'était impossible. Elle évoluait totalement en marge finalement, et puis, qui irait croire ça ?

Chloé

Nous étions mercredi matin. J'avais essayé d'intercepter Adehan plusieurs fois, mais il se révélait doué au jeu de cache-cache ! Impossible de mettre la main sur lui depuis le début de la semaine ! Je le soupçonnais d'arriver en retard et de filer exprès après chaque cours. De toute façon, je le retrouverais et, à ce moment-là, il devrait s'expliquer. Il m'accompagnerait aussi chez l'adorable M. Tchoukenek, d'accord ou pas.

La journée tirait à sa fin quand j'aperçus une longue silhouette remontant au pas de course un couloir du lycée. Un drôle d'instinct m'assura que j'avais trouvé ma cible. Il se dirigea vers le parking, derrière les bâtiments. Peu d'élèves sortaient par là, l'avenue devant l'entrée étant bien desservie par des bus.

En le coursant, je pestais contre la rapidité de ses jambes de six mètres de long. J'étais ridicule à lui cavalier après et lui était affligeant de me fuir ainsi. Après avoir traversé au pas de charge une rangée de voitures, je me demandai à nouveau ce dont je voulais lui parler, au fond.

Le rouge aux joues et le souffle saccadé, j'oubliais mon état. Seule comptait la rouste qu'il allait recevoir quand je lui mettrai la main dessus ! J'avais l'impression d'être revenue dans le passé, lorsque je me définissais comme une fan de mangas et de lecture, obsédée par le sucré et la musique rock, presque sportive avec mon jogging bimensuel – j'avais bien dit presque ! Celle qui pouvait piquer un sprint pour attraper un bus ou danser dans sa chambre sur un album pendant une heure sans finir au bord de l'évanouissement. Je n'étais plus cette fille depuis longtemps. Pourtant, la motivation nommée Adehan faisait merveille.

Il m'aperçut et jeta un coup d'œil vers la sortie du parking, l'air d'évaluer ses chances. Je l'apostrophai, à deux doigts d'éclater de rire :

- Adehan ! Non, mais tu te fous de moi ?
- Je... pas maintenant, OK ? On se voit plus tard, tenta-t-il en me tournant le dos.

Je me mordis l'intérieur de la joue et puisai dans mes dernières forces pour accélérer. Une fois à deux ou trois mètres de lui, il se résolut à arrêter les frais et me fit face quand je rugis son nom, aussi effrayante qu'un Hulk au mieux de sa forme.

On s'observa un moment, gênés subitement, et, rattrapée par la fatigue, j'enroulai mes bras autour de moi. Avec la sueur dégoulinant dans mon cou, j'étais transie de froid. Enfin, je me lançai :

- Pitié, tu n'es pas un vampire, au moins ? soupirai-je. Ce serait trop cliché.

Ses yeux s'agrandirent de surprise. Son rire éclata, franc. Je clignai des paupières devant ce déferlement, cette vague parfaite de bonne humeur communicative. Ce qui me donna brusquement envie de le serrer contre moi... N'importe quoi !

– Il fait jour, Chloé, tu n'as pas remarqué ? s'enquit Adehan, goguenard.

Une part de moi était soulagée de la tournure prise par notre conversation. Depuis son départ précipité, samedi, je redoutais de ne plus réussir à lui parler, de le voir disparaître pour de bon. Stupéfaite, je me rendis compte que c'était la seule chose dont je m'étais inquiétée depuis ce moment-là. Ça n'avait aucun sens quand on savait ce à quoi j'avais assisté.

– Vampire, vraiment ? Tu n'as pas mieux ? se moqua Adehan en grimaçant.

– Ma foi... Ces temps-ci, on trouve même des vampires « *sun proof* ».

Adehan secoua la tête et son fou rire ressurgit. Son regard pétillait, il ne m'avait jamais semblé plus attirant. La ligne imparfaite de son nez, ses pupilles de ce marron étrange, clair et lumineux, les cheveux en bataille et la lèvre inférieure plus pulpeuse et craquelée par le froid... j'aimais tout. Je détournai les yeux, gênée par le cours de mes pensées.

– Et le « détail » de m'avoir vu grandir depuis le collège ? Ça ne te paraît pas contradictoire avec la notion de « vampirisme » ?

Je me sentis rougir et fixai mes bottes Converse lacées. Dès qu'il sortait de sa réserve, j'avais du mal à me concentrer, sûrement trop fascinée. La plupart du temps, il restait bien planqué derrière une façade neutre, et il me suffisait de multiplier attaques et moqueries. Mais cet Adehan-là, taquin et détendu, me désarçonnait.

– C'était stupide, je l'admets, d'accord ? Mais tu te charcutes salement, un battement de paupières et tu es indemne à nouveau ?! Soit je délire et je deviens folle, soit j'ai assisté à une chose défiant toute logique. Alors je veux comprendre... Tu pourrais t'être transformé récemment ?

– Les vampires n'existent pas, me rabroua-t-il avant de soupirer.

Il paraissait proche de se fermer ou de me mentir, mais c'était sans compter sur mon entêtement.

– Je sais, je devrais faire semblant. Croire que j'ai rêvé, me confondre en excuses... mais je ne peux pas, Adehan. J'ai décidé ça il y a un an : je ne serai plus jamais faux-cul.

– Qu'est-ce qui s'est passé il y a un an ? demanda-t-il, ses yeux me sondant soudain avec un intérêt presque palpable.

Pouvais-je lui dire ? J'hésitais à peine, car personne ne souhaitait réellement connaître la vérité, ou pas ce genre-là, en tout cas.

– Alors, explique-moi pour l'incident chez M. Tchoukenek ? répliquai-je.

Adehan me sourit avec une drôle de lueur dans le regard. Il paraissait presque déçu par le tour

pris par la conversation.

- La meilleure défense...
- C'est l'attaque, conclus-je en hochant la tête.

Mon téléphone choisit cet instant pour sonner.

Adehan

Elle hésita avant de décrocher. Dès cet instant, ses yeux se déroberent. Chloé fit un pas en arrière et me laissa seul avec notre discussion trop franche pour un parking à l'arrière d'un lycée quelconque.

Je repensai à ses accusations délirantes. Enfin, pas tant que ça. Je ne vivais pas la nuit, je ne me nourrissais pas de sang et je vieillissais, mais d'un autre côté, quelle était la première caractéristique d'un vampire, sinon l'immortalité ? Bien sûr, je ne l'étais pas encore mais... Le visage de Chloé s'était fermé, et je devinai rapidement son interlocuteur, vu la conversation : sa mère. Mon ouïe, même excellente, était brouillée par le dispositif du téléphone. Je pouvais percevoir des sons naturels, mais pas quand ils étaient retransmis par un appareil électrique. Pourtant, j'aurais voulu connaître la raison de cet air renfrogné.

– Non, maman, ça n'arrivera pas... Je t'avais prévenue... Je... Crier ne résoudra rien ! s'emporta-t-elle.

Mes sens me délivraient, par contre, d'autres informations : l'accélération du rythme cardiaque de Chloé, par exemple. Ou le fait qu'elle avalait régulièrement sa salive, sans doute pour se retenir de pleurer. Ou par colère ? Son aura avait viré au gris terne. C'était sûrement l'Autrement qui me faisait penser ça, mais j'aurais aimé appuyer sur un bouton « pause », juste le temps de la reconforter. Cette couleur dans son aura ne relevait pas d'un conflit d'adolescente rebelle avec sa mère. Il y avait autre chose, un poids l'écrasait. Tout le noir qui bordait son aura ne pouvait venir que de ça.

Chloé redressa la tête et nos yeux se croisèrent. Elle sembla presque surprise de me trouver là.

– Je sais, maman... Désolée, mais non. Je ne reviendrai pas tant que tu me menaces... Oui, j'appelle ça des menaces. J'ai beau être mineure, tu n'as pas le droit de tout décider pour moi. Au revoir.

Les yeux de Chloé s'emplirent de larmes. Peut-être n'en avait-elle pas conscience, et je me gardai bien de le lui faire remarquer. Je tentai de combler les blancs de cette conversation. Qu'avait dit sa mère pour la mettre dans cet état ?

– Chloé ?

Elle baissa les paupières et, d'un geste calme, éteignit son portable. Elle l'enfouit dans sa poche et secoua la tête.

– Je n'ai plus qu'à me trouver un toit pour la nuit, annonça-t-elle enfin, d'une voix monocorde.

Ma mère avait accompagné Abel et Bérénice à un rassemblement officiel à la Cour. Un événement autour du Conseil des Premiers où elle devait rencontrer mon père pour statuer sur mon cas et précipiter la fameuse réunion à mon sujet. C'était pour ça que j'avais pu éviter de faire partie du voyage, d'ailleurs. J'avais eu le temps de faire deux petits retraits d'argent mais, selon mes plans, je n'aurais de quoi tenir que deux semaines, même en allant dans une auberge de jeunesse. Je cherchais aussi un moyen pour me débrouiller sans papiers dans une société où la moindre location nécessitait une pièce d'identité. Je ne voyais pas comment m'en faire faire une fausse. J'avais pensé à reprendre celle d'Adrian. Nous l'avions encore, il était parti avec son passeport. Le souci, c'était que mon père aurait forcément la même idée que moi.

Si elle venait chez moi, personne ne l'apprendrait jamais... Mais je devais garder mes distances, pas lui proposer un hébergement.

– Pourquoi ? C'est grave à ce point avec ta mère ? tâtonnai-je.

– Oui.

– Tu es certaine de ?

– Oui. Je ne retourne pas chez moi ce soir.

– Tu veux en parler ?

Le silence qui me répondit fut assez éloquent. Je pestai intérieurement, à la recherche d'une solution. Je ne pouvais pas la laisser dans cet état au milieu d'un parking.

– Tu as sûrement des copines ? Elles accepteraient de te recevoir ? tentai-je.

Les mots eurent du mal à sortir. La sentir aussi troublée était difficile sans que je sache pourquoi. La plupart du temps, elle semblait inébranlable, peut-être un peu timide, mais résolue et forte. Je ne connaissais pas cette Chloé-là, plus fragile.

– Chloé ?

– Non. J'ai fait le vide, plus une amie, rétorqua-t-elle froidement.

C'était un constat, pas une plainte. Et là, ma bouche agit seule et contre ma volonté.

– Tu peux venir chez moi si vraiment...

– D'accord, me coupa-t-elle.

Un sourire se dessina sur ses lèvres, à la fois insolent et ravi, sans doute pour m'achever.

– Arrête ça, je la prévins en secouant la tête.

Son sourire ne s'effaça pas, son aura devint plus colorée, le gris disparaissant. Ses yeux pétillèrent, mais elle n'ajouta rien. *Elle a le triomphe presque modeste.*, admis-je.

Les premières gouttes de l'averse qui menaçait depuis le début de l'après-midi s'écrasèrent sur le béton du parking. Nos regards s'accrochèrent et j'eus du mal à soutenir le sien.

– Merci, me souffla-t-elle.

Avant que je ne réalise ce qui se passait, elle tenait déjà ma main et nous nous dirigeons vers l'arrêt de bus. *Ce truc de la main ne doit pas virer à la mauvaise habitude, vraiment*, pensai-je.

Un déluge s'abattit sur nous en quelques minutes, mais aucun de nous n'accéléra pour autant. Sa paume froide contre la mienne me mettait au supplice. J'avais envie de la lâcher mais je m'en sentais incapable.

Chloé

Nous étions arrivés trempés. Mes collants résille collés à mes cuisses me grattaient. Je n'avais qu'une envie, m'en débarrasser. Après cette expérience, je pouvais affirmer que c'était à chier comme accessoire de mode !

Adehan m'avait prévenue sur le trajet : il n'y aurait personne chez lui. À son air, il espérait encore que je refuse de le suivre en apprenant la nouvelle. Il se trompait lourdement. La seule chose dont j'étais incapable à l'heure actuelle, c'était de le laisser tranquille. Tant pis pour lui !

Je m'éclipsai pour aller me doucher et sortis de la cabine à l'italienne ébouillantée et heureuse. J'avais pu me libérer de mes filets à saucisson rose qui, sous l'effet de l'humidité, s'étaient transformés en armes acérées. J'avais de la chance de ne pas avoir fini le jarret découpé en petits cubes. Le collant atterrit direct dans la poubelle.

Assise sur le bord de la baignoire qui jouxtait la luxueuse cabine de douche – sans déconner ! – j'observais le décor dans les tons turquoise et chocolat. Adehan grandissait au pays du luxe chic, pas de mauvais goût ostentatoire, tout était harmonieux et hors de prix. Mes résilles issues d'un magasin de déstockage insultaient presque la poubelle en cuir.

Le peignoir sorti d'un placard par Adehan se révéla être un vrai doudou. Mon chevalier servant était parti en quête de vêtements à me prêter mais, finalement, je voulais bien me prélasser là-dedans quelques heures.

Adehan m'avait installée dans une chambre au premier, approximativement de la taille de mon salon. La moquette était particulièrement moelleuse et j'hésitai à me rouler dedans comme une gamine. Je me retins néanmoins : Adehan avait sûrement déjà une opinion sur moi assez arrêtée – et craignos – autant éviter d'en rajouter.

Je finissais de me sécher les cheveux quand on frappa. Je criai d'entrer, sans succès. D'un petit bond, je me propulsai vers la porte où m'attendait sagement une panière. Amusée, j'en détaillai le contenu et remarquai le soin apporté à me proposer plusieurs vêtements. Il y avait une culotte ou deux, mais pas de soutien-gorge, même si je pouvais me rattraper avec six paires de chaussettes.

Je triai les habits et me décidai pour un jean de marque, accompagné d'un haut très simple dont le col bénitier tombait parfaitement sur ma poitrine. Je m'approchai du miroir, méfiante, et me trouvai plutôt... presque jolie. Apparemment, un jean bien coupé changeait n'importe quel derrière ordinaire en un pare-chocs de premier ordre. Enfin, je pus partir à la recherche du *room service* : Adehan.

Il était dans la cuisine, occupé à faire brûler des œufs. Adehan me dévisagea sans rien dire,

comme si je méritais une intense réflexion. Difficile de juger si c'était positif, d'ailleurs.

– Quoi ? finis-je par demander.

– Rien, j'essayais de garder une image mentale de ce jour. Pour une fois que tu es habillée normalement.

Je faillis pouffer mais me retins au dernier moment. Il aimait mes vêtements, il n'en était pas encore conscient, c'est tout...

– Besoin d'aide ?

– J'ai faim, je voulais faire des œufs au plat, ou disons brouillés. Les deux se ressemblent quand je manipule une spatule... Tu n'es pas végétarienne ou allergique au moins ?

Il massacra le seul jaune encore indemne.

– Non. Je prépare autre chose... en plus ? proposai-je, conciliante.

– J'ai faim ! répéta-t-il. Je me ferais bien un sandwich. Peu importe, du moment que c'est salé, précisa-t-il.

Je m'approchai des placards et en ouvris plusieurs au hasard. Je dénichai un paquet de chips argenté hyper classe, puis du pain de mie sous vide. Dans le frigo, je trouvai de quoi faire des clubs sandwiches et, après l'avoir interrogé, je bourrai le sien de viande froide et le mien de cornichons aigres-doux. J'évitai de commenter la bouillie brunâtre qui atterrit dans mon assiette et y ajoutai beaucoup de ketchup pour pouvoir la manger.

Je remarquai assez vite les coups d'œil que me jetait Adehan. J'en savais la raison : il se demandait quand je reviendrais à l'attaque. Sauf que ça ne risquait rien, j'étais H.S. La conversation avec ma mère tournait dans ma tête comme un mauvais jingle publicitaire entêtant. Je ne comprenais toujours pas comment Adehan pouvait se couper et être guéri dans l'instant, mais là, j'allais zapper ça. Je voulais du calme. Bizarrement, il était la seule personne que je pensais pouvoir supporter.

Quand il ouvrit la bouche, je dressai une main impérieuse pour l'arrêter. Je cherchai autour de moi avant d'attraper une serviette d'un blanc immaculé à côté de mon assiette. Je l'agitai sous son nez.

– Ça me va, assura-il, souriant presque.

– Bien, je suis crevée. On... regarde un film ? offris-je.

– C'est tout ce que tu as trouvé ?

– Tu t'attendais à quoi ? Une proposition indécente ? le taquinai-je.

– Un film ! claironna Adehan en se levant aussitôt.

Je secouai la tête, effarée. Dire qu'on décrivait les hommes comme des obsédés ?! Un jour, j'arriverais à cerner ce mec. Mais pas ce soir.

Je voyais bien qu'il se retenait de m'interroger au sujet de ma mère et c'était tant mieux. À ce stade, je ne savais plus trop lequel de nous deux essayait d'en dévoiler le moins à l'autre... Enfin,

avec son tour de passe-passe, il menait encore au score.

Adehan

Elle s'assoupit avec une rapidité déconcertante. De mon côté, je me sentais tendu en sa présence. Dès qu'elle m'adressait la parole, je me trouvais scindé en deux : une part de moi était contente de la voir là, d'apprendre à la connaître ; l'autre restait en alerte, rêvant de fuite immédiate.

L'Autrement était à l'œuvre entre nous, cela relevait de l'évidence maintenant. Il n'y avait pas de meilleure explication au fait de me retrouver sans cesse confronté à elle quand, deux mois auparavant, nous ne nous fréquentions jamais. Le Technicolor de folie autour d'elle me fascina à nouveau, alors qu'elle dormait encore. *Saleté d'Autrement, va !*

Le film se révéla soporifique – comme le léger ronflement à mes côtés le soulignait – et j'en passai une bonne partie à la regarder. Elle semblait épuisée. Au moins, elle avait reporté son interrogatoire sur la scène de la librairie. Je devais d'ailleurs trouver un alibi ou un mensonge pour anticiper le prochain assaut qui ne manquerait pas.

- Quelle heure il est ? demanda une voix endormie à ma droite.
- Vingt-trois heures trente.
- Allons au lit, bâilla-t-elle.

Elle se releva et frotta son front. Ses cheveux ressemblaient... à rien, en fait. Mais elle était mignonne quand même. J'éteignis la télé sans un mot, n'ayant rien suivi à l'intrigue, avant de me diriger vers les escaliers de pierre pour monter à l'étage.

- Adehan, m'interpella-t-elle.
- Oui ?
- Je te crois digne de confiance et, au pire, il est temps de se montrer moins prudente...
- Non ! la coupai-je, aussitôt sur mes gardes.
- Laisse-moi dormir avec toi, continua-t-elle. Je ne veux pas rester seule, pas ce soir... S'il te plaît.

À ses petits yeux, à son air frêle, j'aurais pu la croire inoffensive... si j'avais été plus crédule. *Ne jamais se fier à l'apparence fragile d'une femme. Surtout si elle s'appelle Chloé.*

- Je sais, normalement on ne demande pas ça à un presque inconnu. Mais ma vie n'a rien de classique, alors je m'autorise une entorse de plus, annonça-t-elle en s'approchant de moi.

Chloé attrapa ma main et la serra doucement. Je me retins de m'écarter, même si je sentais toujours cette impression d'être scindé en deux, l'envie de reculer se battant en duel avec le désir de céder. Ses yeux fixés sur mes phalanges paraissaient presque rêveurs.

- Tes doigts sont immenses, non ? Ça me plaît bien...
- Mais qu'est-ce que tu racontes ? répliquai-je, atterré.
- Je ne veux pas te violer et, vu ton air, tu me rendras sûrement la pareille. Il y a bien un canapé ou un fauteuil dans ta chambre ? J'en vois partout, ici.

Perdu, je me raccrochai à la réaction la plus prosaïque possible : la rectification.

- Une « ottomane », j'y empile mes vêtements, mais...
- Ce sera parfait, je ne t'oblige pas à dormir avec moi. Juste dans la même pièce. Écoute, Adehan, soupira-t-elle, à certains moments on se couperait une main plutôt que de rester seul. Tu as bien dû vivre ça, non ?

Je repensai à toutes les fois où Adrian m'avait manqué à m'en arracher la peau. Cette sensation tenace d'être isolé sans personne pour vous... Oui, je comprenais.

- Tu as peur dans la chambre d'ami ? Nous en avons de plus petites, tentai-je.

Son visage se tendit, l'expression douloureuse qu'elle afficha était difficile à ignorer.

- Tu ne vas pas me forcer à te supplier, si ?

Simultanément se jouèrent en moi des émotions trop contrastées pour que je puisse les gérer. J'avais dormi chez des dizaines de connaissances après des fêtes. Chacun s'écroulait où il tombait. Garçons, filles, peu importait. Mais avec Chloé, c'était autre chose. Avec ses yeux et son aura... Ce n'était pas une bonne idée, vraiment.

Je soupirai, et elle sut qu'elle avait gagné.

Chloé

Je le devançai dans les escaliers avant de me souvenir, un peu tard, que je n'étais jamais allée dans sa chambre. Il repassa en premier pour me guider. Même dans l'état second dans lequel je me trouvais, je me rendis compte qu'Adehan tentait de me faire lâcher sa main discrètement. Il me donnait l'impression de ne pas être aussi détaché qu'il le croyait. Décidément, je semblais lui poser un problème insoluble de manière générale, et en particulier ce soir. À nouveau, je me demandai non pas si je lui plaisais, mais jusqu'à quel point.

Avant de devenir la grande gueule pestiférée du lycée, j'avais vécu trois ou quatre histoires courtes et terriblement foireuses. Aucun de ces garçons ne m'avait réellement séduite, alors qu'Adehan envahissait mes pensées depuis un mois, quand bien même nous n'avions pas échangé le moindre baiser. Souhaitais-je être avec quelqu'un, n'importe qui, pour tromper ma solitude, ou autre chose se jouait-il entre nous ? Une voix au fond de moi me souffla que c'était bien Adehan et lui seul qui provoquait des frémissements sur la peau de mon bras et une volonté farouche de ne pas lui lâcher la main.

Évidemment, je m'en rendis compte au pire moment. Je devins aussitôt gauche et empruntée. Nous franchîmes le seuil de sa chambre et je faillis rebrousser chemin, annonçant que j'avais changé d'avis. Vu l'expression torturée d'Adehan, il ne m'aurait pas retenue.

- Toujours sûre de ton choix ? Tu ne m'accuseras pas de viol demain matin dans tout le lycée ?
- Tu as l'intention de te comporter de manière équivoque ? le taquinai-je.
- Pardon ?

Ses yeux exorbités me firent pouffer. Pourquoi traîner avec lui et le charrier se révélait-il si naturel ? Pour la première fois, j'osais être moi-même en compagnie d'un garçon. Quitte à lui avouer quelque chose d'aussi honteux qu'un besoin ou une peur. En temps normal, reconnaître mes faiblesses me semblait inenvisageable. L'ancienne Chloé aurait juste pris sur elle.

- L'ottomane est là-bas, je vais m'y installer pour la nuit. Je ne dors pas beaucoup, dit-il sans y penser.

Dès que j'entendis ça, je visualisai aussitôt sa paume intacte après la coupure. Mon expression dut l'alarmer, car il fronça les sourcils.

- Chloé ?
- Tu n'es pas un gros dormeur, tout comme les pansements ne font pas partie de ton monde, pas vrai ? lançai-je.

– Chloé !

Il se détourna, se dirigea vers l'ottomane sans rien ajouter et la dégagea avec des gestes brusques, jetant tous ses vêtements en vrac au sol. Le meuble luxueux au tissu rouge capitonné m'appelaient. J'avais vraiment sommeil.

– Comment pouvais-je ne pas relever ? me défendis-je.

– J'ai dû espérer deux secondes que tu étais trop crevée pour tout interpréter. Quel abruti ! Peu importe, je voulais seulement dire : je suis légèrement insomniaque. Il en a toujours été ainsi, corrigea-t-il, excédé.

Je secouai la tête, dubitative.

– Vraiment ? Je ne soulignerai pas le temps qu'il t'a fallu pour sortir cette explication.

– Si tu continues, je te laisse et tu te débrouilles seule, OK ?

Je le dévisageai un moment : bras croisés, il semblait sérieux... Ça l'aurait trop arrangé que je croie à son explication. Et j'extrapolais peut-être vraiment à partir d'une phrase anodine.

– Bien ! Oublie. Tu me prêtes un haut pour dormir ?

Il me regarda d'un œil mauvais avant d'aller fouiller dans le dressing attenant à la chambre. Il revint avec un tee-shirt d'un groupe de métal connu et une espèce de short de basket deux fois trop grand.

– Merci, je me change, annonçai-je en bâillant. Tiens-le-toi pour dit...

J'étais bien décidée à ne pas paraître timorée après avoir pratiquement forcé sa porte. Et j'espérais juste ne pas passer non plus pour une allumeuse. Aurais-je apprécié qu'il tente de me séduire ? *Surprends-moi, Adehan Ataski, je t'en prie !* le provoquai-je mentalement.

Il repartit dans son dressing. Quand il en sortit, je finissais d'enlever des barrettes de mes mèches folles. Vêtu d'un pantalon large et d'un tee-shirt, il se dirigea vers la salle de bains. Je pris mon courage à deux mains et le rejoignis. Je frappai sur le battant coulissant. Aussitôt, j'entendis un bruit mat suivi d'un cri. Il était vraiment maladroit, le pauvre.

– J'ai besoin de me laver les dents, expliquai-je devant son air suspicieux.

Je m'approchai et attrapai le dentifrice, que je déposai sur mon doigt avant de m'en frotter les dents. Je restai stoïque sous le regard pesant d'Adehan et continuai – pas certaine d'améliorer le moins du monde mon haleine, mais tant pis ! Il fit apparaître sous mon nez une brosse encore sous plastique. Je le remerciai d'un hochement de tête.

À deux pas de lui, devant le grand miroir et la double vasque, j'aurais pu croire que nous nous livrions à ce rituel tous les soirs. Comme... un couple. Adehan dut lire dans mes pensées, car il se

rinça la bouche et s'éjecta hors de la salle de bains en un clin d'œil. L'idée de me laver les dents m'était venue dans l'optique d'un baiser éventuel – et je me montrais visiblement trop optimiste, j'en avais la preuve.

À mon retour dans la chambre, Adehan était déjà installé sur l'ottomane. Même de là où j'étais, je pouvais deviner la tension qui émanait de lui. Mécontente, je fronçai les sourcils devant l'absurde de la situation.

– Adehan ! Je ne veux pas te chasser de ton lit, soupirai-je. Je ne ronfle pas, je ne te sauterai pas dessus, promis, juré... Je crache si tu y tiens, mais ton tapis coûte sûrement un bras, tentai-je de plaisanter. Dors avec moi et on reste chacun de notre côté, pas de souci.

– Je vais très bien, couche-toi, répliqua-t-il, bourru.

– C'est complètement crétin, Adehan !

Je m'énervai contre lui et décidai, moi aussi, de faire ma mauvaise tête. Je m'approchai de sa silhouette immobile et m'allongeai à deux pas de l'ottomane, à même le sol. Je dus patienter deux ou trois minutes avant qu'il se retourne d'un mouvement brusque. Son soupir ne me permit pas de savoir s'il était amusé ou excédé, mais quoi qu'il en soit, il semblait avoir envie de m'étriper.

– Chloé !

Je bâillai ostensiblement.

– Tu es infernale, râla-t-il, tu en as conscience au moins ? Debout !

Il m'enjamba et sauta presque dans son lit, rabattant violemment les draps. Un sourire aux lèvres, je le suivis plus calmement. Je remis la couverture en place et me calai contre le traversin.

– Tu collectionnes ces tee-shirts avec des noms de groupes ou c'est juste pour pioncer ? Je ne t'avais jamais vu avec.

– Ferme-la, me prévint Adehan avant de se murer dans le silence.

Adehan

Comment Chloé pouvait-elle sombrer si facilement ? Elle passait son temps à changer de lit ou quoi ? En pensant ça, je me savais mesquin et injuste. *Non, pas jaloux. Jamais de la vie.* Mais j'aurais parié qu'elle était vierge et je trouvais insensé qu'elle puisse dormir à côté de moi sans le moindre problème. Si elle faisait parfois preuve d'un culot mignon, celui-ci ne semblait pas résulter de l'habitude de tomber les mecs, ou c'était une excellente comédienne.

Je contemplai la ligne de sa colonne dévoilée par le vieux tee-shirt échancré. Les ombres traçaient un puzzle de clairs-obscur sur son dos. Elle se retourna et je m'arrêtai de respirer. Son visage était détendu, mais des cernes sombres lui grignotaient les joues. J'eus envie de les effacer du doigt. Ma main faillit partir d'elle-même en exploration, mais je me retins au dernier moment.

Je fermai les yeux et essayai de dormir, de l'ignorer, tout en hésitant à me réfugier dans une autre chambre. Au bout d'un moment, je rouvris les paupières et l'éclat de la lune souligna chaque phalange de sa paume blanche sur le traversin. Je n'étais plus puceau, pourtant cette scène, ces détails... tout était trop intime. Chloé bougea sous les draps et roula vers moi. À sa respiration, je ne doutais pas qu'elle agisse dans l'inconscience du sommeil, mais elle était trop près. Je ne pouvais pas reculer plus, déjà en équilibre précaire au bord du lit.

Son aura m'appelait de plus en plus fort. Endormie, elle se teintait de multiples nuances de bleu. Puis je détectais de l'or : les rêves ? Pour la première fois, je craquai et approchai ma main. Cela me fit un effet étrange. Au toucher, son aura avait une texture à mi-chemin entre un tissu et un souffle d'air en mouvement, comme avec un ventilateur. Palpable sans l'être. La sensation me remonta le long du bras, tangible, comme un léger flux électrique. Mes poils se hérissèrent et je fixai ma peau, surpris.

Le contact de mes doigts sur son aura sembla la modifier, l'or reflua tout autour de mes phalanges, se concentrant, de plus en plus brillant. À ce moment-là, je me rendis compte que Chloé s'agitait dans son sommeil. Je reculai la main et elle s'immobilisa. Curieux, j'effleurai à nouveau les couleurs, et cela recommença. L'expression de Chloé changea, elle sourit, comme si elle pouvait le sentir... *Non, pure coïncidence.* Mais qui me troubla.

À regret, je retirai définitivement ma main et me glissai hors du lit. Je ne pouvais rester là. Chloé se rapprocha de la place que je venais de libérer et si son souffle conserva sa régularité, elle me parut moins sereine. Réagissait-elle à mon absence ? Était-ce dû à l'Autrement ?

Chloé débarqua dans la cuisine en arborant un air renfrogné assez trognon. Je me protégeai de ma

tasse à café et me composai un masque innocent. Son regard direct et accusateur se fixa sur moi, mais je m'étonnai encore du peu de faux-semblants dont elle s'entourait. Tout le monde trichait, les relations amoureuses reposaient sur ça : savoir qui abandonnerait en premier, qui se dévoilerait... *Enfin, si nous partagions ce type de rapports, bien sûr.*

En toute honnêteté, nous arrivions au point où nous avons remarqué ne pas laisser l'autre indifférent – et pas l'Autre, nous étions bien d'accord. Je jouais mal la comédie et elle, elle ne jouait pas du tout. La vigilance s'imposait.

- Je croyais t'avoir dit ne pas souhaiter être seule hier soir ?
- Bien dormi ? Une tasse de café ?
- Adehan !

Je soupirai.

– Oui, et j'ai donc attendu que tu t'endormes. Après la dispute avec ta mère et avec la fatigue, tu n'étais pas dans ton état normal, argumentai-je, plutôt fier de mon improvisation.

Elle s'assit à mes côtés, prit un bol de café et y déversa presque l'intégralité d'une brique de lait, puis trois cuillères de sucre. Berk !

- Je ne vois pas en quoi...
- Pour toi, les filles demandent souvent à un gars qu'elles connaissent à peine de les héberger ? la coupai-je. Avant de squatter leur lit, juste comme ça ? Dans quel monde tu vis, rappelle-moi ?
- Tu exagères. Déjà, je ne suis pas « normale » et je le revendique. Ensuite, je te considère comme... un ami fiable, bluffa-t-elle.

Elle venait de l'inventer et n'en pensait pas un mot, j'en étais certain. Je secouai la tête et nos yeux s'accrochèrent. Longtemps.

- Chloé, soupirai-je.
- Adehan, geignit-elle en me parodiant.

Je grimaçai et elle pouffa.

- Sérieusement. Toi et moi, ce n'est pas de l'amitié.

Prise de court, elle n'osa réagir. Pourtant, son aura s'enflamma, comme si elle rougissait. Ignorer ce détail fut vraiment difficile. Et pour une fois, elle recula avant moi.

- Tout le monde déteste être seul, je ne t'ai pas demandé grand-chose et si ça te coûtait tant, il suffisait de le dire. C'est vexant !
- Je l'ai fait ! Plusieurs fois, m'insurgeai-je.

Une expression taquine passa sur son visage.

– Je t’aurais bien proposé plus, mais tu semblais si renfrogné...

– Chloé !

Décidément, elle ne savait pas jouer selon les règles. Si chacun de nous pensait très fort : « Tu me plais », nous étions censés le cacher ! Comme si elle lisait dans mes pensées, elle enchaîna :

– Je crois que je te plais. Et je ne comprends pas pourquoi tu es tellement sur tes gardes... On dirait que tu hésites entre me sauter dessus ou te tenir à distance ?

Je plissai les yeux et l’observai par-dessus ma tasse. Il était temps de la contredire en bloc, et pour cela, je devais cesser de fixer son aura ou de la trouver mignonne.

– Tu vas nier, soupira Chloé. Sérieusement, contente-toi de répondre. J’imagine, ou pas ?

Je fis un effort monstrueux pour ne pas relever la tête vers son aura, dont les couleurs couvraient une large gamme, du jaune lumineux au pourpre profond, parfaite illustration de son agacement et de son impatience. Il me suffisait juste de mentir...

– Adehan ? m’interpella-t-elle, en percutant de son talon le pied de ma chaise.

Chloé retenait sa respiration. Je fermai les paupières et la sensation de son aura sous mes doigts me revint, l’impression d’avoir pour la première fois une telle intimité avec une personne... Un frisson me parcourut, avec l’envie d’abandonner, tout bonnement. Admettre que cette simple idée m’avait traversé l’esprit me décida : il était sûrement aisé de baisser les bras, de suivre le chemin tracé pour moi par une tradition séculaire, laissant ainsi Chloé s’attacher à moi et sceller notre destin, mais...

– Non, Chloé. Direction le lycée, nous allons finir par nous mettre en retard.

– Comment ça, non ? Je me suis trompée ? demanda-t-elle sans bouger d’un pouce.

– Pas forcément, soupirai-je, vaincu, en crispant les mâchoires. Mais peu importe, d’accord ?

Je me levai, résolu à rétablir une certaine distance entre nous.

– Tu as déjà quelqu’un ?

– ...

– Une histoire de religion ? s’acharna-t-elle, de plus en plus tendue. Tu te preserves ou quelque chose du même genre ?

– Non. Prépare-toi, on part dans un quart d’heure.

Je m’enfuis presque pour aller m’enfermer dans ma salle de bains, caché derrière un verrou.

Nous regagnâmes notre lycée en silence et je me rendis compte, surpris, qu’elle ne boudait pas. Elle réfléchissait juste à mes réponses. Dans le métro, je contemplais sa tenue : elle portait certains de ses habits de la veille et j’avais insisté pour lui prêter un tee-shirt trop petit pour moi, reçu lors d’un concert, qu’elle avait enfilé sous une nuisette noire. À la fois sexy et étrange, dans le style punk.

Je n'avais, par contre, pas prévu d'être ainsi touché de la voir avec mes vêtements...

Quand je croisai son regard, je lui fis signe de passer devant moi pour sortir de la rame.

– Chloé, s'il te plaît, ne m'en veux pas. On en reste là, c'est tout.

J'avais craqué, je m'étais promis de ne pas prononcer cette phrase à voix haute.

– Je ne t'en veux pas... Mais je ne comprends pas.

Elle se planta devant moi pour me couper la route.

– Tu admets que je te plais ?

– Je t'ai déjà répondu.

– Donc, c'est oui. Je m'invite dans ton lit, plutôt cool, non ? Alors pourquoi cette fuite ?

L'incompréhension sur son visage têtu me donna envie de lui caresser la joue. À la place, je tentai d'imposer une plus grande distance, par sécurité :

– Tu es réellement en train de me demander quelque chose, ou ton ego supporte mal l'épisode de cette nuit ?

La bousculer aiderait peut-être.

– Je m'interroge vraiment... C'est réciproque, tu l'as bien vu ? s'enquit-elle d'une petite voix.

Je restai immobile, fauché par cette fourberie. Elle venait de me tacler derrière les genoux, juste comme ça, d'une simple phrase innocente.

– Chloé, merde ! Il faut toujours que tu sois aussi cash ? m'exclamai-je, incrédule, avant de me mettre à rire.

Devenant rouge pivoine, elle m'envoya un coup de poing dans le bras. Je souris et faillis l'attirer contre moi sans réfléchir, avant de me reprendre.

– On se croirait dans *Pushing Daisies*. Tu connais cette série ?

– Euh, non.

– Le héros ramène à la vie sa chérie en la touchant. S'il la retouche une seconde fois, elle meurt, m'expliqua-t-elle. Donc ils entament une relation sans jamais se frôler...

Sa comparaison ne me plut pas du tout, mais je préfèrai me montrer pragmatique plutôt qu'honnête.

– Tu m'as déjà tenu la main à plusieurs reprises, ça n'a rien à voir. Et merci, au fait.

– Pourquoi ? s'enquit-elle, méfiante.

– Tu sais, le : « Tu me plais »...

– Ne le redis pas ! grogna-t-elle en me coupant la parole.

Quoi qu'elle affirme, elle restait peu expérimentée. Cette assurance allait se fissurer si je la poussais un peu. Je me penchai pour me placer à hauteur de son mètre soixante. J'étais tout contre son visage. Si elle tentait de m'embrasser, nous étions mal, mais je fis le pari qu'elle n'oserait pas.

– En général, je partage uniquement le lit de ma copine. Alors, Chloé, de manière pragmatique, que me proposes-tu ?

Si jamais elle me prenait à mon propre jeu, j'étais cuit. Chloé hésita un moment. Elle me dévisagea et ouvrit la bouche, comme si elle cherchait ses mots. Et finalement, je gagnai. Elle baissa la tête et rougit. Je fermai une seconde les paupières, soulagé, avant de m'écarter.

Je lui fis signe de passer devant et elle me précéda sans rien ajouter. Soit elle n'était pas sûre de ce qu'elle voulait, et j'avais raison d'accuser son ego – ou l'Autrement –, soit elle se révélait trop inexpérimentée pour faire le premier pas. Peu importe, pour l'instant, j'avais un peu de répit.

Quand nous arrivâmes au lycée, le retour à la réalité fut plutôt brutal. La directrice faisait le pied de grue à l'entrée. Le visage sévère, elle interpella Chloé. Je me tenais un peu en retrait et elle ne comprit sans doute pas que nous étions ensemble. Chloé me jeta un coup d'œil triste et articula un « merci » silencieux, avant de s'éloigner.

Planté dans le hall, j'observais la distance se creuser entre nous. Le soulagement que je pensais ressentir fut balayé par l'inquiétude. Que se passait-il ? Une sensation désagréable au creux du ventre, je me rendis à mon cours de littérature. Assis au milieu d'une salle pleine, j'étais seul comme jamais. Écoutant notre professeur d'une oreille distraite, j'en profitai pour suivre le contour mental de mes manques : Adrian, dont l'absence s'intensifiait chaque jour un peu plus, et maintenant Chloé, bien malgré moi.

Je me demandais à quoi ressemblerait mon futur si ma mère menait à bien son entreprise de me soumettre au Conseil des Premiers. J'avais eu de ses nouvelles par messagerie, il y avait une urgence à la Cour, en Suisse, et ils étaient bloqués là-bas pour quelques jours, m'accordant un nouveau répit pour préparer mon plan de fuite. Mais ensuite ? Pourraient-ils me Désaccorder contre mon gré et m'attacher à une Autre par un simple contrat. Ne serait-ce pas pire encore ?

Je secouai la tête. Je devais éviter à tout prix ce genre de pensées. J'imiterais Adrian, et Chloé conserverait sa vie, un espoir de vieillir, de connaître... un autre. Elle le méritait.

Chloé

Je tirai sur un fil du bas de ma robe et soupirai. Je m'ennuyais ferme sur mon siège de salle d'attente, envisageant un instant de planter là la directrice et la psychologue qui se croyaient investies d'une autorité suprême. Adehan accepterait-il de me suivre dans un *road trip* ? Ça avait toujours l'air classe dans les films.

La psychologue me fit enfin signe d'entrer dans le bureau de la directrice. Elles m'avaient fait patienter pour prévenir ma mère que j'étais saine et sauve. Je me retrouvai dans une pièce terne, face à deux femmes déjà vieilles, inconscientes de leur chance : elles avaient des rides.

– Chloé, ta mère s'inquiète. Elle a appelé bon nombre de tes camarades de classe et n'a pas dû dormir de la nuit. Fuguer ainsi est irresponsable.

– Je n'ai pas fugué, j'ai découché, rectifiai-je.

La directrice me toisa.

– Vous vous rendez compte de son angoisse ?

– Nous sommes victimes d'une divergence d'opinions. Elle ne devrait pas gagner juste parce qu'elle m'a extraite de son utérus.

Elle tiqua. On sous-estime l'impact du mot « utérus » dans une conversation. La psychologue intervint à son tour, avec un sourire oscillant à mon sens entre conscience professionnelle et intérêt réel.

– Ta mère va venir te chercher à la sortie des cours, annonça-t-elle.

– Chouette, j'ai cinq heures de répit... six, si j'arrive à mettre en rogne M. Tillier, il distribue largement les heures de colle.

– Chloé, que vouliez-vous dire sur le différend avec votre mère ? Nous pourrions nous rencontrer toutes les trois ? Je peux essayer de servir de médiateur, proposa la psy.

– C'est simple, vous êtes sûrement au courant de mon état de santé ?

Seul le silence me répondit.

– Alors, même en faisant des traitements qui n'ont plus lieu d'être, je finirai quand même par leur claquer dans les doigts. Tout le monde en a conscience. À mon âge, j'ai le droit de donner mon avis et mon oncologue semble le partager. Sauf que ma mère se débat encore. J'ai juste décidé de vivre une vie normale tant que je le peux, pas de m'acharner pour rien... Si vous croyez pouvoir lui faire entrer ça dans la tête... conclus-je.

Les deux adultes échangèrent le regard le plus consterné que j'aie jamais pu observer. Mes soucis surpassaient l'acné envahissante, la rupture douloureuse ou l'IST contractée par hasard. J'attrapai mon sac et me levai après les avoir remerciées. J'allais refermer la porte quand la directrice m'interpella :

- Mademoiselle Messenger ?
- Oui ?
- Où avez-vous passé la nuit ?
- Avec tout mon respect, je ne pense pas que cela vous concerne.

Je partis en ignorant son appel. Adehan ne serait pas mêlé à tout ça. Je longuai les couloirs, relativement propres malgré quelques tags, pour arriver dans les temps à ma deuxième heure de cours. Je devais encore décider si je séchais la fin de la journée pour éviter ma mère et son « Chloénapping ».

- Chloé !

Je me retournai et aperçus Adehan en bas d'une volée de marches. Il les escalada d'une démarche souple, ses cheveux un peu en bataille, des mèches balayant son front, à la limite de cacher ses yeux. Lorsque je le vis, j'eus une bête envie de sourire. C'était la première fois qu'une personne provoquait cette réaction chez moi. À part peut-être ma mère mais, à ma décharge, j'avais 5 ans à l'époque.

- Ça va ?
- Elles ne savent pas pour ma nuit chez toi, annonçai-je aussitôt.
- Ah... Honnêtement, peu importe. Qu'est-ce qu'elles te voulaient ?
- Rien, ma mère a flippé, elle souhaite remettre la main sur la « chair de sa chair ».

Je repris ma route, décidée à faire profil bas après cette heure de retard, même si ma réputation était déjà faite sur le sujet.

- Ça doit être urgent si ta mère insiste, non ?
- Elle s'acharne juste à gouverner mon existence. Ce que je fais, si je vis ou si...

Je me figeai, me maudissant d'avoir parlé sans réfléchir. Adehan me dévisageait, bouche bée.

- Tu sais, les bêtises habituelles... Un entretien pour une fac, mon orientation professionnelle...
- Ah... J'aurais pu dire ça, commenta-t-il, un peu ailleurs.
- La tienne est pareille ?
- Elle a un droit de vie et de mort sur la cité, plaisanta-t-il, sarcastique.

Son sourire triste me donna envie de caresser sa bouche pour en effacer le pli amer.

- Comme la mienne. En tout cas, tant que je serai...
- Mineure ? compléta-t-il.

Ou pas. Je ne serai jamais majeure. Je pensais plus à « en vie », mais Adehan n'a pas besoin d'être au courant.

Enfin, il s'éloigna sur un dernier signe. Je regrettais de ne pas être dans sa classe ; même s'il ne voulait pas sortir avec moi, j'aurais pu passer mon temps à l'observer en cours. Genre obsession un poil flippante.

J'arrivai en retard en français de cinq bonnes minutes. Le professeur me regarda de travers mais n'émit aucun commentaire. Un de plus qui avait été briefé sur mon destin tragique. Je pouvais sûrement me faire une *French manicure* sur mon bureau sans rencontrer la moindre objection.

Marina, assise quelques rangs devant moi, à ma droite, m'adressa un coup d'œil mi-méfiant, mi-interrogatif. Difficile de savoir si elle s'inquiétait encore pour moi ou si... elle me toisait. Je l'avais déçue, j'en étais pleinement consciente.

Dès l'annonce de ma maladie, je l'avais gardée à distance. Cette amitié m'était tombée dessus – littéralement, du haut d'un toboggan – au jardin d'enfants. J'avais pleuré un long moment, avant de me plaindre à la maîtresse. Marina avait écopé d'une punition et, en guise de représailles, elle était revenue me tirer les cheveux, inaugurant ainsi notre drôle de relation. Nous fonctionnions sur le mode « peau de vache », les petites réflexions et mesquineries circulant mieux entre nous que les compliments ou les encouragements.

Quand j'avais reçu mon diagnostic, je ne voyais pas comment lui dire. J'avais donc patienté : après tout, si je guérissais, il n'y aurait rien à avouer. Et puis, comment trouver les mots pour décrire tout ça ? J'étais heureuse d'agir comme si de rien n'était, de souffler avec elle. Mais les traitements de radiothérapie et toutes mes absences inexplicables avaient créé une distance entre nous.

La douleur et la peur m'avaient happée, toute confession à retardement m'avait paru de plus en plus compliquée, voire impossible. Elle avait son vingtième mec à gérer, son vernis à ongles écaillé... bref, des urgences loin des miennes. Et petit à petit, nous avons fini par ne plus nous parler. Marina avait mal pris tous les SMS laissés sans réponse et ce qu'elle voyait comme une fuite ou une manière de la snober. Et je m'étais faite à la solitude. Ou presque.

Adehan

Je n'avais pas croisé Chloé depuis deux semaines. J'hésitais entre crier victoire ou céder à mon besoin de la chercher.

Quinze jours.

C'était à la fois court et une éternité. Un délai ridicule quand on dispose de temps à revendre... ce qui n'était pas mon cas. Nous entamions janvier, et dans huit mois, déjà, mon anniversaire se présenterait à nouveau. Alors ces deux semaines qui étaient à peine un battement de cils pour ma mère devenaient, au regard de mon espérance de vie, des années entières.

Mon père continuait à gérer un conflit dont personne ne voulait me parler entre deux clans de Suisse et d'Allemagne, et n'était pas réapparu. La réunion me concernant avait été reportée et j'avais pu retirer régulièrement un peu d'argent sans que ça semble trop louche. Ma mère s'était aussi absentée et elle m'avait cru sur parole quand j'avais évoqué des « frais annexes à ma scolarité », très loin qu'elle est de toutes ces contingences bassement matérielles. J'allais bientôt avoir mille euros en liquide et je me disais que sans être énorme, ça devait me permettre de survivre dans une auberge de jeunesse ou en créchant à droite à gauche. Il me restait un vrai problème avec cette histoire de faux papiers. Sans ça, j'avais peur de me faire arrêter au moindre contrôle de police, mais aucun de mes potes n'avait ce type de contact. Même pour acheter de l'alcool illégalement, on se débrouillait autrement.

Bref, je ne voyais pas de plan B pour le moment et doutais de m'en sortir sans. Mon père avait des connaissances dans la police, il pourrait me retrouver sans mal. Sans être là, sans faire quoi que ce soit de précis, ma famille arrivait à m'oppresser et à me donner l'impression d'être enfermé.

Allongé sur le toit de notre maison, j'écoutais la nuit me parler, chaque bruit amplifié déversant sur moi les odeurs du jardin et de la forêt. Les poils de mes bras se hérissaient dans la brise persistante balayant les tuiles. J'avais les paupières usées par des heures de veille. Je m'en défendais mais je savais bien que c'était dû à une sorte de manque. Plus que pour ma propre situation, je m'inquiétais pour Chloé.

Ce constat en amena un autre : pouvais-je vraiment la fuir ? Pourquoi mon univers devait fonctionner en mode binaire, elle ou rien ? Je voulais une troisième voie. M'approcher d'elle sans la transformer en mon Autre. Profiter du temps qui me restait avant de partir avec l'argent que j'aurais mis de côté et de me planquer quelque part, comme mon frère Adrian l'avait fait.

Je saluai mentalement sa volonté. Il avait connu son Autre et avait flirté avec elle jusqu'au moment

de la quitter, in extremis. Je comprenais mieux maintenant la force irrésistible de l'Autrement. L'idée de me battre semblait plus facile il y a quelques mois.

J'avais rencontré l'Autre d'Adrian. Adèle était belle, un brin lunaire mais déterminée. Dans une salle pleine, on pouvait la distinguer grâce à son regard, à son attitude. Songeuse et placide, elle portait une attention particulière au monde autour d'elle. À l'époque, je la trouvais trop calme, je ne réussissais pas à me mettre à la place d'Adrian. Lui, de nature si bouillonnante, me paraissait jurer à côté d'une fille comme ça. J'étais encore trop jeune pour concevoir qu'une relation puisse avoir du sens même sans que les personnes concernées se ressemblent. Je confondais peut-être alors amour et jumeauté.

Puis nos parents avaient tenté de précipiter son Accord en fixant une date et avec des préparatifs. Du jour au lendemain, il avait disparu, à la veille de la cérémonie officielle. Mon père l'avait cherché sans succès. Les jours passant, nous étions arrivés à son dix-neuvième anniversaire sans aucune nouvelle. Trois semaines après, la police nous avait contactés. Un corps avait été retrouvé au fond d'un parc et les avait conduits jusqu'à nous. Les photos correspondaient à celles d'Adrian et mes parents avaient dû procéder à l'identification formelle.

Je l'avais vu à l'enterrement. Amaigri, il était l'ombre de lui-même. Si sa détermination m'avait inspiré un respect sans bornes, avec le recul je me demandais si ce n'était pas l'absence d'Adèle qui avait ainsi creusé ses joues, plus que la fugue et la précarité. Quel genre de sentiments j'aurais devant la certitude de ne plus jamais parler à Chloé ? Alors même que ce n'était pas ma petite copine ?

J'avais cherché à reprendre contact avec Adèle, me disant qu'elle seule devait partager ma peine. Elle vivait tranquillement, sobrement. Même si elle était à nouveau en couple et finissait un cursus de droit, je la trouvais moins rayonnante qu'avec Adrian. Il manquait le bourdonnement autour de l'îlot de calme, de l'électricité dans la plénitude, même si on ne le percevait qu'à condition de bien la connaître. Alors, en toute logique, la question s'imposait : si je me rapprochais de Chloé, vraiment, que nous allions plus loin, comme Adrian l'avait fait avec Adèle, pouvais-je provoquer un tel changement chez Chloé ? L'éteindre, moi aussi, en disparaissant ?

Je n'en avais aucune idée...

Ces deux semaines me firent beaucoup réfléchir. Je passai par tous les extrêmes, d'une résolution à son contraire en un battement de paupière. Je me persuadais que je pouvais me sevrer d'elle, tout simplement, puis me sentais prêt à contrôler l'impossible pour mieux la connaître. Avais-je les tripes d'imiter Adrian ? Je l'espérais, tout en le craignant de plus en plus.

Chloé

Ça commençait à traîner. Les adultes me demandaient mon avis, sans véritablement en tenir compte, finalement. Oui, j'étais celle qui prenait bon nombre de décisions. Mais avec quelle pression parentale derrière ! Depuis le début de ma maladie, on m'expliquait mes résultats d'analyses et les thérapies qu'on me proposait après réunion collégiale de professionnels qui avaient plus de dix ans d'études médicales à leur actif, à moi, petite lycéenne pas encore bachelière.

J'assistais seule à mes consultations chez le médecin, mais ma mère avait droit au compte rendu par la suite. J'avais bien perçu le glissement entre : « On doit frapper vite et fort, mademoiselle Messenger » et le moment où cela avait évolué vers ce qu'ils nommaient des « soins de support », pour m'apporter du confort supplémentaire, plus que du temps. Imposer mon point de vue – à savoir un minimum de soins, d'exams, vu leur intérêt plus que discutable à l'heure actuelle – me demandait un véritable effort. Le regard de mes parents, particulièrement celui de ma maman, toujours déçu et douloureux, provoquait presque autant de mauvaise conscience que de colère. Je lui en voulais de ne pas lâcher prise, même si je pouvais aussi le comprendre, quelque part. Dommage qu'elle ait tant de mal à se mettre à ma place, à moi qui encaissais toutes ces conneries depuis des mois sans broncher... sans trop broncher, disons.

Cette nouvelle hospitalisation n'avait pas fait exception à la règle : j'en avais ras le bol ! J'avais bien capté que je devais me faire dialyser, mes reins ne remplissant plus correctement leurs fonctions. Et ce ne serait pas une seule fois, mais bien une obligation régulière et contraignante.

Quand je m'étais sentie prête à péter un câble ou à fuir, la perf au bras, ils m'avaient enfin relâchée. J'avais retrouvé mon appartement de banlieue et ma chambre avec soulagement. Je m'y étais écroulée pendant quarante-huit heures d'affilée, vidée. Ma mère me réveillait et me forçait à boire et à avaler un minimum de nourriture.

La récupération devenait de plus en plus difficile. J'en déduisis, avant même d'avoir les résultats des analyses, que les tumeurs gagnaient du terrain. Le siège avait duré, nous devions déposer les armes. *Dire que je n'aimais pas Game of Thrones !*

Entre deux périodes de somnolence aiguë, le souvenir d'Adehan était venu me chatouiller. Que faisait-il ? Avait-il remarqué mon absence ? Sûrement pas. Je m'autorisai pourtant une ou deux rêveries où un Adehan différent m'attendait, impatient. *Quelle dinde romantique !*

J'avais raté une de nos séances chez le libraire. Mon binôme s'y était-il rendu seul ? Peut-être lui avait-on adjoint la Perruche ? J'espérais vraiment que non : elle ne méritait pas de rencontrer M. Tchoukenek, ce vieux monsieur trop cool pour elle.

J'aurais dû essayer de me tenir plus au fait des potins. Béatrice était-elle une ex d'Adehan ? Lui tomberait-elle dans les bras, ruinant tous mes efforts ? Je sortis d'un long état de somnolence, pas vraiment reposée mais incapable de me rendormir. J'avais besoin de boire et de faire pipi. Après ça, je me dirigeai vers la cuisine pour avaler un jus de fruit. J'en renversai partout, mal réveillée. Le bruit de voix en provenance du salon attira mon attention. Je remis la brique au frigo et m'approchai discrètement dans le couloir.

Je regardai à travers une des portes vitrées. Effondrée contre mon père, ma mère déversait sur sa chemise un torrent de larmes.

– Mais elle est si jeune, sanglota-t-elle.

– Je sais, chérie.

– Qui peut autoriser ça ?

Il ne chercha pas de réponse. Une larme coula sur sa joue rasée de frais et pourtant déjà ombrée d'une légère barbe. Contempler pour la première fois mon père en pleurs me sidéra. D'habitude, il semblait indestructible, fiable, un roc. Ses costumes et ses lunettes carrées devaient contribuer à cette image solide. Ce spectacle me fit plus mal que le reste.

– Il y a forcément un moyen, ce n'est pas possible autrement... Les médecines alternatives ? Un guérisseur ?

– Marjorie, soupira mon père.

– Je ne comprends pas, s'énerva-t-elle, comment peut-on attendre de moi que je demeure les bras croisés ? Comment peut-on dire ça à une mère ?

– Marjorie, ils ont fait le maximum, aller plus loin relèverait de l'acharnement thérapeutique. Tu dois l'accepter. Le médecin l'a clairement expliqué, ce serait vain. Les rayons ne feront plus rien... Mon Dieu, ma petite fille.

Il s'interrompit, sa pomme d'Adam faisant des allers-retours frénétiques dans sa gorge.

– Je donnerais ma vie pour elle...

Sa voix s'éteignit, remplacée par des sanglots.

– Je sais, chérie, finit par répondre mon père, le regard perdu.

Je repartis sur la pointe des pieds. L'objet de leur souffrance et cette énorme peine ne pouvaient se trouver dans la même pièce, les larmes prenaient déjà toute la place. C'était sûrement cette impression, tenace, qui m'empêchait de rester ici avec eux. Voir le mal que leur faisait ma maladie me détruisait, moi aussi. Je ne pouvais pas passer le peu de temps dont je disposais à m'excuser ou à jouer au Monopoly avec eux, dans une vaine tentative de créer des souvenirs en plus à la va-vite et sans autre perspective que de choisir mes repas ou de mater la dernière série télé sur Netflix.

Je regagnai mon lit avec un drôle de sentiment. Alors, nous y étions... Ils n'allaient plus rien exiger de moi. Le soulagement le disputa avec une autre émotion, impossible à identifier, mais qui me

défonça aussitôt la poitrine, écrasant mes côtes, comprimant ma gorge à tel point que je cherchais ma respiration.

La pénombre dessinait des ombres chinoises sur le mur. Une larme dévala ma joue et je la rattrapai au vol, en équilibre sur un doigt. Je la contemplai, surprise. Je détaillai ma main au passage, la peau fine et les tendons saillants. J'avais maigri... *Oui, nous y étions*. Enfin, je disais « nous » par habitude. Mes parents m'adoraient, et moi aussi. J'avais beau râler, ils avaient fait front, m'avaient soutenue de tellement de manières... Mais j'étais seule dans ce couloir.

Heureusement pour moi, la fatigue qui m'entravait, fidèle au poste, me força à cligner des yeux. Le sommeil rôdait autour de moi et l'hébétement, la peur et la peine se diluèrent. J'étais trop jeune pour être crevée. Et pour crever tout court. Je devais encore tester un ou deux looks improbables, séduire un homme et vivre ma mort.

Adehan

Allongé sur le canapé tout au fond du boudoir, face à une des fenêtres du parc, je lisais pour mon cours de littérature. On étudiait Shakespeare. J'avais ingurgité toute son œuvre en un mois à cause d'un défi perdu avec Adrian, il y a six ans de cela. Et voilà que nous avons pour mission de le décortiquer comme on désosse une voiture. Je n'aimais pas ça.

En me voyant, certaines mauvaises langues auraient pu me croire endormi, mais elles auraient eu tort. Certes, le sofa était confortable et mes yeux clos. Pourtant, je procédais seulement à une pause méditative. Une simple réflexion pour comparer les différents rôles et les ressorts dramatiques de la pièce.

Une conversation enfla petit à petit, passant d'une rumeur lointaine à des mots articulés. Je compris enfin ce qui m'avait réveillé, ou plutôt tiré de mon étude. Ils n'avaient pas dû se rendre compte de ma présence, trop occupés à parler de moi.

Aussitôt, je me figeai comme une statue : j'arrêtai de cligner des paupières, stoppai mon cœur et ma respiration. Un cadavre apte à relancer tout le système quand bon lui semblait. Comme j'étais incapable de mourir ou de me blesser jusqu'à mes dix-neuf ans, je pouvais faire un truc aussi bizarre. Ceci dit, rester en apnée pendant une durée indéterminée demeurerait très désagréable.

Maria déposa le plateau sur la table basse et ils s'installèrent pendant qu'elle les servait. Je distinguais chaque son, celui des soucoupes sur le panneau de bois, du sucre tombant dans le liquide et se décomposant grain à grain...

– Merci, Maria.

Des pas s'éloignèrent.

– Nous avons trouvé. Elle s'appelle Delhila et pourrait constituer une Autre convenable pour Adehan. Elle vient d'une famille presque aussi ancienne que la nôtre.

La fierté dans la voix de ma mère ne m'échappa pas. Toujours nos traditions, notre haute lignée. J'exécrais ce folklore suranné.

– Il nous a fallu un peu de temps, nous avons pris du retard mais cela va nous permettre de provoquer enfin la réunion du Conseil, ajouta-t-elle en faisant tinter une cuillère dans la tasse à thé.

Un bref silence lui répondit, finalement rompu par la voix trop aiguë de Bérénice.

– Lilith, nous devons nous entretenir à ce sujet. Abel a rencontré une certaine Chloé. C’est une amie d’Adehan. Nous pensons qu’ils pourraient bientôt échanger l’Accord. Ils semblent extrêmement « compatibles ».

– Qu’est-ce qui vous amène à cette conclusion ? demanda ma mère, brusquement sur le qui-vive.

– Leurs auras respectives, elles ont déjà une connexion. Il suffirait de pousser un peu dans la bonne direction et, selon moi, nous pourrions laisser en suspens l’option « Delhila », proposa Abel d’une voix traînante.

Mon frère s’était exprimé avec son habituelle froideur. Il parlait avec une économie de mots et de mimiques qui le relayait au rang de couleuvre.

– Nous avons peu de temps devant nous, Abel. Je vis dans l’angoisse de le voir fuir comme Adrian. Nous aurions dû procéder à un Désaccord, nous sommes responsables de cette mort par notre laxisme. Je n’avais pas réalisé à quel point il était têtu, et Adehan est fait du même bois, soupira ma mère.

Rassembler autour d’elle une famille toujours plus nombreuse, composée de son mari, de ses fils et de leurs Autres semblait son unique but. Je savais qu’elle aurait voulu des dizaines de descendants, mais mon père s’y était refusé. Avoir eu seulement quatre enfants en tant de siècles la rendait intrusive.

– Organiser un Désaccord serait plus sûr pour Adehan, persista-t-elle.

– Lilith, malgré tout le respect que j’ai pour le Conseil, quand une Autre a été identifiée, ne doit-on pas s’en remettre à l’Autrement ? Ce sont nos lois, après tout. Ils finiront ensemble, quels que soient les desiderata d’Adehan, intervint Bérénice d’une affreuse voix sirupeuse.

– À mon avis, ça ne tardera pas, et il y a bien des raisons qui peuvent précipiter les choses. Nous pouvons aider un peu l’Autrement, j’ai quelques hypothèses, précisa Abel.

– Je ne sais pas... Pour Adrian aussi, nous pensions la fin proche. Mais il nous a bernés.

La douleur sourdait dans chacune des paroles de ma mère, qui ne s’était jamais remise de cette perte. Si mon père vaquait à ses occupations, indifférent, attendant simplement de nous voir franchir ce cap de l’Accord à distance, ma mère n’agissait pas ainsi.

Elle aurait pu, comme nombre de femmes de nos lignées. Normalement, les rejetons étaient envoyés en pensionnat et on veillait juste à ce que l’adolescent rencontre un ou une Autre, l’identifie et passe un Accord qui marquait leur engagement l’un envers l’Autre. Il ne restait plus alors qu’à célébrer tout ça par le Sceau, sorte de cérémonie officielle et définitive qui provoquait le dernier basculement. Chez nous, ce n’était qu’à partir de là que nous devenions dignes d’intérêt pour nos proches. Comme si nous quittions enfin l’état de nourrisson pour acquérir un vrai statut dans notre société.

Dans notre famille, la première de la lignée, la tradition était d’élever les enfants à domicile. Cela participait presque au folklore nous entourant. Une « excentricité » de notre part.

– Empêchons Adehan de l’imiter. Il suffit de nous assurer qu’il ne pourra fuir, trança Abel.
Quand père rentre-t-il ?

Bérénice, toujours prête à abonder dans le sens de mon cher frère, intervint :

– Il devrait arbitrer ce problème.

Ma mère soupira.

– Sans doute. Appelons-le immédiatement en visioconférence. Comment se nomme-t-elle, déjà ?

– Chloé.

Des signaux d’alarme résonnèrent dans mon esprit.

– J’aimerais la rencontrer, elle pourrait le raisonner. Après tout, pourquoi refuserait-elle la vie éternelle ?

Ils s’éloignèrent de concert, continuant à converser à voix basse. Une fois le salon libéré, j’attendis un peu pour être sûr de ne croiser personne et m’autorisai à respirer. Si je pouvais tout arrêter selon mon bon vouloir, la remise en route était chaotique. Je fis repartir mon cœur. Celui-ci peinait à charrier le sang figé dans mes veines, mais les premiers battements furent plus ou moins réguliers. Une quinte de toux me secoua. Quand je clignai à nouveau des paupières, mes yeux émirent un crissement et je dus rallier une salle de bains pour mettre des gouttes sur mes cornées, irritées d’être restées à l’air libre si longtemps.

Delhila ? Je repensais à cette fille aperçue l’été précédent à une fête officielle célébrant tous les Sceaux de la dernière saison écoulée. Une petite blonde tout en courbes, un peu l’exact contraire de Chloé, tout en muscles et os saillants.

Alors ils allaient me pousser à un « Désaccord » ? Fabuleux ! Le Désaccord était une sorte de plan B : toute personne n’ayant pu trouver – ou garder – son Autre devait se résoudre à cette solution. Certains cas s’opposaient à l’Autrement, par exemple si votre Autre était déjà marié à votre rencontre. Bien que de nos jours, cela devienne rare, la société et les mœurs évoluant. L’univers étant bien fait – selon ma mère et notre Guide –, l’Autrement n’était pas censé échouer, il œuvrait jusqu’à ce que vous vous retrouviez pieds et poings liés par un Accord. Il y avait donc plusieurs choix, plusieurs Autres possibles. En revanche, en cas de choix par défaut, l’Autrement était plus faible et la force d’attraction moindre le rendait plus fragile.

Je ne m’étais jamais préoccupé du Sceau, car j’avais décidé de ne pas le vivre. J’avais plus étudié le fameux « Accord ». Visiblement, il se produisait quand on mettait au courant son Autre et qu’il acceptait consciemment la situation, s’engageant en son âme et conscience envers vous.

Je n’avais pas de certitude sur ce qui déclenchait réellement l’Accord : un premier baiser, le fait de déclarer ses sentiments, de faire l’amour ? Depuis l’entrée de Chloé dans ma vie, j’avais relu plus attentivement certains passages du Guide, à la recherche de règles plus précises pour savoir jusqu’où

nous pouvions aller, mais sans succès.

Je revis le visage de Delhila, ses longs cheveux blonds, son air de s'ennuyer ferme, la politesse même ! Depuis peu, je préférais les femmes franches jusqu'à l'impertinence, et je n'en connaissais qu'une de ce genre. Je n'étais pas sûr de la façon dont un Désaccord se négociait – c'est le terme qui convient, rien de plus qu'un contrat de mariage qui veille à l'intérêt commun chez les humains –, mais passer l'éternité avec Delhila... Pitié, non !

L'exemple d'Adrian me revint à l'esprit : et si je faisais semblant ? Si, comme lui, j'assurais m'être engagé avec mon Autre, avoir gagné sa confiance le temps de pouvoir tout lui avouer ? M'accorderait-on un répit que je pourrais mettre à profit pour me faire de faux papiers ou organiser ma fuite de manière plus efficace ? À la fin, je partirais et j'aurais profité de Chloé autant que je le pouvais, c'était peut-être mieux que rien... Restait à voir si je pouvais duper ma mère, surtout si Abel s'en mêlait.

Chloé

Je repris le lycée un jeudi matin, et tout le monde autour de moi me fixait. J'avais raté la rentrée après les vacances de Noël. À tous les coups, les gens pensaient que je n'avais juste pas réussi à m'extraire de mon lit où que j'étais partie en voyage ! J'entendais les messes basses de mes camarades qui ne se donnaient plus la peine d'être discrets depuis un moment.

Plantée devant notre salle de cours, j'attendais que M. Virak, prof d'histoire, arrive. Nous étions sur une des galeries supérieures du préau intérieur, elles étaient ouvertes aux quatre vents et je gelais sur place.

Je me maudis d'avoir décidé de porter la mini la plus courte de toute ma garde-robe, un morceau de tissu pourpre avec un jupon en imitation dentelle noire par-dessus. La broderie chatouillait la peau nue de mes cuisses. Le blouson de similicuir ne me tenait pas plus chaud et je me demandais si je n'allais pas attraper la crève.

Depuis l'annonce de l'arrêt des traitements, on m'avait proposé plusieurs choses : abandonner l'école, une thérapie avec un psy et des médicaments contre la douleur. J'avais opté pour ces derniers. Planer avec l'accord des médecins était plutôt cool. J'évoluais de temps en temps dans un monde un peu cotonneux sur les bords, mais les couacs de mon corps s'effaçaient.

Pour me ménager, ma maman voulait me convaincre de ne pas continuer le lycée. Sa peur envahissante me paralysait. Impossible d'accepter la manière dont elle sombrait chaque jour, sous mes yeux, à l'idée d'être bientôt une « mamange » – terme que j'avais découvert sur un dépliant de réunion de soutien entre parents d'enfants malades qui dépassait d'un tiroir. Putain, rien que ça, j'avais failli le déchirer ou chialer un coup. Alors la voir si mal, tout le temps... Même les gens de mon bahut et leurs petites persécutions me semblaient plus gérables, c'est dire ! Elle paniquait tellement qu'elle essayait de m'aspirer comme une plante carnivore, elle m'aurait remise dans son ventre si elle avait pu.

Quand M. Virak arriva, je lui emboîtai aussitôt le pas, passant pour la lèche-bottes de service. Je me planquai derrière mon livre, rivée au radiateur pour retrouver une température supportable.

Il dissertait sur l'histoire de la Chine et je sentais le poids des regards de ceux qui osaient se retourner pour m'observer. Je pouvais percevoir leur haine qui flottait autour de moi. Je m'absentais sans cesse et les professeurs ne m'en tenaient jamais rigueur. Pas une remarque, pas de contrôle à rattraper : c'était trop injuste à leurs yeux pour qu'ils me laissent tranquille. Je me demandai comment j'avais pu ne pas échapper aux sessions d'orientation, au vu de mon statut. Mystère...

Après quarante-cinq minutes de mauvaises ondes et de pensées meurtrières en continu, j'étais proche de capituler. D'habitude, je vivais mieux tout ça. Je me retranchais derrière l'humour ou l'indifférence, voire la provoc en remontant un peu plus ma robe mais là, j'étais trop fatiguée. *Merde, un peu plus et je donnerais raison à ma mère sur cette histoire d'arrêt des cours !*

Je n'étais pas naïve au point de croire que je n'y étais pour rien. Non, l'image que je renvoyais avec mes vêtements sexy ne devait pas aider. Les gens aiment juger. Mais je ne comprenais pas en quoi je devais m'excuser pour autant. J'ignorai donc les moues de quelques filles devant mes tenues et ma poitrine et les regards d'obsédés dont m'abreuyaient certains mecs.

L'enseignant paraissait mal à l'aise, nous surveillant du coin de l'œil. Lui aussi assistait à tout ça... sans savoir quoi faire. Un moment, je me demandais si un miracle pouvait se produire. Allait-il crever l'abcès et jouer le médiateur bienveillant ? Les professeurs nous voyaient évoluer chaque jour devant eux, ils entendaient les bruits de couloirs, les insultes, et étaient témoins de bien des gestes mesquins. Ils avaient conscience de tout cela.

Si j'avais ouvert la bouche pour parler du cancer, aussitôt une tonne de soutien bien-pensant aurait remplacé cette rancune épaisse. J'aurais pu faire ce que bon me semblait sans rencontrer le moindre jugement, juste de la compassion, voire de la pitié... Mais non. Je ne lâcherais rien.

M. Virak croisa mon regard. Il hésita puis baissa les yeux. Non, ce n'était pas aujourd'hui qu'un grand élan de solidarité et de compréhension réunirait cette petite classe. À l'annonce de ma mort, beaucoup regretteraient mais, en attendant, ils avaient une jolie tête de Turc commune.

Quand quelqu'un me balança une espèce de boule de papier humide d'encre qui rebondit sur ma table avant de tomber au sol, je ne bronchai pas. Trop occupée à conserver un air détaché, je relevai un peu plus le menton, malgré mon ventre lourd comme la pierre et un début de tremblement. Je m'appliquai à retranscrire le cours.

Cette journée va être longue...

À la fin du cours, M. Virak me retint pour me parler d'un phénomène bien connu au Japon, l'« Ijime ». C'était, selon lui, ce qu'en France on désignait par le terme d'« exclusion scolaire » : les brimades quotidiennes, les calomnies, le harcèlement... Il me proposa de l'étudier pour en faire un exposé devant la classe.

– Cela pourrait sensibiliser vos camarades, disons moins... empathiques.

Les yeux de l'enseignant étaient enfoncés dans leurs orbites, cachés derrière des lunettes, comme pour se protéger.

– Mademoiselle Messenger, notre psychologue est toute prête à vous recevoir.

– Merci monsieur, j'ai saisi pour l'Ijime et le reste. Mais je suis épuisée. Je préfère les laisser faire. Quand ils seront adultes, ils apprendront ce truc du Japon et ils regretteront sûrement...

Je le dévisageai une seconde et mon ressentiment déborda. Je ne pus m'empêcher de conclure, le regard incendiaire :

– Comme tous ceux qui ont refusé de se positionner au bon moment ! Bonne fin de journée, monsieur Virak.

Il ne fit rien pour me retenir.

Toute la fin de semaine me parut longue, en fait. Et le vendredi fut encore pire. J'avais pourtant fini par enfiler un jean, l'épreuve de la minijupe m'ayant vaccinée. Et je m'en voulus d'ailleurs d'avoir lâché mes convictions pour gagner un semblant de paix. Je ne trouvais rien à quoi me raccrocher et la proposition d'arrêter le lycée devenait tentante. Préférais-je affronter ma mère, aux tentacules multiples, ou mes petits camarades ? Entre la peste et le choléra... Mais je savais bien ce qui me motivait en réalité : la possibilité de croiser Adehan dans les couloirs, de lui parler à nouveau et d'arriver à le comprendre. Je réfléchissais autant à la manière de provoquer un nouveau rapprochement qu'à ce qui se passerait dans la suite de ma série favorite.

Quand je consultai mon agenda, je remarquai un élément capital totalement zappé : un rendez-vous avec Adehan à la librairie de M. Tchoukenek, ce samedi. Ce rendez-vous noté à la va-vite illumina mes deux dernières heures de cours. *Voilà l'occasion idéale ! Aucun lycéen à côté, je n'aurai pas à me cacher !*

Depuis mon retour, j'avais croisé sa silhouette dans les couloirs, mais ce type n'était jamais seul ! Ses potes étaient de vraies sangsues et c'était au-dessus de mes forces de les affronter. Je n'avais pas eu le culot de lui adresser non plus un SMS. Mon impatience de le revoir grimpait en flèche. Lui, il ne me jugerait pas. Il se contenterait de se montrer un peu grognon. Ce qui, étrangement, me manquait presque.

Adehan était devenu la seule personne à se comporter encore de manière naturelle avec moi, percutai-je. Ça pouvait paraître idiot, mais c'était tout ce qui comptait. Ne pas passer pour la « traînée du coin », la « fille adorée, mais malade » et autres. Juste Chloé.

Le lendemain, quand j'arrivai devant la boutique, il m'attendait déjà. Il portait un jean déchiré au genou. Sa veste trop légère pour la saison était compensée par un de ses énormes pulls en laine qui faisait ressortir la largeur de ses épaules. Je le trouvais à tomber.

Il se tourna vers moi et se mordilla les lèvres inconsciemment. Celle du haut, plus pleine, était gercée. Le marron de ses yeux ne m'avait jamais semblé plus lumineux... Mon cœur fit une embardée. Sans réfléchir, je lui souris de toutes mes dents, pour lui exprimer à quel point j'étais heureuse de le voir.

Et puis je venais de prendre une grande décision...

Adehan

Son sourire m’atteignit en plein ventre et j’avalai ma salive, fauché au cœur et aux tripes. Je repérai à nouveau son tic, elle souriait plus à gauche. Bon Dieu, ça ne devrait pas être permis ce genre de détail craquant, ce n’est pas du jeu.

– Hey...

– Salut, Chloé.

Je la contemplai, impressionné malgré moi par cette fille à la fois lumineuse et timide, débordante et figée. Une contradiction incarnée. Elle m’avait vraiment manqué. Comment c’était possible, d’ailleurs ? Je n’avais pas osé aller lui parler dans l’enceinte du lycée, mais la revoir ici me donnait la sensation de mieux respirer – et puis au moins, j’arrêtais de l’espionner entre deux corridors, un avantage inestimable par rapport au lycée.

– On y va ?

Et voilà, empêtrés que nous étions dans des retrouvailles trop grandes pour nous, je sortais une phrase banale à pleurer. Je réussis à me faire lever les yeux au ciel mentalement.

M. Tchoukenek nous accueillit avec sa gentillesse et son calme habituels. Je regardais Chloé tourbillonner autour des étagères, disposer les nouveautés, ajouter les volumes manquants de certaines séries, accomplir ses tâches tout en parlant. Je l’entendais même de l’arrière-boutique. *Pauvre M. Tchoukenek : elle venait de lui atomiser son paradis tranquille.*

Quand j’eus enfin fini de sortir les nouveautés du coin littérature jeunesse, je les rejoignis. Chloé, perchée sur un tabouret, évoquait les mérites comparés de Tolstoï et Tchekhov. Je les écoutais, abasourdi. M. Tchoukenek argumentait avec une économie de mots qui n’empêchait pas la précision. Chloé, quant à elle, défendait son point de vue avec enthousiasme, inversant des noms, se rappelant de détails après coup... Le libraire semblait submergé, mais il souriait. Adossé au mur attendant au comptoir en bois, je gardai le silence. Si j’aimais lire, je ne m’intéressais pas aux classiques, Shakespeare mis à part. Par contre, je trouvais ça mignon chez Chloé, ça allait bien avec l’idée que je me faisais d’elle. Je décidai sur-le-champ qu’une fille cultivée était carrément sexy.

M. Tchoukenek voulut fêter la fin de notre stage dans sa boutique. Il nous proposa d’acheter des pâtisseries chez une amie à lui, à une rue de là, nous laissant surveiller la caisse. À nous, des inconnus ou presque... Cet homme était étrange. Il partit sans se retourner, chantonnant à voix basse.

Chloé sifflotait, le nez dans un roman. La couverture de celui-ci donnait le ton : éclaboussures de sang multiples et zombies décharnés. A priori, les classiques n’étaient pas seuls à trouver grâce à ses

yeux.

– Qu'est-ce que tu feuilletes, Chlo' ?

Aux aguets, elle émergea brusquement de derrière les pages.

– « Chlo' » ? C'est nouveau les surnoms... Comment je t'appelle, « mon bichon » ? lança-t-elle en riant.

– Bichon ? On n'ira pas jusque-là.

– Une histoire d'amour, m'annonça-t-elle en désignant le bouquin.

– Vraiment ? Avec une couverture pareille ?

Elle haussa les épaules. Une femme entre deux âges nous interrompit. Elle nous fixa puis se dirigea vers Chloé, comme si je ne lui inspirais pas confiance. *Va, je me contenterai d'encaisser ton argent*, raillai-je pour moi-même.

Quand la porte se referma sur elle, je bâillai en m'étirant. Je me sentais toujours un peu tassé dans cette boutique encombrée. Je rouvris les yeux pour me retrouver devant une Chloé à quelques centimètres à peine. Elle me dévisageait de l'autre côté du comptoir. Elle inspira un grand coup, comme pour se motiver.

– J'ai réfléchi et je veux te proposer quelque chose « concrètement », annonça-t-elle pour me paraphraser.

Sur mes gardes, je me demandais jusqu'où elle oserait aller.

– Tu te rappelles m'avoir balancé ça ? insista-t-elle, malicieuse.

– Peut-être bien que oui.

Ma voix était enrouée et je me raclai la gorge. Je réalisai à quel point j'avais attendu notre prochain affrontement. Son air, le petit sourire en coin... *Concentre-toi, elle ne te fera pas de cadeau !*

– On sort ensemble ?

Si elle l'avait formulé sous forme de question, elle flirtait quand même avec l'affirmation. J'admirais sa sérénité, sans doute totalement simulée. Par provocation, je restai silencieux.

– Ad' ?

Je la dévisageai, mais non, elle ne semblait pas avoir prémédité cette familiarité. Je dus me forcer à conserver une expression neutre. Elle venait de me proposer exactement ce que j'espérais : la fameuse excuse pour calmer mes proches et obtenir un répit tout en me permettant de la côtoyer. Le pas que je n'osais pas franchir. À moi d'assumer maintenant. Je me lançai et la rejoignis sur le gril.

– On sort ensemble.

Chloé me contempla, presque choquée. A priori, elle ne pensait pas que j’accepterais.

– À certaines conditions, ajoutai-je.

Après un petit sourire contrit, j’attendis sa réaction en croisant les bras. Le prochain coup sur l’échiquier était pour elle.

– Qu’entends-tu par-là ? me questionna-t-elle enfin.

– Je suis d’accord, si je peux poser des limites, qui ne seront pas... anodines, précisai-je pour la prévenir en douceur.

Elle releva la tête pour affronter mon regard.

– Tu as vraiment les yeux marron ? s’enquit-elle.

– Pardon ?

Décontenancé, je clignai les paupières.

– D’accord, si je peux également imposer une condition, qui elle non plus ne me semble pas négligeable, m’avertit-elle.

Pris à mon propre jeu, évidemment.

– Honneur aux dames, proposai-je en m’inclinant, plus impatient qu’inquiet.

Chloé se mordilla l’intérieur de la joue, creusant celle-ci assez pour que je puisse le voir. *Anxieuse*, en déduisis-je.

– OK, je souhaite une relation temporaire, pas quelque chose de sérieux, et que je pourrai stopper à tout moment... d’un simple texto, par exemple, sans explications, sans rien. Une histoire avec une date de péremption, quoi.

Abasourdi, je la contemplai. C’était parfaitement adapté à la situation. Pourtant... Traçant du doigt le bois du comptoir, je hochai la tête en réfléchissant.

– Alors ? s’enquit-elle enfin d’une voix timide.

– Pourrais-je en connaître la raison ? Je n’ai pas l’air d’un gars avec qui passer plus d’un moment ?

– Non aux deux questions.

La réplique avait fusé, claire et définitive. Encore plus intrigant. Je décidai de ravalier mon ego alors que nous nous mettions d’accord sur le fait qu’elle me larguerait bientôt.

– À part si tu me quittes avant, bien sûr. Mais nous savons ce rapprochement temporaire et je me

réserve le droit de... stopper net.

– Ah, je peux quand même ? Ouf, je pensais à une vieille ruse pour me coincer dans un « temporaire » sans fin, la taquinai-je.

– Et comme épitaphe, elle fit inscrire sur sa tombe : « Adehan, je te largue, au fait ».

Elle pouffa, les yeux pétillants. Ces paroles produisirent chez moi un écho un peu amer.

– À ton tour, relança-t-elle.

– Tu ne me demandes même pas mon avis ?

Elle se contenta d'un hochement de tête un peu sec.

– Je crois qu'on se dira oui ou merde à la fin.

– Bien.

Je tergiversai une minute. Si sa requête était spéciale, la mienne me semblait pire encore... Mais nécessaire pour notre sécurité à tous les deux.

– Adehan ? Allez, je commence à flipper !

– Ma condition serait d'entretenir une relation... platonique.

J'avais lâché ça sans oser la regarder en face, courageux jusqu'au bout. Ses yeux s'ouvrirent grands.

– Mais pourquoi ?!

– Tu m'as donné une raison pour ta propre clause ? rétorquai-je.

Elle fit la moue.

– C'était moins bizarre !

– Vraiment ? m'étonnai-je, avec une parfaite mauvaise foi.

Chloé continuait de me dévisager. C'était mort, elle allait refuser. Comment lui en vouloir ? Cette exigence n'annulait-elle pas l'idée même de « couple » ?

Chloé

Il se foutait carrément de moi ! Quel gars – adolescent qui plus est, donc plein d’hormones, dicit mon prof de SVT – souhaiterait une relation « platonique » ? J’étais furax.

– C’est religieux ? interrogeai-je, têtue.

– Hein ? Mais non !

L’idée semblait presque le choquer, mais je doutais que l’alternative que j’avais en tête soit mieux à ses yeux.

– Tu... Venant d'un homme ça sonne plutôt comme une insulte, alors que pour une femme... Si, ça peut aussi, en fait. Es-tu... puceau ?

Il cligna les paupières et, si ce n’était pas impossible, j’aurais pensé qu’il ne comprenait pas le mot. Bien sûr, je trouvais inutile de lui faire remarquer que j’étais moi-même vierge.

– C’est la seule explication qui te vient ? Non, Chloé, ce n’est pas pour ça.

– Je suis un thon ?

Ses yeux parurent prêts à sortir de leurs orbites, sans doute sous le coup de la surprise ou de la gêne.

– Chloé !

– Quoi ? De nos jours, ça semble si bizarre... Mon Dieu, tu es vraiment un vampire ! Tu as gardé les coutumes défraîchies de ton époque, proposai-je sans y croire, juste pour le pousser à réagir.

Il croisa les bras et me dévisagea un moment avant de hausser les épaules en secouant la tête. Un tic joua sur sa joue, m’apprenant que s’il prenait un air dégagé, ma réplique l’avait un peu agacé.

– Je ne sais toujours pas comment tu peux te blesser et guérir en une seconde. Tu n’as jamais voulu t’expliquer, rappelai-je. Je suis bien obligée d’échafauder des hypothèses.

– On ne va pas revenir là-dessus, si ? se renfrogna-t-il aussitôt.

Tout à l’heure, j’avais lu l’excitation dans son regard. Il avait même paru un brin vexé par ma clause. Mais c’était quoi cette idée de ne pas se toucher ? Dans le genre demande moisie, ça se posait là !

– Mais...

– Stop ! Tu as refusé de me dire pourquoi tu pouvais me larguer quand bon te semblait, souligna-t-

il. C'est comme ça... Je comprendrais que tu me dises « merde », pour te citer, mais arrête les conjectures !

– « Conjecture » ? Vraiment ? Qui utilise ce mot ?

Après une dernière hésitation, je contournai le comptoir, passai sous son avant-bras pour me retrouver entre ses bras tendus. Je me plaçai dos à la planche de bois et face à lui, à quelques centimètres, pour le dévisager par en dessous. Son air ahuri m'amusa. Merde, il était sérieux ? *Je vais finir vierge ?*

– Pour de vrai ? insistai-je.

– Oui.

– Tu ne m'expliqueras pas pourquoi ?

– Non.

– Tu ne te fous pas de moi ? Personne au lycée... n'est au courant, comme une blague vraiment, *vraiment* cruelle ?

Son visage se détendit et je lus de la sincérité dans ses yeux.

– Non, je te le promets, affirma-t-il.

J'aurais mis ma main à couper qu'il ne me baladait pas. Je soupirai en affichant une tête dépitée. J'en étais tout à fait consciente, mais tant pis ! Peut-être que ça le ferait changer d'avis ? *Tu rêves, là.*

Je cherchais un nouveau Roméo moins coincé ou j'essayais de dévergonder celui-ci ?

– Et où se trouvent les limites de la clause P, comme « platonique » ? m'enquis-je. On peut quand même s'embrasser ?

Je m'approchai encore et aussitôt, il posa ses mains sur moi pour me tenir à distance. Adehan grimaça et avala sa salive. Je suivis le mouvement de sa pomme d'Adam, curieuse.

– Je ne pense pas.

Je reculai comme s'il m'avait frappée. Il ne pouvait pas être sérieux.

– Refuser aurait été plus rapide, murmurai-je en me détournant.

Il me retint.

– Chloé, je ne peux pas t'expliquer, mais je ne me paye pas ta tête, d'accord ?

– Je ne vois pas comment... Mon Dieu, tu n'es pas gay ?

– Pourquoi t'aurais-je dit oui ? répliqua-t-il, un peu perdu.

– Pour que je te serve de couverture ?

Il éclata de rire.

– Si je ne suis pas ta première, les autres aussi ont bénéficié de ce régime ? m'enquis-je, vexée malgré moi.

– Non, je n'en ai pas eu besoin.

Je le regardai de travers, furieuse, à présent. J'allais repasser sous son bras quand il me rattrapa, plus fermement, cette fois. Je frissonnai de le sentir si proche de moi. Son parfum était plus net, le même que celui que j'avais déjà senti dans sa salle de bains. La chaleur de son corps me parvenait malgré la distance et nos vêtements, me donnant l'irrésistible envie de me coller contre lui.

– Mais tu t'entends ? Après, tu affirmes ne pas te moquer de moi... Comment veux-tu que je m'y retrouve ?

– Elles n'étaient pas comme toi. Tu es... spéciale, lâcha-t-il enfin, du bout des lèvres.

Je le dévisageai un moment, tentant de comprendre s'il essayait de m'avoir au compliment faux-cul. Le pensait-il vraiment ? En tout état de cause, ma maladie m'avait rendue un peu excentrique.

– J'aime être « spéciale ». Mais pas indigne de...

– Chloé, murmura-t-il gentiment en caressant ma joue, se permettant le geste le plus familier qu'il ait jamais eu envers moi, ce qui attira toute mon attention. Je suis le premier à regretter de devoir imposer une règle aussi stricte... mais je n'ai rien d'autre à proposer.

Toujours perturbée par ce frôlement inattendu, je ne trouvais rien à dire. *Il l'a fait exprès, je suis sûre !*

– Tu n'es pas un « thon ». Tu me plais... beaucoup. Satisfaite ? souffla-t-il.

Pouvais-je crier : « Non ! » avant de l'embrasser à pleine bouche ? Je soupirai, frustrée. Adehan était si proche que je pouvais sentir son haleine. Un instant, je me demandais d'où venait cette odeur de menthe et d'agrumes, puis je me repris.

Je lus dans ses yeux une supplique, celle de le croire, de lui accorder ma confiance. Bon Dieu, entre ça et ses guérisons express, dans quoi je m'engageais ? Pourquoi n'arrivais-je pas une seconde à me méfier de lui ?

– Oui ou merde ? me pressa-t-il.

Je réalisai qu'il n'était plus réservé, il attendait réellement ma réponse. C'était fou, mais cette mascarade de relation représentait peut-être la seule chance d'être avec lui, quelle qu'en soit la raison.

– Aucun droit de se toucher ? murmurai-je tout bas.

– Si, ça, c'est bon, ronchonna-t-il.

– Se prendre dans les bras ?

– Euh, OK, accepta-t-il après une hésitation.

Son regard s'attarda du côté de mes lèvres et je me persuadai aussitôt qu'il craquerait ou changerait d'avis. Si je refusais maintenant, je ne risquais pas de le convaincre. Je finis par acquiescer.

– Et toi ? demandai-je par principe.

– Pareil. J'ai hâte de savoir combien de temps je vais mettre à me faire jeter, précisa-t-il.

Je le dévisageais toujours lorsque le libraire entra avec un petit carton de pâtisseries. Adehan me sourit et serra ma main derrière le comptoir avant de s'écarter. Je secouai la tête pour moi-même. À quoi ressemblait une relation platonique ?

Surtout quand on souhaitait rapidement la voir dérapier ?

Adehan

Le lundi suivant, je me battais avec le cadenas rouillé de mon casier quand un boulet de canon me percuta le flanc. Je grognai. Elle émergea de ma veste et je pus enfin contempler, bouche bée, sa tignasse. Chloé s'était teint les cheveux et avait changé de coiffure. Si la coupe était réussie, un carré court partant dans tous les sens, la couleur, ou plutôt les couleurs, me laissaient plus dubitatif. Sa crinière châtain s'était muée en un brun dans lequel un ensemble complexe de mèches bleues et rouges s'entremêlaient. Seul un artiste pouvait être parvenu à cette « œuvre », dommage qu'il soit versé dans l'art moderne et pas dans la coiffure. Elle se souleva sur la pointe des pieds et planta un baiser à quelques millimètres du coin de mes lèvres.

– Chloé !

Il aurait suffi d'un cheveu pour qu'elle atterrisse sur ma bouche !

– Si je suis privée des baisers traditionnels, je veux un signe de reconnaissance à moi, loin de celui de ta vieille tante Hilda.

– Et si j'ai le malheur de bouger au mauvais moment ? m'enquis-je.

– Tant pis ! lança-t-elle d'un air mutin.

Je le savais : elle me rendrait dingue bien avant de dire le fameux « stop ». Elle me montra ses cheveux.

– Tu aimes ?

– L'art contemporain ? Toujours, persiflai-je.

– Ah, c'est trop ? Je souhaitais un truc inoubliable.

Je me retins d'ajouter un commentaire gratuit, du style qu'elle avait réussi son coup au-delà de ses espérances. Je passai une main timide dans le combat qui se déroulait sur son crâne et enroulai une mèche autour d'un de mes doigts. Ce geste anodin me semblait déjà trop intime. Je souris en pensant à ce que je définissais comme « intime » avant ma relation avec Chloé.

– On doit finir le compte rendu de l'expérience « librairie », m'apprit une Chloé figée, toute son attention focalisée sur ma main.

Sans réfléchir, je la retirai aussitôt.

– C'est vrai, M. Tchoukenek nous a-t-il révélés à nous-mêmes, éclairant à jamais notre orientation à venir ?

Le fait de ne pas pouvoir choisir mon avenir n'avait jamais été facile pour moi, et en parler avec ironie aidait à peine. Je me moquais bien de faire carrière ou de gagner des millions. Mes origines aisées m'empêchaient de considérer l'argent comme un problème ou un objectif. Mais ne disposer d'aucun contrôle sur mon futur, par contre, je ne m'y faisais pas.

Chloé fronça les sourcils et me jaugea un moment du regard. Je sentis l'empathie émaner d'elle, se cristallisant dans son aura par une belle teinte chaude et complexe.

– Ça va, Adehan ?

Je soupirai et rencontrai ses yeux inquiets. Sans réfléchir, je lui lâchai un morceau de vérité :

– Ma vie craint. Je sais, tout le monde dit ça. Mes parents tentent de... diriger toute mon existence, tous mes choix. Je voudrais que les choses soient différentes.

Chloé me dévisagea, surprise. Elle non plus ne semblait pas s'attendre à ce que je me livre. Elle m'offrit un sourire en récompense, prit ma main dans la sienne, contemplant nos doigts emmêlés. Sa peau paraissait pâle à côté de la mienne, un peu à la manière d'une personne qui sortirait de convalescence et aurait besoin de soleil. *Enfin, en plein hiver, rien de plus normal.*

– C'est vrai, tout le monde pense ça, confirma-t-elle. Et même si c'est aussi un lieu commun, je comprends tout à fait.

Je lus dans ses yeux le sérieux de sa remarque.

– Ça va sonner, murmurai-je.

– J'aimerais trop être dans ta classe... OK, j'admets, avant que tu le dises, cela faisait un peu désespéré.

Je ne la jugeais pas ainsi, mais je ne démentis pas, pressentant qu'entre nous, beaucoup de choses ne pourraient passer que par des moqueries gentilles ou de l'autodérision.

Elle se tut. Je voyais bien les mots flotter dans sa tête, mais elle n'osait pas les prononcer à voix haute. Je ramenai contre moi sa taille et posai pour la première fois les mains sur ses hanches, percevant leur galbe sous le tissu. Sensation nouvelle et agréable... Presque autant que le sens de la repartie particulier que possédait Chloé.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Nous deux... c'est précaire.

– Précaire ? J'avais cru comprendre, ironisai-je.

– Et précieux. Je ne m'y attendais plus, souffla-t-elle en évitant soigneusement mon regard.

Des papillons d'excitation idiots me parcoururent le ventre en réponse.

– Je dois y aller, ma classe se trouve assez loin, répliquai-je, un peu à contrecœur.

– Bien sûr, répondit-elle aussitôt.

Mais je sentis sa déception. Elle me tendait une perche et je la laissais seule avec. Une fois de plus, je me demandais si avoir entamé ce petit jeu était malin. J'avais beaucoup à perdre, et elle aussi. Nos deux vies, et même plus. J'embrassai le dessus de son crâne et murmurai :

– Précaire... a priori ça dépend de toi, non ?

Encore trop maladroit dans ce flirt d'équilibriste, j'en restai là. Chaque mot pouvait nous faire basculer d'un côté ou... de l'Autre.

– À ce soir, lança-t-elle à mon dos.

Mon tour de passe-passe avait fonctionné, elle avait repris confiance. *Menteur, va !* Si elle ne me larguait pas avant mes 19 ans, je devrais m'en occuper. Puis je me rappelais qu'à notre âge, survivre à un, deux ou trois mois de relation suivie tenait déjà de l'exploit. D'ici à mon anniversaire, il y avait une éternité, vu comme ça.

Chloé

Assise à la petite table ronde de notre cuisine, je ne pus m'empêcher de visualiser celle d'Adehan. Nos casseroles étaient usées, la gazinière avait connu des jours meilleurs et l'induction ne devait même pas être en projet quand nos brûleurs avaient vu le jour. Malgré tout ça, je préférais nettement mon chez-moi bas de gamme.

L'odeur familière des épices régnant ici me rendait toujours nostalgique. Ma maman vénérât la coriandre, le gingembre et le curry. Quatre-vingts pour cent de ce qu'elle concoctait contenaient un de ces ingrédients. Grâce à elle, rien ne me paraissait jamais assez relevé, à part dans un restaurant indien.

Devant moi s'étaient étalés les papiers pour le cycle d'orientation qui s'achevait dans trois semaines. Actuellement, avec le passage officiel de mon cas en soins palliatifs, plus dans le but d'aider mon corps et de m'apporter du confort que pour retarder quoi que ce soit, on m'en aurait sûrement dispensé sur un simple appel de mes parents. Mais, en bonne chieuse, je ne le voulais plus. Je conservais un attachement à cette aberration qui m'avait rapprochée d'Adehan.

Notre « relation » allait d'ailleurs fêter son premier mois. L'envie de mieux le connaître se précisait chaque jour. Juste le découvrir, sans me demander combien de temps il me restait.

Je cochai au hasard les cases du document prérempli à retourner à la conseillère. Ma mère entra dans la cuisine. Sa démarche était l'illustration même du concept d'incertitude.

- Tu prépares un braquage ?
- Pardon ? s'étonna-t-elle.
- Pour arborer ce genre d'attitude, il ne faut pas avoir la conscience bien nette.
- Chloé, ton père et moi souhaiterions... te parler.

Oh oh, ce début ne me plaisait pas. Trop de précautions. Le paternel se dessina dans l'ombre du couloir. Les renforts étaient arrivés. Chacun prit place sur sa chaise habituelle et je surpris le regard de mon papa dériver vers la cafetière.

- Ma chérie, nous avons beaucoup discuté et...

Sa voix se brisa. La tension se lisait sur ses traits, avec sa bouche crispée et ses paupières gonflées.

- Ce que maman veut t'expliquer, c'est... Comme tu le sais...

Lui aussi se mit à pédaler sévère dans la semoule. Je secouai la tête et sentis ma propre gorge se nouer. Je ne pleurerais pas. Je fixai le plafond, endiguant le déluge.

– Je suis foutue, lançai-je pour abréger ce moment délicat. Enfin, encore plus que prévu ? De nouvelles analyses sont arrivées ?

Ma mère releva le menton et les larmes débordèrent. À la manière dont elle les ignora, je compris qu'elles avaient trop coulé pour qu'elle y prenne garde. Mon père saisit sa main sous la table et la serra. J'eus une raison de plus de pleurer et me contenir devint carrément dur. J'étais fière d'eux. Ils se soutenaient et cela devait continuer ainsi.

Pour la première fois, j'envisageais les choses de leur point de vue. Ma maman allait fêter ses 45 ans. Pouvait-elle toujours espérer tomber enceinte et fonder une nouvelle famille après moi ? Combien de temps un deuil les bloquerait-il ? Qu'y aurait-il après moi ?

– Ma Chlo', nous ne savons pas comment réagir, avoua-t-elle.

– Poursuivre le lycée est peut-être du gâchis, vu que... enchaîna difficilement mon père, avant de se taire brutalement.

– Vu que ça ne me servira jamais à rien ? proposai-je.

Il ne dit rien, pourtant j'eus l'impression de l'avoir frappé. Je me tassai sur ma chaise, mal à l'aise.

– Nous y avons réfléchi, nous ne disposons pas de beaucoup d'économies, mais après un rendez-vous à la banque, nous pensons que nous pourrions...

Ma mère s'arrêta là, ayant toujours du mal à trouver ses mots alors qu'elle pleurait sans le moindre bruit.

– Tu rêvais de visiter la Laponie ou la Chine. Pourquoi continuer à t'enfermer dans des salles de classe ? intervint mon père d'une voix affirmée. Surtout que la directrice du lycée a appelé et selon certains professeurs, cela ne se passe pas au mieux, ajouta-t-elle d'un ton incertain. Tu ne nous en avais jamais parlé...

– Il n'y a rien à en dire. Je gère.

J'avais conscience de la sécheresse de mon ton, mais impossible de me contenir. Ma mère soupira.

– Les traitements ne seront plus que des solutions de confort, nous ne pouvons plus... te soigner...

L'expression de son visage me coupa la respiration : un masque en train de se fendre. Ses yeux usés de douleur et d'insomnie paraissaient livrés à eux-mêmes dans leurs orbites. Ses pommettes saillaient, elle avait encore maigri. Pourquoi mon cancer devait-il produire cet effet boule de neige ? Elle-même semblait presque malade à cet instant.

– Chloé ?

Je me raclai la gorge. L'idée d'un road trip à l'étranger dans des pays lointains me vint. Tout lâcher, découvrir d'autres lieux, d'autres gens, et mettre un coup d'accélérateur à ce train-train trop routinier du lycée... puis je repensai à Adehan. Son image s'imposa à moi avec force.

– Je ne veux pas que vous fassiez un emprunt, parce que vous n'avez pas d'argent de côté, c'est un gros bobard, ça. Non, je veux... continuer ma vie... Enfin, mon quotidien tel qu'il est.

Je faillis m'effondrer en larmes, je dus planter mes ongles dans ma chair pour me contenir. *Si tu fais ça, tu les blesseras. Sois un peu courageuse !* me morigénaï-je. J'inspirai en silence et me concentraï de toutes mes forces pour imaginer cette émotion, coincée dans une boîte verrouillée à double tour.

– Si je pars maintenant, j'aurai l'impression de fuir, conclus-je.

En le disant, je réalisai qu'il y avait aussi de ça : pourquoi le devrais-je ? Même si ça se passait mal ? De quoi étais-je coupable ? L'idée d'être lâche ne me convenait pas. Je n'allais pas affronter le cancer, et derrière flipper devant une bande de lycéens relous ?

Mes parents échangèrent un regard incertain. Je ne leur parlerais pas d'Adehan, même si le compter dans mes raisons de rester me surprenait, c'est vrai. Je ne pouvais pas m'enfermer dans un cocon d'affection étouffant et les plonger dans une douleur sans pareil quand je les laisserais seuls. Pas plus que je ne voulais choisir la facilité. Pourtant, j'avais rêvé de cela : la Chine, la Laponie, le Cambodge... Merde aux voyages. *Et puis, ce n'était pas sur ma liste, après tout !*

Ma maman hocha la tête tel un automate. Elle se leva, puis tapota mes cheveux en sortant, sûrement inconsciente de son geste. Mon père la suivit comme son ombre, trop perdu pour un tête-à-tête avec moi... et sa peine.

Je demeurai immobile. Peut-être avais-je tort. Or, se tromper dans un temps si limité n'était pas un luxe que je pouvais me permettre. Je déterrai ma liste de la poche arrière de mon jean et la contemplai un moment. Une phrase s'y était ajoutée, que j'avais à l'origine rayée, persuadée que c'était hors de portée.

Continue ta vie chaque jour, chaque heure et chaque minute.

Apprends, pour ne pas mourir idiot.

~~Vis quelque chose d'unique~~

Vis... quelque chose d'unique.

Vis une histoire d'A... ?

Adehan

Nous étions ensemble depuis un mois et demi et je commençais doucement à m'habituer aux diverses marottes de ma « petite amie ». Premier constat : elle était lunatique au possible. Cet aspect de sa personnalité ne s'exprimait pas uniquement dans ses tenues ou ses coiffures, mais également dans sa manière de changer sans cesse d'avis ou de conversation.

Si elle continuait de m'embrasser selon notre code – le plus près possible de ma bouche, ce qui devenait aussi frustrant que précieux –, elle se révélait assez tactile en général. Toujours à me sauter dessus comme un rugbyman, à me prendre la main tout en conservant une certaine timidité. Incompréhensible.

De mon côté, je me gardais bien d'évoquer ce « nous » au lycée. Je préférais me montrer discret. J'avais craqué par égoïsme, par solitude. L'excuse des papiers, de l'argent à rassembler... Tout ça m'arrangeait bien. Mon comportement relevait sûrement de l'inconscience, pourtant j'espérais pouvoir ainsi me protéger de ma famille et de leur plan de Désaccord... Mais pour être honnête, une partie de moi savait qu'il me restait une poignée de mois et je voulais en profiter, maintenant, tant que je le pouvais. Jamais je n'avais réfléchi comme ça. Fréquenter Chloé était plutôt exaltant. Je me sentais... extrêmement vivant. Et normal. Elle accélérait le temps, mes émotions... tout.

Il y avait son aura aussi. Cette petite chose étrange et magnifique, destinée à moi seul. En réalité, son aura existait en elle-même et que je sois son « Autre » ou pas, il en aurait été de même, mais je suscitais une part des chatoiements qui l'agitaient et ça, difficile de s'en remettre.

J'essayais de me satisfaire de cette amitié améliorée. Mais ça devenait plus frustrant qu'autre chose. Je continuais à avoir l'impression de me servir de Chloé tout en nous punissant tous les deux avec les restrictions que nous suivions. Ce qui me rendait petit à petit moins vigilant. Même si je n'osais pas encore me confier sur ma famille, j'avais un peu discuté d'Adrian avec elle. Ça m'avait fait plus de bien que je ne l'aurais cru. Elle ne semblait pas me juger ou souhaiter me consoler à tout prix, se contentant d'écouter. Et quelque part, c'était un soulagement et un bonheur, tout à la fois.

Tous les midis, nous mangions ensemble au self. L'endroit par excellence où se regroupaient mes potes, mes ex et, plus globalement, tous ces gens qui parlaient tant au sujet de Chloé. Elle craignait toujours de venir ici, je l'avais vite compris, et se détendait seulement en ma présence. Ce qui provoquait un drôle de sentiment en moi, je n'aurais su dire lequel.

Je l'aperçus enfin dans un coin, après mon troisième tour d'inspection. Chloé était incapable de poser ses fesses deux fois au même endroit. Résultat, je passais dix minutes tous les jours à la chercher dans le dédale des tables. C'est grâce à cela que mes amis n'avaient pas repéré

immédiatement notre manège, d'ailleurs, et que j'avais eu la paix jusqu'à cette discussion de la veille...

Curt, Max et Théo étaient avachis sur des tapis de gym tout autour de moi. C'était notre dernière année de lycée. On nous évaluait donc en sport chaque trimestre, pour le bac. Je m'étais laissé embarquer par ma bande dans l'épreuve du lancer de poids. J'évitais cette discipline depuis le début de ma scolarité : je pouvais envoyer valser un poids à plusieurs centaines de mètres grâce à une simple détente du bras. La puissance faisait partie du package et je devais me montrer vigilant.

– Alors, il paraît que tu te tapes BizarroGirl ? jeta Théo en faisant mine de s'étirer.

Le prof devait nous regarder de l'autre côté du terrain, car jamais Théo n'avait fourni un effort sans but, jamais. Max, quant à lui, préférait n'en faire aucun. Assis, il marquait la mesure d'un morceau imaginaire. Je mis un moment à comprendre que Théo s'adressait à moi.

– Pardon ?

– Chloé, de la classe D ? Quand est-ce que t'as commencé à coucher avec elle ?

– Je ne m'y serais pas risqué, remarqua Curt, avec toutes les rumeurs qui circulent, j'aurais eu trop peur d'attraper une IST.

Son rire gras me crispa instantanément et j'éloignai du pied le poids de cinq kilos, par précaution. Théo s'approcha de la ligne de lancer.

– Je peux bénéficier des sous-titres ? soupirai-je sans être sûr de le souhaiter réellement.

– Pitié, ne me dis pas que tu n'es pas au courant ? Je sais que tu es perché la plupart du temps, mais...

– Curt, réponds à ma question, grinçai-je, de moins en moins amusé.

– Vraiment ? Pourquoi tu traînes avec, déjà ? m'interrogea Théo, à peine revenu après sa contre-performance mémorable, son poids n'ayant parcouru que quelques misérables mètres.

Le pauvre n'atteindrait jamais la moyenne. Je me redressai et attrapai mon poids, dont j'appréciais le contact rugueux et frais. Je rééquilibrai la ligne de mes épaules et, après un dernier bâillement, le balançai à bonne distance de tous les autres.

– Joli ! Tu me donnerais cinquante mètres, histoire d'améliorer ma note ? s'enquit Théo.

– Les gars, je « traîne » avec elle parce que nous avons été mis en binôme pour le cycle d'orientation. Qu'est-ce qu'elle a de si spécial, pour que vous cancaniez comme des gonzzesses ?

Curt me dévisagea avec un demi-sourire, que je lui aurais bien fait ravalier illico.

– Il devient susceptible, non ?

– Pour faire court, beaucoup de rumeurs courent sur Chloé. Selon les filles de sa classe, dont une de mes ex, elle est totalement barrée. Elle sèche sans cesse et la direction laisse couler. Des fois, elle

semble fatiguée ou *stone*, à croire qu'elle rentre toujours de rave déchirée, répondit enfin Max.

– Juste pour des absences ? m'étonnai-je.

– Beaucoup d'absences. Et visiblement, elle a quand même de super notes. Les profs l'ont à la bonne. Il paraît qu'elle en profiterait pour... se faire de l'argent de poche, on va dire, ajouta Théo avec un petit air goguenard.

– Va au bout, le provoquai-je, souhaitant en finir.

– Elle ferait la pute, quoi. Y aurait des photos sur le Net. Ceci dit, je n'en ai jamais vu et je suis sûr que nous serions tous ravis de les faire tourner. Ça reste une belle nana, conclut Théo. Plusieurs gars de terminale C jurent se l'être tapée l'un après l'autre, genre Marc.

– Ce mec est un gros con, ne pus-je m'empêcher de siffler.

Je me rappelai la méfiance de Chloé et sa réaction lors de la constitution de notre binôme. J'aurais parié qu'elle était vierge. Ces affirmations ne tenaient pas debout. À chaque tentative de baiser de sa part, je sentais le doute et le courage qu'elle devait puiser en elle pour oser ces gestes simples. À moins que je ne l'impressionne, mais je n'y croyais pas.

Je n'eus plus qu'une envie, les planter là, sans quoi je risquais de devenir vraiment mauvais. Il était temps de réaliser mon deuxième lancer et je me décidai à utiliser un vieux truc. Je me tordis volontairement le pouce en arrière dans un craquement sonore, puis laissai retomber le poids en beuglant un peu. Le professeur arriva en un clin d'œil et m'envoya à l'infirmerie. Je lui affirmai pouvoir me débrouiller, avant de filer seul me faire soigner. Une fois hors de vue, je remis l'os en place et diagnostiquai une légère foulure, bientôt oubliée.

Dès qu'elle me vit, Chloé m'adressa un grand sourire, me ramenant à l'instant présent. Je slalomai jusqu'à elle, mon plateau dans les mains, à travers les allées encombrées du self. Je ne l'avais pas encore croisée aujourd'hui. Elle portait un rouge à lèvres... bleu. Je détaillai sa tenue, un look tout droit sorti du *Seigneur des anneaux* – les femmes elfes, pas les Hobbits. Le velours lui allait comme un gant et elle avait réussi à tresser les cheveux sur son crâne en un réseau complexe. Si elle paraissait déplacée dans ce décor quotidien, j'aimais bien l'idée générale. Je m'assis en face d'elle et continuai de la fixer. Elle releva un sourcil interrogateur et finit par me tirer la langue.

Je jetai un coup d'œil à son plateau : comme souvent, il ne contenait pas grand-chose. Deux fruits, un peu de riz et des légumes. Le morceau de viande semblait intact et le yaourt était à peine entamé. Je savais pourtant pertinemment qu'elle n'était pas au régime. Chloé pouvait ingurgiter une boîte de cookies en quelques minutes, surtout ceux aux noix de pécan. Mais de manière générale, hors de ces orgies de sucre, elle ne mangeait rien.

À demi dissimulée sous son assiette, j'aperçus la coque en plastique d'un médicament. Le nom inscrit sur l'opercule en aluminium ne me disait rien, mais je me promis de le retenir pour chercher plus tard. La mention « LP », par contre, me surprit. Elle indiquait une diffusion lente du produit en question, loin du simple paracétamol. La mère de Curt était atteinte de sclérose en plaques et j'avais déjà assisté à assez de leurs repas pour avoir vu ce type de médicaments traîner.

– Je l’avais prévu pour un bal d’Halloween où je n’ai pas pu me rendre, expliqua-t-elle en désignant son accoutrement. J’en conclus que tu n’aimes pas ?

– Je croyais que tu n’appréciais pas la fantasy ? Je me rappelle encore de tes récriminations quand je parlais de *Game of Thrones*...

– « Récriminations » ? Il va falloir arrêter ! On dirait un vieux ! Sors ça à un prof, pas dans une conversation normale ! Sinon, je ne lis pas de fantasy, mais j’adore les dragons !

À chaque fois, c’était pareil. Chloé se révélait incapable de me saluer d’un simple « bonjour » poli. Aussitôt, elle se pencha en travers de la table pour embrasser le côté de ma bouche. Je pus sentir son haleine, où s’attardait l’odeur chimique de citron vert du yaourt.

– La semaine prochaine, je ferai peut-être un « Goth Day », réfléchit-elle à voix haute. Dentelles, velours noirs et manchons en résille.

– Donc, tu es malade ? m’enquis-je en choisissant d’ignorer son discours résolument décousu.

Son regard me parcourut, yeux légèrement écarquillés. Je pointai du doigt l’enveloppe du comprimé sur le plateau.

– Problème de fille, annonça-t-elle sans détour en m’adressant un large sourire.

Elle en profita pour poser l’assiette sur l’opercule pour le dissimuler. J’essayai de me rappeler le nom lu à l’envers, mais sans grand succès, « Sken » quelque chose ?

– Comment était ta matinée ? enchaîna-t-elle.

– Pas mal, je suis dispensé de sport pour un mois.

– Pour quelle raison ?

– Foulure, selon l’infirmière. Sauf qu’elle s’est plantée de diagnostic, ce que je me suis bien gardé de lui signaler.

Chloé croisa les bras et me contempla un moment. Son regard s’attarda sur le doigt bandé. J’enlèverais le bandage dès la fin de la journée, mais je ne souhaitais pas attirer l’attention pour l’instant.

– Mmh...

– Quoi ? demandai-je, sur la défensive.

– Je l’ai imaginé, j’ai bien compris, mais une personne pouvant guérir en un clin d’œil d’une coupure profonde au cutter... a peut-être les mêmes dispositions pour ce qui est des foulures. Enfin, je suppose.

– Ou notre infirmière est à peine capable de distribuer des antalgiques. Il ne faut pas sortir major de promo pour échouer ici, si ?

Mentalement, je présentai de plates excuses à cette pauvre dame parfaitement compétente. Chloé grimaça, pas dupe une seconde. La meilleure défense étant l’attaque – surtout avec elle – j’enchaînai.

– Et toi, quelle est ton excuse ?

– Pardon ? s'étonna-t-elle.

– Ton médicament porte la mention « LP ». Je sais que c'est le genre de médicament prescrit pour des douleurs importantes, pas pour ce que tu prétends. Je peux chercher sur mon portable si tu préfères.

Son regard fixe me sembla paniqué et ses pupilles légèrement dilatées. Le rythme de son cœur s'affola. Je pouvais entendre le sang courir dans ses veines. Même son odeur s'était modifiée et son trouble se répercutait sur son aura, comme si les couleurs s'étaient subitement brouillées.

Quelque chose passa dans ses yeux, trop rapide pour le saisir au vol, avant qu'elle ne baisse la tête. J'aurais dû deviner, mais son aura me déconcentra une fois de plus. Cela se joua à peu : tandis qu'elle se jetait en avant, une sensation de piqûre remontait déjà le long de ma paume. Chloé avait plaqué ma main sur le panneau de bois de la table, se couchant à demi sur moi pour m'immobiliser.

Ce fut à mon tour de la dévisager, stupéfait. Je n'arrivais pas à me décider à la repousser plus violemment. Sous ses yeux, une goutte de sang s'épanouit là où l'épingle de nourrice dont elle s'était servie m'avait poinçonné la chair du pouce. Elle retint sa respiration, puis approcha son doigt du mien et le passa sur la plaie... qui ne saignait plus, mon épiderme affichant insolemment à quel point je ne tournais pas rond.

Ses paupières papillotèrent, elle garda ma paume et saisit la carafe d'eau pour en verser le contenu sur nos mains. Le liquide lava le reste de sang et mon pouce se révéla exempt de toute trace. Comme si l'incident n'avait pas eu lieu.

Son ongle vint gratter la surface de ma peau. Je ne tentai rien, c'était trop tard. Je préfèrai la dévorer des yeux, essayant de deviner comment elle allait réagir : peur ? Répulsion ? Dégoût devant le « monstre » que je représentais ?

Chloé me fixa et je ne lus rien de tout ça sur ses traits tandis qu'elle replaçait l'épingle sur le revers de la robe où elle maintenait un pan de tissu un peu déchiré. Elle n'était donc dotée d'aucun instinct de survie ? Elle devait me fuir. J'avais presque envie de l'effrayer, de la voir partir et de la savoir enfin en sécurité, loin de moi.

– Tu m'expliqueras, un jour ? finit-elle par chuchoter.

Toujours aucune trace de panique, juste de la curiosité. Le souffle coupé, je lui retirai ma paume.

– Adehan ? De quoi as-tu peur ?

– Toi aussi, tu me caches des choses, rappelai-je.

Elle me sourit d'un sourire incroyablement triste.

– À chaque fois que l'un de nous touche quelque chose de vrai, l'autre contre-attaque.

Je me pinçai l'arête du nez, fatigué de tout ça, perturbé comme à chaque fois qu'elle employait –

bien innocemment – le mot « autre ».

– Tu viens de me perforer comme une sauvage avec une aiguille, contrai-je malgré tout, presque par réflexe.

– Pardon.

Je relevai la tête et ne trouvai aucun remords dans son regard. Elle me présentait ses excuses par principe mais, je pouvais le deviner, elle n’y croyait pas. Chloé voulait vraiment avancer vers moi. Elle se concentrait sur ce but, peu importait le moyen.

– Ma fée, évite les excuses si tu ne les penses pas, répliquai-je enfin.

– Ta quoi ?

Je me mordis la lèvre. Ça semblait affreusement romantique, dit comme ça.

– Ad’ !

– Rien...

– Explique, exigea-t-elle en se penchant vers moi, ou je t’embrasse.

– Ça va sonner, tentai-je.

– Je m’en fous ! Adehan, je vais le faire...

– J’ai commencé à t’appeler comme ça sans raison.

Je n’ajoutai rien. Un sourire s’épanouit sur son visage, creusant une fossette que je connaissais bien.

– Je suis désolée pour tout à l’heure. J’ai un rapport à la douleur un peu particulier. Te piquer ne me paraissait pas bien grave, sur le coup. J’étais sûre de ce qui allait se passer, je voulais une « preuve ». C’était égoïste ou stupide. Et je plaide coupable pour les deux chefs d’accusation.

Le petit sourire d’excuse qu’elle afficha semblait déjà plus sincère. Pourtant, sa réplique ne tomba pas dans l’oreille d’un sourd et je me promis de la cuisiner quand nous disposerions d’un peu plus de temps. Je n’avais jamais remarqué de scarifications ou quoi que ce soit d’approchant sur elle, mais après tout, elle n’avait jamais été nue devant moi. Image que j’aurais vraiment dû éviter d’évoquer, vu la réaction qu’elle provoqua en moi...

– Ça sonne ! annonçai-je en catastrophe, me redressant brusquement en frappant au passage dans mon plateau, qui faillit finir au sol.

Chloé

– De tous les trucs bizarres que tu as faits ces derniers temps, traîner avec Adehan Ataski est bien le pire. Et au vu de ta tenue d’hier, je pèse mes mots.

Ces paroles se vrillèrent entre mes omoplates et je dus me retenir de rentrer la tête dans mes épaules. Je reconnus la voix sans avoir besoin de me retourner : Marina. Ses longs cheveux noirs rejetés en arrière, elle me contemplait, cachée derrière un maquillage lourd.

Je me détournai pour lui faire face. Elle arborait son air habituel de fille blasée. Se la raconter était son système de défense, comme le sarcasme pour moi. Marina s’adossa aux casiers et me détailla ostensiblement.

– Mais comment tu t’habilles ? Le style punk à chien, ça craint carrément !

Je soupirai.

– Merci de m’en informer. Pourquoi tu me parles d’Adehan, exactement ?

Elle se rapprocha après avoir jeté un coup d’œil autour de nous. Une bouffée de son parfum m’assaillit. Je plissai le nez.

– Écoute, je sais pour ta réputation « sulfureuse », mais je n’y crois pas une seconde. À moins que la Chloé que j’ai connue n’existe plus, tu ne peux pas te comporter ainsi.

Je la dévisageai et gardai le silence, soulagée. Les rumeurs ne venaient donc pas d’elle. *Genre ça change la face du monde, tu sais...*

– Chlo’ ?

Je hochai seulement la tête, décidée à rester sur mes gardes.

– Tu essaies de me prévenir, c’est l’idée ? Parce qu’il me semble me souvenir que tu avais aussi tourné autour d’Adehan en quatrième...

Son visage se durcit, ses yeux noirs me détaillaient avec froideur.

– Je n’ai jamais su pourquoi tu avais coupé les ponts et ça me fait toujours chier, même après tout ce temps... Mais je préfère t’avertir : Adehan a également une réputation. Il est direct avec les nanas, si tu vois ce que je veux dire. On a passé une soirée tous les deux, une vraie caricature, genre « je ne

m'attache à personne, pas de relation établie pour moi, désolé... » Sauf si tu souhaites brader ta virginité et rien de plus. Considère-toi comme prévenue.

Je restai bouche bée. Je ne m'étais pas trompée sur Adehan, et elle ? La révélation n'avait rien d'agréable. Une fois de plus, la raison de la clause « P » comme platonique me revint en pleine figure : il embrassait – et plus – d'autres filles, mais pas moi ? Pourquoi ? En tout cas, il me traitait différemment. Cela faisait plus d'un mois qu'on « sortait » ensemble, pas une petite soirée en passant. Dommage, être à part ne me disait pas plus que ça, pour une fois. *Il faudra juste que je comprenne pourquoi*, me promis-je.

Marina m'attrapa par le bras et je grimaçai. Ma maladie étendait ses filets. Les douleurs musculaires et articulaires devenaient plus nombreuses. Rien de grave, à part quand on me secouait comme un prunier. Je relevai la tête et croisai son regard accusateur.

– Qu'est-ce que j'ai pu te faire ? Comment tu as pu balayer des années d'amitié... Tu me manques, grinça-t-elle, la voix tendue. Quand j'oublie que je t'en veux à mort, bien sûr.

Elle partit sans rien ajouter. Je n'essayai pas de m'excuser ou de lui courir après. À moi aussi, elle me manquait... parfois. Je n'avais plus personne pour me confier. Les fringues, le lycée, les ragots, les gens contre moi, la douleur qui rôdait, tenace... Mais c'était trop tard maintenant.

– Chloé ?

Adehan se tenait face à moi. Je serrai la mâchoire pour me contenir. Je devais vraiment avoir l'air mal, car il s'approcha aussitôt et me prit contre lui. Il n'avait encore jamais agi de cette façon. Mes bras se faufilèrent d'eux-mêmes sous sa chemise pour s'accrocher à son jean. Sans réfléchir, je le tirai vers moi et me pressai contre lui avec force.

Il répondit à mon étreinte sans se dérober, imprimant une main au bas de mes reins, l'autre épousant ma nuque, me cachant aux yeux de nos camarades. Rien que cette idée et le soulagement que j'en ressentis faillirent m'achever.

– Ça va mieux ?

Ce n'est qu'en entendant ses paroles que je réalisai que j'avais les larmes aux yeux. J'acquiesçai en silence. Le nez contre lui, j'essayais toujours de déterminer son odeur. Quelque chose comme... un truc boisé ou marin ? Je me racontais n'importe quoi. « Marin ? »... Pourtant je pensais immédiatement au grand large entre ses bras, peut-être parce qu'il me permettait de m'évader.

– Je te raccompagne ?

– Juste une seconde...

Je le quittai et me dirigeai vers les lavabos des filles, à deux portes de là. Je m'aspergeai d'eau froide et vérifiai si mon mascara dit waterproof l'était bien. Après plusieurs inspirations, j'émergeai des toilettes.

Je n'avais pas fait dix pas vers lui que je croisais un groupe de gars de terminale C. Je les connaissais par cœur, de gros durs qui me jetaient des blagues salaces à tout bout de champ. L'année précédente, j'avais rembarré l'un d'eux et je le payais encore. Il m'avait dragué en me regardant droit dans le décolleté d'un bout à l'autre de son monologue. Mon ego m'avait dicté que nous valions mieux, moi et mes seins. Mais le lourd était têtu. Un épisode dans les vestiaires me l'avait prouvé, même si je refusais de m'appesantir là-dessus.

Heureusement, Marc n'était pas dans le groupe cette fois-ci. Quand je les croisai, ils occupaient presque tout l'espace du couloir, dépliés en éventail pour m'obliger à passer entre eux. *Bande de porcs...* Un frisson douloureusement familier me descendit dans le dos. L'un d'eux en profita pour me frôler le cul de sa main. Toujours dans la finesse, il enchaîna par un « gag » éculé, et fit semblant de tousser en crachant en même temps un sonore :

– Salope !

Tous ses amis rirent bruyamment. Je poursuivis mon chemin sans un mot, appliquée à garder la tête droite. Quand mes yeux trouvèrent Adehan, son regard était rivé sur moi, ses sourcils froncés. Je me demandai une seconde si la clause en P était due à « ça ». Il ne pensait quand même pas que j'étais atteinte d'une chlamydia galopante ?

Il choisit ce moment pour franchir les quelques pas qui nous séparaient et attraper ma main, me tirant dans son sillage. Son geste me fit du bien : il ne me cachait pas, n'avait pas honte et assumait de traîner avec moi. Non, ce n'était pas l'origine de la clause, impossible. Pendant que je le suivais, heureuse de m'éloigner du lycée, je me laissais porter, heureuse de ne rien avoir à décider ou à supporter pendant quelques minutes.

Adehan

Une fois à distance du lycée, je lui sortis la déclaration qui tue, celle à laquelle aucune femme au monde ne pouvait résister – non, juste Chloé, en fait :

– Viens, je t’offre le plein de saloperies bourrées de sucre.

Je contemplai ma fée électrique avec aplomb – je l’espérais. J’avais dû procéder à l’ajout du « électrique », car elle était plus proche de la petite elfe sous acide que de la jolie nymphe douce et éthérée des contes. Par son côté survolté, déjà, mais aussi par l’électricité qui passait entre nous et ce qu’elle dégageait dans son aura.

Elle releva la tête, surprise, pour me regarder, moi. Pas à travers moi, à travers le lycée et ces cons, ou en mode « survie », lointaine et inaccessible. J’avais dû me retenir d’intervenir tout à l’heure, me demandant comment elle prendrait le fait d’avoir un copain « violent », mais j’avais regretté de ne pas pouvoir le faire. Elle savait que j’avais compris ce qui s’était déroulé sous mes yeux. Je pouvais m’en charger plus tard. Mais pour l’instant, elle restait ma priorité.

– Quel genre ?

– Cupcakes, croissants, tartelettes au citron ? Tout ce que tu peux manger ! Tu n’as rien avalé à midi, ajoutai-je malgré moi, ressemblant étrangement à une mère poule.

Elle fronça le nez, amusée.

– Carrément. Le grand jeu.

– Rien n’est trop beau pour tes yeux...

– Pitié, ne dis pas poupée, m’interrompit-elle. Et quand je me goinfre, c’est mes fesses qui sont concernées, par répercussion.

Elle rit et je pus enfin me détendre : mission accomplie.

– Bon, je note : pas « poupée ». Pourquoi pas...

– Pas « bébé » non plus, prévint-elle.

– Tu es dure en affaires.

– J’ai bien aimé ta sortie d’hier midi, peut-être un peu bateau, mais dans le contexte...

Il avait fallut qu’elle en reparle...

– Pour la « fée », je suppose ?

– Oui, c’est mignon. Un peu cucul, mais pourquoi bouder son plaisir ?

Je lui souris et observai son maquillage du jour. Elle avait décidé que le style grunge se devait d'être contrebalancé par quelque chose de... chatoyant ? Ses paupières et ses lèvres étaient donc mordorées. À chaque clignement, elle semblait briller.

– « Électrique ».

– Quoi ?

Je précisai sans la regarder.

– Quand je t'appelle dans ma tête, c'est « fée électrique », en entier. T'es toujours du genre survoltée.

Là, j'espérais vraiment qu'elle avait gobé mon histoire, car la réalité était tout autre – et gênante. J'avais sûrement contracté cette mauvaise habitude lorsque je m'étais rendu compte qu'elle avait tendance à m'électriser. Chose que je n'avouerais jamais à voix haute. *Elle serait capable de transformer cet aveu en arme de destruction massive, je la connais.*

– Je suis d'accord pour reconnaître qu'avec électrique, ça n'a rien à voir, remarqua-t-elle, son sourire s'élargissant. Et ça me plaît encore plus. Bien, ce point éclairci, tu commandes quoi, M. Salé ?

– Je chercherai le salé sur le menu, mais un *carrot cake*, ça reste mangeable si ce n'est pas glacé avec des kilos de sucre, grimaçai-je, réprouvant ces débordements.

Son visage s'illumina subitement.

– Je propose une tarterie, comme dans *Pushing Daisies* !

– Je vais finir par essayer de regarder cette série...

Nous montâmes donc dans le tramway pour nous rendre dans l'unique tarterie que je connaissais ; l'inconvénient de vivre en banlieue, et non à Paris même.

Chloé était plus calme et elle bavardait de tout et de rien. Si elle donnait le change, la crispation de ses épaules m'indiquait combien de cochonneries seraient nécessaires pour qu'elle aille mieux. Avec un peu de chance, elle reprendrait peut-être un kilo. Elle avait beau se planquer sous des vêtements toujours plus volumineux et originaux, ses jambes me semblaient de plus en plus maigres. Je n'arrivais pas à l'imaginer anorexique ou boulimique, mais j'espérais vraiment ne pas me tromper. L'idée qu'il me faudrait bientôt aborder le sujet frontalement s'imposa à nouveau à moi. Je ne pouvais pas retarder cette discussion juste par peur de la blesser. Il y avait quelque chose, je ne savais pas quoi, mais elle aussi me cachait un secret.

Adehan

À la sortie de la tarterie, il faisait nuit. Le froid mordit nos visages et nous piqua les yeux. Elle avait beau se lover contre moi, Chloé tremblait de tous ses membres. Chacune de nos expirations produisait des nuages de buée et j'aurais voulu aspirer celles de ma fée, à défaut de pouvoir l'embrasser. Si l'humeur de Chloé s'était allégée, une tristesse tenace l'accompagnait et ternissait les pourtours de son aura. Je l'avais remarquée depuis longtemps : les liserés noirs autour du technicolor exprimaient pour moi cette attitude un peu extrême, synonyme de dépression.

Pour autant, même à cet instant, avec son aura aux couleurs si tourmentées, bordée d'un bordeaux sale et de veinures d'un bleu sombre, l'Autrement devait œuvrer car je me sentais sensible à ma fée comme jamais.

Quand elle se blottit plus étroitement contre moi, je rabattis mon bras sur elle par instinct. Chloé marchait, tête renversée en arrière, absorbée dans la contemplation de la voûte étoilée au-dessus de nous – ce qu'elle pouvait en voir dans le ciel nuageux, tout au moins. Je m'appliquais donc à vérifier notre direction pour éviter les poteaux. Régulièrement, ses hanches tapaient contre moi. Chacun de ces contacts se répercutait en moi bien plus que je ne l'aurais voulu.

– Je te raccompagne ? proposai-je.

– Je suppose... Je paierais cher pour ne pas rentrer. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais je vais mieux quand tu es là, avoua-t-elle à mi-voix.

Je ne réagis pas. Petit à petit, elle laissait paraître ses sentiments et je ne pouvais y répondre comme je l'aurais aimé.

– Tu me dois encore une nuit, lança-t-elle tout à trac.

À sa tête, on voyait qu'elle avait extrait les mots aux forceps avant de s'étouffer avec. Je ne pus m'empêcher de sourire.

– Chloé...

– S'il te plaît, j'en ai besoin. Sois mon bon génie, d'accord ? C'est mon vœu, murmura-t-elle en se mordant la lèvre inférieure, osant enfin me regarder. La dernière fois, tu t'es enfui de la chambre où on devait dormir sous prétexte que je n'étais pas ta copine. Flash info : on est un couple.

Après un moment, je craquai et acquiesçai en silence. Chloé sourit, toujours un peu plus à gauche, fidèle à son tic. Son aura s'embrasa. J'aurais presque reculé pour admirer le tableau. Je me dirigeai vers la ligne de métro la plus proche, effrayé et amusé à la fois. Elle s'adapta à ma démarche rapide et sa main s'accrocha au dos de mon blouson. Je soupirai.

- Qu'est-ce que tu fiches ?
- Les filles pendues au bras de leur homme, c'est agaçant. Ta veste, ça ne la dérange pas, non ?
- Sauf que là, tu as l'air d'avoir 5 ans, contrai-je.

J'attrapai ses phalanges fines et les entrelaçai aux miennes, avant de glisser nos paumes dans ma poche dans l'espoir de réchauffer ses doigts congelés. Chloé se contenta d'avancer sans rien dire, timide tout à coup. Elle battait le pavé en cadence avec ses Vans. Je souris, passablement attendri par ce petit bout de chieuse.

Chloé

Une fois que nous fûmes arrivés chez lui, je me sentis étonnamment fragile et timide, alors que je m'étais une nouvelle fois clairement imposée. Je me demandais si notre statut de semi-couple m'autorisait à réclamer son lit ? Et si, du coup, il changeait d'avis ? À quoi ressemblerait un peu plus d'intimité ? Voire, beaucoup plus... Étais-je vraiment prête ou ma maladie me donnait-elle envie de faire n'importe quoi ? Je ne ressentais aucune inquiétude, simplement de la curiosité. Et de l'impatience. Aucun autre ne me semblait plus... fait pour moi, même si nous n'avions rien en commun sur le papier.

Il allait bien finir par m'embrasser, non ? Juste ça ! Vivement le triomphe de la légendaire faiblesse des hommes face au sexe ! Je ne m'étais jamais jetée à la tête d'un gars pour me débarrasser de la sacro-sainte première fois – contrairement à nombre de mes amies, dont Marina. Mais je ne souhaitais pas non plus me préserver : mourir jeune et vierge paraissait triste à pleurer.

– La chambre d'Adrian est contiguë à la mienne, si tu préfères...

Je l'interrompis, amusée.

– Non, vraiment pas !

– Chlo'...

– Rappelle-toi de ta grande déclaration : tu ne partages ton lit qu'avec ta chérie. Profite ! Je suis ta copine.

À la manière dont il se mordit les lèvres, il regrettait amèrement cette sortie. *Le pauvre... ou pas !*

– Ça ne change pas grand-chose, on a aussi instauré la clause « P », contre-attaqua-t-il.

– Pas à ma demande !

Je gardai pour moi le reste de la réplique : « Et surtout, ne te gêne pas pour changer d'avis ! ». Je ne disposais pas, ce soir-là, de mon culot habituel. J'avais pris trois antidouleurs en moins de quarante-huit heures et ce jour ne figurerait pas dans mon *top ten*. Si je n'étais pas *stone*, je n'étais pas non plus dans mon état normal.

L'impression d'être à vif, frottée au papier de verre m'avait poussée à surdoser un peu les médocs pour éviter de penser. Si les rumeurs, les quolibets et toute la pression subis chaque jour s'étaient estompés grâce à lui, l'image de la boîte toute neuve d'antidépresseurs trouvés ce matin dans l'armoire à pharmacie m'avait déprimée au-delà des mots. Je comprenais mieux la mine impassible de ma mère cette semaine. Je l'avais même aperçue en train d'attendre que son café passe – devant la machine éteinte !

Même si ce n'était pas simple, Adehan me donnait encore des raisons de me lever, d'aller au lycée et de faire semblant. À lui seul, il représentait pas moins de deux points dans ma liste. Il me dévisagea et martyrisa à nouveau sa lèvre inférieure, la mordant dans un geste automatique. L'envie de me substituer à lui pour ce petit jeu me serra la gorge. Comme sentir son odeur dans son cou, caresser l'attache de sa clavicule et remonter jusqu'aux os de ses mâchoires, dont j'aimais la forme un peu plus chaque jour... Ce besoin était physique, il m'était nécessaire de le connaître autrement. Les gens, les filles, tout le monde pouvait le regarder, lui parler ou le toucher. Moi, je voulais le cartographier.

Adehan arqua un sourcil :

- Chlo', tu rougis.
- Devine pourquoi, le défiai-je.
- Bon Dieu, tu n'es pas possible ! Je dois me laver, j'ai eu sport cet après-midi.

Je ne pus retenir un sourire. Adehan sembla gêné. Craquant. Je fondais complètement, ça devenait grave. Après avoir levé les mains en signe de défense, il recula lâchement.

- J'y vais. Et seul. Mets-toi à l'aise... mais ne fouille pas trop.
- Tu as peur que je tombe sur des revues cochonnes ?

Il ne fit même pas l'effort de me répondre. Devant le miroir, je contemplai ma tenue grunge, de nombreux tops superposés – déchirés, en prime – et une jupe en denim. Si, ce matin, l'idée avait l'air parfaite, ce soir je regrettais mon choix. Dans quel monde parallèle un homme pouvait-il être charmé par ça ? À part Kurt Cobain, s'entend. Adehan avait un côté « chiffonné » sur les bords, mais sans plus.

Je virai quelques-unes des couches supérieures de ma tenue, hésitai une seconde puis me débarrassai de presque tout, sauf d'un débardeur. Je fis dégringoler ma jupe de mes jambes et je conservai le shorty noir. Cela restait décent, mais sûrement assez moulant pour aider un peu. Enfin, j'essayai de discipliner mes cheveux après avoir passé une demi-heure à créer ce fouillis.

Les bruits d'eau se turent dans la pièce d'à côté et je sentis ma tension monter en flèche. Sans réfléchir, je me laissai tomber en tailleur sur son épais tapis, juste histoire de me calmer. Je posai mes pieds sur une malle en bois noir. Comme je m'ennuyais, je me mis à les bouger comme pour danser, pensant à Fred Astaire qui faisait des claquettes sur les murs dans les films.

- Mais qu'est-ce que tu fous ?

Je tournai la tête alors que je simulais un charleston – peut-être – et découvris Adehan à la porte de la salle de bains, me dévisageant, interloqué. Son rire éclata, brusque. Un frisson remonta aussitôt ma colonne. Je fermai les yeux. Et si je tentai de me mettre à la méditation ?

C'est le moment ou jamais de faire le vide !

Un bruit dans mon dos et une peau chaude épousa la mienne, me faisant sursauter. Je rouvris les yeux, étonnée de trouver ses jambes passées de part et d'autre de moi. Il riait encore et j'eus l'impression que, pour une fois, il était venu à moi sans se poser de questions. Je me lovai contre lui et fus accueillie par le cercle de ses bras. Mon cerveau en état de choc divagua avant que je ne puisse rien y faire :

- Je me demande quelle odeur tu as...
- Comment ça ?
- Eh bien... je te sens toujours sous quelque chose. Ton déodorant, ou le gel douche...

Je me tus, empêtrée dans ma phrase. Mes mots ne parvenaient pas à traduire mes émotions.

- J'attends, m'incita-t-il à continuer, attentif.

Il posa son menton sur le haut ma tête.

- J'ai envie de connaître ton odeur à toi, d'apprendre de toi ce que les autres ignorent.
- Pourquoi tu me dis ça maintenant ?

Je soupirai.

- Je ne sais pas... Marina m'a parlé de toi aujourd'hui.

Je trouvais cette raison plus facile à avouer que le besoin quasi animal dont j'étais parfois submergée en évoquant Adehan. Des désirs bruts, simples : sentir, toucher, goûter... m'approprier. Ses épaules contre moi se raidirent, mais il ne recula pas.

- C'est le moment où on vit notre première crise de jalousie ?

Je me dégageai un peu et caressai, à tâtons, la ligne de sa mâchoire, tandis qu'il était toujours derrière moi.

- Pas du tout. Je me demande encore pourquoi cette clause P... mais tu as été honnête, tu me traites différemment. Marina l'a confirmé. J'essaie de m'en contenter, même si...
- Même si quoi ?
- J'espère que ce n'est pas dans le but de conserver ma « vertu » ou quelque chose de ce genre.

Je sentis son sourire dans mes cheveux.

- Non, pas dans le sens où tu l'entends, rien à voir.

Je me calai à nouveau contre lui, résolue à profiter de cette proximité tant attendue.

- On peut se mettre au lit ?
- Chlo'... Tu es certaine ? soupira-t-il, la voix un peu enrouée.

Je lui aurais demandé de noyer une portée de chatons, il aurait paru aussi enthousiaste. Je n'allais pas m'y attarder : quand il oubliait de se méfier de lui-même, il venait à moi. Je tirai sur sa main et l'entraînai en me relevant.

Il souleva les couvertures pour que je m'installe. Ce geste bête me sembla plus romantique que s'il m'avait offert des fleurs ou ce genre de truc. Je dissimulai mon sourire et me décalai pour lui laisser de la place.

À peine allongée, je revins contre lui, ne lui donnant pas le temps de me repousser. Je pouvais sentir son appréhension sans la comprendre, son corps à nouveau tendu comme un arc. Surtout quand j'étais à moitié extatique, trop contente d'être enfin là !

– Bon Dieu, gémit-il.

Son souffle m'effleura quand il soupira, provoquant chez moi une délicieuse chair de poule.

– Tu peux toujours abandonner ta clause...

– Et la tienne, alors ?

Je tiquai.

– Quoi, la mienne ?

– Si je l'annule, il en ira de même avec la tienne, précisa-t-il.

Je ne pouvais pas le voir, mais j'étais sûre qu'il souriait. Ma clause... Je ne me croyais plus capable de tout arrêter. Puis je me raisonnai : j'allais sans doute avoir du mal, mais pas mon corps qui, résolument, me lâchait. Je secouai la tête sans rien ajouter. Ses yeux brillèrent, malicieux.

– Nous sommes d'accord... Tu ne voulais pas me « renifler » ?

– Dit comme ça...

Son bras apparut au-dessus de moi. Je pouffai avant de me lancer, maladroite. Je me détournai un peu pour me trouver au niveau du creux de son coude et j'inspirai profondément, les yeux fermés.

Je me forçai à me concentrer sur l'instant pour ne plus penser. Plus haut, l'odeur d'un savon – agréable d'ailleurs, un peu viril mais discret – dominait, mais là, vers l'intérieur du bras, c'était bien lui. Je réussis à démêler sa vraie odeur du reste. Imperceptible pour nous-mêmes, mais parfaitement unique.

– Satisfaite ?

– Ça se discute.

Il me poussa un peu et rit contre moi quand je revins me coller comme un aimant. Sa main se fraya un chemin sous les couvertures et caressa mes mèches folles, étrangement réconfortante. Dans le noir, avec le calme relatif qui s'installa entre nous, j'osai enfin :

– Pourquoi tu ne me dis pas ce qui nous empêche de nous embrasser ? Et pourquoi guéris-tu si vite ? À tous les coups, tu es réellement...

– Si tu reparles de vampire, je t'étouffe avec un coussin ! annonça Adehan, resserrant son bras autour de moi.

– Ça va, ça va... Je n'ai pas d'autre idée. Tu ne ressembles pas à un zombie, en tout cas.

Seul le silence me répondit. Je le sentais attentif, presque méfiant. La lassitude avait raison de moi et il devait jouer là-dessus, le sale type.

– Tu as prévenu ta mère que tu étais ici ? s'enquit-il au bout d'un moment.

Je songeai à mon bref SMS lors du voyage en transport en commun.

– Oui, je dors chez une amie.

– Tes parents ne semblent pas...

Il se tut, soudain mal à l'aise.

– Vas-y, l'encourageai-je.

– Étouffants.

Je secouai la tête.

– Tu l'as cherché un moment, je me demande ce que tu pensais en réalité... Non, ils sont un peu perdus. Je ne leur facilite pas la tâche, ces derniers temps.

Je devais les défendre. C'étaient de bons parents, rien de tout ce gâchis n'était leur faute.

Adehan resta immobile. Seule sa main parcourait encore mes cheveux.

– Cette phrase appelle des « pourquoi », tu le sais, n'est-ce pas ?

– Tout ce que tu fais ou es appelle des pourquoi, Adehan. Essaie de me faire confiance, quelle que soit la vérité... Je n'irai pas le répéter, ton secret sera bien gardé, je suis une vraie tombe, raillai-je.

La formulation exacte, dans ma tête, ressemblait à : « je serai bientôt dans une... », mais bref. Il se mura dans le silence et, persuadée qu'il m'ignorerait, je me résignai à dormir. Il y avait du mieux par rapport à la dernière fois : il ne me laisserait pas en plan, cette nuit.

J'enclenchai le décompte pour mon voyage au pays de Morphée, lorsqu'il reprit la parole.

Adehan

J'hésitai. Petit à petit, elle se détendait contre moi, prête à sombrer dans le sommeil. Je jouais peut-être avec le feu, mais je la sentais blessée par notre situation et ça me donnait envie de m'expliquer. Les règles manquaient de clarté mais, si j'avais bien saisi, nous ne devons pas développer auprès de l'Autre le lien qui allait nous unir avant de nous assurer de son attachement envers nous.

Nous n'en étions pas là avec Chloé, et j'espérais bien ne jamais franchir ce cap. Mais il y avait cette supplique : « Essaie de me faire confiance, quelle que soit la vérité ». J'avais retourné dans ma tête toutes les formulations possibles, quand enfin une alternative m'apparut, bien que boiteuse au possible.

– Si je te racontais... un conte, tu l'écouterais sans commenter ou m'interroger ? Juste une fiction, d'accord ? Rien de réel, insistai-je.

Elle demeura immobile.

– OK.

Je soupirai, soulagé qu'elle accepte cette mascarade. Il me restait à trouver un début d'explication...

– Dans ce conte, il y a des héros ? m'encouragea-t-elle.

– Non. Juste des gens... à part que... ces personnages ont une particularité : ils ne se blessent pas, ils grandissent, mais jusqu'à un certain point.

Un remue-ménage dans les draps me poussa à me taire. Mais elle se tourna seulement vers moi, s'installant confortablement, sans rien dire. Je plaçai ma main contre sa joue, pour sentir son pouls et déchiffrer ses réactions au fur et à mesure.

– Adehan ? J'écoute. Fais-moi confiance.

Je percevais l'empathie qui émanait d'elle. Je soupirai.

– Dans ce conte, des gens doivent procéder à un choix avant leurs 19 ans. Soit ils peuvent survivre... longtemps. Soit cela s'arrête là pour eux et ils perdent tout.

– Tout quoi ?

– Eh bien, leur vie.

Elle insista.

– Ils meurent ?

– Oui, même si je n'affirmerais pas qu'ils vivent au sens strict du terme avant ça. Ils se contentent... d'évoluer, jusqu'à ce fameux passage obligé.

Ses sourcils se froncèrent, mais les battements de son cœur restèrent réguliers, comme si elle réfléchissait.

– Longtemps comment ?

– Vraiment longtemps.

Allons-y pour les euphémismes, me moquai-je de moi-même.

– Et de quel choix tu parlais ? m'interrogea-t-elle. C'est pour ça que tu... Que les personnages de ce conte guérissent ? En attendant ce moment, rien ne peut les tuer ?

– Non.

– Ils ne peuvent pas tomber malades ou se blesser ?

– Non.

– Et si on les renverse ou on les écrase ?

Je souris.

– Tu deviens effrayante, tu sais ? Non, ça ne leur fait rien, ils se régénèrent.

Elle fronça à nouveau les sourcils. Sa voix me parut incroyablement distante quand elle me répondit :

– Mmh... Ça semble pratique.

Derrière mes paupières, le souvenir d'Adrian, la tête enfoncée dans l'allée après s'être jeté du toit, me traversa l'esprit. J'avais 12 ans à l'époque. Cet épisode restait aussi brutal et dur que ces foutus graviers sur la peau de mon frère, même des années après. Je préférerais continuer pour fuir cette image sordide.

– Puis survient le fameux choix, qui va les relier à quelqu'un.

– Comment ça ?

Le jeu d'un de ses doigts sur le col de mon tee-shirt s'arrêta et je me sentis bêtement déçu par ce minuscule détail.

– Eh bien... c'est le fait de trouver un Autre, homme ou femme, et d'être en couple.

Ces mots usuels, pour un acte qui, dans ma culture, liait deux personnes pour l'éternité, étaient parfaitement inadaptés. Cela pouvait à la limite décrire mes précédents flirts, mais cela ne pourrait

jamais convenir pour Chloé.

– Oh, murmura-t-elle, comme si certains éléments se mettaient en place pour elle.

– Si une relation reste anodine, rien de particulier ne se passe. Par contre, une fois que l'on a distingué une individualité du commun... il faut se montrer prudent, sinon on l'entraîne avec soi vers ce fameux pacte.

Chloé se releva sous les draps et s'appuya sur un bras. J'imaginai les questions déferler dans sa tête, comme si elles s'affichaient sur un écran d'ordinateur. J'essayai d'être le plus clair possible.

– Quand ils se laissent aller, leurs actions provoquent des conséquences pour ce qu'on appelle leur « Autre ». Et c'est là le vrai problème : dans cette tradition, ils se retrouvent à décider pour leur Autre et les poussent à accepter ce lien ou ils les rendent responsables de leur mort, quelque part. Aucune échappatoire, un poids lourd à porter pour être avec quelqu'un, non ?

Choquée, elle souffla :

– C'est ce qui se passe ?

Je me rendis compte qu'en disant à moitié les choses, je me simplifiais la vie, mais je pouvais aussi l'induire en erreur. J'étais trop lâche pour oser me montrer plus franc.

– Attends, je ne comprends pas, Adehan, murmura-t-elle. Ils ne peuvent dépasser leurs 19 ans s'ils ne sont pas... accompagnés, liés à quelqu'un ?

– Exact, confirmai-je.

– Et s'ils ne croisent personne ?

Je soupirai, un goût amer dans la bouche.

– Cela arrive forcément. C'est ce que l'on appelle « l'Autrement », ou peut-être parlerais-tu du « destin ». Dans le cas improbable où la rencontre n'aurait pas lieu, il y a des moyens pour y remédier, comme un genre de mariage arrangé...

Étais-je allé trop loin ? Lui avouer tout ça pourrait nous aider... ou précipiter la chute, avec un peu de malchance.

Je m'assis à mon tour, posai mes coudes sur mes genoux et me pris la tête dans les mains. Chloé se glissa de force entre mes bras et écarta mes paumes.

– Tu ne dis pas tout, vas-y, je ne peux pas comprendre si tu ne me laisses voir que les ombres de l'histoire, et pas la scène elle-même.

Mon hésitation fut plus longue mais je finis par reprendre, presque malgré moi.

– OK... Dans cette lignée, avant tes 19 ans, tu croises ton « Autre », comme nous l'appelons. Une

personne à part, qui t'est destinée entre toutes. À partir de là, il y a une force qui la replace sur ta route, encore et encore. Jusqu'à ce que tu admettes l'évidence et t'y attaches... Bien sûr, la réciproque est vraie.

Je réalisai à retardement que j'avais employé le mot « nous ». J'enchaînai donc pour essayer de détourner son attention :

– Dès lors, ils seront liés sans retour possible. Pour l'éternité. Si jamais ils se séparent, ils meurent, tout simplement.

Chloé m'interrompit :

– Et cela arrive si tu l'embrasses ? Euh, s'« il » l'embrasse ?

– Ça pourrait suffire à lier l'Accord, confirmai-je sans relever son lapsus.

Je mentais un peu, c'était plus compliqué. Normalement, un tel geste préluait à l'Accord, pas plus. L'Autre devait être conscient de ce dans quoi il s'engageait. Mais je connaissais Chloé, elle exigerait aussitôt plus de latitude entre nous et cela nous mènerait encore plus loin.

– « L'Accord » ? À chaque fois que tu expliques un terme, il en sort un nouveau, râla-t-elle.

– L'Accord conclut l'acceptation mutuelle de cette relation, c'est le moment où ils s'engagent l'un envers l'autre avant d'échanger le Sceau.

– Bon Dieu ! Quel « Sceau » ?

J'hésitai.

– Comme... un mariage, si tu veux.

– Je récapitule : les personnages de ce conte grandissent jusqu'à 19 ans sans pouvoir mourir ou se blesser. Là, ils doivent impérativement former un couple avec un ou une « Autre » et se mettre... « d'Accord ». Puis se marier en procédant à un Sceau. Sinon, ils meurent ?

Je ne m'étonnais pas qu'elle soit aussi perplexe.

– Quel est le problème, au fait, de se lier, si ça peut sauver le héros de la mort ?

Ma mâchoire se crispa douloureusement. D'un geste sec, je la forçai à reculer un peu.

– Il n'y a rien d'héroïque là-dedans ! Cela condamne une personne à prendre part à un destin dans lequel elle n'a rien à voir... et à se sacrifier juste parce qu'elle est amoureuse. C'est de l'égoïsme pur et simple !

Elle me fixa, choquée de ma véhémence. Je préférai m'arrêter, ne pouvant me résoudre à confesser des traditions que je désapprouvais et dont je me sentais pourtant responsable. Je n'étais pas le héros, à peine le pion d'un jeu trop grand pour moi, où on volait impunément le bien le plus précieux de son partenaire : sa vie.

– Si l’Autre est consentant, je ne trouve pas ça si terrible, vu qu’ils en décident ensemble... À moins qu’on ne lui force la main en faisant de la magie ou un truc comme ça ?

Je faillis en rire.

– Tu penses à une espèce de potion, genre Harry Potter ? Non, cela empêcherait l’accomplissement de l’Accord. Il doit être voulu en toute conscience par les deux. C’est le minimum, même pour des Désaccordés...

– Des quoi ?

– Désaccordés, je t’en ai déjà parlé : les mariages de raison.

– Et ça fonctionne malgré tout ? Je croyais qu’il fallait... être destiné ? hasarda-t-elle.

– Les Désaccords sont un type d’entente qui reste fragile. Cela nécessite une certaine vigilance, car si tu rencontres une nouvelle personne qui constitue un meilleur choix, un Autre plus indiqué, le Désaccord peut se rompre.

Elle secoua la tête après un silence.

– Je ne comprends pas. En quoi est-ce mal ? Personne n’est forcé de faire ça.

– Ce serait vrai si les contreparties n’étaient pas si grandes. On ne devrait jamais accepter de quelqu’un qu’il renonce ou se sacrifie par amour. Et l’Autrement, ou le destin si tu préfères, qui s’acharne à tout mettre en œuvre pour réunir le couple, cela te semble honnête ? Où est le libre arbitre dans une telle situation ?

Je regrettai aussitôt ma phrase, pourtant l’exact reflet de ce qui me terrifiait avec elle. Je tentais encore de déterminer ce qui nous liait, même s’il m’était impossible de nier ce que je ressentais. Chloé recula et je sentis ce retrait presque physiquement. Si elle décidait de me fuir, je comprendrais... Comment le vivrais-je, par contre ?

Chloé

Assise à la large table, je regardai Adehan s'agiter. Pour prendre un peu de recul ou faire descendre la tension entre nous, il m'avait proposé de venir boire quelque chose à la cuisine malgré l'heure tardive. J'essayais de trouver un minimum de logique à tout ça. J'aurais pu me convaincre qu'il mentait, mais n'y croyais pas une seconde. J'avais perçu une réelle colère quand il parlait de ce conte, où le « ils » était rapidement devenu « nous ».

En face de moi, Adehan nous préparait du café, aucun de nous n'assumant la tisane en mode grand-mère. Je triais les éléments du puzzle dont je disposais. Certains détails ne collaient pas, il me cachait encore des choses. Une partie de moi se voulait rationnelle et souhaitait lui arracher le fin mot de l'histoire. La seconde, bien plus midinette, avait retenu l'info capitale : j'étais donc une Autre potentielle, voire *son* Autre ! Et c'était pour ça qu'il ne m'embrassait pas ! Quelle fille ne rêvait pas d'être « l'élue » ?

Adehan paraissait mal à l'aise, il osait à peine me regarder. Sans doute me croyait-il vexée. Face à la déferlante de critiques concernant l'Autrement, l'Autre et tout ce système complexe, je m'étais effectivement sentie rejetée quand il était devenu évident que j'étais cette personne pour lui. J'avais eu l'impression qu'il regrettait. Mais l'angoisse au fond de ses prunelles avait éteint mes craintes, me révélant qu'il s'inquiétait seulement pour moi sans que j'arrive à cerner vraiment pourquoi. Consciemment ou pas, il tenait à moi, et c'était réciproque.

Je voulais bien croire à ses affirmations, pourtant jamais je n'admettrais que nous étions aveuglés par une force extérieure et son fameux « Autrement ». Ce qui s'était logé en moi à son contact, dans chacune de mes cellules endommagées par la maladie, c'était vrai. Et puis je n'avais rien vu de si choquant dans ses explications. Bien que tout ceci semble irréaliste, cela restait plus excitant qu'effrayant. *Dinde romantique, le retour ?*

– Tu ne peux vraiment rien me dire de plus ?

Il eut un vague geste de dénégation.

– Je pense avoir dépassé les limites...

Ses doigts jouaient sur la surface de la table de la cuisine, en verre blanc fumé et veinée de noir, dont son index suivait le dessin. Je le dévisageai par-dessus mon bol. Le regard que je lui jetai devait être assez clair, car il piqua du nez avant d'annoncer :

– Maintenant que je t'ai confié ça, j'ai aussi une question.

– Essaie toujours, proposai-je, sur mes gardes.

– Au lycée, qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Toutes ces rumeurs... Ton aversion pour Béatrice... Pourquoi évites-tu Marina comme la peste ?

Si j'avais ressenti du soulagement après avoir cru une seconde qu'il allait me parler de ma maladie, le tour pris par la conversation n'était pas plus fun, en fait.

– Chlo' ? Je me suis montré honnête, me rappela-t-il.

J'abdiquai en me frottant les yeux. *Comme pour un pansement*, m'encourageai-je. *Fais vite !*

– C'était il y a un moment. Marc Minaille, tu connais ? C'est le frère de Béatrice. Bref, ça date du début de mes absences. Les gens étaient jaloux, ils se moquaient, mais rien de méchant. À l'époque, je n'allais pas trop bien donc, au lieu de faire front, je me suis renfermée. Et puis j'ai changé. Je me suis habillée autrement. J'avais besoin de me sentir différente, jolie. J'ai mis des décolletés... Marc m'a draguée deux ou trois fois, mais je l'ignorais. Un jour, il m'a coincée dans un vestiaire. J'avais eu une très mauvaise journée, je l'ai rembarré plutôt méchamment... Et il a perdu les pédales. Il m'a sauté dessus et m'a embrassée de force, il me pelotait... J'ai eu vraiment peur. J'ai réussi à me dégager en lui donnant un coup de genou avant de m'enfuir. C'est ce qui a modifié toute ma vie de lycéenne.

Je relevai la tête et contemplai son visage figé. Si, dans mon esprit, le terme « fureur » s'accompagnait d'un bouillonnement et de colère, de cris ou de trucs brisés, je découvris qu'une tout autre version était possible... plus glacée !

– Continue.

Sa voix calme m'inquiéta presque. J'avalai ma salive et repris prudemment :

– Il a raconté à tous ses potes que contre un billet de vingt j'avais accepté... Tu dois pouvoir deviner. Et il s'en est vanté partout. Béatrice a commencé à me traiter de tous les noms. Elle n'arrêtait pas, relançait sans cesse de nouveaux ragots. Des garçons venaient me voir avec un billet... Ce jour-là, j'ai croisé Marina à la sortie du gymnase. Je me montrais déjà distante, mais elle m'a vue en larmes. Elle a dû comprendre que je n'allais pas bien et... Je ne crois pas que son intervention aurait stoppé les rumeurs, pourtant je l'ai mal vécu...

Je me rappelai l'expression de Marina, elle m'en voulait sûrement car je la snobais à l'époque, empêtrée dans ma trouille, juste après une séance de radiothérapie. J'étais vraiment au trente-sixième dessous ce jour-là, et elle ne m'avait même pas parlé... Pour cacher mon trouble, j'ironisai :

– En plus, c'est vexant. J'estime valoir plus cher.

Il paraissait choqué.

– Pourquoi tu n'en as parlé à personne ?

Effectivement, je devais sembler un peu folle. Mais ma radiothérapie expliquait ça aisément : la fatigue, la peur et la dépression, les effets secondaires, les longues absences à répétition... Le reste devenait anecdotique. Je n'avais aucun allié à l'époque et ma mère aurait pété un câble si elle l'avait appris. Je n'avais tout simplement pas le courage, rien que de penser qu'on porterait peut-être plainte, ce qui ferait toujours plus de dégâts au lycée, me propulsant en sujet numéro un des ragots en tout genre. Alors je n'avais rien dit. Devant mon silence, il insista :

– Il n'est pas allé plus loin que ce que tu m'as décrit, tu le jures ? Je peux lui rompre chaque os. Tu sais combien d'os compte le corps humain ? Plus de deux cents.

Son regard froid n'exprimait rien. Immobile, il me parut plus effrayant encore.

– Adehan ! m'exclamai-je, flippée par le naturel avec lequel il avait sorti ça... Je t'assure qu'il n'y a rien eu de plus.

Son visage s'assombrit et il secoua la tête, comme désolé.

– C'est grave. Pourquoi tu n'as pas couru chez le proviseur, bon Dieu ?! Tu n'es pas si timide, c'était le moment de te montrer grande gueule, merde !

Je grimaçai.

– C'est dingue, mais à ce moment-là, c'était le moins important de ce qui me tombait dessus.

Je préférerais en rester là, incapable de tout affronter en même temps. Adehan ne devait pas me voir comme une malade et si je lui racontais pour le cancer, il le ferait, c'était certain. J'avais besoin qu'il continue à me regarder sans pitié ni inquiétude.

– Et je n'en apprendrai pas plus ce soir, je me trompe ?

– Je suis crevée, Adehan... C'est loin, tout ça. Je fais avec. N'essaye pas de me venger. Je ne suis pas une princesse et j'ai failli castrer Marc, toute seule comme une grande. C'est pour ça qu'il m'en veut autant. Je refuse d'expliquer cette histoire à tous ces crétins et de passer pour une victime. Ces gens n'ont qu'à croire ce que bon leur semble...

– Ça ne me plaît pas, me prévint-il.

– Ne fais rien.

Ma voix inflexible me surprit moi-même. Il se frotta la nuque avant de faire un geste de la main.

– Allons nous recoucher, il est vraiment tard.

– Je ne déconne pas, Adehan, ne te montre pas violent pour moi. C'est gentil, cette manière de me défendre, vraiment. Mais tu aurais des siècles de retard ! S'il m'avait... fait du mal, j'aurais porté plainte. Juré, craché ! Je ne sortirai pas un truc classe du type « je gagne mes propres batailles », mais... je devrais, ça sonne trop bien en fait, réfléchis-je à voix haute.

– C'est bon, j'ai compris. Viens dormir, fée électrique, tu as les batteries à plat et dis n'importe quoi.

Adehan

Le lendemain matin, je m'étais levé à sept heures trente mais, le temps que ma fée se prépare, nous allions encore arriver bien en retard. Je n'avais pas besoin de dormir, je m'y étais seulement habitué. Par contre, Chloé allait avoir plus de mal à ne pas tomber la tête la première sur son bureau.

Pendant qu'elle se lavait, je descendis prendre un café. Dès mon entrée dans le vestibule, je perçus une tension dans l'air. Une envie de détalier me tarauda, mais je ne pouvais pas abandonner Chloé. Ma mère apparut dans l'encadrement du couloir menant à l'arrière de la demeure.

– Adehan, nous t'attendons dans la salle à manger.

Ah, c'était ça, le malaise. « Il » était rentré. Je dus me résoudre à la suivre. Chacun de mes pas était accompagné par le cliquetis des hauts talons de ma mère. Je me permis une courte pause sur le seuil pour évaluer l'ennemi. Ils étaient tous réunis, par paires, de part et d'autre de cette immense table ridicule.

Ma mère continua jusqu'à se positionner à la gauche de mon père. Celui-ci me contemplait fixement, comme s'il cherchait dans mes vêtements ou mon expression une réponse au problème que je représentais. Après une hésitation, je m'assis à côté de Bérénice, la moins dangereuse. En face de moi, Esther, l'Autre de mon deuxième frère, Aaron, semblait bien glacée pour une beauté du sud, malgré ses traits pleins et sa crinière brune. Elle évitait même mon regard. Aaron m'adressa un geste, mais je détournai les yeux, vexé de le voir réapparaître seulement pour un conseil de famille quand j'avais eu besoin de lui plus tôt.

Une seconde, je me demandai s'ils avaient découvert l'argent que je m'échinai à mettre de côté pour ma fuite. J'en étais à mille cinq cents euros et je pensais que la somme était assez importante pour gérer au moins plusieurs mois. Si je trouvais un job au black, cela pouvait peut-être suffire.

Oui, mais maintenant tu hésites à partir à cause de Chloé.

– Adehan, cela faisait longtemps, fils.

La voix grave de mon père résonna un instant dans la pièce. Son visage affichait cette rigueur solennelle qui imprégnait toujours chacune de ses attitudes, encore soulignée par son regard noir et ses traits durs. Il avait une expression perpétuellement digne, figée par des siècles passés à gouverner. Jamais je ne l'avais vu rire.

– Bonjour, père, ravi de vous savoir de retour parmi nous.

Je détestais ce ton cérémonieux, mais Adam Ataski ne souffrait aucune désinvolture. Enfant, j'avais tenté de le dérider... Erreur de jeunesse. Lors de ses absences, la seule différence notable était que, soudain, la maison devenait vivable.

Mon père hocha la tête, autorisant ma mère à s'asseoir. Le couple de mes parents datait d'une autre époque, un temps où les femmes demeuraient dans l'ombre de leur mari et marchaient au pas – ou le simulaient intelligemment. Il fallait ajouter à ça le caractère aride de mon père, et on comprenait l'unique rôle possible pour ma mère : temporiser au mieux.

Abel et Bérénice affichaient déjà plus de souplesse : le bénéfice des décennies écoulées et de l'évolution des mœurs. Si elle restait scrupuleusement en arrière, on distinguait l'importance qu'elle revêtait à ses yeux. Esther, de son côté, semblait indomptable. Silencieuse, elle ne faisait jamais de vagues, certes, mais personne ne pouvait l'atteindre. Surtout pas Aaron.

Je me surpris à espérer que mon couple avec Chloé – même s'il était un peu étrange – reflétait plus la société actuelle. Nous n'étions pas comme eux. Chloé n'avait rien à voir avec les femmes autour de cette table. Puis je réalisai l'énormité de cette pensée : je ne pouvais nous envisager ainsi.

– Bien, allons droit au but, annonça mon père. Ces derniers temps, nous nous inquiétons pour toi.

Je me forçai à demeurer impassible, et observai ses doigts jouant sur la table. Comme avec certains prédateurs, il valait mieux ne pas provoquer de confrontation oculaire.

– Je suis soucieuse, Adehan, tu te comportes de plus en plus comme...

Ma mère se tut, mal à l'aise.

– Adrian ?

– Oui, comme ton frère. Nous avons tous déploré sa perte. Cela n'arrivera pas deux fois. Tu es visiblement troublé, tout comme lui. Notre rôle est de te guider, reprit mon père.

Fidèle à lui-même, il dominait la conversation. Je fermai un instant les yeux et me composai un visage neutre.

– Nous allons recommencer cette discussion ?

Mon père tiqua.

– En fait, nous avons déjà eu cette « conversation », Adehan, entre adultes. Le Conseil a eu le temps de se réunir et de statuer, tout comme ta mère te l'avait annoncé. Nous sommes ici pour t'informer du résultat de cette réunion exceptionnelle et des...

– Sans m'y avoir convié ? le coupai-je, conscient de jouer avec le feu. Il ne fallait jamais, jamais interrompre mon père.

Effectivement, il me dévisagea avec un regard furieux. Ses yeux encaissés sous d'épais sourcils

semblèrent plus terribles encore.

– Oui, un enfant n’avait pas de raison d’y assister, je te le rappelle, lança mon père, moqueur.

Je devais calmer le jeu, et vite.

– Écoutez, il y a bien une Autre à mon école et nous avons entamé une relation.

Mon père balaya cet argument de la main.

– Et nous pensons tous que tu essaies de nous distraire, comme Adrian avant toi. Mais nous ne sommes pas idiots. Cette erreur nous aura au moins appris quelque chose. Tant que ton Accord et le Sceau après lui ne seront pas prononcés, tu seras sous surveillance. Les actions de ton frère Adrian restent une plaie ouverte pour notre communauté. Nous ne pouvons le tolérer.

Ma voix vacilla à peine quand je remarquai :

– Bien sûr, ce n’est pas la perte d’Adrian le problème, mais le fait de bafouer nos traditions au sein même de la famille du président du Conseil des Premiers.

Les pupilles de ma mère s’agrandirent et j’identifiai sans peine son émotion : de la terreur. Elle ouvrit la bouche, mais tout s’enchaîna trop vite.

Presque simultanément, un mouvement à ses côtés attira mon attention et, avant que j’aie pu tourner la tête, je heurtai violemment le dossier de mon siège et basculai à terre avec fracas. Une douleur irradiait du sommet de mon crâne jusqu’à mes orteils. Ma respiration, mon cœur, tous mes organes se figèrent, comme sous l’effet d’un coup de foudre. Je n’avais jamais expérimenté les chocs provoqués par les défibrillateurs cardiaques, mais j’aurais parié sur une similitude entre les deux. Le chaos était juste bien pire.

Quand mes yeux réussirent à faire la mise au point, je captai le regard de mon père au-dessus de moi. Il pouvait bouger à une vitesse impossible à évaluer, je le savais et j’en avais à nouveau fait les frais.

– Tu te serais montré moins insolent, j’aurais apposé la Marque plus gentiment. J’ai cependant pensé qu’une leçon s’imposait.

J’essayai de formuler un mot et m’étranglai aussitôt. Une tape ironique vint marteler mon torse, comme si on souhaitait faire passer une mauvaise toux. Abel, bien sûr. Derrière lui, Aaron semblait blanc comme un linge.

– La Marque n’a jamais été agréable, voilà pourquoi nous avons autant hésité pour Adrian. Ta mère m’en a empêché. Mais tu as du caractère et tu es mon fils : tu t’en remettras. J’attendrai le nombre d’années nécessaires pour recevoir tes remerciements à ce sujet, annonça mon père.

Le bruit de ses pas sur le marbre noir résonna avant de décroître. Je fermai les yeux, nauséux. Des bras s'appliquèrent à me rétablir en position verticale, prenant le risque d'être couverts de vomi, et sûrement de sang. Abel me souleva et me déposa sur mon siège. Ma mère arriva avec un verre. Secondée par Bérénice, elle me força à boire. Je m'étouffai en avalant le liquide amer.

Elle me présenta pourtant le verre à nouveau :

– C'est un remède ancien à base de plantes, il devrait t'aider à supporter le contrecoup. J'ai peur que tu ne sois pas totalement remis avant demain.

Je lus la culpabilité sur ses traits et serrai les dents, furieux.

– ... kklilavat, crachotai-je, essayant de former des mots cohérents.

– Attends un peu, Adehan ! Tu n'es pas en état ! Aaron, porte-le jusqu'au canapé du boudoir, c'est le plus proche.

Je soufflai, toujours faible.

– ...Ten... dez ! Att... en... dez, pass... ez...

Bérénice, prompte à aider, traduisit :

– Le petit veut comprendre ce qui lui est arrivé.

Aaron secoua la tête, il semblait désolé et je n'avais pas la force de repousser sa main qui tenait mon épaule. Son visage était tendu, ses cheveux longs coiffés en catogan soulignaient la puissance avec laquelle sa mâchoire se serrait.

– Je me demande si c'est aussi douloureux qu'il n'y paraît ? Il a plutôt bien encaissé, non ? remarqua-t-il, d'une voix presque fière.

– Pas trop mal, il s'est à peine vomi dessus, confirma Abel. Il a même gardé le contrôle de sa vessie !

Ma mère ignora mes aînés pour se mettre à mon niveau et me regarder dans les yeux :

– Ton père... enfin, nous avons décidé que nous ne voulions pas te voir t'évanouir dans la nature à la première occasion. Avec cette Marque, tu nous es maintenant relié et si tu t'enfuis, nous te retrouverons, une fois la famille réunie.

Ma mère buta sur ces mots : comment expliquer à son fils de 18 ans qu'il venait de se faire marquer comme du bétail ? La rage que j'en ressentis fut intense, mais pas autant que le choc précédent.

– Allez, portons-le là-bas, intervint Abel, j'ai squash dans une heure. Comme nous sommes contraints de vivre tous ensemble jusqu'au Sceau d'Adehan, je souhaite au moins profiter des

avantages du coin.

Esther était restée en retrait et je remarquai ses yeux bruns lançant des éclairs. C'était la première fois que je la voyais ainsi. Elle dévisagea un instant les autres, belliqueuse, puis secoua la tête quand nos regards se croisèrent. J'y lus... un regret. Elle partit pourtant sans se retourner, ses cheveux flottant derrière elle, de même que sa robe de soie pourpre.

Ma mère, de son côté, tentait de se racheter en présidant à mon installation, houspillant son aîné et sa bru à tour de rôle. Elle était enfin comblée, les siens rassemblés autour d'elle et son petit dernier trop frondeur enchaîné à cette demeure et à ses habitants. Son bonheur tenait à bien peu de choses...

Chloé

Récurée des pieds à la tête avec les luxueux produits d'Adehan, je me sentais propre comme jamais. Et un peu mec, mais bon, son savon et son shampoing exhalaien des fragrances à se damner. J'avais fini par enfiler un de ses tee-shirts à l'effigie de Bob Dylan et m'étais résolue à porter la même culotte. Ce simple inconvénient gâchait presque la sensation d'être nette, mais je n'avais pas le choix. L'idée de me passer de sous-vêtement, en jupe par ce froid polaire, ne me disait vraiment rien.

Je me remaquillai soigneusement devant une psyché, petite merveille Art déco. Je contemplai le résultat de mes efforts et tirai la langue à mon visage pâle. Peut-être un fond de teint plus foncé ? Me mettre aux UV alors que j'avais déjà un cancer me laissait dubitative, genre pied de nez débile au destin. Avant tout ça, je ne me maquillais pas encore, j'y étais venue devant l'ampleur des dégâts. Les cernes, les joues creuses... Pas besoin d'arborer le look cadavre avant l'heure. Depuis, les tutos maquillages de YouTube étaient devenus mes meilleurs amis.

Je retournai dans la chambre et aperçus l'horloge de la chaîne hi-fi high-tech. Pour le moment, nous n'étions pas en retard. Par contre, dans vingt-cinq secondes... vingt... trop tard. À cette heure, la cloche du lycée retentissait. Je séchais à nouveau, et j'aimais bien que mon « petit copain » – ce terme me donnait toujours autant de frémissements ! – en soit la raison, ça changeait.

Mais où avait-il disparu ? J'abandonnai l'exemplaire du *Roi Lear* volé sur sa table de nuit, ébouriffant un peu plus ma tignasse humide. Je cherchai du regard un gilet à emprunter, déjà transie de froid de bon matin.

Abasourdie, je me figeai. Une femme m'observait du haut de son mètre soixante-quinze. Elle ne paraissait pas surprise de me trouver là. *Un avantage bien déloyal, donc.* Sa stature m'impressionna aussitôt : elle était grande, mince et assez belle, dans le genre un peu glacé, à la Nicole Kidman. En somme, un peu trop pour une seule femme.

L'apparition rejeta une mèche blonde en arrière et avança jusqu'au bord du lit, où elle prit place. Elle croisa ses jambes, laissant voir, entre les plis d'une robe cache-cœur, un genou parfait. Je la dévisageai sans pouvoir m'en empêcher, fascinée. Elle me sourit, et je me repris enfin.

– Bonjour.

Lança la gamine apeurée. Ressaisis-toi, sérieux !

– Chloé, je présume ? Abel m'a dit que vous seriez ici. Il a toujours une oreille qui traîne, s'amusa-t-elle.

Je mis une minute à me rappeler qu'Abel était le frère d'Adehan. Les fameux frères aux noms bibliques... Puis une énormité me frappa. La voix d'Adehan en écho, qui m'affirmait pouvoir vivre « longtemps »... Non, impossible. Une simple coïncidence ou une blague d'un goût douteux.

– Je suis la maman d'Adehan. Je m'appelle Lilith.

Mes yeux s'écarquillèrent un peu plus. Elle n'était pas dans la Genèse, mais pas loin. Je me rendis compte qu'elle me tendait la main et avançai la mienne pour serrer ses longs doigts couverts de bagues.

– Pouvons-nous avoir un entretien ?

Je supposais que la question était purement rhétorique. Elle s'était déjà installée et je me voyais mal la planter là pour faire demi-tour. Je pris donc place sur le siège de bureau en cuir. Elle reprit aussitôt, ses yeux clairs toujours braqués sur moi.

– M'accordez-vous le droit de me montrer honnête envers vous ?

Je me raclai la gorge et tentai de retrouver une contenance. Enfin, j'acquiesçai. Impossible de paraître aussi cruche juste parce que je me trouvais devant M^{me} Ataski !

– Vous mourrez bientôt, n'est-ce pas ?

Je crus que ma mâchoire allait se décrocher.

– Adehan n'en a aucune idée, ajouta-t-elle. Rassurez-vous.

Je fermai une seconde les paupières de soulagement.

– Mais vous, vous savez pour notre famille.

Une fois de plus, je clignai des yeux. Comment avait-elle deviné ? J'ouvris enfin la bouche.

– Non, pas vraiment...

– Évitez de me mentir, d'accord ? Je suis presque sûre de ce que j'avance.

Je secouai la tête.

– Je ne vous mens pas. Adehan m'a seulement raconté un « conte ». Mais je pense que ça le concerne... vous concerne.

Elle sourit, attendrie. Tiens, voilà la première vraie émotion qui passait sur son visage.

– Bien, il a rusé. Je me demandais comment il avait contourné le problème.

J'hésitai avant de préciser :

– Ceci dit, je n’ai pas tout compris, certains aspects me déroutent.

À mon tour, j’examinai ses traits fins en quête de réponses. Ses iris trop pâles paraissaient usés par le temps. Adehan m’avait dit qu’ils se figeaient à 18 ans, mais sa mère approchait plus les... 37 ans ? Elle sembla étonnée, tout à coup.

– Vous cherchez mes rides ?

– Bon Dieu ! Vous lisez dans les pensées ? Pardon, je voulais...

Sa main se leva dans un geste apaisant.

– Je vous trouve bien plus polie que bon nombre des amis d’Adehan. Non, je ne peux deviner vos réflexions mais votre expression vous a trahie.

– Excusez-moi, c’est juste qu’il a parlé d’une étape définitive lors de l’anniversaire des 19 ans et j’ai rencontré Abel, puis vous...

De quelle manière pouvais-je formuler ma pensée poliment ? Si en plus de me découvrir au matin dans la chambre de son fils – fait qu’elle gérait étonnamment bien –, j’en venais à l’insulter, j’allais me faire jeter. Elle proposa d’une voix lente :

– Et vous vous demandez pourquoi nous n’avons pas l’air prêts à entrer en faculté ? Cela relève d’un choix. Le père d’Adehan, mon Autre, semble avoir dépassé la quarantaine. Par coquetterie, j’ai légèrement triché et parais un peu plus jeune. Vous connaissez les femmes ! Une fois le Sceau échangé, nous pouvons vivre éternellement, mais à chacun de décider de son allure. Je pourrais même rajeunir à nouveau si je le voulais. En ayant un garçon au lycée, il est plus raisonnable d’afficher un certain âge quand je dois rencontrer ses professeurs.

Entendre de manière aussi directe ce qu’Adehan s’ingéniait à ne pas me dire me fit un drôle d’effet. Son expression se fit curieuse.

– Pourquoi avez-vous cru Adehan quand il vous a expliqué ? L’Accord n’a pas eu lieu, je le lis dans votre aura. Comment vous a-t-il convaincue ?

À ses poignets, de fins bracelets noirs et blancs étincelaient. Des diamants, me semblait-il... les diamants noirs existaient-ils ?

– J’ai vu Adehan se couper et guérir, avouai-je. D’autres éléments m’ont amenée à accepter son histoire.

Comme la confiance qu’il m’inspire malgré toutes les zones d’ombre...

– Il a toujours fait preuve d’une telle maladresse, s’amusa sa mère.

– Une catastrophe ambulante !

Je souris à mon tour, me demandant ce qui se jouait en moi. J’étais... touchée. Et une complicité se

créa entre nous, légère mais réelle. Elle se leva.

– Venez, allons marcher dans le parc.

Déjà elle s'éloignait, alors je récupérai un plaid qui traînait sur le dossier d'un fauteuil (des Vans et une mini en jean, ça ne vous gardait pas au chaud !)

Je la rattrapai au bout du large couloir. Au passage, je contemplai les toiles épurées, où des lignes noires et blanches se succédaient selon un rythme régulier, apaisant. Enfin, elle ouvrit une porte que je détaillai quelques secondes. Le cadre de fer se dispersait en volutes et la vitre centrale se composait de différents verres d'une même teinte dont l'aspect changeait : trouble, poli, irisé... une magnifique mosaïque monochrome de blancs et de gris tirant sur le violet très pâle.

– Un artiste connu les a réalisés, m'apprit Lilith Ataski. Il représente un arbre stylisé. La généalogie et la famille sont des valeurs capitales pour nous.

Ne sachant si elle espérait une réponse, je gardai le silence. Un escalier à double circonvolution partait du large balcon bordant la façade arrière de la demeure au premier étage pour mener au jardin. La maison, sur le devant, paraissait de plain-pied mais, une fois derrière, on comprenait qu'un sous-sol enterré sur l'avant se retrouvait ainsi au niveau du parc qui s'étendait par paliers successifs jusqu'aux abords d'une forêt, tout au fond.

Un jardin baigné dans la brume. Je pensai aussitôt à un Versailles étrange, comme revisité par Tim Burton. Le silence qui y planait était irréel.

– Chloé, qu'est-ce que mon fils vous a dévoilé exactement ?

– Je vous l'ai dit, il a parlé de manière plutôt vague et en se contentant d'évoquer un conte.

– Alors, racontez-le-moi à votre tour.

Si sa voix était douce, elle n'admettait pas de réplique pour autant. Il y avait bien un air de famille avec un des membres de la famille Ataski que j'avais déjà rencontré : Abel. On trouvait chez eux le même calme, presque un retrait naturel. Cette femme m'apparaissait principalement comme une observatrice. Sûrement redoutable et d'une grande perspicacité, mais une spectatrice d'un jeu d'échec. Au contraire d'Adehan, qui ne passait pas son temps à jauger les gens de cette façon.

Sa mère s'assit sur un banc de pierre sculpté. Une chose qui aurait dû être en ferraille vu sa finesse mais qui, par un caprice étrange, avait été exécutée dans un matériau à l'origine brut et grossier. Je l'imitai, n'ayant pas d'autre choix pour éviter de demeurer au garde-à-vous devant elle. Un froid polaire remontait de la forêt, s'écoulant entre les allées d'arbustes. Mes bras se couvrirent de chair de poule.

Je m'appliquai à retranscrire l'histoire, minimisant au maximum les révélations d'Adehan. Mais en partie seulement, car j'espérais en apprendre plus grâce à cette technique et court-circuiter ainsi mon adorable « petit copain », un poil trop cachottier.

– Il s’est montré plutôt honnête, confirma-t-elle finalement. Comme je m’y attendais, il a préféré passer sous silence la partie la plus gênante de notre condition.

Elle me sourit gentiment, même si je décelai dans ce geste une pointe de dédain. Celui d’une personne ayant beaucoup – trop ? – vécu.

– De quoi souffrez-vous ?

– D’un cancer.

Je compris instinctivement que cet instant serait crucial. Quelque chose allait se jouer pour moi, ici, sur ce banc. Sur le ton de la conversation, elle enchaîna, son regard perdu au loin :

– Il n’y a rien que vous puissiez entreprendre, je suppose ?

– Plus maintenant... Comment l’avez-vous su ?

– Nous pouvons le percevoir. Le fait de disposer de tout le temps du monde permet d’apprécier justement celui imparti aux... Autres.

La majuscule au dernier mot me sembla implicite, comme si elle le prononçait différemment. Je gardai le silence. Apprendre qu’on pouvait lire ça en moi était difficile à encaisser.

– Adehan a évité de vous dire comment nous pouvions vivre si longtemps. Une vie prolongée à jamais n’est pas possible sans une certaine... contrepartie, reprit-elle.

Elle chercha mon regard et je me forçai à relever la tête, tentant de rester impassible.

– Allez-y.

Elle se redressa.

– Pour faire simple, cela s’apparente à un échange. Une vie pour une vie. Ainsi, notre famille peut conserver le fragile équilibre régissant toute chose. Il y a des siècles de cela, j’ai moi-même offert mon existence au père d’Adehan. Cela le terrifie. Il s’accroche à ses grands principes comme un enfant.

Elle secoua la tête doucement.

– L’amour est affaire de sacrifice. Cela sonne comme un glas terrible, j’en ai conscience. Vous devrez y consentir, et même à des choix plus déchirants, si vous aimez mon fils. Ce pacte vous fait perdre vos proches, il faut s’en détacher et se consacrer à son compagnon, accepter cette réalité pour le rejoindre... Vous y gagnez, en échange, l’amour, tout le temps du monde et une nouvelle famille unie et forte, éternelle.

L’orgueil qui perçait dans ces dernières phrases me perturba autant que cette avalanche de révélations. J’avais bien entendu les mots, mais leur sens global, par contre... L’expression d’angoisse sur le visage d’Adehan, cette nuit, était plus compréhensible à présent, tout comme sa

tirade sur « l'égoïsme ».

Je réfléchis un moment. Et si Adehan me fréquentait parce qu'il me savait condamnée ? Non, ça ne collait pas : dans ce cas, pourquoi refuser tout contact entre nous et repousser l'Accord ? Cela l'aurait, au contraire, arrangé. Il ne pouvait pas inventer tout ça pour gagner ma confiance et mieux me tromper, quand même ? Ceci étant, c'était bien le souci : je ne disposais que de son point de vue et d'aucun moyen de vérifier ses dires. Sa propre mère ne m'était d'aucune utilité : elle voulait forcément sauver la peau de son fils, ça semblait logique.

À sa place, comment aurais-je réagi si j'avais découvert tout à coup une porte de sortie à ma situation, même aux dépens de quelqu'un ? Lilith avait d'ailleurs sous-entendu que je deviendrais aussi immortelle. La version romantique où Adehan me distinguait, moi, car nous étions destinés l'un à l'autre, point à la ligne, me manqua.

– Chloé ?

– Lui et moi... c'est sa solution à tout ça ? Me sacrifier car il me sait condamnée ?

Je préférerais la vérité, moche et mesquine, avec un Adehan lâche, plutôt que de faire l'autruche. Elle me dévisagea, puis posa sa main sur mon bras.

– Non, je suis persuadée du contraire. Il n'en a pas conscience, je vous l'assure. Je vous propose des explications pour cette raison, pour vous aider à prendre position pour vous deux. Je vous parais terriblement froide, mais j'agis dans votre intérêt commun. Mon fils tient compte d'un paramètre inutile : vous ne vivrez pas une longue existence prospère, vous êtes vouée à partir rapidement et ce don de votre part me semble d'autant plus aisé. Il y a un aspect dont nous n'avons pas encore pu nous entretenir, mais...

– Mère !

La voix d'Adehan nous fit sursauter. Il dévalait les niveaux du jardin. Sa mère me lança un regard tendu, comme prise en faute. À son expression, je captai les petites lignes du contrat : je ne devais pas reparler de cette discussion. Je hochai la tête en signe d'accord silencieux.

Adehan se déplaçait d'un pas précipité. Son visage tourmenté me toucha et je lui adressai un sourire apaisant. Sans réfléchir, je me levai pour le rejoindre. Mes bonnes manières se réveillèrent, je fis volte-face pour prendre congé.

– Merci pour la conversation, madame Ataski.

– Nous avons été interrompues, mais je souhaite vraiment finir...

Je la coupai :

– J'ai saisi le sens général, merci. Je ne répéterai rien à Adehan, mais en échange, je veux votre promesse de ne pas lui parler de ma maladie.

Elle me fit un signe d'acquiescement alors que j'entendais la foulée rapide d'Adehan qui

approchait. Son expression se fit plus tendue encore. Elle observa son fils par-dessus mon épaule, à quelques mètres à peine, avant de me chuchoter très vite :

– Bien, mais je ne crois pas que vous ayez tout compris, au contraire. Nous devons vraiment...

– Chloé ! m’interpella Adehan, tandis que je continuais à la fixer, tentant de décrypter son inquiétude soudaine.

– Revenez me voir, d’accord ? Je ne lui dirai rien sur vous, promis.

Les mains d’Adehan encadrèrent mes hanches comme par magie, dans un geste à la fois protecteur et possessif, un peu brusque. Surprise, je perçus sa colère à peine voilée, ses mâchoires crispées. Un affrontement silencieux s’engagea entre sa mère et lui. Je caressai sa paume pour le calmer. Cela dut marcher, car avant de m’entraîner, il esquissa enfin un bref hochement de tête.

– À ce soir, mère.

– Adehan ! Te sens-tu mieux ? s’écria-t-elle derrière nous.

Il ne lui accorda pas un regard et jeta simplement par-dessus son épaule :

– Ne vous occupez pas de ça.

Pourquoi s’inquiétait-elle de son état ? La contraction de ses doigts autour des miens devint douloureuse. Alors qu’il me traînait derrière lui sans ménagement, sa démarche me sembla différente, comme s’il s’efforçait de ne pas boiter.

– Adehan, tu me fais mal...

Il ralentit aussitôt.

– Pardon.

Nous venions de passer un arc végétal nous dissimulant à la vue de sa mère, restée en arrière. Il s’arrêta si brusquement que je le percutai. Il me serra contre lui, me soulevant à demi, et enfouit sa tête dans mon cou. Abasourdie, je tentai de lui rendre son étreinte, les bras coincés selon un angle bizarre. Je m’agrippai à lui comme je pus, le temps qu’il se ressaisisse. Mon cœur accéléra, frappant à grands coups sous la surprise et un autre sentiment plus puissant, que je découvrais.

L’idée qu’il y avait peut-être une échappatoire, même si Adehan la refusait, me fit presque tourner la tête. Je pouvais survivre ?! Mieux, je pouvais vivre avec un homme qui comptait de plus en plus pour moi ? Mes doigts resserrèrent encore leur prise sur les siens.

Une seconde, j’y crus si fort que j’en aurais sangloté. Je n’avais plus besoin d’accepter de mourir ni de jouer la crâneuse face à cette fin si proche. Bordel, je le voulais tellement ! Mon corps usé et malade le pouvait-il vraiment ? Un instinct ancré en moi, de prudence ou de méfiance, je ne savais plus trop, se réveilla. C’était trop beau pour être vrai. Beaucoup trop.

En tout cas, il n'était pas avec moi par calcul, je ne demandais rien de plus. Quant à cette histoire de sacrifice... Si elle avait raison, je pouvais me permettre de donner ce qui ne me servirait bientôt plus.

Adehan

Notre lycée se profila au bout de l'avenue et je sentis les doigts de Chloé se crispier. La scène de la veille me revint, ces abrutis la traquant dès le portail, tous ces ragots, les messes basses murmurées juste assez fort pour qu'elle les entende... *Comment pouvais-je avoir l'impression qu'une semaine s'était déjà écoulée depuis hier ?*

L'effet d'Adam Ataski dans toute sa splendeur : il réussissait toujours à créer un plus grand décalage dans ma vie, quoi que je fasse pour vivre normalement. À peine de retour, il me marquait comme un gentil veau. Je subissais le contrecoup de la brûlure cuisante qui m'irradiait en pulsations régulières.

À nouveau, je me demandai où se situait la fameuse Marque. Au vu de la douleur, quelque part dans ma poitrine. Était-elle apparente ? Si je parvenais à marcher droit, je le devais uniquement à ma volonté. Ne pas vouloir laisser Chloé chez moi plus longtemps que nécessaire et sans protection était en soi une bonne motivation. Je m'étais bougé pour la mettre à l'abri, quoi qu'il m'en coûte, malgré ma vision trouble.

Une fois assez remis pour tenir sur mes jambes, je l'avais cherchée. L'éloigner était devenu ma priorité. Me servir d'elle comme paravent m'avait immédiatement semblé la pire idée possible : comment la mêler à une famille où on osait faire ça ? Et si mon père s'en prenait à elle directement ?

Après m'être senti nauséux dans le métro bondé, j'allais un peu mieux. J'attendais maintenant de ne plus percevoir le halo rougeâtre parasitant encore mon champ de vision. Ça ne pouvait pas rester ainsi, non ? *Espérons.*

À peine avions-nous dépassé la grille que son aura se ternit comme un ciel avant l'orage. Je tirai sur sa main pour la rapprocher de moi. Chloé me fit face, ferma les yeux et inspira un grand coup. Je compris tout de suite qu'elle comptait jouer la comédie : sourire, blaguer et décamper en fanfare, même si, au-dessus de sa tête, je lisais tout autre chose.

– J'ai histoire à l'autre bout du bâtiment et la pause de dix heures sera bientôt finie. On se sépare là... Dommage, je commençais à m'habituer à ne plus te quitter !

Sa voix trembla à peine. Belle composition ! Après un dernier sourire, elle me tourna le dos sur un clin d'œil. Voir l'aura ternie qu'elle arborait en s'éloignant le long du couloir me fit mal. Où se trouvait la symphonie ?

Sans réfléchir, je remontai à contre-courant la marée de corps, avec l'impression de danser en compagnie de partenaires qui n'en savaient rien. Je me dressai sur la pointe des pieds, chassai sur le

côté, esquivai... jusqu'à atteindre ma partenaire, elle. La main de Chloé tritura la ceinture de son blouson trop court, j'attrapai sa paume crispée et la calai contre la mienne. Elle tenta de me la retirer en se retournant brusquement, me poignardant de ses prunelles.

Je compris à retardement qu'elle m'avait confondu avec un de ces types.

– Ah, c'est toi !

Gêné, j'ironisai :

– Et à qui tu t'attendais ? Quel chanceux a droit à ce regard ? J'ai craint une minute que tu ne m'émascules.

– Personne. J'ai oublié quelque chose ?

– Chloé, Marc a-t-il...

– Non !

– Chloé ! Pourquoi semblais-tu prête à te défendre ?

Elle eut un geste incertain.

– Rien, laisse tomber, d'accord ?

Je me sentais d'humeur à sécher le lycée pour de bon et à aller « parler » à chacun des gars qui la traquaient. Devant son expression butée, je pris sur moi et restai muet.

– En route ! Nous allons être en retard. M^{me} Bourgeois n'est pas tendre, lançai-je.

– Hein ?

Je l'entraînai dans mon sillage. Quand je jetai un coup d'œil en arrière, son visage affichait la même incompréhension. Alors que je m'apprêtais à passer le seuil, Chloé freina des quatre fers et me retint de tout son poids – autant dire pas grand-chose. Elle secoua la tête, un brin paniquée.

– Jeune homme ? s'enquit une voix dans mon dos.

– Madame Bourgeois ! Je suis transféré dans cette classe à partir d'aujourd'hui. J'ignore si vous avez reçu un message de la part de la directrice ? La décision a été un peu subite et vous savez ce que c'est avec l'administration...

Concentré, je me sentais à l'aise dans mon rôle. Avec Curt, nous avons l'habitude de faire au moins une connerie de ce genre par an, et celle-ci me semblait plus que justifiée. L'exclusion qui suivrait ne m'inquiétait pas vraiment. *Profite, Chloé, c'est pour toi cette mascarade, souris !*

Devant la méfiance de la professeure, je continuai mon show sous les yeux d'une assemblée médusée. J'interpellai un pote, qui était dans cette classe, et complimentai M^{me} Bourgeois pour sa robe, avant de lui épeler mon nom. J'inventai au pied levé une raison à ma présence et allai jusqu'à me présenter à mes petits camarades.

En me retournant, j'obtins ma récompense : Chloé, encore plantée sur le seuil, riait dans sa manche, auréolée de couleurs dignes d'un Technicolor dernier cri.

Chloé

Je me retrouvai assise dans le bureau du principal avec, à mes côtés, le « transfuge » – un nouveau mot appris grâce à notre directrice – Adehan. Sa plaisanterie n'avait pas été du goût du chef d'établissement, soulignant une fois de plus le fossé qui nous séparait : perso, j'avais adoré.

Il avait tenu jusqu'à la fin de la matinée, m'escortant pour mes deux derniers cours. Fascinée, je l'avais vu mentir avec sérieux et prendre en note des leçons qui ne le concernaient pas le moins du monde. J'avais dégusté à sa juste valeur le divertissement, sous les regards curieux de mes camarades.

Puis M^{me} Bourgeois avait croisé la directrice. Une conversation plus tard, celle-ci débarquait en personne au self et nous ordonnait, furibonde, de la suivre. Malgré les protestations d'Adehan, j'avais fait partie du voyage.

Lorsqu'il était entré dans ma classe pour son numéro, je m'étais sentie tellement mieux. J'avais assisté aux cours, loin de mon attitude de zombie habituelle, m'amusant de ses blagues et remarques à mi-voix. J'étais bien en sa présence, presque... à ma place.

- Tu t'esclaffes dans ton coin maintenant ? Tu es folle ? railla Adehan à mes côtés.
- « Esclaffes » ? Et c'est moi la dingue ?! Tu parles comme un vieux.

Il grimaça mais n'osa pas répliquer. Et j'en profitai pour camoufler mon sourire idiot.

- Nos parents seront convoqués, selon toi ? m'enquis-je.
- Sûrement, approuva Adehan en bâillant... Aujourd'hui, ils ne seront pas surpris que je manifeste un minimum de rébellion.

Je me souvins de son expression dans le jardin et de la manière dont il m'avait serrée contre lui.

- Il s'est passé quelque chose, ce matin ?

Adehan me regarda comme s'il parcourait les lignes d'un livre, avec l'air absent ou absorbé que provoquait chez moi un bon bouquin.

- Mmh, j'ai été rudement puni. En conséquence, je vais renâcler quelque temps.
- Je ne suis pas certaine de connaître la signification exacte de « renâcler ».
- Résister, rechigner...

Discrètement, je vérifiai si je n'apercevais pas un bleu ou autre plaie sur lui, le mot « rudement »

m'ayant alarmée. Qu'entendait-il par là ? Et vu ses capacités de guérison, ils auraient pu le rouer de coups sans que je m'en rende compte. *Voilà, je m'inquiète pour de bon, maintenant !* Un frisson me remonta la colonne : il devait réellement boiter, ce matin ! Il pivota vers moi puis m'assura, d'une voix calme :

– Je vais bien. Et toi ? Tes parents en diront quoi ?

Je relevai la tête et le surpris en train de me dévisager. Presque par réflexe, je me composai un visage impassible.

– Euh... Généralement, ils s'attendent aussi à une légère rébellion. Si j'avais su que nous allions rencontrer la première dame du lycée, j'aurais évité de mettre cette jupe... J'enfreins sûrement les règles vestimentaires en vigueur.

Il étouffa un rire.

– Sans aucun doute.

Je levai les yeux au ciel, me retenant de pouffer.

– Hey ! Merci pour le soutien moral.

– Quoi ? Tu as effectivement tendance à porter des tenues...

Il haussa les épaules et se contenta de sourire. Je patientai en vain, avant de ronchonner :

– Et là, tu es censé déclarer : « mais ce n'est pas pour me déplaire ».

Adehan me dévisagea avant de secouer la tête, amusé... sans rien ajouter ! Son sourire s'élargit.

– Pas faux. Mais pas totalement vrai... En tout cas, cela ne me simplifie pas la vie.

La phrase était anodine, trop pour m'offrir une envolée de papillons ou une envie de sourire bêtement.

J'étais pressée de ressortir d'ici : ce qu'il avait fait pour moi était génial et j'aurais aimé le remercier. Mais surtout, après une matinée à ses côtés, j'étais maintenant convaincue qu'il fallait que je trouve un moyen de lui annoncer ma maladie, comme ça nous pourrions avancer et il arrêterait de fuir ce qu'il y avait entre nous. Sauf que le lycée n'était vraiment pas le lieu idéal pour parler de ça. Je n'allais pas le gribouiller sur une feuille qu'un prof pourrait intercepter ou lâcher ça tout de go au détour d'un couloir.

– Jeunes gens !

La directrice nous fit signe depuis son bureau pour nous demander de la rejoindre et je me relevai. Adehan me laissa passer devant en me tenant la porte. L'âge de ses parents expliquait-il ces manières désuètes ?

Après les remontrances d'usage, la directrice nous avoua hésiter entre un renvoi temporaire, lequel marquerait notre dossier et... je décrochai. Évaluer l'état de mes Vans me semblait somme toute plus intéressant que son speech.

- Mademoiselle Messenger ?
- Oui ?
- Votre implication dans cette mascarade ?

Je haussai les épaules et lui offris mon sourire le plus angélique. Une merveille d'hypocrisie, le genre à faire grimper aux rideaux n'importe quel adulte. Ça ne rata pas.

- Soit, une double punition sera donc appliquée.

Adehan se redressa à mes côtés.

- Elle n'y est pour rien ! Elle ne savait pas, elle ne m'a rien demandé, n'a rien encouragé... bref, laissez-la tranquille !
- Je l'ai mis au défi, le coupai-je. Pour... m'amuser.

Le regard sévère de la directrice revint sur moi, sauf que cette fois j'y lus une déception qui me gêna plus. Je me sentis nulle.

– Mademoiselle Messenger, je vous ai connue tellement plus intelligente. Les problèmes personnels n'excusent pas l'impolitesse. Cette surenchère gratuite à laquelle vous vous livrez actuellement n'est pas digne de la jeune fille que j'ai pu apprécier par le passé. Je vous offre trois jours pour réfléchir à votre comportement.

Un désagréable arrière-goût en bouche, je me retins, difficilement, de présenter des excuses pathétiques.

– Vos familles ont été appelées, vous devrez patienter en salle de permanence jusqu'à leur arrivée.

Je quittai les lieux sans attendre, toujours avec ce sentiment merdique de culpabilité qui me mit à moitié en rogne. De plus en plus consciente de la présence d'Adehan, je le devinai dans mon dos lorsque je traversai les bureaux de la direction. Même derrière moi, je pouvais à peu près le situer sans me retourner. *Peut-être le fameux « Autrement » ?*

– Nous devrions partir et nous faire un ciné. Je n'ai pas particulièrement envie de poireauter ou d'affronter ma mère, annonçai-je.

Il acquiesça.

– Ça me va.

Après quelque pas il proposa seulement : « Ciné et on avise ensuite ? »

– Ça me semble bien, approuvai-je.

– Tu m'en veux pour l'expulsion ?

Je haussai les épaules.

– Non, pas du tout. C'était une des choses les plus gentilles qu'on ait jamais faites pour moi.

Merci, vraiment...

Je l'attrapai par le manteau et le collai à moi, inspirant son odeur dans les mailles de son pull, entre les pans entrouverts. La chaleur de son corps, ses hanches sous mes mains... j'étais bien. Aucune douleur ou fatigue ne venait gâcher le moment. Adehan m'attira plus près et me cala sous un de ses longs bras. Sa taille faisait partie de son charme. Un îlot rassurant dans mon quotidien.

Nous avons de plus en plus de gestes tendres l'un vers l'autre... J'espérais vraiment qu'il finisse par déraper et m'embrasser dans la foulée. Et si je le tentais, moi, ce fameux baiser ? J'en arrivais à croire qu'il ne me rejetterait pas, malgré ces histoires d'Autre.

Quatorze heures allaient sonner bientôt et la plupart des étudiants étaient encore au self ou dans les snacks du coin. Le parvis était dégagé et je remontai la place en respirant profondément. J'avais lâché la main d'Adehan le temps de descendre les marches et aperçu ma mère qui avançait vers moi au pas de charge. Elle devait être proche du lycée quand la directrice avait téléphoné, ce n'était pas possible autrement ! Sans hésiter, je soufflai sans me retourner à Adehan :

– C'est ma mère. Je t'appelle, désolée.

J'accélérai aussitôt pour venir à la rencontre de celle, furieuse, qui me dévisageait d'un air sombre. Malade ou pas, je sentais un bon savon se profiler. Et je n'avais toujours rien pu dire à Adehan alors que le ciné ou le repas auraient été le tête-à-tête rêvé... *Et merde.*

Chloé

Ma mère, en face de moi, tentait de se lyophiliser en expulsant bruyamment des torrents de larmes. Je levais les yeux au ciel et m'appliquais à rester calme pour deux. L'une de nous le devait bien et elle ne semblait pas candidate.

– Maman, écoute...

– N'en rajoute pas ! Tu ne peux pas découcher ainsi et m'annoncer, la fleur au fusil, que tu étais en plus chez un garçon ! Tu te mets en danger, la psy m'avait prévenue que tu pouvais commencer à avoir un comportement à risque pour ressentir les limites et...

– Maman, c'est faux, arrête !

Je soupirai. Elle m'épingla du regard, furieuse.

– Je ne sais pas si tu es la meilleure juge ! Tu aurais pu répondre à ton portable pour nous rassurer, mais non ! J'apprends ton renvoi par la directrice, et là, tu allais quitter le lycée sans permission avant que j'arrive ?! s'exclama-t-elle, sa voix grimpant dans les aigus. En gros, tu te fous de nous ?

Je haussai les épaules, perdant petit à petit mon calme.

– Mais qu'est-ce que ça peut faire, on s'en fiche de ce renvoi !

Elle semblait hésiter entre hystérie et larmes, mais le premier l'emporta.

– Arrête de te servir de ton état !

– De mon « état » de presque morte ? Désolée de te décevoir, mais je compte bien jouer à fond cette carte ! Je n'ai que quelques mois pour tout connaître et ne rien regretter.

Un long silence accueillit ma déclaration.

– Je suis à bout, Chloé.

Je décidai de baisser ma garde, de la regarder réellement pour la première fois depuis des semaines. Ses yeux bruns étaient cernés et le pli de sa bouche laissait entrevoir une amertume bien installée. Je soupirai.

– Je le vois bien.

– Alors, on fait quoi ?

On aurait cru qu'elle me sondait sur le menu du jour. Méfiance, ça cachait quelque chose.

– Je ne sais pas... Je ne peux pas te promettre de rentrer dans le rang, de me montrer raisonnable... Cette maladie, c'est comme un coup d'accélérateur. Je me sens majeure, et j'ai besoin de ne pas partir bourrée de regrets, avec un journal intime rempli de remarques nostalgiques à gerber.

À son tour, ma mère sembla baisser la garde. Elle me dévisagea vraiment, s'attardant à son tour sur chaque détail.

– Est-ce que tu es encore... vierge ? chuchota-t-elle comme si elle osait un gros mot.

Je faillis refuser de répondre, puis me décidai à faire un compromis.

– Oui, grâce à mon ami, pas de mon propre chef. Je ne vois pas l'intérêt de protéger ce qui ne me servira jamais... plus tard.

Ma mère accusa le coup.

– OK, je vais essayer de me mettre à ta place, de quitter le clan des mamans... Je comprends l'importance de cette histoire d'amour. Surtout en ce moment, tu ne l'espérais sans doute plus.

Je grimaçai un sourire.

– Tu m'étonnes... Et puis tu as remarqué la tronche des gars dans mon service en onco ? Ceux de mon âge s'entend ? L'angoisse. Ceux du lycée, c'est à peine mieux... à part lui.

Elle hocha la tête.

– Pour autant, ne te jette pas dans le lit de n'importe qui. Toi qui refuses le pathos, ça irait clairement s'inscrire dans cette catégorie... Si je ne peux qu'imaginer ce que tu vis, pour moi aussi, il y a eu un premier. Et j'ai connu la déception cuisante lorsqu'un garçon se détourne et te laisse par jeu. S'il souhaite te préserver, il mérite sans doute ton intérêt.

Un silence s'établit entre nous, presque complice. Je ne parlais plus à ma garde-malade, aide-soignante, chauffeur, gouvernante et j'en passe, mais enfin à une entité proche de la maman, sans les leçons de morale, et ça se révélait assez sympa.

– Je suis d'accord, mais qu'il se préoccupe tant de ma vertu... ça craint !

Elle arbora un drôle de sourire, comme si nous nous trouvions sur la même longueur d'onde.

– Continue, je vais m'ingénier, pour encore une bonne dizaine de minutes, à ne plus – trop – être une maman. L'offre est limitée dans le temps, alors profite.

J'inspirai un grand coup.

– Honnêtement, certaines des filles du lycée se sont débarrassées du problème à la va-vite. Je n'ai jamais eu envie de les imiter. Même malade. Mais... avec lui, je suis dégoûtée de sa décision, ou de vivre tout ça si tard. Quelque part, je culpabilisais de lui coller une histoire triste avec une copine mourante. Je me disais que s'il apprenait pour moi, il devrait gérer ça, et que je devais le quitter avant qu'il s'attache...

Les révélations de Lilith me revinrent en mémoire, avec la grande discussion avortée que je souhaitais avoir avec Adehan. Je soupirai.

– Bon, c'est plus compliqué que ça, finalement... Je suis un peu paumée.

Elle eut un drôle de petit sourire en coin qui me permit de voir la femme derrière la maman, celle que je n'avais jamais vraiment croisée.

– C'est toujours comme ça.

Fidèle à sa promesse, elle m'écoutait sans juger, et j'appréciais. Peut-être paraissais-je naïve d'afficher une telle confiance, mais « l'Autrement » venait plutôt me conforter dans mes convictions, même s'il était impossible d'en parler.

– Et je ne jetterai rien aux orties pour pouvoir m'en vanter dans un journal intime, OK ? Ne panique pas et crois-moi.

– On « deale », comme disent les jeunes ?

– Ce genre de remarque te propulse directement au rang de vieille.

Sans tenir compte de mon intervention, elle continua :

– Si je te lâchais la bride et te faisais confiance à propos de... quel est son prénom ?

– Adehan.

Le prononcer pour la première fois chez moi, devant ma mère, et créer ce lien entre nous, me perturba. Notre histoire était plus tangible et cela m'émut... Je devenais vraiment pathétique. Ou romantique, mais ça restait la même idée.

– Donc, je te laisse juger de ta relation avec Adehan, mais tu me rends la pareille, OK ?

Je grimaçai.

– Ça pue le piège à plein nez.

– On effectue un bilan à l'hôpital chaque semaine. Tu n'arrêtes pas de refuser de t'y rendre, or nous devons contrôler tes reins et te dialyser régulièrement. C'est capital si tu souhaites continuer à aller le voir au lycée.

Je soupirai et me rejetai en arrière. Toujours ces vieux chantages. Je n'avais pas envie de me soumettre à leurs tests, tout ça était une perte de temps. Qu'allaient-ils trouver ? Plus de métastases,

mes organes flanchant les uns après les autres ?

J'étais épuisée, les antidouleurs défilaient sans effet, une plaque noire était apparue sur le haut de ma cuisse gauche sans raison, je la cachais bien et l'ignorais sous la douche. Bref, je gérais comme je pouvais.

– Chloé, s'il te plaît, martela-t-elle.

Je fermai les paupières, au bord des larmes, déçue de voir notre petite complicité réduite en morceaux si vite. Si je jouais le jeu, Adehan pourrait probablement venir ici sans passer par la fenêtre. On aurait cette conversation et j'aurais les bons mots pour aborder ma maladie, lui dire d'arrêter d'avoir peur...

Je serrai les mâchoires et acquiesçai enfin.

Adehan

Les bonnes nouvelles n'arrivant jamais seules, après m'être fait Marquer le matin, je me retrouvai convoqué par le Conseil des Premiers le soir. Notre Cour officielle se tenait dans un château racheté à un sang bleu ruiné. Il fallait un minimum de décorum pour « saluer la suprématie de nos lignées ». Heureusement pour nous, l'éternité offrait beaucoup de temps pour s'enrichir, et le pendant du Conseil des Premiers, représenté par leurs épouses, gérait en grande partie les investissements de la Cour pendant que les hommes statuaient sur les lois, les choses à faire ou non. Cela devait marcher, car si la moitié des immortels n'occupait aucune réelle fonction, notre système réussissait à les entretenir ainsi que ce château et tous les domestiques qui y travaillaient.

Le trajet pour s'y rendre nécessitait un peu moins de deux heures d'hélico – la Cour en possédait plusieurs –, dont un spécialement dédié aux Ataski pour relier la Suisse et le château où officiait le Conseil, rivé au bord d'un lac.

Les couloirs de bois ciré et de pierres apparentes se succédaient dans une monotonie détestable. Le château paraissait assez grand pour que toutes nos familles puissent y emménager pour revivre une parodie de Versailles. Abel y avait siégé juste après son Sceau, alors qu'Aaron n'aimait pas tout ça. Il y assistait seulement contraint et forcé. Il préférerait largement être actif, participant au maintien de l'ordre en cas de besoin, pour continuer sa petite vie tranquille, consacrée aux arts martiaux. Avec les années, les conflits s'étaient faits très rares, lui offrant une paix relative.

Enfin, on arriva dans la vaste salle principale aux plafonds hauts. Elle se trouvait dans la tour centrale de forme carrée, les autres étant rondes et ceignant l'enceinte extérieure. L'allure moyenâgeuse du château était encore accentuée par les candélabres disposés tout autour de la pièce, et les serviteurs en livrée finissaient de donner le ton. Tout ici avouait le temps enfui, qui sent le rance. J'avais écopé d'un ou deux Conseils par le passé, suite à des incartades, mais je devinais qu'aujourd'hui cela allait se jouer différemment.

Mon père contourna la table en arc de cercle et se positionna à sa place, à l'opposé de là où je me situais. Je remarquai qu'aucune chaise n'avait été installée. L'entretien ne durerait pas. Devant moi, une assemblée d'hommes entre 40 et 60 ans me dévisageaient en silence. La plupart avaient choisi de paraître plus mûrs au regard de leurs fonctions dans nos lignées, mais aussi par calcul : quelques-uns ne se contentaient pas du Conseil et faisaient partie de riches industries européennes. Ils avaient donc besoin d'avoir l'air assez âgés pour occuper une telle position.

Chacun des hommes en face de moi portait, à mon image, notre uniforme officiel. Il était le même pour tous, excepté dans les détails. On aurait pu, de prime abord, penser à de simples costumes trois-pièces, mais la longueur de la veste variait selon le clan, tout comme la largeur des revers qui se

croisaient haut sur le torse, laissant apparaître seulement le nœud de cravate, lui aussi d'une couleur différente en fonction du clan. Le mien était d'un joyeux... noir. Enfin, je me montrais injuste, nos revers étaient brillants pour ressortir sur le tissu mat.

Je me raclai la gorge. Par pur réflexe, je m'étais redressé et n'étais pas loin de bomber le torse, comme on me l'avait inculqué dès l'enfance : il fallait faire honneur à mon clan, sans quoi mon père me rappellerait nos règles à son retour. *Douloureusement.*

Dans la mêlée, je vis le visage d'Abel et de Tancrede, un de nos plus anciens représentants. Sa face burinée me souriait et je crus presque qu'il allait me faire un clin d'œil. S'il avait une compagne, c'était le seul homme de la pièce à n'avoir jamais eu d'enfant. L'infertilité ne semblait pas exister, et il était impensable de faire le choix conscient de ne pas faire d'enfants : la famille perpétuait la lignée ! Règle immuable. Je l'aimais bien pour cette raison, comme s'il résistait à sa manière. Il avait déjà su être présent pour moi, me prenant à part, veillant sur moi de loin ou me demandant de mes nouvelles à chaque fête officielle. Malgré son âge, il n'avait jamais levé la main sur qui que ce soit à ma connaissance, et je respectais ça.

Dans un silence religieux, on me détaillait. Enfin, Canaan entama la séance. Si mon père présidait le Conseil, Canaan tenait le rôle de second. Il le remplaçait quand Adam Ataski devait statuer ailleurs. Ou, comme aujourd'hui, si le sujet le concernait trop directement. Même si personne n'était dupe de ce manège, cela lui permettait seulement de feindre de ne pas s'être impliqué, rien de plus.

– Adehan Ataski, nous sommes ici pour qu'il soit vu par tous que ta sanction, suite à ta récente attitude de rébellion, a bien été appliquée. Adam Ataski, as-tu, conformément à notre vote, apposé la Marque sur Adehan ?

– Il en a été fait selon la décision du Conseil. Abel en est témoin.

Aucune émotion ne filtra dans sa voix. Il aurait tout aussi bien pu parler du temps et non de son fils, à qui il avait fait cracher du sang, couché au sol.

Voilà qui expliquait pourquoi nous avions fait le voyage à trois. Abel devait également se porter garant, en tant que membre régulier.

– Adehan Ataski, ce décret te reliant à ta famille assurera ta sauvegarde. Tu seras maintenu sous surveillance jusqu'à ton Sceau. Le retrait de la Marque se fera uniquement une fois le Conseil tranquilisé sur ton sort. Enfin, nous avons arrêté la mesure suivante : si tu n'étais pas Accordé d'ici à trois mois, un Désaccord serait prononcé. La jeune fille sera nommée selon les affinités observées de vos auras et dans le respect de vos lignées, précisa Canaan.

Mon père intervint à nouveau, sans se soucier du droit de réserve.

– Et ne crois pas que ce choix sera difficile. Une candidate est déjà pressentie.

Un nouveau silence s'établit. Je n'étais pas réellement surpris, mais je n'aurais pas pensé que mon père irait jusqu'à mêler le Conseil à tout ça. Il en était le chef, après tout, il pouvait donc agir comme

bon lui semblait et nous « protéger » des incursions des autres – s’il le souhaitait... tout était là.

Je baissai la tête, vaincu et amer. Les dents serrées, je tentais de ne rien laisser paraître.

– Tu as bien compris les différentes explications ? Est-ce clair ? me houspilla Canaan.

Je me concentrai sur le bras droit de mon père. Sa mâchoire trop carrée était crispée, comme d’habitude. Il ne devait plus s’en apercevoir. Ses cheveux grisonnants étaient clairsemés et ses yeux trop enfoncés dans leurs orbites n’avaient plus qu’une couleur bâtarde.

– Tout à fait, lançai-je d’une voix calme.

– Bien. Il a été porté à l’attention du Conseil que vous fréquenteriez une jeune femme, une Passante.

Cette fois-ci, je restai silencieux. Je l’avais affirmé à mes parents pour essayer de gagner du temps le matin même mais, s’ils voulaient la convoquer, nous allions avoir un sérieux problème : ma fée électrique avait trop de lumière pour ce monde de candélabres.

Abel remua sur son siège.

– Je l’ai rencontrée. Le lien entre eux est indéniable et il est, selon nos textes, à privilégier à un Désaccord, qui serait plus fragile.

– Qu’il en soit ainsi, opina Canaan, selon nos traditions.

D’une même voix, tous les hommes de la salle répétèrent ces derniers mots. Mon père me dévisageait d’un air sombre.

– Fils, s’il venait à nos oreilles que le processus tarde trop, que tu te soustrais à ton devoir ou désobéis à nos règles, un Désaccord aura lieu. Il sera ton juste châtiment pour tes incartades par trop réitérées. Tiens-le-toi pour dit. Tu peux disposer.

Alors qu’un vague assentiment s’élevait autour de la table, un serviteur se trouvait déjà à ma gauche pour me reconduire.

Je serrai un peu plus la mâchoire et m’inclinai, assez bas pour ne pas être battu comme plâtre, mais pas assez pour être réellement poli.

Chloé

Vu la tronche du médecin, il était évident qu'il cherchait la meilleure manière de faire passer la pilule. Être oncologue ne devait pas être un métier très cool, mais alors en oncologie pédiatrique... Le pauvre avait dû perdre un pari à la fac.

- Je vais rater mon épisode hebdomadaire de *New Girl* si je reste assise là toute la journée, attaquerai-je.
- Vos analyses sont inquiétantes. Visiblement, les morphiniques commencent à manquer...
- ... d'impact ?

Il hocha la tête.

- Nous n'aurons bientôt plus de solutions. Les dosages sont déjà hauts, on ne pourra pas vous proposer beaucoup mieux. Pas sans une hospitalisation continue. Sur une échelle de un à dix, à combien évalueriez-vous votre douleur, actuellement ?

Je le dévisageai et jugeai que ma réponse instinctive – « entre dix et cent » – ne nous servirait pas à grand-chose. Ces derniers temps, de petites douleurs se développaient tout autour de mon corps, comme une roseraie piquante, jusqu'à le comprimer. Je trouvais un peu plus de souffrance dans les replis de ma peau chaque semaine. Mais Adehan m'avait donné la force de gober des pilules sans moufter.

J'avais froid toutes les nuits et parfois, comme la veille, je craignais de fermer les paupières pour ne plus les rouvrir. Après deux semaines d'hospitalisation, une autre tache sombre était apparue en bas de mon ventre, en plus de celle de ma cuisse, et mes côtes se dessinaient de plus en plus. La dialyse et le reste n'y changeraient rien. Je commençais à faire de petites hémorragies bénignes sous la peau, des veines lâchaient un peu partout, rien de grave... pour le moment, tout du moins.

Bref, j'essayais de prolonger l'ultime round le plus longtemps possible, mais c'était bien le dernier. Et l'idée de le passer enfermée ici quand j'aurais pu rejoindre Adehan me rendait dingue. Nous n'avions même pas pu avoir la grande conversation que j'attendais depuis la discussion avec Lilith. Hors de question de faire ça par SMS ou par téléphone alors que ma mère campait quasiment dans ma chambre vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je devais voir Adehan. J'irais forcément mieux avec lui, et même dans le cas contraire, j'avais besoin de ça avant de me sentir encore plus mal. Profiter de lui, mais surtout le convaincre de prendre mon reste de vie tant qu'il le pouvait encore. *Mon Dieu, j'ai si peu de temps...*

Compte tenu de tout ça, quand ce gentil petit oncologue, à la mèche lisse et aux lunettes aux fines

montures Guess, m'annonçait que j'étais KO, la seule réponse qui me venait à l'esprit était : « Non, sans blague ? »

Je baissai la tête et me concentraï. Sous le bureau, il y avait du linoléum vert moucheté de jaune. Jaune citron. Le lino était composé de dalles d'un mètre sur un mètre. Les raccords se distinguaient à peine... sauf si on les fixait par peur de fondre en larmes.

– Chloé ? J'ai tenu à vous recevoir seule car je sais que vous souhaitez gérer votre maladie de manière autonome. Vous devez vous montrer honnête avec moi. Je dispose déjà de peu de moyens pour vous aider, alors laissez-nous vous rendre les choses plus simples.

– Plus simples ? crachai-je, la colère latente explosant enfin.

Il ne sembla pas s'émouvoir de mon éclat outre mesure.

– Moins douloureuses.

Je serrai les poings sur mes genoux.

– J'ai mal tout le temps et de plus en plus. J'ai froid. Vous n'avez aucune idée à quel point je me les gèle... Au vu de l'efficacité de vos pilules, je devrais essayer les Dragibus. Mais je fais avec, OK ?

Il me contempla un moment. L'envie de le frapper me titilla. Son air se mua en une espèce de bienveillance horrible et je réprimai un haut-le-cœur mental.

– J'ai une bonne raison de rester dehors. Elle vaut la peine de grimacer un peu. Alors je tiens encore le coup, et quand je n'y parviendrai plus... réservez-moi une chambre, OK ?

Il me dévisagea, toujours aussi calme, a priori habitué à gérer des patients qui passaient par les mêmes phases que moi. Il ne se laissait pas intimider comme d'autres. Alors que je me relevais comme un ressort pour fuir loin de cet homme trop perspicace, il rouvrit la bouche :

– Je dois vous rappeler que nous disposons de peu d'options. Si vous croyez pouvoir continuer ainsi, une dialyse hebdomadaire est nécessaire. Nous devons également contrôler votre foie de manière très régulière, il a grossi... Dans le cas contraire, Chloé, j'ai peur que nous ayons atteint l'étape de « réserver la chambre ».

En une fraction de seconde, je compris. Son visage imperturbable face à la tempête que je ressentais me fit l'effet d'une douche froide. Je repensais aux légendes grecques que me lisait ma mère dans mon enfance. Il avait déjà vécu tout cela et connaissait parfaitement notre destination. C'était lui mon batelier pour traverser le Styx, que je le veuille ou non. Je rengainai les armes et maîtrisai mon menton tremblant.

– Vendu, une dialyse hebdo et vous me fichez la paix, lançai-je en guise d'au revoir. Et j'exige le wi-fi quand je viens, ou au moins un abonnement au câble ! Si je regarde un foutu téléfilm de l'après-

midi de plus, je vais ménopauser, annonçai-je en claquant la porte derrière moi.

Adehan

Cela faisait deux semaines que je n'avais pas revu ma fée électrique. Je rongais mon frein chaque jour et en venais à me demander si Chloé n'invoquait pas, par son silence, sa clause « rupture ». Pourtant je n'arrivais pas à y croire. À moins qu'elle ne se soit lassée de notre simulacre de relation ?

Je relus son dernier SMS :

[Punition suite à l'expulsion :
voyage familial à durée indéterminée.
Je te recontacte.]

Quelqu'un avait dû écrire ça à sa place. Ça ne lui ressemblait absolument pas. Sans plus de nouvelles, je m'étais résolu à patienter. Pourquoi ne répondait-elle pas à mes textos ? Lui avait-on confisqué son téléphone ?

La réaction de ses parents à son exclusion me surprenait aussi. Ils la punissaient en la gardant loin des cours plus longtemps que nécessaire ? Quitte à lui faire rater les examens blancs qui devaient nous permettre d'évaluer notre niveau pour le bac ? La seule option logique que je voyais, c'était que ma mère avait dû lui dire quelque chose lors de leur tête-à-tête. Même si rien ne transparaissait après, elle avait peut-être donné le change ? Je me promis d'aller à son appartement dès la fin des cours.

Je me demandais continuellement ce qu'elle me cachait vraiment. Des difficultés familiales ? Une mère dépendante ou un père alcoolique ? Le décès d'un proche ? Ses parents paraissaient assez complaisants. Elle avait découché plusieurs fois et ils semblaient peu présents. L'impression d'avoir mis le doigt sur une évidence qui aurait dû m'apparaître m'agaça une fois de plus. *Pourquoi je ne parviens pas à assembler les morceaux du puzzle ?*

Assis à la table de la cuisine, je bâillai et tentai de me motiver pour assister à un cours de chimie sans intérêt. Mon portable vibra. Après deux essais infructueux – dont un qui faillit mal se finir pour le téléphone et mon café – je réussis à l'attraper. Le prénom affiché fit s'accélérer mon cœur.

– Hey, répondis-je, enrôlé par une émotion soudaine.

– Hey... Quel début pitoyable !

Sa voix me sembla différente, comme si elle sortait d'une belle crève. Nous étions maintenant au mois de mars et les températures tardaient à remonter. Une énorme grippe expliquait peut-être sa disparition.

- Tu as été malade ? m’enquis-je.
- Pardon ?

Je fronçai les sourcils en l’écoutant bafouiller, mais une quinte de toux confirma bientôt ma théorie.

- La grippe ?

Elle hésita une seconde.

- Oui, plus le déplacement dans ma famille...

Comme elle restait silencieuse, je relançai la conversation sur un sujet plus général.

- On se voit au lycée ? Je ne t’ai pas croisée ce matin.
- J’étais fatiguée, j’ai fait la grasse mat’, mais je suis en route. On fera quelque chose ce soir ?
- D’accord, je t’attendrai à dix-sept heures à ton casier.

Est-ce que ça s’entendait que je souriais comme un crétin ?

- On dirait un film américain. Conclusion : ça craint, râla-t-elle.
- Habille-toi en *cheerleader*.
- J’ai encore un peu de fierté, rétorqua-t-elle avant de raccrocher.

Remotivé, je ressortis de mon sac les cours de chimie et bâclai la fin du devoir à rendre dans une heure. Puis je me brossai les dents, fouillai un moment dans le chaos de ma chambre, bien décidé à porter un des pulls en grosse laine qu’elle semblait apprécier. *Non, je ne suis pas pathétique...*

Dans le miroir de ma salle de bains, la Marque couleur bronze se détachait du grain de ma peau en luisant faiblement sur mon pectoral. Je grimaçai par réflexe. Si, un jour, Chloé voyait ça, elle croirait que je me prenais pour un de ces types qui voulaient mettre en avant leurs pecs.

Je ne pardonnerais sans doute jamais ça à mon père, tout comme son dernier piège en date, une semaine plus tôt, qui avait attisé mon amertume. Un magnifique coup de semonce qui avait fini de me voler mes illusions suite à la réunion du Conseil...

J’avais été sommé d’assister à un grand rassemblement à la Cour, où tout le gratin devait se pavaner. Mon père, en sa qualité de leader, devait y figurer en bonne place, comme sa descendance. J’avais même dû enfiler mon costume officiel.

Au début, tout m’avait paru normal : une armée de snobs immortels parlait d’un air détaché d’une époque révolue. Cela faisait déjà des décennies que ces pantins se plaignaient du monde auquel ils s’accrochaient comme des parasites. Je m’étais laissé aller à imaginer Chloé au milieu de tout ça,

avec ses tenues loufoques, son maquillage étrange et sa langue bien pendue. Quand ma mère s'était approchée de moi avec sa mine de conspiratrice, j'avais compris le piège : à ses côtés, Delhila, une « noble » selon nos traditions, était apparue comme par enchantement. Je ne l'avais pas fréquentée depuis longtemps, et nos relations restaient cantonnées aux mondanités que l'on m'imposait. Ma mère procéda à des présentations inutiles et je ne pus ignorer que l'aura de Delhila s'éclaircit quand elle me serra la main. Elle comportait beaucoup d'ocre, de doré et de brun, le tout organisé en des entrelacs dignes des plus belles tapisseries. L'exact contraire des fulgurances colorées et chaotiques de ma fée. Aucun pourtour noir n'était visible, pas d'état dépressif à l'horizon comme chez Chloé.

J'avais relevé les yeux et croisé le regard inquisiteur de mon père quelques mètres plus loin. Le message était clair : trois petits mois pour m'Accorder ou on avait la « solution » pour moi. Le choix Delhila. Devant le sourire froid qu'il avait affiché, j'avais dû me contenir pour ne rien faire de stupide.

Je fus contraint de passer une partie de la soirée avec Delhila et je dépérissais d'ennui tant elle était guindée et conforme à nos traditions en tout point. Au buffet, elle n'avait avalé que des canapés de concombres et des radis. L'image de Chloé enfournant un *cupcake*, souriante, s'était sans cesse interposée entre moi et Delhila, tellement plus sophistiquée. Cette dernière était sans doute plus jolie, avec son physique classique, assez policé, un peu comme Bérénice : blonde, une bouche pulpeuse, aucun excès de maquillage, des vêtements neutres... Rien qui m'intéresse, malgré tout. Les femmes autour de moi auraient pu surpasser la beauté de Chloé, elles n'étaient pas elle, quoi qu'il en soit.

Dès l'atterrissage de l'hélicoptère, à notre retour en France, le bras de ma mère s'était enroulé autour du mien.

– Juste pour te signaler une solution « bis », car il en existe bel et bien. Tu as seulement trois mois devant toi, et une semaine est déjà passée. J'aime beaucoup la mère de Delhila, je serais ravie de lier nos deux grandes familles. Si tu ne souhaites pas « entraîner » ta Chloé avec toi, comme tu le dis souvent, choisis-la. Je te donne une chance, mon fils. Mais si jamais, malgré tout, tu tiens tant à cette Chloé, je sais quelque chose sur elle qui pourrait tout simplifier. Elle m'a demandé de garder ça pour moi mais vu les circonstances...

Ma réaction fut instinctive, violente.

– Ne me parle pas d'elle, la coupai-je. Je refuse toujours de t'adresser la parole, rien n'a changé.

Sur ces mots rageurs, je la plantai à la descente de l'hélicoptère, m'éclipsant pour de bon après avoir rempli mes obligations de gentil petit chien. L'idée que Chloé lui avait confié quelque chose à elle, alors qu'elle qui se montrait d'ordinaire si secrète, et que ma mère la trahissait en voulant me le répéter...

Une seconde, je repensais à l'argent qui traînait dans ma chambre, devenu inutile à cause de cette foutue Marque. J'avais trop attendu, passé trop de temps à m'organiser, à me rapprocher de Chloé... La punition portait un nom : Delhila.

– Delhila a autant besoin d'un Autre que toi ! Et c'est la même chose pour cette Chloé ! me cria encore ma mère alors que je m'apprêtais à franchir le seuil de notre maison. Si rien n'a évolué, je prends rendez-vous dans un mois !

Même si je savais que mon père m'aurait roué de coups pour un tel geste, une envie furieuse de faire un doigt d'honneur ou de hurler une injure me tordit les tripes. J'avais rarement détesté à ce point ma famille.

Chloé

Installée derrière un paravent, je contemplais à bonne distance l'entrée principale du lycée et les silhouettes de mes camarades qui avançaient, pour la plupart, par grappes compactes. Puis je distinguai Adehan. Il s'engouffra dans le hall rapidement, un peu débraillé et décoiffé comme à son habitude. Un pincement d'impatience me serra le cœur, soulignant le manque de lui, bien présent. Un coup de vent avait fait voler le bas de son caban et j'avais remarqué son pull torsadé, celui que j'adorais. L'avoir entrevu me suffisait : ma décision affermie, je m'éloignai.

Devant chez les Ataski, je cherchai le courage nécessaire pour sonner. Enfin, je me lançai, de peur qu'on ne repère, plantée sur ce seuil depuis dix minutes. Le bruit de la sonnette se répercuta dans le grand hall, que j'apercevais à travers la porte en verre flouté. La silhouette de Lilith se dessina derrière la mosaïque. Elle ne se montra pas surprise de me trouver là, contrairement à moi. Je m'attendais à être accueillie par une soubrette ou un majordome. Engoncée dans les plis multiples d'une robe magnifique, un peu Années vingt – qu'en bonne fan de mode, je contemplais, rêveuse –, elle me sourit. Pendant une seconde, je me demandai si sa tenue était une imitation rétro ou si elle était effectivement d'époque... comme la propriétaire.

Elle s'effaça pour me laisser entrer.

– Bonjour, Chloé, je suis ravie de vous revoir. Allons à la cuisine. Un thé, un café, autre chose ?

Je me décidai à suivre mon plan, quitte à me montrer impolie.

– Je suis désolée, je n'ai pas le temps. Je dois retourner au lycée avant le dernier cours.

Elle me dévisagea un moment, puis finit par hocher la tête.

– Vous m'avez dit, lors de notre conversation dans le jardin, que je pouvais lui donner ma vie. Et ça me semble... OK, attaquai-je, maladroitement.

Ses yeux se fixèrent au-dessus de moi, comme le faisait si souvent son fils, et j'hésitai à l'interroger à ce propos avant de me reprendre. C'était à Adehan de m'expliquer ce tic, pas à elle !

– Vous arrivez à la fin de votre passage.

Ma gorge se serra, mais j'acquiesçai.

– Comment fait-on ? Pour s'Accorder ou donner sa vie, quoi ?

– Il n'existe pas une « manière » unique. Dans certains cas, l'Accord se conclut par une cérémonie

officielle, par exemple pour les Désaccords. Parfois, des mots ou des promesses sont échangés... Mais normalement, nous cantonnons ça au Sceau, l'équivalent de vos mariages. Cela peut aussi être des gestes, comme s'embrasser ou un rapprochement plus... physique. Au préalable, il doit y avoir eu un dialogue qui préétablit votre volonté de vous engager, afin que cela soit clair pour vous. Chacun doit y consentir profondément.

Je clignai les paupières, perturbée.

– D'accord, merci madame Ataski. Je vais y penser.

– Nous devrions prendre un peu plus de temps, Chloé. Je crois qu'il vous faut saisir la situation dans son ensemble...

– Merci, mais je suis réellement en retard !

Je m'excusai à peine avant de décamper. Sur la route du lycée, je réfléchissais. Adehan pouvait se montrer assez têtu, mais il avait trouvé une adversaire à sa taille. Après lui avoir couru après, j'étais prête à faire le pas qui semblait le terrifier. Une fois qu'il saurait pour moi, il changerait forcément d'avis. *Espérons ?*

La sonnerie annonçant la fin des cours retentit sans que j'aie conçu de discours fun et non geignard, pour dire en somme : « Eh, je suis condamnée, on s'embrasse ? C'est OK pour moi, t'inquiète ! » J'essayais de me rassurer et d'ignorer la pression qui montait petit à petit. Les mots me viendraient une fois que je serais face à lui.

En apercevant sa silhouette au bout du couloir, je sentis un mélange de joie et d'appréhension se disputer en moi. À ma grande surprise, il me rejoignit en un battement de paupières, et le choc quand il me percuta en me soulevant, serrée contre lui, me fit rire. Je m'accrochai à son pull et inspirai son parfum à plein nez, les yeux fermés. Mes bras l'entourèrent avec une force que mon corps ne devait pourtant plus avoir, portée par la présence de cet homme. Il m'avait tant manqué !

Adehan

Nous nous dirigeons ensemble vers la sortie et je ne pus m'empêcher de penser à ma réaction quand je l'avais retrouvée. J'avais failli l'embrasser à pleine bouche, mais un reste de bon sens m'avait retenu in extremis. *Vraiment in extremis, d'ailleurs !*

Alors que nous allions quitter le lycée et son hall austère aux larges dalles de grès, la directrice traversa en trombe le couloir devant nous. Ses talons claquaient et elle arborait l'air sévère dont elle était coutumière. En nous apercevant, elle s'arrêta.

– Jeunes gens, contente de vous voir ailleurs que dans mon bureau !

– Nous cherchons une idée pour vous rendre visite au plus vite, rétorqua aussitôt ma fée, la bouche en cœur.

La directrice la regarda avec une drôle d'expression, comme radoucie.

– Mademoiselle Messenger, il est bon de vous savoir parmi nous. Nous commençons à nous inquiéter. J'ai cru comprendre qu'aujourd'hui était un jour de fête, joyeux anniversaire. Cela représente une belle...

– Merci, madame, c'est gentil d'y avoir pensé ! la coupa Chloé de manière vraiment impolie. Nous sommes plus de huit cents entre ces murs, j'apprécie ! Alzheimer n'aura pas votre peau facilement ! Elle tira sur ma main avec force et passa devant la directrice sans façon. J'atténuai un peu cette sortie par un signe de tête, renonçant à intervenir.

Une belle quoi ? Qu'avait-elle voulu dire ? En y réfléchissant, voir la directrice d'un établissement de cette envergure capable de retenir la date de naissance de tous ses élèves paraissait peu probable. *Bizarre...* Sa voix s'éleva encore dans notre dos :

– Fêtez bien cet anniversaire, mademoiselle Messenger, c'est un cadeau !

Dès que nous nous fûmes éloignés, je la relançai :

– Anniversaire ?

– Elle a bousillé ma surprise ! J'aurais pu jouer sur ta mauvaise conscience un moment si tu l'avais oublié.

– Si tu m'avais prévenu...

– Je t'ai manqué ? Chloé l'indispensable, l'irremplaçable...

Je souris et la coupai :

– L’indécrottable, l’insupportable...

Elle me tira la langue comme une gosse.

– Je préfère les miens.

– Quel âge, 17 ans ?

– Oui. Je ne pensais pas finir si âgée, mais même les meilleurs sont passés par là : Janis Joplin, Kurt Cobain ou Amy Winehouse...

Ce jour-là, elle s’était teint les paupières en bleu électrique, comme ses cheveux. Elle repéra mon regard braqué sur sa tignasse.

– Temporaire ! Ça disparaît en deux shampoings, c’est prévu pour les raves, normalement...

Nous longions l’esplanade devant le lycée. La plupart des élèves étaient déjà partis. Les fontaines éteintes donnaient un aspect un peu irréel à l’instant. Le froid était moins piquant, je pouvais pressentir le basculement de cette fin d’hiver vers un printemps plus clément. Et, avec cet automne, mon ultime anniversaire...

J’allais reprendre la parole quand je glissai sur une plaque de verglas orpheline et me rattrapai de justesse à un bac à fleurs en béton. Le fou rire de Chloé fendit l’air.

– Ça m’avait manqué ! Viens, fêtons dignement mon dernier anniversaire !

– Dernier ?

Elle cilla.

– Dernier en date, crétin ! Mes parents sont absents, tu pourras visiter mon palais.

Alors qu’elle me mitraillait de questions, je retrouvais le pincement familial et désagréable qu’accompagnait sa présence. Dans un monde parfait, je n’aurais pas choisi entre elle et mon am... attachement pour elle. Je n’aurais pas eu à la trahir ou à me sacrifier. Et enfin, j’aurais surtout réussi à paraître plus viril et moins maladroit au lieu de me ridiculiser régulièrement !

Chloé

Je finis d'étaler le tarama sur des toasts et soupirai, soulagée. Je n'avais rien d'un cordon-bleu, j'avais donc acheté des plats tout prêts, les trois quarts salés et le reste en sucré, pour moi. Mon sens du challenge m'avait poussée à réchauffer tout ce qui devait l'être au micro-ondes.

L'idée sonnait très traditionnelle : la séduction autour d'un repas aux chandelles... sans ces dernières, mais bon. J'avais planté Adehan devant la console de jeux, que je laissais dépérir depuis des mois, pour tout organiser. Après mille hésitations, je m'étais décidée pour une robe noire, dont le voile transparent était pailleté, puis j'avais dissimulé les taches sur mes jambes grâce à un collant opaque.

Je l'épiaï de la porte du salon. Concentré, il abattait des Orques. Au bout d'un moment, je me raclai la gorge. Il leva la tête et me dévisagea longuement, ce qui eut pour conséquence immédiate une totale débandade dans ma confiance en moi.

– Tu viens ? J'ai acheté du jus de cactus, ça devrait être marrant !

Nous rejoignîmes la cuisine sans un mot. Il se prit le pied de la table en s'asseyant et une boîte de crackers se répandit au sol. Il se pencha aussitôt pour réparer les dégâts.

– Cactus, hein ? Sors aussi de l'eau, s'il te plaît.

Je m'exécutai en râlant. Le repas se déroula dans le calme, ponctué par nos chamailleries habituelles. Étrangement, je ne le trouvais pas si déplacé que ça dans ce décor, et les deux semaines de séparation me semblaient déjà oubliées. Au bout du compte, il aima le jus de cactus, contrairement à moi qui en bus par obstination. J'évitai habilement – je l'espérais – ses questions sur ma disparition récente, ne voulant pas aborder le sujet avant la fin du repas.

Juste le temps que mon courage revienne. Ça n'allait pas tarder, obligé !

Au bout d'un moment, il remarqua d'une voix détachée :

– Tu portes une jolie robe, tout à fait... normale.

Je fronçai le nez.

– Drôle de compliment.

– Je suis juste étonné de ne pas te voir avec un décolleté plus plongeant pour ton numéro de charme – car c'est bien ce dont il s'agit, non ? s'enquit-il, curieux.

Je dus tirer la tronche, car il reprit aussitôt la parole.

– C’était une boutade, le genre que tu repousses facilement d’habitude... Tu es très jolie. Je ne veux pas de toi dans une robe de greluche, jamais.

Je secouai la tête.

– « Greluche » ? Mais d’où tu sors, ça faisait très... XIX^e.

Gênée, j’avais préféré détourner la conversation. Il dut le deviner car il ignora ma pique.

– Ta tenue, c’est tout toi, OK ? Surprenante, inattendue. Elle te va bien... Je n’ai pas besoin de te voir dénudée pour... Tu as compris.

Je retins ma respiration. Merde, alors ! On approchait vraiment d’un compliment à part entière ! Je le regardai et me demandai comment passer à l’étape suivante sans ruiner l’ambiance ou me ridiculiser.

– Quel était le but de cette soirée ? m’interrogea Adehan, comme s’il lisait dans mes pensées. Rassure-moi, on fête vraiment ton anniversaire ?

Je penchai la tête pour le dévisager. Mais où se cachait cette fameuse repartie dont je me vantais ? Ses yeux clairs l’avaient réduite en charpie. *Trouillard ! Bouge ! Il n’agira pas de lui-même et tu reviendras bien assez vite à l’hosto*, m’exhortai-je.

Ma chaise glissa sur le côté brusquement et je rouvris les paupières, surprise de les trouver fermées.

– Chloé ?

Les bras d’Adehan m’encerclèrent. Il m’avait ramenée jusqu’à lui et m’observait, à quelques centimètres à peine. Avais-je déjà dit à quel point il me plaisait ?

– Tu n’essayes pas de rompre ?

– Pardon ?

Il grimaça.

– Je vérifie. Ton comportement me déroute.

Ses pupilles sondaient les miennes à la recherche d’une réponse. La pression s’évanouit d’elle-même et je souris. Quand j’examinai ses yeux à cette distance, je remarquai pour la première fois les détails ignorés jusqu’alors. Ses iris n’étaient pas marron clair comme je l’avais toujours supposé. En fait, ils étaient verts avec par-dessus un anneau d’ambre.

– Bordel, t’as des yeux carrément magnifiques, murmurai-je à voix basse.

– Un peu éculé, non ?

Son visage exprima une malice que je reconnus, cette espèce de tendresse amusée qui, je l'espérais, m'était uniquement destinée.

– Avec ta... « particularité », tu as un packaging genre... Batman ?

Il écarquilla les yeux une seconde.

– Pardon ?

– Super vue ou force de titan ou...

– Non, je n'ai pas de « matériel ». Mais un peu de force, par exemple. Pourquoi ?

– Donc, tu es Hulk ?

– Sans le vert.

Il concéda un sourire mais attendit la suite, pressentant que c'était une simple entrée en matière.

– Parce que tu m'as vraiment manqué pendant cette séparation. Si je devais être à nouveau punie, je serais ravie de te voir voler de balcon en balcon jusqu'au mien, au septième étage. Ça m'arrangerait bien.

Une seconde, il retint son souffle. *Qu'est-ce qui se passe ?*

– Je peux me montrer honnête ? répondit-il.

– Vas-y.

– Je me sens bien avec toi, vraiment. Sauf qu'à chaque phrase que ta bouche prononce...

– Tu es assailli par la folle envie de m'embrasser ? Ne te gêne pas, lâche-toi ! m'exclamai-je avec un grand sourire

Je m'approchai aussitôt, mais il recula.

– Désolée... J'ai l'impression que tu vas me larguer, ajoutai-je.

– Tu me piques ma réplique de tout à l'heure, contra-t-il en secouant la tête.

Il repoussa une mèche derrière mon oreille. Son doigt effleura mon lobe où se battaient en duel cinq piercings différents, ce qui provoqua un frisson bien plus bas en moi.

– Non. C'est toi qui disposes du bouton arrêt de notre histoire, rappelle-toi... Mais à cause de cette chose dont je t'ai parlé, l'Autrement, je ne sais jamais si ce que je ressens est bien réel ou si nous ne sommes que des pantins... Cette pensée me hante.

Je m'apprêtai aussitôt à le rembarrier quand il couvrit ma bouche de sa main, déterminé à terminer ma confession.

– Ne me sors pas : « Bien sûr que tu ressens réellement tout ça et que ce n'est pas une

mascarade ». Le fait même de me questionner... gâche tout, conclut-il, piteux.

Je fis tout pour garder mon calme. Pour me raccrocher à l'idée qu'il se cherchait des excuses, que, coup de bol pour lui, j'étais plus obstinée que ça. Cela me rappela ce que ma mère m'avait déjà dit, quand j'étais plus petite : « Certaines personnes ne croient que ce qu'elles voient. D'autres ont conscience que pour voir, il faut d'abord être prêt à croire ». *Je peux croire pour nous deux...*

– Tu as une manière de vérifier ?

– Pardon ?

D'une voix plus sèche que je ne l'aurais voulu, je m'expliquai :

– Eh bien oui, ça semble logique. Peut-être que nous ne ressentons pas réellement tout cela... mais peut-être que si. Tu dois éprouver la théorie.

– Et si tout était factice ? Si j'en avais la preuve irréfutable ? demanda-t-il avec un vrai fond d'angoisse dans la voix qui me tordit le cœur.

Je plissai les paupières, mais rien de plus ne passa sur son visage. Je finis par hausser les épaules.

– Il te restera toujours le choix de vivre avec une illusion, même si tu en es conscient... Ou de tout arrêter. Il est plus facile de ne pas se laisser tromper par un tour de magie si on en connaît les ficelles, non ?

Dans ses prunelles, je lisais la bataille qui faisait rage et me donnait envie de fuir, d'abandonner mes aveux, de ne pas lui parler de tout ce que je savais... Mais nous n'avions plus le temps de jouer à ça. Mon credo n'était-il pas d'être honnête jusqu'à en devenir irritante ?

Entre nous plana un léger malaise. À ma demande de le voir grimper jusqu'en haut de « ma tour » – à la Raiponce, mais sans les cheveux – je n'avais pas eu de réponse franche, en fait. Soudain, il sortit de cette espèce de transe bizarre.

– C'est ça le truc, même si tout était faux et que ce n'était une illusion... je la préférerais encore à la réalité loin de toi.

Je restai figée par la surprise. Il avait vraiment dit ça ?

– Pourquoi tu n'y crois pas ? soufflai-je à voix basse.

Il sembla réfléchir un moment.

– Eh bien... Sur le papier, nous n'avons rien en commun. Je ne sais pas ce qui me pousse vers toi, alors pourquoi pas, au fond ?

Je tentai de ne pas me crispier contre lui. Je caressai le creux de sa large paume aux doigts pourtant si fins. Il referma ses phalanges autour des miennes dans un geste doux.

– Mais tu m’as manqué à en crever pendant ton absence. Je pense à toi sans cesse. J’ai besoin de t’entendre, de te voir... Je n’ai jamais vécu ça. J’ai l’impression que tu es quelque part en moi... ou que tu devrais l’être.

Pour un gars soi-disant détaché, il maniait plutôt bien « la phrase qui tue ». J’inspirai à nouveau, reprenant laborieusement ma respiration. Le plus merveilleux, ce n’était pas qu’il ressente ça, ou pas uniquement, mais bien que ce soit réciproque.

– Je ne suis pas idiot, je sais que tu me caches quelque chose et ça m’obsède, conclut-il tout bas.

Si sa voix était tendue, son corps ne bougea pas. Ses cuisses épousaient les miennes, ses bras m’entouraient, solides. Je fermai les yeux. Nos joues se touchaient presque. *Pas si bonne actrice, en fait...*

– Quel choix il nous reste ? murmurai-je contre sa peau.

Je ne pus le voir, mais je perçus le frémissement que j’avais déclenché par ces mots. Le même que celui qu’il arrivait à provoquer en me frôlant.

– Continuer tant qu’on peut. Même si ça ne dure pas. Je n’ai jamais pu résister depuis que ça a commencé entre nous, de toute façon.

Il y avait une pointe de regret dans sa voix, ou de capitulation, je n’aurais pu trancher. Je me décidai à relever la tête. Sa mâchoire crispée appela ma main, je le caressai et souris, la gorge serrée par l’émotion. Il devait vivre. Je lui donnerais tout ce que j’avais sans hésiter. Alors, j’osai, me disant qu’il n’avait pas besoin de savoir pour cette foutue maladie car, sa mère l’avait affirmé, parfois les gestes suffisaient. Un simple baiser, par exemple. Il devait le sentir, comme moi : entre nous, c’était déjà fait. Je l’avais vu écrit en moi. Ensuite, quand nos corps auraient parlé, il serait temps de trouver les mots.

– Embrasse-moi.

Je m’approchai de lui un peu plus et gardai les yeux ouverts, tentant de le convaincre par la force de cette certitude muette. Il ne pourrait pas nous tenir éloignés. Lui aussi en crèverait. Je me concentrai sur son souffle, caressant sa bouche à quelques centimètres de la mienne. Puis me penchai. Encore... encore... Alors que ses lèvres auraient dû rencontrer les miennes, la sensation de ses mains sur mon visage me tira de la transe dans laquelle je baignais.

– Chloé, écoute...

Je secouai la tête, soudain résolue.

– Tu ne peux pas dire non, Adehan, plus maintenant !

J’étais parfaitement consciente de le supplier à moitié. Tout comme j’avais enregistré sans

broncher son ton, faisant vibrer en moi une corde sensible. En dehors de cette conversation et de ce moment particulier, cela m'aurait déstabilisée, mais là, cela ne comptait plus.

– Désolé, répondit-il enfin, se mordant la lèvre si fort que j'eus peur qu'il se mette à saigner.

Déçue et plus malheureuse que je ne l'aurais jamais imaginé, je reculai. Un sentiment de rejet me broyait la poitrine. L'espoir de me voir accepter sans avoir parlé de ma maladie sembla aussitôt illusoire. Et cela me fit mal de l'admettre. Je ne savais pas pourquoi mais j'en avais besoin, besoin que ça arrive et qu'il me traite comme une fille normale, pas comme une malade et pour se libérer de toute culpabilité. *Et visiblement, ce n'était pas possible...*

Adehan

Paniqué, je parlais sans réfléchir en voyant la lueur blessée dans ses prunelles.

– Chloé, ça va trop vite.

– Trop vite ?! Il ne doit pas y avoir beaucoup de personnes qui prennent plus leur temps que nous !

Je soupirai.

– Tu sais très bien pourquoi.

– Ta mère m’a dit, Adehan, me coupa-t-elle.

Je la dévisageai, pas si surpris que ça. Quand je les avais trouvées sur ce banc, j’avais craint le pire. Ma chère mère avait tendu ses filets, comment s’en étonner ?

– Qu’est-ce qu’elle t’a expliqué ?

Elle haussa les épaules, glaciale.

– La vérité. Je comprends mieux ce qui te semble « monstrueux » et te retient.

Chloé me contemplait, ses yeux sombres emplis d’une immense certitude qui me tordit les tripes. Je secouai la tête. Elle se trompait. Ma mère ne disait jamais tout. Elle ne pouvait connaître la réalité et l’accepter sans ciller. Et si cela tel était le cas... elle serait descendue dans mon estime. Ça ne lui ressemblait pas.

Une larme solitaire coula sur sa joue, qu’elle balaya d’un revers de main distrait, geste à la fois courageux et fragile qui m’émua un peu.

– Pourquoi tu ne me crois pas ? Cette histoire de sacrifice dont tu me parles tant, ça paraît si... dérisoire, Adehan. Laisse-nous être ensemble, peu importe le temps, j’ai besoin de ressentir... quelque chose d’unique. J’aimerais vivre un destin à part. Voir notre couple se jouer des gens autour de nous, de leurs stupides règles et de leurs attentes plaquées sur nous.

Elle s’arrêta au milieu de sa tirade. À son aura et à son expression, j’aurais mis ma main à couper qu’elle voulait me dire autre chose sans trouver comment. Je fronçai les sourcils. Ma respiration se débloqua et j’inspirai, me rendant compte que je devais être en apnée depuis un moment. Le combat était perdu d’avance, pourtant je ne pouvais écouter... cette putain de déclaration, qui méritait bien d’en devenir grossier. *J’aurais tant voulu, moi aussi. On a beau être à l’opposé l’un de l’autre, il y a des choses en nous qui se ressemblent, au fond.*

Elle croyait comprendre mais j'étais sûr que ma mère n'avait rien dit pour ses proches. Je devais le faire, bien sûr. Pourtant, la honte que j'en ressentais, écrasante, scellait mes lèvres. Son expression se durcit.

- Encore ces histoires d'illusion ? Tu me supportes si peu pour penser ça...
- Chloé, ce n'est pas si simple.

Elle releva une main impatiente.

– Si, ça l'est. Quand je suis avec toi, je connais mes sentiments. Un courant me guide, ce dont j'avais désespérément besoin avant toi et moi. Avec cette histoire, tu cherches une excuse pour me tenir à distance, c'est ce que je crois.

- Ce genre de phrases me fait craindre le pire, avouai-je. On ne se ressemble en rien...

Chloé secoua la tête et plissa les yeux.

– Quelle est cette vision de l'am... d'un couple, où on doit afficher une bête similitude pour se plaire ? Tu as raison. On ne doit pas vivre la même chose ! Va te... faire tu sais quoi avec une autre. Je ne dois pas être la bonne. Car moi, j'ai parfaitement conscience de ce qu'il y a entre nous, quoi que tu en penses. Peut-être doit-on trouver en l'Autre ce qui nous manque, non ? Je n'ai pas besoin de plus... Juste de plus de toi.

Fauché sur place par sa déclaration, qui valait les trois quarts d'un « je t'aime », je ne pus répondre. J'étais perdu, bousculé dans mes certitudes.

- Qu'est-ce que tu attends de moi ? osai-je finalement.
- Arrête les garde-fous... Et serre-moi contre toi. J'assume les conséquences, d'accord ?

Son regard pénétrant semblait si sincère ! Pendant une seconde, je me demandais si ma mère avait pu lui parler de tout et si elle avait tout accepté... *Non, impossible !* Et puis, qu'espérait-elle ? Qu'on se saute dessus comme un couple classique et que ça déclenche l'Accord ? Elle se rapprocha encore de moi, énonçant clairement ses intentions et me mettant au défi de la repousser à nouveau. Je tentai de ne pas fixer sa bouche. Ne pas bouger. Ne pas réagir...

- Adehan...

Mon nom sonna comme une supplique. Elle déposa le bout de ses doigts sur mes lèvres et y superposa les siennes. Cette petite nuance frôlait l'insupportable. Je fermai les yeux, son souffle balayait le mien, les poils de ma nuque se hérissèrent. Je me sentis glisser. Capituler. Quand ses doigts s'écartèrent en douceur et que je crus percevoir sa bouche contre la mienne, j'eus un sursaut et une pensée m'assaillit : *Elle t'en voudra pour l'éternité si tu fais ça !*

Je reculai et me levai en catastrophe. Mon siège bascula et provoqua un vacarme déplacé dans le silence. J'évitai de peu la table dans ma fuite et partis en trombe, sans un mot.

Non, il n'y aurait pas de sacrifice entre nous. Pas à ses dépens, pas comme ça, je ne pouvais pas...

Chloé

Depuis deux jours, j'étais gelée. À l'instant où il était parti, la température m'avait semblé tomber en dessous de zéro. Mon chauffage à fond, le soleil dehors, rien ne pouvait empêcher que je ne meure de froid.

J'avais imaginé cette dernière hospitalisation différemment. Je pensais que je serais révoltée, survoltée. Je me voyais me battre pour maintenir mon statut de grande gueule, dans une ultime bataille, avec des courses en fauteuil roulant entre les otages de cet étage ou asticotant mon oncologue préféré, dessinant une fresque sous la fenêtre pour rendre vivant le béton qui m'entourait – même si je ne savais pas peindre – ou peut-être lisant *La Comédie humaine*, car ça devait claquer dans un éloge funèbre.

Mais depuis deux jours, je traînais simplement dans mon lit. Sans jouer un rôle, sans coup d'éclat, rien. Je stagnais dans le gris froid, les os et le cœur fragiles. Tout en moi paraissait sens dessus dessous et la sensation de marcher sur la tête, de réfléchir avec mes coudes et de m'asseoir sur mes épaules prenait de l'ampleur à chaque heure. Il m'avait secouée et rejetée. Je n'étais plus à l'endroit, plus au bon endroit. Tout était cassé. La déception était si profonde que l'idée de le rattraper pour tout lui dire m'avait semblé aussi insurmontable... que de guérir, tiens. Comme un rêve qui se brisait, devenu hors de portée. Peut-être n'étais-je pas réellement celle qu'il attendait, dont il avait besoin. Je n'avais pas confiance en moi, son refus avait éclaté la moindre parcelle de mon amour-propre. Il méritait sans doute mieux.

– Ma chérie, parle-nous, supplia ma mère.

Un gros nuage filait dans le ciel. Derrière lui, un second, plus petit, composé d'au moins trois blancs différents, suivait. Un minuscule nuage morcelé et perdu, qui flottait et s'éloignait déjà des autres, doucement mais sûrement.

Une seconde voix intervint :

– Madame Messenger, allez manger quelque chose à la cafétéria. Reposez-vous, nous prenons soin d'elle pendant ce temps.

– Je ne peux pas la laisser...

– Je reste avec elle, prenez l'air cinq minutes. Son père aimerait des nouvelles, je n'en doute pas, et les portables sont interdits dans le service. Nous discuterons, Chloé et moi.

Puis ils se turent. Je demeurai seule et tirai sur le gilet épais qui me couvrait. Dans ma main, je tenais ma liste rectifiée. Mais le dernier point posait problème. J'avais échoué. À moins que, même à

distance, ma vie puisse lui parvenir si je l'espérais assez fort ?

Continue ta vie chaque jour, chaque heure et chaque minute. = fait ! (enfin, on se comprend)

Apprends, pour ne pas mourir idiot. = j'aurai essayé...

~~Vis quelque chose d'unique~~

Vis... quelque chose d'unique = fait !

~~Vis une histoire d'A... ?~~ *Tombe folle amoureuse = aïe !*

Sauve Adehan malgré lui = raté.

Adehan

Une semaine sans nouvelles. Aucune réponse à mes appels ou messages. Enfin, à part le lapidaire :

[Clause P : OK.

Donc je relance : Clause R.]

J'avais décidé d'ignorer ce SMS. Elle ne le pensait pas, elle se vengeait ou boudait... Du moins, je l'espérais. Et elle continuait, vu qu'elle ne répondait pas à mes SMS. J'étais allé chez elle, j'avais attendu un dimanche matin entier pour rien. Même ses parents n'étaient pas là. J'avais laissé des messages sur son portable sans trop y croire. Elle ne venait plus au lycée, et cela semblait ne surprendre personne. Malgré tout, elle ne pouvait pas se cacher longtemps, je la reverrais forcément. J'avais dit que je respecterais sa clause, mais elle avait assez malmené la mienne pour me donner le droit de l'imiter. De toute façon, elle ne le voulait pas vraiment. J'en étais certain. *Presque.*

Deux semaines de plus sans nouvelles. Son portable ne prenait plus les messages : répondeur saturé, et sûrement par mes soins. Deux fois, je m'étais rendu chez elle pour l'attendre, sans aucun résultat. Ses parents aussi avaient disparu. J'avais patienté, un soir, jusqu'à plus de minuit, sans croiser personne.

J'étais le premier surpris de tourner ainsi en rond, oscillant entre manque et colère. Je me demandais combien de tenues improbables j'avais raté, quel livre elle lisait. Son absence m'obsédait. Je ne pouvais plus me cacher derrière l'excuse de notre relation « paravent ». Je n'avais même pas cillé quand ma mère m'avait annoncé la veille qu'elle partait rejoindre les parents de Delhila. Cela ne comptait plus, j'étais trop inquiet pour ma fée. Et si elle avait déménagé définitivement ou avait eu un accident ? Allongé dans ma chambre, je broyais du noir avec Shaka Ponk à fond, en maudissant le monde entier.

– Continue et le nuage sombre au-dessus de toi va finir par se matérialiser. Ton aura est sinistre à faire peur, petit frère.

Je basculai la tête en arrière pour apercevoir la silhouette inversée d'Abel, appuyé au chambranle. Sa tirade m'aurait paru plus percutante s'il n'entretenait pas un style presque gothique. Mon frère et ses amis devaient se trouver à l'origine des rumeurs sur les vampires : les fringues, l'air désabusé, immortel... *Au secours.*

Je soupirai.

– Abel !

Il arqua un sourcil.

– Quel accueil ! Tu sembles ravi de me voir.

– À qui la faute ? Tu es la pire des balances ! D’abord Adrian, maintenant moi... Nos parents t’ont mal nommé, Judas.

Abel m’avait évité depuis notre virée en Suisse, vaquant à sa petite vie comme à son habitude. Aaron, lui, tentait presque tous les jours de rétablir la communication alors que je m’ingéniais à le fuir. J’étais surpris qu’il soit ici. *Il vient de se rappeler qu’il avait un frère ou il était en mission pour mes parents.*

Il passa le seuil et carra son mètre quatre-vingts dans le fauteuil de cuir face à moi, après avoir poussé à terre la pile de vêtements encombrant le siège.

– Abel, je ne suis pas d’humeur...

– Bon, j’ai peu de temps.

– Tu pars ? Comme c’est dommage.

Il bâilla, indifférent à mon sarcasme.

– Non, j’ai promis à mère de rester dans les parages jusqu’à la célébration officielle de ton Sceau.

– Mon dix-neuvième anniversaire n’arrivera pas avant plusieurs mois. Quelques très longs mois. Cela semble loin, tu devrais...

Son expression nonchalante disparut.

– Mère n’attendra pas autant, elle est à bout. Aaron a essayé d’intercéder en ta faveur hier, mais il s’est fait envoyer sur les roses. Delhila est invitée pour la fin de la semaine. Le rendez-vous avec ses parents a porté ses fruits, il est question de prononcer le Désaccord. Et père sera là. Adehan, cela va avoir lieu.

Abel sourit en voyant mon visage se décomposer.

– Que comptes-tu faire ? Où en es-tu avec Chloé ?

– Nulle part. Je ne l’entraînerai pas dans notre système, elle ne le mérite pas... et elle a rompu.

Les paupières d’Abel se plissèrent, comme s’il jugeait mon sérieux. Un froissement attira mon attention près de l’entrée. Sans surprise, le fidèle double d’Abel se trouvait sagement adossé à la porte. Son corps maigre paré d’une tenue hors de prix, elle se retenait visiblement d’accourir vers Abel. Il tendit une main dans une invite muette, sans détourner son regard de moi, et pour me donner raison, elle fondit sur lui, comme aimantée.

– Chéri, arrête de le taquiner.

– S’il ne souhaite pas voir Delhila à la maison en permanence, il faut qu’il se bouge, déclara Abel, surtout si elle a rompu.

Bérénice hochait la tête.

– C’est fâcheux. Esther et Aaron ne sont pas, comment dire... très épanouis. Je reste persuadée que l’Accord est la meilleure voie à suivre. Nous devrions l’éclairer.

Abel la dévisagea. S’il n’avait jamais vraiment l’air amoureux quand il l’observait, il perdait quand même une part de sa rudesse.

– Tu te révéles toujours de bon conseil, Bérénice. Qu’il en soit ainsi. Écoute, tête de mule, je pense que tu ne comprends pas ce qui se passe pour Chloé... Maman a décidé de tenir sa promesse et elle se trompe. Je crois, personnellement, que son amitié pour la mère de Delhila l’aveugle, sur ce coup. Allons nous balader !

Renfrogné, je croisai les bras pour exprimer mon état d’esprit.

– Adehan, s’impatiente Abel, debout ! Ne me contrains pas à te ridiculiser en te traînant par la peau du cou. Tu m’en sais capable, pas vrai ?

Il demeura immobile, mais tout dans son attitude affichait sa détermination. Je finis par obtempérer de mauvaise grâce. Bérénice, comme à son habitude, marchait sur un fil imaginaire, dans une réplique crédible de tous les mannequins défilant lors des *fashion weeks*.

Le lycée apparut rapidement comme la destination de notre promenade. Bérénice sortit la première de la voiture, sans un mot, et se dirigea vers les bâtiments. Quand je fis mine de la suivre, Abel me repoussa en arrière d’un geste. Je grognai.

– Évite vraiment de me toucher.

– Et toi, calme tes humeurs belliqueuses. Nous sommes en train d’essayer de t’aider, idiot !

Je soupirai. *Quelle perte de temps !*

– En allant au lycée ? J’ai déjà essayé mais elle n’y vient plus.

Abel ne prit pas la peine de me répondre. Je me renfonçai dans mon siège et patientai. Au bout d’un bon quart d’heure, Bérénice revint.

– Nous sommes en retard, annonça-t-elle.

Abel redémarra.

– Tiens...

Je les regardai l’un après l’autre pendant qu’Abel manœuvrait pour quitter le parking, envahi à l’interclasse par une vague d’étudiants. La berline s’engagea dans le flot de circulation et bientôt, nous rejoignîmes le périphérique de la ville. À bout, je me manifestai à nouveau :

– L'un d'entre vous compte me dire ce qui se passe ?

Abel jeta un œil par-dessus son épaule.

– Non, tu ne nous croirais pas, comme à ton habitude.

Quand le CHU apparut, au détour d'un rond-point, je tiquai, persuadé qu'il se trompait de destination. Le bâtiment austère ressemblait à un grand bloc de béton armé dont les fenêtres entaillaient la surface lisse, telles des meurtrières. L'architecture était bien peu avenante, surtout pour un lieu censé inspirer la confiance.

Abel gara la voiture avant de descendre de la berline, imité par Bérénice. Je soupirai.

– Pourquoi est-on venus ici ?

– Adehan, je n'apprécie pas de me répéter. Sors.

– Abel, chéri... intervint Bérénice. Adehan, suis-nous, les réponses que tu cherches sur cette jeune femme se trouvent ici.

L'œil noir, Abel serra les phalanges sur la tôle de la portière et j'entendis un craquement. Finalement, nous avons un point commun : l'envie de rudoyer l'autre. Je devais mettre sa retenue naturelle à l'épreuve. Il semblait presque vivant à ce moment-là. *Presque.*

– Bien !

Je m'éjectai du véhicule. Abel et Bérénice échangeaient des messes basses et je préférerais rester en retrait. À l'écart, je les suivis jusqu'aux ascenseurs. Abel n'hésita pas à appuyer sur le bouton du dixième étage.

Après une courte montée, les portes s'ouvrirent et je contemplai l'affichage : « Pneumologie, Oncologie », avec les noms des chefs de service et les directions à prendre selon le but de la visite. Abel s'orienta vers les salles de consultation en oncologie, et ma démarche se fit de plus en plus incertaine, tout comme ma respiration. Un pressentiment sombre, tapi depuis longtemps, se réveilla en sursaut. Certains événements repassèrent à toute vitesse dans mon esprit, me laissant mal à l'aise et nauséux.

Au bout du couloir d'un blanc crème passé se trouvait une salle d'attente dont les larges baies vitrées exposaient la dizaine de personnes présentes comme des poissons dans un aquarium. Elles étaient installées en U autour d'une table supportant une pile de magazines.

– Bien. Une leçon pour mon inculte de petit frère. Nous distinguons notre Autre grâce à...

– L'aura, grommelai-je, regrettant aussitôt de rentrer dans son jeu.

– Exact, donc, on peut le ou la repérer grâce à ça. Jusqu'à ce que le Sceau soit prononcé, on ne discerne que ses partenaires potentiels, car eux seulement nous sont vitaux.

Je tiquai.

- Comment ça « jusqu'à » ?
- Ah ! Bien, il n'est pas si lent.

Bérénice faillit se mettre à pouffer avant de se reprendre.

- Je suppose que tu t'es contenté de survoler le Guide ?

– J'ai parcouru ce qui me paraissait nécessaire, me bornai-je à répondre. Ce bouquin dépasse les huit cents pages.

Abel soupira, comme s'il s'ennuyait ou qu'il avait affaire à quelqu'un de très bête.

– Si tu l'avais lu dans le détail, tu aurais appris qu'après le Sceau, tu pourras décrypter l'aura de tous ceux qui t'entourent. Cela fait partie de la perception améliorée dont nous bénéficions.

Bérénice me tendit la main.

- On va te montrer, proposa Bérénice.

Je l'examinai, perplexe, pas sûr de l'avoir déjà touchée. Abel l'imita.

– Tu te décides ? On n'a pas toute la nuit. Comme le dit Bérénice, cela peut se voir comme... un arc invisible. Il unit les deux personnes une fois le Sceau échangé. En attendant le tien, nous pouvons te faire partager le nôtre. Donne ta main avant que je change d'avis.

J'obtempérai et attrapai la paume de Bérénice, puis celle d'Abel après une dernière hésitation. Bérénice ferma les yeux, concentrée. Abel, quant à lui, paraissait aussi à l'ouest qu'à l'accoutumée. En relevant la tête, j'expirai bruyamment.

Adehan

Devant moi, chaque personne venait de s'illuminer comme si quelqu'un avait tourné un interrupteur ou rajouté un calque autour de ces gens. Je percevais à présent chaque aura et découvrais une infinité de couleurs et de formes. Certaines occupaient deux fois plus d'espace que les autres, sans parler de la différence de « luminosité ». Nombre d'entre elles me paraissaient ternes comparées à celle de Chloé. Abel s'impatienta, sûrement aussi pressé que moi de me lâcher.

– Bon, que remarques-tu ?

– Des auras...

Abel fronça les sourcils, sa moue moqueuse me porta sur les nerfs.

– Bon Dieu, Adehan ! Ne te montre pas plus bête que tu ne l'es ! Tu aurais déjà dû comprendre. Rien ne te choque, là-bas ?

Je me concentrai à nouveau. Certaines étaient pâles ou délavées, je ne sais pas si cela tenait à la personnalité, mais non, rien ne me semblait anormal. Pour cacher mon malaise, je finis par ironiser :

– Le gars du fond a des couleurs bien tristes... Et celui d'à côté a une aura « déteinte ».

– Bérénice, j'abandonne ! S'il est stupide, je ne vois pas l'intérêt de s'en mêler, soupira mon frère. J'avais promis à Aaron d'aider, mais tant pis...

Je fronçai les sourcils, à la fois vexé et en colère.

– Aaron ? Et pourquoi n'est-il pas ici lui-même s'il se sent si concerné !

– Père l'a envoyé en mission en Suisse. Il m'a demandé de m'en occuper.

Bérénice intervint d'une voix douce, comme si elle se prenait pour une négociatrice de haut vol en plein conflit.

– Je m'en charge, il est sous le choc. Les Passants ont une théorie à ce sujet : il doit être dans le déni. Adehan, tu n'as jamais remarqué une différence entre l'aura de Delhila et celle de Chloé ?

Je mis un moment à répondre :

– Celle de Chloé est plus belle et changeante. Moins organisée aussi.

J'avais officiellement atteint le plus haut degré du ridicule pour sortir de telles niaiseries.

– Adehan, pas les couleurs. Cela reflète la personne, ce qu'elle est. Je te demande de te concentrer sur... les particularités, tenta-t-elle d'expliquer.

– Les particularités...

Je repensai à l'écheveau complexe ordonné au cordeau de Delhila. J'aurais parié que le fouillis de ma fée avait un rapport... eh bien, avec elle. Donc ce n'était pas ça.

Je réfléchis à voix haute.

– La forme, peut-être ? Celle du grand brun, là-bas, paraît deux fois moins large que celle de son voisin ?

– On approche, soupira Abel.

– Il y a du vrai, mais ça tient encore à la personnalité. Par contre, si tu observes le Passant assis tout au fond, vers la fenêtre ?

Mon attention se porta sur cet homme. Un peu en retrait, il semblait si effacé que je ne l'avais pas réellement remarqué. Son visage émacié, les joues creuses et les maxillaires saillants me choquèrent. Estomaqué, je réalisai enfin : cet air, ces cernes, sa maigreur... Son aura...

– Les bords, Adehan, me guida Bérénice.

Mes œillères tombèrent brusquement. Les extrémités de son aura se craquelèrent. Un noir profond l'envahissait, telle l'encre se dispersant dans un verre d'eau à toute vitesse. Elle insista.

– Ça ne te rappelle rien ?

– Chloé...

– Voilà, et quand tu vois ce Passant, le seul de la salle avec ce type d'aura, tu en déduis ?

Immobile, je restais bloqué sur cette aura, si similaire à celle de Chloé : les contours noirs paraissaient plus flous, ils n'empiétaient pas autant sur les autres couleurs, mais... Chloé n'était pas « dépressive » !

– Cet homme est mourant, Adehan, il aura bientôt fini son passage. Et ta Chloé suit le même chemin. Tu l'as déjà deviné depuis longtemps, admets-le.

Pour la première fois, je sentis une réelle compassion en elle. J'eus du mal à reprendre la parole :

– Vous le saviez ?

Abel hocha la tête.

– Je pensais que cela t'arrangerait, vu tes principes, mais comme le rapprochement tardait et qu'elle a demandé à mère de ne pas t'en parler, je me suis rappelé ta manière de lire le Guide. Les différences aussi importantes dans les auras y sont détaillées, tu aurais pu en être conscient dès le départ, Adehan, tout comme moi.

Il se tourna vers moi et soutint mon regard sans ciller. Je secouai la tête.

– Tu veux me manipuler, tu mens !

Il haussa les épaules.

– Tu croirais plus facilement le gentil Aaron, pas vrai ? Appelle-le, il te dira la même chose.

Abel sortit son portable et me le tendit sans un mot. Je ne bougeais pas. Abel leva les yeux au ciel et me fit signe de l'accompagner. Mes pieds semblaient ancrés dans le sol. Je ne sais pas s'il me souleva ou si je le suivis. J'essayais de me souvenir de la première fois où l'aura de Chloé m'avait frappé, à la bibliothèque. Le bord noir était-il présent ? Avait-il changé depuis ?

Fébrile, je remontai le fil de ma mémoire à toute vitesse, jusqu'à notre ultime soirée ensemble... Dix bons centimètres de noir supplémentaires encadraient son aura. Comment avais-je pu l'ignorer ? Pourquoi me concentrer autant sur les couleurs ? Était-ce l'Autrement ? L'excuse de la dépression me paraissait soudain si dérisoire !

Bérénice, qui s'était éclipsée, réapparut.

– J'ai réussi à obtenir l'information, ma « cousine » se trouve dans la trois cent dix.

Abel me donna un peu d'élan pour franchir les quelques mètres qui me séparaient du fond du couloir. Au mur, les affiches me semblaient aussi floues que les bruits environnants. J'étais trop oppressé par cette révélation. Mon aveuglement et ma peur de ce qui l'attendait me tordaient maintenant le ventre, et je ne parvenais pas à sortir de ma stupeur.

La porte de la trois cent dix, entrebâillée en face de moi, me glaça. Je pouvais distinguer la forme sur le lit. Une touffe de cheveux bicolores ébouriffés sur l'oreiller fit refluer tout l'air de mes poumons.

Elle était seule. Le décor anonyme me révulsait. Rien ici ne pouvait convenir à ma fée. Je crispai les lèvres, bêtement furieux. Son aura avait changé, pâli. Terriblement pâli. Le noir avait tout envahi et des morceaux du halo s'éparpillaient sur les côtés.

Abel ne mentait pas. Abel était un connard, mais un connard honnête. Toutes les pièces du puzzle s'emboîtèrent soudainement : c'était la raison pour laquelle elle avait voulu une clause « rupture sans explication », et ce pourquoi elle envisageait si facilement un Accord éternel, une décision pourtant effrayante pour n'importe quel ado, a priori. Cela expliquait encore sa philosophie : « Je ne veux rien regretter ». Ma fée électrique allait se débrancher.

– De quoi as-tu peur ? demanda Abel, à voix basse, dans mon dos. Elle est déjà morte.

Les mots me firent mal mais je ne fis pas l'effort de le reprendre. Il disait vrai.

– En la sauvant, je la condamne à tuer l’un des membres de sa famille et tu le sais. Je ne la forcerai pas à partager ce fardeau. Elle me détesterait pour ça.

– Un baiser ne provoquera rien, espèce de gamin ! Seuls l’Accord et le Sceau en ont le pouvoir, et il faut qu’elle les accepte de son plein gré. Cette décision lui appartient, non ? Je croyais qu’à votre époque, les femmes avaient voix au chapitre autant que les hommes.

J’hésitai, vacillant sur place.

– Tu en es sûr ?

Il me dévisagea d’un air impassible.

– Oui.

Chloé

Un froid devenu habituel me mordait la peau. Je me sentais petite, rêche et glacée. Les marbrures sur mon corps, mon teint cireux, tout cela se mélangeait dans un tableau intitulé *La Presque Morte*.

Combien de jours allais-je devoir végéter ici pour que cela arrive ? Mourir me paraissait plus facile avant de le vivre. Quand je rouvris les paupières, je restai immobile. Adehan se trouvait sur la chaise à mon chevet... *Fantastique ! La morphine me fait enfin délirer !*

Il n'était pas parfaitement beau. Il y avait cette lèvre du bas, trop pulpeuse. Celle que je n'avais encore jamais pu embrasser. Ou la légère déviation de son nez... J'avais oublié de l'interroger à ce sujet. J'adorais jusqu'à ses pommettes saillantes, la forme de ses mâchoires et ses yeux, ses sourcils droits, son menton volontaire, mais pas trop fort... Pas parfait ou lisse comme dans un magazine, mais tellement, tellement plus que ça.

– Hey, salut ma fée.

Je me tus et admirai ce petit bout d'irréel. Bon Dieu, qu'il me manquait ! Ma chimère m'annonça, avec la voix d'Adehan :

– Tu m'as grave manqué.

– Que ce soit une hallucination ou mon inconscient qui projette ce dont je rêve, je bénis ce fantasme, m'émerveillai-je.

Il eut un sourire triste.

– La morphine te rend honnête.

– Je le suis toujours.

– Peut-être pas sur tout... et pas facile à décrypter non plus.

– Merci, acceptai-je.

Mon rêve me dévisagea un moment et tendit la main vers moi. Impossible d'être touchée par un fantôme... Pourtant, ses doigts m'effleurèrent bien avant de partir vers ma clavicule, sous les couches de tissu. *Merde alors !* J'écarquillai les yeux.

– Tu as froid ?

Enfin ! Enfin, quelqu'un me posait la bonne question ! Je souris, émue et presque réchauffée par son regard.

- Adehan ? Tu... es réellement là ?
- Il semblerait.

Je réfléchis, puis secouai la tête. Improbable. Mes parents n'avaient pu le prévenir et j'avais jeté mon portable, j'en aurais juré. J'avais rompu, d'ailleurs... Non ? Tout se brouillait.

- Je délire, tu ne peux pas être ici.

Je faillis fondre en larmes tant j'étais fatiguée. Ses doigts recommencèrent à souligner mes pommettes, mon menton, la courbe de mon nez, de mes sourcils... Il dessinait mon visage et me redonnait une contenance. L'impression d'exister à nouveau, de redevenir moi, s'épanouit doucement dans mon corps. La peine s'éloigna un peu.

- Tu penses pouvoir te redresser ?
- Pourquoi ?
- Je ne propose rien d'indécent aux malades.

Je souris.

- Aux mourantes, tu veux dire ?

Ses yeux se firent douloureux, comme s'ils reflétaient mon état. Ma mère aussi faisait ça, ces derniers temps.

- Aux mourantes. J'ai détesté *La Dame aux camélias*.
- Tu m'étonnes, elles font la paire avec *Bovary*.

Il monta sur le bord du lit et me releva avec délicatesse, mais sans hésiter comme je l'aurais cru. Ma colonne me semblait avoir fondu. Assise, je demeurais tassée sur moi-même. J'eus beau faire des efforts, je ne réussis pas à me redresser. Je me retrouvai donc à la verticale, appuyée contre ses jambes.

Son visage était près du mien. Ses bras m'entouraient. À son contact, j'eus à nouveau accès à mes pensées, comme avant. Comme par magie, la morphine leva son voile et la douleur ne la remplaça pas pour autant. Une première. Il était sans doute plus fort que ces deux dernières réunies.

Je me demandais à quoi ressemblaient ma coiffure – et mon haleine ? Je baissai la tête, gênée. Où se cachait ma force ? Il me fallait tenir mon rôle face à mon amoureux abstinent. Je m'enquis malgré moi :

- Je pue ?

Il secoua la tête.

- Non, tu es belle. Juste plus cernée... et tellement maigre.

Je reculai, par réflexe, mais je me retrouvai emprisonnée dans ses bras.

– Arrête. Pas de ça entre nous. Plus d’embarras, de mensonges... Même si on n’a pas été parfaitement honnêtes, pas vrai ? Ni l’un, ni l’autre. L’Autre... sourit-il pour lui-même.

Je compris la majuscule à l’intonation de sa voix. Sauf que je ne serais bientôt plus là. À moins qu’il n’accepte un ultime cadeau. Vu mon état, je ne pouvais espérer survivre, il était trop tard pour l’épave que j’étais. Mais pouvais-je lui laisser une étincelle suffisante pour le sauver ?

Il posa son front contre le mien et ferma les yeux. Je ne l’imitai pas, voulant emporter chaque image avec moi. Ses sourcils se froncèrent et j’assistai à sa lutte intérieure en direct.

– On est jeunes, si on agissait en cons égoïstes ?

– Comment ça ?

Il hésita.

– J’aimerais... brouiller les lignes, mais la peur de te trahir me paralyse.

Je songeais aux révélations de sa mère. Il craignait encore de voler ma vie, ce lambeau mal en point, prêt à se déchirer ? Je ne comprendrais jamais rien à cet homme. De tout mon être, je souhaitais m’offrir sans le forcer à me piller.

Puis une explication me vint, qui comblait les blancs : il se sentait mal car, si j’avais bien saisi, une Autre vous donnait sa vie et en contrepartie, elle vous rejoignait dans l’immortalité. C’était juste, équilibré. Mais avec moi, cela ne fonctionnerait pas. Ce petit bout de vie ne suffirait pas, et mon maigre présent resterait à sens unique. Les Autres n’étaient sûrement pas censées être mourantes. Je toussai.

– On devrait vraiment être égoïstes.

Il soupira.

– J’ai besoin de t’embrasser à en crever.

Je souris, amusée.

– Joli.

Je contemplai ses pupilles aux cercles bruns qui dissimulaient ce vert magnifique. Mon Adehan. *Putain, je vais rater ça !* J’aurais pu profiter de lui pour l’éternité, mais non, j’étais tombée malade. Les larmes coulèrent sans que je puisse les cacher.

– J’en ai aussi besoin... avant de crever.

Mes larmes (ou moi, pour une fois) avaient réussi à le convaincre. Son visage se modifia à ces

mots. D'un coup, il lâcha tous ses principes. Fascinée, je le regardai se pencher vers moi, incapable d'y croire. Ses mains encadrèrent mes joues et une mèche de mes cheveux glissa devant mon œil. Il la repoussa du pouce et son nez vint frôler le mien.

– Juste une fois...

Ses lèvres se trouvaient à quelques millimètres des miennes. Je me dis qu'au lieu d'attendre le baiser telle la princesse, je pouvais accomplir le premier pas. Nos souffles courts se répondaient et l'un de nous devait faire preuve de courage, ainsi que d'un brin de folie.

Des mois d'envie s'exprimèrent. Je réussis à extraire un peu d'énergie de la coquille vide qui me servait de corps et m'appuyai sur mes jambes repliées pour me rapprocher. J'enroulai un bras autour de lui.

– Tu t'inquiètes toujours de cette histoire d'illusion ?

Il devait croire en nous, pas en l'Autrement, et j'en voulais la confirmation. Il me regarda dans les yeux et se mordilla les lèvres.

– J'aimerais bien... mais non. Plus depuis que tu m'as quitté. C'était une excuse. L'Autrement souligne juste ce qui existe entre nous.

J'enfouis mes mains dans ses cheveux. Quand, enfin, je sentis le contact de ses lèvres, toute pensée disparut. Sa respiration m'insuffla de la chaleur et la douceur de sa bouche me fit perdre pied. L'impression de tomber en arrière alors que je demeurais immobile me coupa le souffle. Ses bras se crispèrent autour de moi, m'aidant à ne pas me briser sous la puissance de cette sensation.

Il serra mon dos avec tant de force que je pariai sur un nouveau bleu pour le lendemain, mais peu importait. J'arborerais fièrement une marque sur ma peau déjà marbrée, s'il en était la cause. Je voulais afficher autre chose que la mort.

Quand notre baiser s'approfondit et que nos souffles se mêlèrent, c'était exactement comme je l'espérais. Lui confier le peu de vie qui me restait ne m'avait jamais paru si évident. J'imaginai ce fragment de vie franchir mes lèvres et aller se nicher en lui. Je le lui tendis et souhaitai de tout mon être qu'il lui suffise pour vivre éternellement. C'était ça le but de mon existence, mon rêve.

L'urgence du moment, accompagnée de la certitude de ne plus jamais l'embrasser, me poussa contre son torse, comme si je tentais de me fondre en lui. J'abandonnai tout, mon corps, mon âme, et lui offris tout cela, ne disposant de rien de plus, dépouillée et consentante.

Un crépitement me surprit. Il éclata dans mes oreilles. Une explosion de sensations et de couleurs, puis mon monde vola en morceaux dans une sorte d'apothéose.

Et je cessai de respirer.

Adehan

Son corps dans mes bras me semblait si froid ! Je voulus absolument la réchauffer, lui communiquer ma chaleur. Je la serrais à la briser, mais je n'arrivais pas à m'en empêcher. Quand nos lèvres se mêlèrent, je me demandai si j'avais déjà embrassé auparavant et si je pourrais m'arrêter.

Ce baiser était parfait car il était plein de défauts. Son haleine sentait le médicament. La mort rôdait autour d'elle : sa bouche et ses mains étaient glacées, chacun de ses mouvements en attestait. Je la remerciais d'autant plus, en silence, pour tous les efforts qu'elle déployait afin de venir à moi. Elle se tendait tout entière, sans restriction. Nos dents s'étaient légèrement entrechoquées et nous avons dû rectifier notre position, chacun baissant la tête. J'avais incliné mon visage, elle avait repoussé son nez du mien. Non, cela ne ressemblait en rien à un baiser de cinéma, et je ne l'en aimais que plus. Pourquoi avais-je tant attendu ? C'était trop tard ou trop tôt pour craquer...

Quand notre baiser s'intensifia, l'impression de vouloir l'envahir s'imposa à moi. Sa bouche ne me suffisait pas, ce moment ne suffirait pas. Je ne pourrais jamais la laisser. La chaleur remonta de mon torse et se répandit comme une vague, chaque parcelle de ma peau échauffée au passage, jusqu'à se fondre en une sensation engourdissant ma langue et mes lèvres, comme de l'électricité liquide.

Une lueur attira mon attention et j'entrouvris les yeux. L'aura de Chloé parut crépiter, puis m'enveloppa comme si elle était devenue mienne. Nous semblions reliés par des arcs, des éclairs à la fois glacés et brûlants. Tout autour de nous, l'air s'anima dans un courant coloré.

Surpris, j'interrompis notre contact pour lui dire de regarder, quand une impression bizarre me tira de ma contemplation.

– Chloé ?

Son corps reposait encore dans mes bras, mais elle, elle avait disparu. Le froid venait d'elle alors que j'étais la chaleur, d'où les éclairs au point de rencontre des deux.

– Enfin ! On a cru qu'il faudrait te forcer, annonça Abel depuis le seuil de la chambre.

Je resserrai mon étreinte sur Chloé sans réfléchir, pour la protéger, la soustraire à Abel, à cette immobilité. Pourtant, il continua à parler :

– Te voilà Accordé ! Je suis ravi pour toi et pour nous. Je n'aurais jamais supporté Delhila.

Bérénice apparut dans son dos, un grand sourire aux lèvres.

– Tu avais affirmé qu’un baiser n’y changerait rien ! Que nous devons échanger des promesses, qu’elle soit consentante et...

Je m’interrompis. Ma voix tremblait, incontrôlable.

– Et mère l’a mise au courant de la situation, me coupa Abel. Assez pour qu’elle donne son assentiment. Tout n’était pas parfaitement clair, mais elle a accepté en toute connaissance de cause de se sacrifier. Au fait, ai-je oublié de mentionner l’Unisson ?

L’envie de le broyer contre un mur me vint.

– Le quoi ?

Abel approcha, son visage toujours aussi impassible paraissait encore plus sévère avec sa coupe presque rase.

– Cela reste un phénomène rare et isolé. Si tu avais lu notre Guide, tu aurais appris que certains d’entre nous se passent d’un Accord « noir sur blanc » quand ils vivent ce qu’on pourrait qualifier d’union parfaite, ou d’Unisson.

– Et tu en étais conscient ?

Il haussa les épaules.

– Quand on voit vos auras qui se connectent dès que vous vous touchez, ça saute aux yeux, oui.

J’hésitai entre pleurer de dépit ou laisser ma rage éclater, les deux émotions se disputant mon corps.

– Abel, elle est...

– Morte. Mais elle allait Passer, Adehan. Elle se trouvait au bout du chemin. Tu viens de lui donner une nouvelle vie. Ne sois pas si mélodramatique ! J’ai juste omis une anomalie pour t’aider. Les Unissons demeurent rares, je pouvais me tromper... Et puis, tu restes le seul responsable. Il fallait te renseigner. Tu ne devrais pas laisser aux autres un savoir qui pourrait te sauver.

Son regard se voila.

– Adrian, lui, avait eu la bêtise de décortiquer plus attentivement le Guide... Tu devrais me remercier. Votre Accord a bel et bien eu lieu.

– Abel ! le prévins-je, les dents serrées.

Le visage de Chloé était devenu d’une pâleur effroyable... Tout cela ne pouvait pas être vrai. Abel fit claquer sa langue, impatient.

– Oh, sois un peu honnête ! Tu t’en doutais, sinon vous vous seriez bécotés dès le premier jour ! On doit partir. Permettons aux Passants de la mettre en terre et d’accomplir leurs rites. Tu en

disposeras ensuite.

Bérénice geignit légèrement.

– Abel, sois plus...

– Je ne l’abandonnerai pas !

Mon frère répondit d’une voix impitoyable :

– Trop tard. Lâche-la.

À cet instant, je le détestai. J’aurais voulu le réduire en miettes, mais je ne pouvais laisser Chloé. Il avait piétiné mes convictions, me regardant m’enferrer et la piéger, elle, dont le corps reposait, glacé, entre mes bras... Un goût de bile me brûla la gorge.

La main de Bérénice sur mon épaule me fit sursauter.

– Adehan, c’est difficile, mais il n’y a aucun autre moyen. Elle est juste « figée », en sommeil. Grâce à votre pacte, elle ne craint rien. Les Passants doivent lui dire adieu, puis nous la reprendrons. Elle pourra nous rejoindre et personne n’en saura jamais rien. Maintenant, il faut partir.

Abel s’était déplacé sans que je m’en inquiète et je l’entendis siffler dans mon dos :

– Tant pis...

Je compris ses paroles en sentant le choc me cueillir à l’arrière du crâne. La douleur fulgurante me faucha et je tombai en avant, écrasant Chloé.

Inconscient, je m’affalai.

Chloé

Je m'éveillai dans un lit familier et reconnus tout de suite la chambre aux teintes sobres et ce corps contre le mien, celui d'Adehan. Un peu confuses au départ, mes idées reprirent rapidement un fil normal, sans doute parce que la morphine et la vie s'en étaient allées.

À cet instant, tout m'était indifférent. J'étais au bon endroit et à ma juste place. Sa voix s'éleva en douceur à côté de moi, tandis que sa main caressait mes cheveux.

– Hey, tu m'as manqué.

Je mis un moment à retrouver l'usage de la parole. Puis les mots me revinrent, maladroits.

– Mmh, si c'était possible là où je me trouvais, alors tu m'aurais aussi manqué.

– Romantique.

Nous demeurions cois. Alors que j'ouvrais enfin les yeux, il reprit la parole :

– Tu ne me demandes rien ? Je m'attendais à de la panique ou... J'aurais dû me douter que tu ferais tout le contraire.

– Je suis un peu... engourdie. Mais contente d'être dans tes bras. Ça devrait me suffire.

Je me redressai un peu, ravie de sentir à nouveau mon corps m'obéir. Je fis jouer les muscles de mes épaules et de mes jambes, lentement, pour me les réapproprier. Adehan me fixait. Je caressai sa mâchoire éclairée par la pâle clarté que dispensait une lampe. Je finis par m'enquérir à voix basse :

– Tu regrettes ?

– Le baiser ?

J'acquiesçai. Il grimaça puis secoua la tête, comme à contrecœur. C'était déjà ça, je ne l'aurais pas supporté. La tentation de nier notre situation, de lui demander ce que nous allions devenir était forte, mais je préférais affronter la réalité. A priori, je m'étais totalement plantée : ma vie suffisait bien à sauver celle d'Adehan.

– Bon, raconte.

Il ne fit pas un geste, me serrant contre lui.

– Que t'a dit ma mère ?

– Elle m'a expliqué que si je t'aimais, je devais accepter de me sacrifier. Elle a affirmé que j'y

gagnerais l'immortalité. Mais ça, c'est... en temps normal. J'ai supposé qu'il ne me restait sûrement plus assez de vie pour nous sauver tous les deux, à cause de la maladie. Et que tu ne supportais pas l'idée de me voler ma vie pour toi tout seul.

Il secoua la tête, comme abasourdi.

– Non, ton état n'y change rien. Je me suis demandé un paquet de fois, depuis que j'ai appris la vérité de la bouche de mon frère, pourquoi ça avait dû venir de lui. J'aurais préféré que tu me le dises... Moi non plus, je n'ai pas été parfaitement honnête. Je peux difficilement te reprocher quoi que ce soit, mais quand même... conclut-il en soupirant.

Que m'avait-il caché ? Le conte était un moyen détourné, mais il avait tout de même expliqué les grandes lignes, non ? Il reprit de lui-même :

– Une vie est une vie. Par contre, ma mère ne t'a exposé qu'une partie du problème. J'ai honte depuis le début, Chloé. Et je nous ai trahis avec mes doutes à la con !

Son regard sombre m'apprit qu'il devait se torturer ainsi depuis un moment, bien avant mon réveil. Puis une évidence me frappa.

- Mais je suis...
- Morte ? Oui.
- Comment... comment vous avez fait ?

L'expression d'Adehan m'effraya presque. Je ne savais pas comment formuler ce que j'avais en tête.

- Vous avez volé mon... cadavre à l'hôpital ?
- Non ! Bien sûr que non !

Il paraissait dérouté.

– Je ne comprends pas. Si je suis « morte », quand et comment avez-vous récupéré mon corps ? Mes parents ont dû...

- Notre baiser à l'hôpital, ce n'était pas aujourd'hui, ni hier. Ça fait une semaine.
- Il y a eu un enterrement ?

Gêné, il opina.

- Oui. Enfin, tes parents ont demandé une crémation.
- Je vais commencer à pourrir, soufflai-je, complètement horrifiée.

Il attrapa mes mains, apaisant.

- Chloé, non. Bon Dieu, que tout ça est compliqué ! Quand tu es... morte... je n'arrive même pas à

le dire... on a dû te laisser, c'est la règle. Ils m'y ont forcé, je peux te le jurer. Ensuite, ton corps était comme en sommeil. À la fin de la cérémonie, le cercueil quitte la salle et la famille. Il nous a suffi de t'intercepter à ce moment-là, avant le rite normal. Ils ont reçu des cendres, mais pas les tiennes. Lorsqu'on t'a retrouvée, j'ai pu te toucher, et dès que je t'ai effleurée, tu es... revenue.

Je fronçai le nez.

– Comme la Belle au bois dormant ?

Pour la première fois, une lueur plus tendre et douce affleura dans son regard.

– Euh, te connaissant, tu ne vas pas aimer la comparaison, donc non.

– J'ai « sommeillé » comme une fichue potiche ? Tu m'as réveillée en m'embrassant et tout ?

Il éclata de rire, se détendant un peu – ce qui était mon intention d'origine.

– Chloé, stop ! Je t'ai juste caressée. Le visage, je précise. J'étais mort de trouille. Je n'ai pas réfléchi. Je t'ai touchée car je devais le faire. C'était plus fort que moi. Je suis désolé, vraiment.

Son air presque désespéré me ramena à lui et balaya mes doutes.

– Adehan, tu ne crois pas que le moment est venu de tout me dire ?

Il évita mon regard.

– Ce n'est plus comme si nous avions le choix.

Il se releva dans le désordre des draps pour s'asseoir et expira un bon coup.

– Ma mère t'a menti ou induite en erreur volontairement, je ne sais pas trop. Tu devais renoncer à ta vie, mais ce n'était que le début. C'est la partie qui pose le moins de problèmes, car dans ce cas, tout se passerait uniquement entre toi et moi. Mais cette foutue règle se résume à : « une vie pour une vie ». En échange de ma vie, je reçois la tienne. Donc, si on va au bout de l'idée, tu déséquilibres à ton tour la balance, avec l'immortalité qui t'est alors offerte. Par répercussion, une autre personne doit être sacrifiée pour te donner son propre temps...

Sa révélation tourna en boucle dans ma tête, un peu comme une explosion aux multiples réactions en chaîne. Enfin, je comprenais ses réticences, pourquoi il m'avait repoussée, ce qui l'effrayait. Toute notre histoire s'éclaira. J'étais soulagée. Il m'aimait depuis le début, au point de ne pas vouloir me forcer à une telle extrémité. Et il ne s'était jamais servi de moi ! Je fermai les yeux, et un poids glissa de mes épaules. Puis je pris conscience de la seconde information capitale.

– Une vie ? Quelle vie ?! Un passant dans la rue, quelqu'un à l'hôpital quand on s'est embrassés ou ?

– Non. Je ne sais pas qui, mais forcément une personne à qui tu tiens, un proche, souvent quelqu'un

de la famille.

– Il ou elle va...

Il grimaça.

– Oui, mourir. Avant tes dix-neuf ans, ou lors de la cérémonie du Sceau.

Il se tira les cheveux à la base de la nuque, avec une espèce de rage dont il ne semblait pas conscient. Je posai ma main sur la sienne pour l'arrêter.

– OK, stop. Raconte-moi tout : ta famille, vos traditions, tout ça...

– Ce serait long.

– J'ai cru comprendre qu'on disposait d'un peu de temps, rétorquai-je.

Alors il s'adossa au montant du lit et, dans la pénombre, m'expliqua leur histoire.

Adehan

Ma confession me fit mal. Chloé m'écoutait, attentive, et encaissait sans rien dire. J'étais estomaqué. Cette fille arrivait toujours à me surprendre !

– Bien... Donc, je suis morte officiellement ? Je ne pourrai pas revoir mes proches ni les reconforter, leur annoncer que je vais bien ?

– Non. Désolé...

– Et un de mes proches est condamné par ma faute ? reprit-elle, sourcils froncés.

Je rectifiai aussitôt, presque par réflexe.

– *Ma* faute. Bon Dieu... Je suis désolé, je n'aurais jamais dû t'embrasser. Je suis un abruti. Quand je recroise Abel, je l'étripe. Il a dû le sentir, il s'est éloigné pour deux ou trois jours.

Elle posa un doigt sur mes lèvres et planta son regard dans le mien, appuyant les mains sur mes épaules. Je ne pus m'empêcher de m'émerveiller de la force de sa présence, et d'être soulagé de la voir en vie malgré tout.

– Arrête. Je serais morte, Adehan, OK ? Je suis encore là, et je t'en remercie. En fait, j'ai une idée. Enfin, je crois.

Je la dévisageai sans comprendre.

– Une solution ? Comme dire adieu à un de tes proches et nous comporter comme si de rien n'était ?

– Non ! me coupa-t-elle. Non, pas ça. Tu m'as bien affirmé que ta famille avait surveillé Adrian comme le lait sur le feu jusqu'à sa fugue ?

– Oui.

– Et quelque part, Adrian a pu contrer vos traditions ? Il y a un précédent.

J'arquai un sourcil.

– Oui, et alors ?

– Et ils t'ont Marqué ?

J'approuvai.

– Maintenant, nous sommes « Accordés » ?

Agacé, je pinçai les lèvres, même si je dus bien acquiescer.

– Et si nous ne l'avions pas fait, tu en serais mort ?

– Oui. Il faut être Accordé avant la date limite ou on n'existe plus pour de bon. On ne peut pas continuer non plus sans la présence de son Accordé. Par exemple, mes frères cesseraient de vivre sans leur compagne. Le couple devient indissociable.

Elle fronça le nez. Je ne savais pas si elle était dégoûtée ou en colère, mais encore une fois, elle réussit à me surprendre.

– Qu'est-ce qui conclura les choses entre nous ? L'Accord n'avait pas l'air de suffire...

– Il manque seulement la grande cérémonie pour l'entériner, qui aura lieu lors du Sceau, un équivalent du mariage, en somme. Vu la position de ma famille dans notre communauté, cela prendra quelques mois. Tout le monde doit venir célébrer l'événement en grande pompe et notre Accord nous protège jusque-là. Mais tout ça a lieu sans que l'on t'ait clairement expliqué les conséquences pour toi. Je ne comprends pas que cet Unisson puisse balayer ce qui me semblait le seul point équitable : un Autre parfaitement au courant et consentant. Tu ignorais le sort de tes proches. Je me suis demandé si ma mère t'en avait parlé, mais ça me paraissait juste impossible.

Je serrai le poing une seconde et elle le caressa, comme pour me forcer à le détendre. Je repoussai ses mèches folles derrière son oreille, bien que je sache très bien que sa coiffure ne serait jamais domptée par personne.

– Un Accord n'est jamais finalisé sans qu'on l'accepte, Adehan. Je me suis... offerte à toi de mon plein gré, annonça-t-elle en rougissant un peu, ce que je trouvais craquant malgré la situation assez sinistre.

– Chloé... Aurais-tu fait ce choix si tu avais eu conscience de toute l'histoire, même pour ta famille ?

– On ne le saura jamais. Cela ne s'est pas passé ainsi, rétorqua-t-elle. Pas besoin de pleurer sur les « et si... ». En attendant, on a une porte de sortie, Adehan, tu ne la vois pas ?

Je la contemplai, surpris.

– Ils ne nous surveilleront plus, Adehan ! On est rentrés dans le rang, pour ainsi dire. Tu es Marqué, nous avons échangé l'Accord... Alors à nous de profiter de cette opportunité ! De combien de temps dispose-t-on, selon toi, avant qu'on en vienne au moment où quelqu'un sera sacrifié pour mon éternité ?

– Jusqu'à tes 19 ans. C'est le moment où le corps et l'aura arrivent à maturité. Si, pour nous deux, cela n'avait pas marché, ma mère comptait me Désaccorder avant mon anniversaire, cet automne. Mais la cérémonie de notre Sceau demandera beaucoup de préparation. Mon père s'en servira pour asseoir son autorité et réaffirmer nos valeurs suite à la désertion d'Adrian... Tu as raison, réalisai-je enfin, nous avons un sursis. Mais quel intérêt ?

Elle m'adressa un clin d'œil malicieux.

– On en profite pour se faire oublier et se tenir à carreau. Puis, quand la date approche, on tire notre révérence. Il suffit de se débrouiller pour t’enlever cette Marque d’ici là, et c’est réglé. En attendant, nous devons nous renseigner et trouver une faille dans le système. Nous devons mener l’enquête ! Watson et Sherlock, le retour... Et je suis Sherlock, prem’s ! J’adore Benedict Cumberbatch !

Abasourdi, je secouai la tête.

– Tu n’as pas peur ? Tu ne m’en veux pas ou...

– Je refuse de tuer quelqu’un, donc on va éviter d’aller au bout. J’aimerais croire qu’on peut réussir, comme Adrian. C’est tout. Il faut établir un plan.

Elle haussa les épaules et je me rappelai à quel point elle était têtue. Cela aurait presque pu me convaincre que nous y arriverions sans problème. Je souris, attendri de la voir si vivante. Jamais je ne pourrais complètement regretter notre baiser. Elle comptait plus que mes principes, et ce depuis le début, même si je n’en étais pas fier.

– D’accord, on va se battre.

Nous nous dévisageâmes sans rien ajouter. J’étais impressionné par sa façon d’envisager les choses, assez loin de la mienne, je devais bien l’admettre. Ce projet me paraissait... dangereux, mais nous avons une carte à jouer. Nous prenions des risques depuis un moment, autant continuer. Et ainsi, j’avais gagné un délai dans cette course contre la montre. Un poids énorme glissa de mes épaules, car elle en portait maintenant la moitié.

Je la collai contre moi, la serrant à l’étouffer. Ma fée et moi détenions un trésor inespéré : quelques mois ensemble. Instinctivement, je réagis, souhaitant rattraper tout ce temps et mémoriser chaque centimètre carré de son corps. Mes lèvres trouvèrent les siennes sans hésitation. La résistance avait pris fin.

Notre baiser m’électrisa des pieds à la tête, littéralement. Le courant haute tension de la dernière fois revint, tout aussi fort. Enfin, je pus être avec elle de tout mon être. Je n’allais pas l’éteindre en la touchant, et il y aurait un autre baiser après celui-là. Le contact de ses lèvres dilua le reste de mes pensées et je profitai juste de cette sensation. La pulsation de mon sang bourdonnait à mes oreilles. Du coin de ma paupière entrouverte, je pouvais voir nos auras se mélanger. Les couleurs s’embrasèrent, fondues par un peintre génial. Mais surtout, tout le noir dans celle de Chloé avait disparu, remplacé par une teinte lumineuse et solaire, entre or et bronze.

Chloé

Je m'observai dans la glace. On aurait dit Anastasia qui va à l'opéra – celle du dessin animé, je n'ai aucune idée de ce à quoi ressemblait la vraie – en mode robe de crâneuse. J'étais pas mal dans le style Ataski, on avait tout gommé de la Chloé aux tenues excentriques, ma « belle-mère » y avait veillé. Ce soir-là, nous ne fêtons même pas notre Accord. Non, Lilith avait trouvé important de célébrer l'Unisson entre Adehan et moi. J'estimais que c'était de l'ordre de l'intime, mais a priori je n'étais pas censée donner mon avis. Lilith m'avait fait tout un speech : après le départ d'Adrian, notre petite particularité permettait à la famille de réaffirmer son « statut ».

Je vivais parmi eux depuis quelques semaines et j'avais encore du mal à m'y faire. Le faste et un certain formalisme, en premier lieu, me perturbaient. Ici, personne n'irait petit-déjeuner en pyjama, ce n'était pas le genre de la maison. Le cynisme avait été élevé au rang de sport officiel dans la lignée. J'évoluais donc en tâtonnant. Difficile de m'intégrer dans cet étrange clan.

Lilith avait aussi pris soin de me rappeler que j'avais interdiction de revoir mes proches, et qu'aucune exception ne serait acceptée. Cette rupture brutale amplifiait mon sentiment de ne pas être à ma place, de détonner dans le tableau. Le pire était peut-être que je ne pouvais parler de cette sensation à personne. Adehan culpabilisait déjà assez.

Ma belle-mère ou presque me traitait avec politesse... et distance. Elle pensait sûrement avoir des siècles pour apprendre à me connaître ou elle me laissait le temps de m'acclimater, attendant que je vienne à elle. Mais dans ce cas, elle surestimait un peu la chaleur qu'elle dégageait.

Adam Ataski fréquentait peu les siens, trop occupé par son Conseil. Et puis il y avait Abel, froid et pince-sans-rire à l'extrême, plutôt intéressant au demeurant, mais juste flippant le reste du temps, tout comme sa compagne qui avait tout d'une ombre chinoise plus que d'une véritable personne. Esther et Aaron n'étaient presque jamais présents, je les avais vus en tout et pour tout deux fois, et jamais ensemble.

Je me détaillai à nouveau dans le miroir. La robe bustier mettait ma poitrine et ma silhouette en valeur. Les stigmates de la maladie avaient presque disparu : je n'avais plus de bleus, j'avais repris du poids et mes joues et mes hanches ne semblaient plus aussi creuses. De l'extérieur, je ressemblais à la Chloé d'avant, la cicatrice de la chambre implantable en plus. Mais je n'avais plus grand-chose en commun avec cette fille-là. Je touchai mon visage, curieuse, comme s'il appartenait à une autre. Les jours passant, je réalisais de plus en plus la disparition soudaine de la maladie et ce nouveau quotidien auquel je devais m'adapter. Le détachement et l'acceptation du début s'étaient faits plus fragile.

Définitivement, c'est pas moi, cette nana dans le miroir ! pensai-je pour la centième fois. Pour rendre ma tenue moins classique, je l'avais choisie turquoise. Sauf que ça faisait finalement très tape-à-l'œil. Je n'avais rien contre l'idée de base, mais là, ce n'était plus de l'originalité, on frôlait la faute de goût. Suite aux supplications de Lilith, j'avais cédé et teint mes cheveux en un brun uniforme. Plus de mèches bicolores. Au final, j'étais... présentable, ou ennuyeuse, selon le point de vue.

Je me décidai à chercher Adehan pour un peu de réconfort. Je fermai les yeux. Grâce à notre lien, je pouvais localiser son aura comme si je devinais sa position. Très pratique et un poil flippant. Je le trouvai dans la bibliothèque, cette pièce merveilleuse que j'avais découverte à mon arrivée. J'y avais mangé et presque dormi pendant deux jours, le temps de m'habituer au fait d'être en vie et d'avoir le courage d'affronter les Ataski. Seule Belle, chez Disney, pouvait comprendre ce que j'avais ressenti.

Adehan était installé dans un canapé en cuir, qui réussissait le tour de force d'être design *et* confortable – je l'avais assez testé. Sur ses genoux, un bouquin de fantasy attendait. Emmitouflé dans son gros pull de lainage noir que j'adorais, il était calé dans les coussins, ses grandes jambes repliées contre lui. Il leva un sourcil interrogateur et me détailla calmement.

– Surprenant...

J'émis un gémissement très élégant.

– Ça va ! Je suis déjà sur les nerfs, n'en rajoute pas !

Son large sourire n'arrangea rien. Il me fit signe de le rejoindre.

– C'est juste un peu trop classique pour toi et en même temps, pas assez pour ce type de robe. Comme si le styliste n'avait pas pu choisir son camp...

– Merci, Adehan. Pourquoi ai-je cru que tu serais d'un quelconque soutien ?

Alors que j'amorçais une retraite vexée, Adehan se leva d'un mouvement trop rapide pour le distinguer à l'œil nu et me ramena sur le canapé. Quand il chercha mes lèvres, je ne pensais plus à le repousser.

– C'est pour leur soirée ?

– Oui.

– Tu es jolie.

– J'ai pris cette couleur pour emm... embêter ta mère. Mais je le regrette. On dirait une cruche à un carnaval.

Je tirai sur mon bustier qui avait tendance à descendre. Adehan détourna les yeux et je dus me retenir de recommencer, juste pour le taquiner.

– Non, tu as l'air... d'une demoiselle en détresse engloutie par une robe démoniaque.

Je le regardai de travers, remontée. *Parce qu'il croit m'aider, là ?!* Il leva les mains en signe de

reddition.

– On ne peut pas annuler la fête, ou je l’aurais déjà fait. Veux-tu... une autre robe ?

– Lilith a payé celle-ci un peu plus d’un Smic, à tous les coups. C’est indécent, et je ne crois pas, en plus, que ce soit très poli.

– Elle s’en remettra.

– Ce n’est pas raisonnable, persistai-je. Nous devrions...

Il attrapa ma main pour m’entraîner.

– Nous dépêcher d’« ehm... » ma mère, je suis bien d’accord. Nous avons moins de trois heures, me pressa-t-il en me tirant derrière lui.

Adehan

Le timing avait été juste, mais nous avons réussi. Non sans rendre ma mère hystérique, ce qui constituait un bonus non négligeable. Chloé avait finalement des côtés « fille » comme on en voit à la télé, du genre à apprécier les fanfreluches et le shopping. Elle pouvait porter des bottes de motard et des chemises de bûcheron. Elle avait aussi une jupe en fausses plumes de paon trop étrange... mais elle s'excitait quand même pour une séance de lèche-vitrines. Je m'étais borné à l'attendre devant les magasins. J'étais sympa, mais il ne fallait pas pousser !

Elle m'avait tanné pour savoir de quelle couleur était ma tenue et avait décidé de nous « accorder », faisant preuve d'un humour douteux que j'aimais de plus en plus. Elle devait donc revêtir du noir et de l'argent, comme l'uniforme traditionnel des hommes de notre clan. Je tirai sur les étroits revers croisés de ma veste noire, qui ne laissait apparaître que le haut de ma cravate. Elle s'arrêtait au genou, dans un style « apparat » dont je me serais bien passé. Au moins, j'appréciais l'aspect mat de la cravate argentée.

Alors que je me peignais à la va-vite et vérifiais m'être rasé correctement pour la seconde fois, le grincement de la porte me signala son arrivée. Quand nous nous approchions l'un de l'Autre, il me semblait toujours que l'air se chargeait d'électricité. Normal, avec une fée électrique...

Sa voix m'interpella.

– Verdict ?

Je la contemplai une minute par l'intermédiaire du miroir. Chloé avait jeté son dévolu sur un smoking pour femme dont la veste un peu trop longue pour son mètre soixante et quelques était ceinturée par une cravate plusieurs fois enroulée autour de sa taille. Elle avait aussi enfilé des escarpins argentés un peu rétro. Sa coiffure avait été disciplinée avec une espèce de Gomina mais elle avait réussi à y produire quelques vagues – des « crans », m'apprit-elle – renforçant le côté vieillot. Je ne connaissais pas les actrices de l'entre-deux-guerres, mais sur une photo en noir et blanc, Chloé aurait fait illusion.

C'était inattendu, décalé, impertinent... Mes yeux se perdirent un instant dans la contemplation de sa silhouette. *Outch, elle est carrément sexy.* J'étais le plus chanceux des mecs de la terre !

– Adehan, dis quelque chose, n'importe quoi !

– N'importe quoi.

Elle soupira.

– Très drôle ! Je récupère la meringue ou...

Je la rejoignis et la pris dans mes bras, parce qu'on était toujours mieux l'un contre l'autre. Malgré son maquillage, je décidai de l'embrasser. Depuis que j'en avais enfin le droit, je ne cessais de chercher ses lèvres. Et elle semblait très réceptive, se jetant tout aussi souvent contre moi. Elle se dressa sur la pointe des pieds, s'accrocha à ma nuque. Notre baiser s'éternisa. Elle se serrait contre moi et mon cœur accéléra. Quand je dus la relâcher, conscient que le bal ne tarderait pas, j'assurai calmement :

– Jamais de la vie ! Mais tu sais vraiment marcher avec ce genre de gratte-ciel ? Tu ne risques pas de t'étaler ?

Elle sourit.

– Je ne m'appelle pas Adehan Ataski. Ça devrait aller !

Alors qu'elle m'embrassait à nouveau, se lovant contre moi, je dus bientôt la repousser.

– Chloé...

Elle gémit.

– Adehan, c'est idiot, je pense vraiment...

– Chloé, ma fée, je suis d'accord : se retenir est aussi dur pour moi. Mais je ne me vois pas faire autrement avec ma famille autour. Notre premier baiser a provoqué un Unisson, je n'ose même imaginer... pour le reste. Si cela concluait le Sceau d'un coup, que ferions-nous ?

Son expression butée m'amusa, elle reflétait presque ma propre frustration.

– Ce sont des suppositions. Je sais que tes parents nous ont demandé de rester chastes jusqu'au Sceau, par respect pour la « tradition »...

Je secouai la tête.

– C'est bien l'argument qui me ferait presque sauter dans un lit avec toi.

Elle me dévisagea une seconde, visiblement surprise. J'éclatai de rire. *Pris en flag...* Je la forçai à revenir contre moi. Je cherchai ses yeux pour qu'elle puisse lire dans les miens à quel point j'étais sérieux :

– J'ai peur qu'aller plus loin ne précipite les choses. Oui, il y a ça. Mais surtout, je ne me suis jamais senti bien dans cette maison, juste épié et jugé. J'étouffe, ici. On mérite un autre cadre pour notre première fois.

Elle soupira et hocha finalement la tête.

– Sans doute... mais on mérite une première fois tout court. Je ne tiendrai pas dix ans.

Qui avait dit que les femmes étaient réservées, incapables d'être cash, déjà ?

Chloé

J'étais enfin à la fête tant redoutée. La salle de réception, que je découvrais pour l'occasion, finit de m'impressionner. À n'en pas douter, cette maison était vraiment trop grande ! Cette pièce aurait fait de l'ombre à la galerie des Glaces avec son parquet immaculé et ses lustres au plafond, en à peine plus moderne : on évitait les vieilles pampilles *too much* !

Des bouquets de fleurs au parfum capiteux me donnaient envie de plisser le nez. L'éclairage indirect flattait les visages, donnant une atmosphère intime à un événement qui ne l'était pas. Comme il fallait s'y attendre avec des immortels, l'assemblée qui se pressait autour de moi était en fait très dense, constituée d'une bonne centaine de personnes.

– Belle-sœur, j'apprécie beaucoup ta tenue. Magnifiquement irrévérencieuse, m'interpella une voix dans mon dos.

Je me tournai vers Abel pour lui sourire, intimidée et reconnaissante malgré tout de ne pas rester seule jusqu'au retour d'Adehan, qui était parti nous chercher des verres. Abel avait une carrure très large. Si mon Autre semblait taillé dans le bois fin d'un arbre nouveau, cet Ataski-là ressemblait plus à un chêne.

– Merci, j'espère ne pas trop contrarier Lilith mais je n'ai pas pu me résoudre à porter la robe prévue par son styliste. Je n'ai pas la classe des femmes Ataski, déplorai-je.

Mon expression dut me trahir car Abel arqua un sourcil amusé.

– La classe ou l'attitude, ça se décide, ça ne se subit pas, Chloé. Bérénice a conservé un aspect fragile, et ce depuis des siècles, avec une grande constance, remarqua-t-il avec une sorte de tendresse qui ne masquait pas une pointe de moquerie. Quant à mère... Elle a créé le mot élégance, je veux bien l'admettre. Je vais te confier un secret : elle était amie avec Coco Chanel, et elle lui aurait inspiré nombre de ses traits d'esprit.

Je le dévisageai pour vérifier qu'il ne se fichait pas de moi.

– Vraiment ?

– Il paraît.

Il dut s'éclipser et je me retrouvai à nouveau isolée au milieu de tous ces groupes très policés qui parlaient à voix basse. Une main fraîche se glissa sous mon bras et le serra dans une poigne de fer.

– Chloé, nous vous attendions avec le coiffeur, vous nous avez fait faux bond... Je vois que vous

avez préféré mettre la touche finale à votre tenue vous-même.

Lilith tenta de me sourire mais, si sa bouche s'étirait, aucune sympathie n'émanait d'elle. *Oups. Je l'ai vexée pour de bon...*

– Oui, je n'étais pas à l'aise dans la robe, je suis désolée.

Elle me détailla.

– Votre style n'a rien de conventionnel.

Un bras s'enroula autour de ma taille et je n'eus pas besoin de me tourner pour deviner que c'était Adehan. Notre relation était devenue instinctive, elle se passait de mots, de regards. Sans doute le fameux Unisson.

Il se rapprocha de moi, je le reluquai mine de rien et en eus la chair de poule : il me faisait vraiment de l'effet en costume ! Pour retrouver une contenance, je saisis la coupe qu'il me tendait. *Du champagne, génial ! Berk...*

– C'est que Chloé n'a rien de conventionnel. J'ai un peu insisté pour participer à son choix, mentit Adehan, sans ciller.

Nouveau « sourire » de ma presque belle-mère.

– Vous souhaitez des tenues assorties ? Comme c'est charmant ! Il fallait m'expliquer ! Mais c'est une excellente idée : l'exacte illustration de votre situation. Cela marquera les esprits.

Je m'appuyai sur Adehan. Une fois de plus, nos auras s'entremêlèrent comme des lavis d'aquarelle. J'avais découvert cela grâce à notre Unisson, car cette capacité était normalement réservée aux couples unis par le Sceau. Nous nous étions mis d'accord, avec Adehan, pour ne pas trop en parler à nos proches, refusant d'attirer encore plus l'intérêt des gens sur nous.

L'aura d'Adehan était faite d'ocre et de bleu, comme un paysage de désert chaleureux et hypnotique. Mes couleurs étaient plus fantaisistes et, même si cela pouvait paraître un peu prétentieux, j'adorais mon aura ! Peu de gens affichaient autant de couleurs que moi et j'avais décidé que c'était un avantage. Par exemple, celle de Lilith n'était qu'une vaste toile de teintes froides. Ma belle-mère avait tout de la Reine des neiges. La vraie, pas Elsa chez Disney.

– Excusez-moi, on m'attend, annonça cette dernière.

Une rumeur me fit lever la tête. Adam Ataski montait sur une petite estrade au bout de la salle où était installé un quatuor à cordes. Ils jouaient en sourdine des airs de Paganini, et je n'étais pas peu fière d'avoir reconnu ce compositeur. Merci à M^{me} Soulis, ma prof de musique de collège ! Dans un bel ensemble, les convives se tournèrent vers lui tandis que Lilith le rejoignait.

– Bonsoir à tous, merci d’être venus nombreux pour célébrer le nouvel Accord qu’accueille notre famille. Chaque Accord renforce nos clans, perpétue nos traditions et apporte pérennité aux nôtres. Depuis des siècles, nous avons appris à nous préserver et à croître au milieu des Passants, dans le respect et la distance, souligna-t-il d’une voix grave. C’est ainsi que...

Adehan se pencha à mon oreille pour chuchoter :

– Et voilà le but de tout ce cirque : glorifier un système passéiste, et non se féliciter du bonheur de son benjamin...

La déception perçait à travers son attitude détachée. Je murmurai à voix basse :

– Adehan, ce sera bientôt fini, promis...

– ... et c’est ainsi que ce soir, continuait Adam Ataski en me donnant l’impression qu’il ne s’adressait qu’à moi, en plus de fêter cet Accord, nous allons célébrer comme il se doit la preuve éclatante que nos traditions, loin de s’effacer, ne font que s’affermir. Adehan et Chloé ont vécu l’exception de l’Unisson. Nous n’en avons pas connu depuis plus d’un siècle. Que cet Accord soit fécond et le signe pour tous que notre salut est dans notre Autre, dans la dualité, les couples se soutenant pour l’éternité dans un monde où tout est temporaire... À Adehan et Chloé Ataski !

À ma grande surprise, l’intégralité des convives se mit à frapper le parquet d’un même rythme. La salle me sembla vibrer d’un mouvement commun et une drôle d’émotion me serra la gorge. Je jetai un coup d’œil à Adehan et constatai que, malgré lui, il paraissait touché par ce geste collectif. Même Abel tambourinait à une cadence infernale.

J’attrapai la main de mon Autre et la pressai, me sentant pour la première fois « Chloé Ataski ». Quand la foule se calma, Adam reprit la parole :

– Nous souhaitons également partager avec vous ce soir une dernière annonce : Lilith et moi attendons un heureux événement. Bientôt, notre famille accueillera un nouvel Ataski qui viendra nous unir encore un peu plus. À cet enfant !

Après un moment de flottement pendant lequel des exclamations de surprise s’élevèrent de toute part dans la salle, et le même rituel étrange reprit, chacun martelant le sol en guise d’applaudissements. Tous, sauf mon Autre. Je me tournai vers Adehan, interdite. A priori, il n’en savait pas plus que moi à ce sujet. Tout autour de nous, l’ambiance s’était réchauffée, chacun y allait de son commentaire et une armée de serveurs arrivait avec des coupes de champagne. Alors que tout le monde célébrait la nouvelle, Adehan avait l’air ailleurs. Quand la musique retentit, sonnante un retour à la fête, j’en profitai pour l’interroger. Son immobilité m’inquiétait de plus en plus.

– Adehan, tu vas bien ?

Il secoua la tête et ses yeux rencontrèrent enfin les miens. J’y lus une infinité de sentiments contrastés. Je me dressai sur la pointe des pieds et embrassai ses lèvres pour lui communiquer mon soutien.

– Je... je savais que ma mère voulait d'autres enfants, mais je devais être le dernier. Il lui a toujours refusé... À cause d'Adrian, je suppose...

– C'est peut-être une bonne chose ? Elle se consolera si toi et moi... Tu m'as compris.

Il grimaça, la mâchoire contractée à se briser. Sans y penser, je la soulignai, tentant d'en atténuer la tension. Ses yeux semblaient brillants, douloureux.

– Tu te rends compte que ce gosse va devoir traverser ce que nous vivons ? Et soit je serai encore en vie, à ruminer ma colère d'avoir été embarqué dans cette histoire sans pouvoir l'aider, ayant moi-même échoué à sortir du moule, soit je ne pourrai pas le conseiller, car je ne serai plus là... Je ne le connaîtrai même pas, selon toute probabilité. À lui aussi, ils lui bourreront le crâne avec leurs règles, leurs lois...

Je ressentais sa souffrance, qui s'accroissait au fil des mots. Puissante, elle me serra le cœur comme si nous la partagions. Incapable de trouver un mot réconfortant, je restai immobile. *Comment dire ce que je pense vraiment ? Ça va le rendre dingue...*

– Adehan, regarde Abel ou Aaron, ils paraissent satisfaits de leur sort. On ne peut pas pousser les autres à voir la vérité s'ils n'en ont pas envie. S'ils préfèrent être racistes ou égoïstes... Ils sont les seuls coupables de leur aveuglement. Peut-être que cette fille ou ce garçon suivra le même chemin que toi et comprendra ce qui est juste par lui-même. Il faut lui souhaiter, mais il sera l'unique responsable, non ?

Mon discours me rappela ce que je pensais des gens du lycée qui avaient tant aimé me pourrir la vie... *La responsabilité de chacun, c'est ça.* Pour atténuer l'impact de mes mots – je n'étais pas sûre qu'il soit prêt à les entendre – je caressai son torse, tentant de lui montrer mon soutien. Nos yeux se rencontrèrent. Une seconde, j'imaginai ce que je ressentirais en apprenant que mes parents allaient avoir un nouvel enfant sans que je puisse le voir... Un courant passa entre nous. Il hocha doucement la tête, mais ses épaules restaient rigides. Je ne savais pas trop si j'avais réussi à le convaincre mais il semblait au moins y réfléchir.

Finalement, il se secoua et attrapa ma main, m'entraînant dans son sillage.

– Viens, éclipsons-nous, j'étouffe ici !

Nous nous éclipsâmes avec de quoi à manger en tête-à-tête dans la chambre d'Adehan. Notre petit banquet ramené en douce se composait de mignardises, de financiers et de choux pour moi, et d'un assortiment de bouchées salées pour lui. Installée sur son lit, je le sentais s'assoupir à mes côtés. J'avais appris à connaître sa respiration dans ces moments-là. Il était temps de parler des choses sérieuses avant qu'il ne soit trop tard.

– Adehan, ça va faire un mois qu'on se tient tranquilles pour ne pas attirer l'attention, je pense qu'il faut commencer les recherches. J'ai fait une liste, avec les questions qui me trottent dans la tête. J'aime bien faire des listes, ça me détend ! Tu as sûrement la réponse à la plupart d'entre elles, mais bon, on doit bien partir de quelque chose.

- Une liste, toi ? s'étonna-t-il avant de bâiller. On aura tout vu...
- L'organisation, ça s'organise.

Il roula des yeux.

– On dirait un slogan pour un tee-shirt. On devrait sans doute aussi relire le Guide de A à Z, avec les petits caractères, les notes, les indications... tout. Quel est le premier point de ta liste ?

– Ben par exemple, pourquoi as-tu le nez qui semble avoir été cassé, alors que tes os se ressoudent ?

Il sourit et secoua un peu la tête.

– Avec ce genre de questions, je crains que tu ne nous aides pas beaucoup, ma fée.

– Je suis curieuse, je ne voulais pas oublier de te le demander. Je m'interroge là-dessus depuis des semaines.

Il soupira.

– Je ne crois pas que tu aies vraiment envie de savoir ça, rétorqua-t-il, avant de se raviser devant mon expression déterminée. OK, quand j'étais jeune, j'ai manqué de respect à mon père. Enfin, selon lui. J'étais déjà en rébellion. Il m'a donc battu comme il le faisait chaque fois que je sortais du rang. La non-violence dans l'éducation, ce n'était même pas à l'état de projet à l'époque où il est né. Il m'a cassé le nez. Ma mère réparait toujours les dégâts, mais je ne l'ai pas laissée faire cette fois-là. Je voulais le provoquer, garder une marque visible.

Ma respiration se bloqua quelque part dans ma poitrine en entendant ça. Mes parents n'avaient jamais dû me donner la moindre fessée. Cette histoire me semblait difficile à appréhender tant c'était loin de ce que j'avais connu.

– Pour me punir de ce nouvel affront, mon père m'a à nouveau brisé le nez pour le remettre lui-même d'aplomb et on en est restés là... Deux ans après, à la mort d'Adrian, il y a eu quelques tensions, continua-t-il d'une voix de plus en plus neutre. J'ai répété à mon père exactement les mêmes mots qu'à ce moment-là. Alors, fidèle à lui-même, il m'a infligé la même punition. Mot pour mot, coup pour coup. À cet âge-là, je remettais moi-même mes os en place... mais pas là. Mon père a agi comme la fois précédente. Sauf que, le soir venu, je me suis de nouveau cassé le nez. Et le même manège a recommencé chaque jour, jusqu'à ce que ma mère intervienne et le supplie. Cela a pris un mois... Mais mon nez est resté tordu. Depuis, il ne me regarde presque jamais en face et, quand il le fait, il ne descend jamais en dessous de mes yeux.

Le discours d'Adehan m'avait pétrifiée. Je savais, comme tout le monde, que la maltraitance existait, évidemment... mais ça ? Il essuya des larmes que je n'avais pas conscience d'avoir versées avant de me ramener contre lui.

- Ne pleure pas pour ça, même si cela peut paraître un peu...
- Pervers ? Détraqué ?

Je frissonnai. Qui était le plus à blâmer ? Cette caricature de père, si loin de ma conception du mot, ou Adehan, l'obstiné ? La compassion et la nausée se disputaient en moi.

– Disons que ce n'est pas normal, tempéra-t-il. Mais notre famille ne l'est pas. Je suis juste le seul à le reconnaître. Ça a l'air idiot, mais mon nez me rappelle l'unique fois où j'ai gagné contre lui. C'est un peu la marque que je garde du départ de mon frère aussi...

Je soupirai.

– Adehan, sérieusement, ça craint.

Il retint sa respiration, je lus quelque chose de si douloureux dans ses yeux que je ressentis sa peine.

– ... Tu voudrais que je le redresse ?

– Bien sûr que non. Mais s'il reste comme ça pour de telles raisons, je ne sais pas si c'est très... bon pour toi, et Adrian penserait sûrement la même chose.

Son visage se tendit, même si c'était presque imperceptible.

– Tu ne connaissais pas Adrian.

– Non, mais il t'aimait. Il n'aurait sans doute pas mieux supporté que moi ce que tu t'es... infligé volontairement, il me semble. Après, je me fiche de l'aspect de ton nez. J'ai juste envie de casser celui de ton père une centaine de fois pour faire bonne mesure !

– Je ne crois pas à la vengeance, annonça-t-il sobrement.

– Parce que le coup du nez, c'était autre chose que ça ?

Il me contempla, perplexe, et joua un moment avec mes mèches folles, avant de hausser les épaules. Mes lèvres partirent d'elles-mêmes à l'assaut des siennes. J'essayais de me retenir quand nous parlions sérieusement mais des semaines de manque ne s'effaçaient pas comme ça. Et en même temps, elles avaient laissé leurs traces : il m'arrivait souvent d'oublier que maintenant, j'avais le droit de le toucher, de faire le premier pas.

Quand nos lèvres se séparèrent, il embrassa ma paume toujours sur sa joue.

– Je ne suis pas le meilleur juge, mais je ne l'ai pas fait dans cet esprit. On dort ? Viens là, petit glaçon, tu as encore les mains gelées.

– Pourquoi je me les pèle alors que tu te balades en tee-shirt ?

– Parce que c'est comme le yin et le yang, tu as froid pour moi. Va te changer.

– Je peux dormir avec toi ?

– Si tu es sage, dit-il avant d'enchaîner, devant ma moue déçue : Chloé...

– Je sais, je sais, râlai-je.

Non, je ne lui en voulais pas. Pas vraiment. Mais j'étais frustrée et ce serait sûrement le cas jusqu'à ce qu'il accepte d'aller plus loin que quelques baisers. Cette maudite clause P comme

platonique signifiait maintenant « Pas de sexe », et cela me donnait envie de m'arracher les cheveux.

Je grognai dans ma barbe en rejoignant ma chambre pour me changer.

– L'aura de ton père est presque aussi maléfique que celle de Voldemort...

Adehan

Vêtu d'un simple jean à la sortie de la douche, je tombai sur Chloé en short rose fluo et débardeur léopard – sans commentaire –, étendue en travers de mon matelas. Vautrée sur le ventre, elle squattait mon lit comme si elle y traînait depuis toujours et cela me semblait presque vrai. C'était un peu trop parfait, j'avais encore du mal à réaliser. J'évitais de m'attarder sur la courbe de ses fesses un peu trop moulées par le short.

Elle soupira et referma le Guide posé devant elle.

– Fini !

Je m'assis à ses côtés et caressai du plat de la main le creux entre ses omoplates. Elle frissonna et se redressa, à genoux sur le lit.

– En fait, tu n'as lu que la première partie ?

Pour une fois, j'aurais bien aimé oublier cette histoire avec mon père et jusqu'à ce foutu bouquin, mais Chloé n'en avait pas décidé ainsi. Je me concentrai.

– Non, j'avais parcouru le reste... mais c'est énorme ce truc, me défendis-je. Compulser mille pages d'explications sur la façon d'attraper son Autre alors que je voulais tout le contraire ne m'intéressait pas vraiment...

– Bref, j'ai tout lu, et j'ai fait une liste de remarques.

Elle la déposa entre nous et s'installa en tailleur. Je repensai à la première fois que nous nous étions retrouvés pour travailler en binôme dans le parc. Je détaillai son écriture. Elle représentait bien ma fée électrique : bordélique. Elle avait quand même réussi à poser toutes ses notes un peu au hasard sur le papier, même à l'envers. Je déchiffrai ses hiéroglyphes.

- *Trouver le point de départ de cette histoire pour voir comment tout annuler, que ce soit magique, mystique ou... je n'ai rien de plus en « ique ».*
- *Comprendre pourquoi des noms de la Bible ? Ataski : premiers hommes ?!*
- *Faire enlever cette Marque*
- *Trouver un allié ou des alliés*
- *Remonter à la source (redite du point un, je sais, Adehan !)*

• *Qui a écrit le guide ? Quand ? Il est imprimé et ta famille semble antérieure à l'invention de l'imprimerie (si j'ai bien retenu les explications lors de mon atelier d'orientation). Le style aussi est plutôt normal, pas comme le bouquin de Rabelais qu'on a étudié l'an dernier en littérature.*

• *Surveiller ma famille pour trouver qui va subir le « contrecoup »*

• *Y a-t-il une explication scientifique à tout ça ? J'en reviens au point « magie », « démoniaque », etc. Y aurait-il un animal qui puisse aussi faire tout ça ? Genre vous avez les capacités d'une autre espèce ? Suite à une mutation ?*

• *Et enfin : t'as un beau petit cul !*

Je relevai la tête, sidéré par le dernier point, pour la dévisager.

– Quoi ? dit-elle avant de pouffer, c'est vrai !

Je m'empêchai de sourire ou de lui rétorquer que le sien n'était pas mal non plus, pas sûr d'avoir ce droit sans que ça sonne résolument sexiste. *Et pourtant...* Qui parmi mes proches pouvait nous venir en aide ? Je songeai une seconde à Aaron mais je lui reprochais encore d'avoir laissé Abel m'emmener à l'hôpital et, ainsi, me piéger. Nous avions parlé depuis. Il m'avait assuré ne pas se douter de ce qu'Abel allait faire, mais ça ne m'avait pas complètement reconforté pour autant. J'avais refusé de répondre à ses derniers appels.

Je relus sa liste et l'un des points me frappa.

– L'imprimerie telle qu'on la connaît n'est pas très vieille, tu as raison, mais le Guide que je possède appartenait en fait à Adrian. J'ai voulu le reprendre pour le côté symbolique. Ils ont refait une version il y a quelques années pour adapter le langage et le rendre plus accessible. Ce Guide, expliquai-je en le pointant du doigt, a dû être fait à partir d'une première version manuscrite, mais j'ignore totalement où elle se trouve. En quoi ça nous intéresse ?

Elle tapota le bloc-notes de son crayon tout en réfléchissant.

– Je n'ai rien vu dans ce bouquin qui parle de la Marque. Étrange, non ? Le deuxième truc qui m'intrigue, c'est cette histoire de prénoms tout droit sortis de la Genèse : Abel, Aaron ou Canaan. Ma mère est croyante, elle a tenu à me lire des passages d'une Bible pour les enfants quand j'étais petite. Je me rappelle qu'elle m'avait présenté ça comme une parabole, m'expliquant par exemple que ces textes avaient été écrits longtemps après la période où Jésus a réellement existé. Du coup, je ne peux m'empêcher de trouver ça louche... J'ai regardé sur Wikipedia, et même si la prof de français nous a dit et redit que ce n'était pas forcément fiable, il semblerait quand même que les différentes parties aient été écrites sur plusieurs siècles, surtout en ce qui concerne la Genèse. Donc, à quelle date ton père serait-il né ? À moins qu'il ne soit vraiment... eh bien, le premier homme, Adam.

– Je n'en sais rien. Dans ma famille, on n'interroge pas vraiment les adultes. J'ai essayé, mais ma mère est toujours restée évasive. À croire que c'était malvenu. Mon père a beau être fier de notre lignée, il faut juste affirmer... qu'on est au top, et éviter de creuser plus loin. De toute façon, jamais

je n'aurais posé la question. Il est déjà difficile de respirer devant lui, alors parler, je te laisse imaginer, remarquai-je d'une voix que j'espérais neutre. Sans compter que je ne suis encore qu'un enfant tant que mon Sceau n'aura pas eu lieu. Un enfant n'a pas à demander quoi que ce soit aux adultes.

Elle se garda bien de faire le moindre commentaire et reprit :

– Selon le Guide, l'Unisson est assez rare pour nous permettre de petits plus. Nous, nous devrions être capables, avec un peu d'entraînement, de partager une « connexion » particulière...

– Comment ça ?

– Mystère ! Il faut chercher, je suppose, conclut-elle.

Je détaillai à nouveau sa liste.

– Un allié ?

Elle hocha la tête.

– Ça me semble évident. On ne va pas s'en sortir seuls, on a besoin d'une personne avec une certaine influence, mais loyale.

Nous nous dévisageâmes et ajoutâmes d'une même voix :

– Pas Abel.

– Ben voilà, notre connexion commence à fonctionner ! À quoi je pense ? enchaîna-t-elle avec un large sourire.

Je haussai un sourcil.

– Tu veux un thé et des cookies ?

Chloé me contempla, bouche bée. J'éclatai de rire.

– Chloé, tu reluques les cookies depuis que tu les as vus cuire ce matin.

Elle afficha une moue déçue trop craquante.

– Mince, j'y ai cru.

Chloé

Je me remplissais honteusement le ventre de cookies, bien installée à la grande table de la cuisine. Sous mes pieds, le carrelage froid me fit frissonner. Leur cuisinière devait venir de l'enfer, envoyée par le diable lui-même : ses cookies étaient à se damner. Un bruit de talons frappant le marbre du sol précéda l'arrivée de Lilith.

– Jeunes gens, j'ai besoin de vous. Adam nous attend au bureau.

Adehan se leva alors que je m'apprêtais à me resservir un thé. Lilith se tourna vers moi. Sa robe de soie bordeaux épousait harmonieusement son corps. Comme une bonne bouteille de vin, elle était racée, précieuse et hors d'âge. Adehan se matérialisa derrière moi et une de ses mains se posa sur mes reins pour me guider. Il le faisait de plus en plus souvent et je trouvais ce geste désuet mais adorable. J'obliquai pour me rapprocher de lui jusqu'à frôler ses hanches en marchant.

Discrètement, je détaillai mes vêtements et regrettai de porter une tenue si voyante pour rencontrer mon « beau-père » de près pour la première fois. Jusqu'à présent, il n'avait pas eu une minute à me consacrer – soi-disant.

La mère d'Adehan nous conduisit dans une sorte de petit salon tout en cuir et au mobilier sombre, à l'image de son propriétaire. Adam Ataski me regarda des pieds à la tête, sans un mot. L'impression qu'il était encore plus flippant que ma belle-mère se confirma dès que j'arrivai à quelque pas de lui, bredouillant un « bonjour » maladroit. Sur mon dos, les doigts d'Adehan se crispèrent et, sans réfléchir, je lui caressai le bras. Lilith nous invita à nous asseoir et j'obéis, ravie de cacher le léger tremblement qui commençait à m'agiter.

Le père d'Adehan resta planté sur ses pieds un bon moment à nous dominer, avant de daigner s'installer à son tour dans l'un des fauteuils lie-de-vin. La distance de la table basse en acajou me sembla étrangement peu rassurante, mais je tentais de donner le change de mon mieux. Adam croisa les jambes, menaçant même dans cette position anodine. Son aura participait à créer une atmosphère lourde dans la pièce, tant elle paraissait implacable, avec des teintes métallisées et bleues, glaciales. J'attrapai la main d'Adehan et pris la parole avec une horrible voix de fausset :

– Lilith nous a appris que vous souhaitiez nous parler, monsieur.

– Nous voulions vous annoncer une décision qui fait suite à la grossesse de Lilith pour faire un point avec vous sur vos... projets, accepta de préciser Adam Ataski.

Adehan demanda, prudent :

– Comment cela ?

– Nous sommes en mai, c'est l'année du baccalauréat pour vous deux, expliqua Lilith. Vous avez dû arrêter votre année scolaire quand Chloé nous a rejoints mais maintenant, nous pouvons envisager le futur calmement. Nous pouvons engager un répétiteur pour cet été et vous faire passer l'épreuve à la rentrée, retardée pour cause grave. Ou vous pouvez attendre l'an prochain pour recommencer cette année.

Adam acquiesça.

– Nous vous encourageons à poursuivre vos études, appuya-t-il. Il est plus qu'important d'être cultivé et d'avoir un esprit riche de connaissances. Vous aurez tout le temps pour vous y consacrer. Vous savez qu'Abel a décroché six doctorats... Les Passants n'ont pas la possibilité de devenir des gens réellement intéressants, mais ce n'est pas votre cas. Bien sûr, il nous faudra nous occuper de l'identité de Chloé...

Je tentai de mon mieux de ne pas réagir à cet orgueil mal placé, à cette avalanche de jugements à l'emporte-pièce sur les « Passants », alors que j'en étais une moi-même. *Ego, quand tu nous tiens...*

– Vous les appelez vraiment comme ça, les « Passants » ? le coupai-je sans réfléchir, perturbée par cette conversation et souhaitant comprendre malgré tout.

Adam Ataski tourna la tête vers moi, *très* lentement. Et je me rendis compte de mon impolitesse. J'allais présenter mes excuses quand la voix d'Adehan m'en empêcha brusquement.

Arrête. Ne le provoque pas. Baisse les yeux et attends ! On est trop ex... po...

Je le contemplai, bouche bée. Il fixait obstinément son jean, les pupilles dilatées par la peur. Puis je réalisai qu'il ne s'était pas exprimé à voix haute. Pas vraiment. Il avait parlé... dans ma tête !

– Ne coupez plus la parole, jeune fille, prévint M. Ataski, scandant ses mots avec une extrême froideur.

Je gardai le silence et me contentai de hocher de la tête. Alors, sans y croire, je formulai mentalement :

Adehan ? Je fais quoi ?

Adehan resta parfaitement impassible. J'espérais en vain un signe de sa part... J'avais dû rêver.

– Mademoiselle ?

Réponds-lui, il t'a... redonné... la... parole.

Le message me parvint à nouveau et cette fois-ci, moins surprise et plus attentive, je pus m'assurer que ses lèvres étaient immobiles. Pourtant, Adehan n'était pas ventriloque. C'était bien de la télépathie... *Merde alors !* Et ce lien, quel qu'il soit, ne fonctionnait pas au top puisque ses phrases

étaient entrecoupées.

– Je m’excuse.

– On ne s’excuse pas soi-même, rétorqua Adam Ataski avec un brin de condescendance, qui aurait mérité qu’*il* s’excuse.

Je relevai la tête et le dévisageai un moment, constatant avec une satisfaction suicidaire qu’il me regardait en face et que, pour une fois, j’étais digne de son intérêt. Finalement, je reformulai avec lenteur :

– Je vous prie de me pardonner. Et je vois de qui Adehan tient son amour pour la langue française.

Ma remarque sembla provoquer un froid glacial. Adehan, à mes côtés, encaissa sans broncher, mais je sentis ses épaules se crisper un peu plus. Après un long silence, Adam Ataski bougea à nouveau et tout le monde reprit sa respiration. Lilith intervint d’une voix légère, comme si de rien n’était :

– Pour vous répondre, Chloé, oui, nous appelons les gens normaux les « Passants ». Ce point éclairci, que souhaitez-vous faire pour le baccalauréat ? Adam a des amis assez haut placés qui pourraient se montrer arrangeants et s’occuper de votre identité. Maintenant que vous êtes des nôtres, vous pourriez obtenir le diplôme sous le patronyme de Ataski. Ou vous pourriez, par exemple, redoubler et entrer dans l’établissement privé que dirige M. Marisco, qui siège au Conseil à Berne.

Adam reprit avec la même brusquerie :

– Vous rapprocher de la Suisse semble le mieux. Chloé a encore de la famille parmi les Passants et nous pensons déménager à la Cour dès la semaine prochaine pour une période indéterminée, au moins jusqu’à la naissance du bébé. Nous restons toujours entre nous dans ces cas-là et votre mère sera suivie par un spécialiste...

Devant mon expression, sans doute totalement paumée, Lilith eut la bonté d’ajouter :

– La plupart du temps, après un Sceau, nous quittons le pays où nous vivions pour cinquante à cent ans, par précaution et pour éviter les descendants directs.

Adehan les dévisagea, visiblement aussi surpris que moi. Son père arqua un sourcil et il se racla la gorge.

– Oui, euh... Merci, mère. Pouvons-nous en discuter, Chloé et moi ?

– Bien sûr. En attendant, Chloé, je vous le redis : vous ne pouvez plus fréquenter les endroits que vous avez connus et vous devez autant que possible demeurer chez nous. Il faut vous montrer prudente jusqu’à notre départ en Suisse. Vous ne voudriez pas traumatiser l’un des vôtres ? argua-t-elle.

Cela ne faisait que la... dixième fois qu’elle me répétait cette consigne ? Elle me croyait sûrement à moitié stupide, en tant que « Passante ». *Je ne sais pas pourquoi mais je déteste vraiment ce mot !*

J'acquiesçai néanmoins, comme si cela allait de soi, alors que je me retenais de plus en plus difficilement de rôder dans mon quartier, poussée par le besoin d'apercevoir ma mère ou mon père, même à distance. Adehan était déjà debout et je suivis le mouvement, lançant un petit « merci » avant de quitter la pièce sans un regard en arrière.

La première chose qui me traversa l'esprit quand je pus inspirer à nouveau, un couloir plus loin, fut que le sentiment d'oppression presque physique que je venais d'éprouver était sacrément étrange, voire malsain. Et Adehan avait grandi avec « ça ». Ce père, cette ambiance... Une vague d'amour pour lui me serra le cœur et je pressai sa paume contre la mienne.

J'étais encore un peu vexée de m'être fait rabrouer comme une gosse. Chez moi, couper la parole n'était pas applaudi mais ne constituait pas non plus un crime de lèse-majesté. J'avais eu de la chance par rapport à Adehan. Ma maman m'avait élevée dans l'idée que les adultes ne m'étaient pas supérieurs, que je devais m'exprimer et ne pas la croire aveuglément. Au contraire, il me fallait oser réfléchir à ce qu'ils me disaient et me forger mes opinions... un concept visiblement bien saugrenu pour un Ataski. Adehan m'entraîna jusqu'à la bibliothèque et referma la porte sur nous.

Adehan

Une fois la porte de la bibliothèque refermée, je vérifiai si nous étions bien seuls puis me tournai vers Chloé :

– J’ai rêvé ?

– Non, m’assura-t-elle comme si elle lisait *encore* dans mes pensées et semblait prête à sauter au plafond.

Quand nous étions ici, j’avais souvent envie de la guider, mais pour la première fois, c’était devenu impératif. J’avais vu le moment où mon père songeait à lui infliger une correction et jamais je n’aurais pu le laisser faire. Et il aurait frappé Chloé, qu’elle soit une femme n’y aurait rien changé. Il avait déjà levé la main sur Esther par le passé.

Je repensais à cette histoire de télépathie, sans arriver à y croire.

– Tu m’as réellement entendu ?

– Oui. Tu avais l’air terrifié, Adehan. Jusqu’où est-ce allé avec ton père ? On dirait qu’il...

Son regard débordait d’inquiétude. Je balayai le sujet d’un geste, sachant depuis longtemps à quoi m’en tenir au sujet de mon père.

– Peu importe, ce n’est pas ça qui compte. Ce lien pourrait être le résultat de l’Unisson ?

Elle haussa les épaules, n’ayant pas plus de réponses que moi.

– En tout cas, tu es trop différente. Il te faudra du temps pour anticiper et apprendre à rester hors de portée de mon père. Si vraiment nous passons l’été à la Cour, il nous surveillera sans cesse. On ne peut s’attendre à aucune clémence là-bas.

J’attrapai Chloé et la serrai à l’étouffer. Ses bras s’enroulèrent autour de moi et j’inspirai son parfum. Il provoqua un soubresaut d’angoisse a posteriori. J’étais encore effrayé en repensant à la manière dont elle avait répondu à mon père. Comme pour me rassurer, je l’embrassai avec le besoin de goûter sa langue, juste parce que je me sentais mieux ainsi, perdu dans sa bouche.

Quand on se relâcha, le spectre de mon père s’était à peine éloigné. Je me décidai soudain :

– S’il te fait du mal, je jure que... On partira aussitôt et on verra bien si cette Marque résiste à l’acide.

En fait, j'avais déjà évoqué cette idée, mais Chloé avait hurlé. Pourtant, le jeu en valait la chandelle. À l'heure actuelle, je ne supportais pas de devoir rester ici, de me retenir chaque fois que j'avais envie de la toucher, ça me rendrait fou...

Elle s'écarta un peu pour me fixer :

– Adehan, pas d'acide, OK ? Ta peau se régénère, alors comment être sûr que la Marque ne va pas réapparaître, en plus de te faire souffrir le martyr ?

– Si on n'essaie pas..., me contentai-je de remarquer. Ce n'est que de la douleur, je peux gérer.

Elle secoua la tête, têtue :

– Ce n'est pas rien, Adehan. S'infliger soi-même de la douleur, j'ai du mal à capter... ou je me demande ce que tu as pu vivre pour en arriver à y penser. L'histoire de ton nez doit être une goutte d'eau si tu me parles d'acide sans ciller.

Je repensais à des punitions passées, à des moments où j'avais pu être « recadré » et mon père excellait dans cet art – sans vouloir m'y attarder. Depuis des années, je faisais avec, mais comment aurait-elle pu comprendre ?

Sa voix balaya mes souvenirs :

– Et t'abandonner, jamais de la vie ! Il doit y avoir des moyens moins... définitifs.

– D'accord, on attendra de ne plus avoir d'autre option, concédai-je, pas prêt à promettre plus.

Ses yeux se voilèrent de peine ou de peur, je ne savais pas trop.

– Adehan, ton père est si dangereux ?

Je soupirai, fatigué à l'avance d'expliquer, puis le lieu où nous nous trouvions m'inspira.

– Tu as lu *Mateo Falcone* de Prosper Mérimée ?

– Non, seulement *La Vénus d'Ille* qu'on a étudiée en cours de français, répondit-elle après un instant de réflexion.

– Lis-le. Mon père est Mateo Falcone, affirmai-je sans m'émouvoir. Je vais reprendre ta liste et faire des recherches sur Internet.

Chloé

Je refermai le livre, abasourdie. C'était un texte assez court, mais quelle claque ! Mateo Falcone, un homme ombrageux, abattait son fils sans hésitation parce que celui-ci avait sali le nom de la famille. Je revoyais encore le visage impassible d'Adehan affirmant : « Mon père est Mateo Falcone ».

Débordée par la nostalgie, je craquai et quittai la demeure des Ataski en catimini. J'étouffais dans ma nouvelle « famille », j'avais besoin des miens.

Mes pas me menèrent exactement là où on m'avait interdit de me rendre : dans mon quartier. Je n'osai pas aller jusqu'à mon immeuble et entrai dans la friperie où je m'habillais avant. La même odeur de vieilles fringues entassées flottait dans l'air. Il y avait toujours le mannequin affublé d'un sac à main que jamais, jamais personne n'achèterait tant il était kitch.

Je parcourus les portants comme un automate, hésitant à sonner chez moi tout en sachant que c'était impossible. Je repérai une manche qui dépassait. Ma bouche s'arrondit de surprise et je tirai dessus pour vérifier. C'était bien ma veste d'officier avec ses gros boutons dorés et un dos en velours côtelé complètement passé de mode... L'évidence s'imposa à moi : ma mère avait vidé mon armoire pour donner mes vêtements.

Je m'assis sur une chaise dans un coin et fondis en larmes. J'étais comme submergée par un ouragan qui dévaste tout. Nez qui coule, yeux rouges, menton qui tremble, la totale ! Pour qui pleurais-je ? Pour moi ? Pour ma mère qui avait eu à faire ça ? Parce que j'avais retrouvé mes trésors revenus à leur point de départ alors que j'avais passé de longs mois à les amasser patiemment ? Ou parce que je venais enfin de réaliser que je ne reverrais plus ma famille ? Je sanglotais en silence, trop honteuse de me laisser aller dans un lieu public.

La cloche de la porte tinta. De l'autre côté des portants qui me dissimulaient survint une paire de chaussures plates et noires, d'une sobriété ennuyeuse, qui rejoignit la caisse.

– Et voilà, le dernier sac de la semaine. J'ai fini le tri.

Je me figeai.

– Merci pour vos dons, madame.

– De rien, ça lui aurait fait plaisir... je crois, souffla la voix. Au revoir.

Je frissonnai des pieds à la tête. C'était bien ma mère. Tétanisée, j'écoutais les pas décroître et, à nouveau, le bruit de la clochette de l'entrée. Sans réfléchir, je me levai, jetai la veste sur une chaise à deux pas de là avant de sortir à mon tour de la boutique. J'avais besoin de la voir, même de loin. Cette pulsion me fit oublier toute prudence. Je la suivais parce qu'il le fallait. Ma maman me manquait. Elle traversait déjà au croisement, s'apprêtant à disparaître dans une rue transversale. Je reconnus son manteau blanc mi-saison et le foulard qu'elle portait autour du cou. Elle remontait l'avenue secondaire, comme si elle se dirigeait vers la boulangerie. Je me dissimulai comme une voleuse derrière des abribus, des passants, jouant à cache-cache avec ma propre mère. Elle me sembla amaigrie, les traits tirés dans la vitrine du bout de la rue Simone-Veil, où elle fit une brève pause.

Je la regardai monter dans le tram et, à nouveau, lui emboîtai le pas, irrésistiblement attirée. J'étais incapable de me raisonner. Je restai dos à elle, planquée à l'autre bout du wagon, surveillant seulement si elle descendait. Sans y croire vraiment, je me trouvai une bonne excuse pour mon comportement : peut-être pouvais-je, d'une manière ou d'une autre, la rassurer ?

Lorsque le tram s'arrêta devant le CHU, elle sortit de la rame, d'un pas morne, automatique. J'évitai de peu une femme avec son enfant, plâtré en bas du corps, tant j'étais absorbée par la silhouette solitaire de ma mère, que j'essayais de ne pas perdre de vue. Elle remontait déjà la rampe en béton qui menait à l'entrée principale. Quand je passai à mon tour le seuil, cela provoqua en moi un sentiment étrange, comme un retour en arrière désagréable.

Je connaissais bien ces couloirs – ce n'était rien de le dire. Le sous-sol abritait les machines de radiothérapie, la machine à IRM, les scanners. Au rez-de-chaussée, on trouvait la biologie et les analyses médicales, ainsi que d'autres services où je ne m'étais jamais rendue. C'était là que ma mère semblait aller. Je me demandai si elle devait récupérer des papiers pour moi.

J'hésitai à la suivre encore. On pouvait me reconnaître, des dizaines d'employés m'avaient soignée, piquée, accompagnée à mes séances de radiothérapie... Je me mordis les lèvres, indécise. La sensation de déraper et de prendre un risque que les Ataski ne me pardonneraient pas se fit plus pressante. Mais abandonner maintenant était hors de question.

Je m'apprêtais à faire demi-tour quand ma mère passa à deux mètres de moi à peine, l'air toujours aussi hagard. Une bouffée de son odeur me parvint, légèrement atténuée. Mon cœur rata un battement. J'oubliai toute prudence et lui emboîtai le pas. Au point où j'en étais... C'était déjà une folie d'être venue jusqu'ici, donc autant continuer. *Les folies sont les seules choses qu'on ne regrette jamais, pas vrai, Oscar ?*

Elle descendit une volée d'escaliers, s'enfonçant dans le sous-sol de l'hôpital. Si ma mère n'avait pas foncé tête baissée, elle m'aurait forcément vue. Il n'y avait rien pour se cacher dans ce large couloir. Quand elle franchit la porte de la radiothérapie, je préférerais rester en arrière, n'osant entrer dans le service où, pour le coup, j'étais sûre de me griller. Elle devait sans doute récupérer des documents relatifs à mon suivi, cela ne faisait que quelques semaines, après tout. C'était peut-être pour les assurances ou des démarches légales. Cette idée me fit de la peine pour elle. L'imaginer

confrontée à cet enfer... Cela devait être aussi compliqué pour elle que pour moi.

Après plus d'un quart d'heure, j'hésitais encore à entrer dans le service, lasse de poireauter. Deux employées sortirent. C'étaient deux des manips radio, Hélène et Florence, qui m'avaient accompagnée à chaque radiothérapie. La rumeur de leurs voix me parvenait, amplifiée par le vide des lieux.

– ... c'est vraiment triste.

Florence soupira.

– Oui.

Alors que leur conversation aurait dû se perdre puisqu'elles s'étaient éloignées de plusieurs mètres et continuaient d'échanger à voix basse, je la percevais bien. Adehan m'avait parlé de sa « super ouïe ». Notre Accord me permettait-il de jouir de ses capacités ou avais-je désespérément besoin de chasser mon angoisse en me concentrant sur autre chose ?

– Quand l'a-t-elle découvert ?

– Peu de temps après la mort de sa fille. Elle m'a avoué qu'elle s'en doutait mais a refusé de faire la démarche plus tôt. La boule dans son sein lui semblait un détail par rapport au reste. Mais le temps qu'elle se décide à voir enfin un médecin, c'était déjà un stade trois...

– Après la petite Chloé, c'est quand même injuste. Elle n'a pas eu le temps de faire son deuil, dit Hélène. Pauvre dame... Son mari doit être effondré. Deux cancers dans la même famille !

– M^{me} Messenger va devoir trouver rapidement une vraie raison de se battre, conclut Florence, d'un ton morne.

Elles remontèrent les escaliers et le bruit de leur pas décrut petit à petit. Je demeurai parfaitement immobile, sous le choc. Ce n'était pas possible, tout simplement. *Quand je parlais de cauchemar...*

La nausée qui ne me quittait pas depuis que j'avais passé le seuil de cet endroit maudit me prit à la gorge avec une telle puissance que je crus vomir au milieu de ce couloir immaculé et plaquai ma main sur ma bouche. Un brancardier qui poussait un lit roulant m'interpella pour que je m'écarte de son chemin, ralentissant à peine. J'obéis par réflexe, couverte de sueur, la vue trouble.

Ma mère réapparut enfin. Elle était restée une heure dans le service. Le temps de voir la radiothérapeute, car on était jeudi... et de faire une séance. Elle se dirigea vers la sortie, la tête basse, serrant autour d'elle son manteau. Je repérai les écouteurs aux fils fluo de mon lecteur MP3 qui pendaient de ses oreilles. Exactement ce que je faisais moi-même pour ne pas entendre le bruit des machines tandis qu'on m'irradiait.

Allait-elle jusqu'à se passer la playlist que j'avais créée pour ça, sobrement intitulée « Pour l'abattoir » ?

Adehan

J'arrivai presque en courant dans le hall de l'hôpital d'où m'avait appelé Chloé. Retrouver ce bâtiment aux fenêtres en forme de meurtrières me rendait très mal à l'aise, comme si je ressentais l'écho désagréable de ma dernière venue, quand j'avais découvert mon Autre presque morte. Après une rapide recherche, je la trouvai enfin, recroquevillée sur chaise en plastique, tout au fond du hall, derrière une machine à café. Je m'accroupis à ses côtés. Son regard était vide.

– Chloé ? On doit s'en aller...

Aucune réaction. Dehors, Aaron m'attendait dans la voiture. Je n'avais pas eu d'autre choix que de lui demander son aide, je n'étais pas sûr qu'elle soit en état de marcher jusque chez moi et, si je la portais, quelqu'un risquait d'aller prévenir mon père, ce dont nous n'avions vraiment pas besoin.

– Chloé ? Je te soulève, OK ?

Je la saisis et l'emportai sans effort hors du CHU. La plupart des gens que nous croisions détournaient les yeux, gênés. Aaron ne fit pas de commentaire. Je lui avais dit que Chloé, traumatisée par sa « mort » et par tous ses traitements, avait voulu revenir ici pour affronter son passé mais qu'elle avait très mal réagi. Je ne sais pas s'il m'avait cru.

J'installai mon Autre à mes côtés, et elle se laissa faire. Chloé ! Se laisser faire ! Elle n'allait vraiment pas bien. J'attachai tant bien que mal sa ceinture et la ramenai contre moi. Son aura terne me mit mal à l'aise et je la touchai pour que mon aura se fonde dans la sienne, comme pour la soutenir. Indécis, je tentai quand même :

Chloé ?

Établir notre lien mental quand elle était si bouleversée me semblait impossible. Mais pas plus que de la voir dans un tel état sans réagir. Je recommençai, tête.

Eh ? Je suis super inquiet. Dis-moi merde, Pimprenelle, peu importe, juste parle... J'ai l'air con en plus à essayer de discuter dans ma propre tête...

Silence radio. Je soupirai et caressai le creux de sa main machinalement. J'attendrais d'être rentré à la maison, et je la bourrerais de cookies. Un film de zombies, peut-être ? Elle adorait ça.

Pimprenelle !

Je fermai les paupières de soulagement. Bon, je pouvais gérer si elle m'acceptait. Je n'ajoutai

rien, respectant son silence. Les yeux d'Aaron nous dévisageaient par l'intermédiaire du rétroviseur et je sentis une sorte de bienveillance en lui.

– Merci, grand frère, chuchotai-je, l'appelant ainsi pour la première fois depuis très longtemps.

C'est aussi la première fois depuis un moment qu'il méritait ce mot...

Cela faisait vingt-quatre heures qu'elle n'ouvrait plus la bouche, repliée dans sa peine. Même ma mère était venue s'enquérir de l'état de santé de ma fée. Ne pas entendre de musique rock ce matin-là, comme ça avait été le cas tous les jours depuis son arrivée, avait de quoi surprendre.

Chloé, assise sur l'ottomane, un thé refroidi à la main, regardait par la baie vitrée qui donnait sur le jardin, en contrebas. Cela devait cesser. Croiser sa mère et se rendre à l'hôpital n'avait pas pu la mettre dans un tel état. Elle ne m'avait pas tout dit, je ne voyais que ça. J'enjambai le siège et me collai à son dos. Je calai à nouveau mon menton dans son cou et attendis. Il fallut une dizaine de minutes avant qu'elle se décrispes un peu. Cinq de plus pour qu'elle se décide à parler :

– Ma mère a un cancer, Adehan. Il s'est sans doute déclenché quand j'étais encore là. Ça n'a pas pu aller si vite. Elle a dû ignorer les premiers symptômes à cause de moi... Je suppose que sans cette histoire d'« une vie pour une vie », elle aurait ses chances, mais là ?

Ses épaules se voûtèrent horriblement. Je réfléchis un moment mais ne trouvai rien pour la consoler. Elle avait sûrement raison. Sans que je comprenne comment, je ressentis sa douleur dans mon ventre. Peut-être un des effets secondaires de l'Unisson. Une manière de savoir ce qu'elle éprouvait. Je regardai nos auras mélangées et toute la souffrance qui ternissait ses couleurs. J'espérais avoir le pouvoir de la soulager, d'aspirer en moi sa peine, de ne pas me contenter de parler mais d'agir avec toute la force de ce lien qui nous unissait. *J'ai besoin de l'aider, peu importe comment. Laissez-moi l'aider...*

Les paupières plissées par l'effort, je me concentraï comme jamais auparavant sur celle qui se tenait contre moi. Au départ, ce ne fut pas très net. Alors je forçai un peu et visualisai le halo pâle qui retrouvait de la vigueur dans son aura. L'intensité changeait, comme un tableau qui recouvrait ses teintes d'origine. Puis cela arriva. La douleur que j'avais ressentie, encore diffuse, comme un écho de la sienne, me percuta. Elle passa par nos auras et se transmit à moi. Je l'accueillis comme je pus, surpris, avant de perdre le fil, épuisé. Et tout s'arrêta, le silence de la chambre seulement troublé par nos souffles courts.

Chloé se retourna pour me faire face, stupéfaite. Malgré l'émotion qui me lacérait le ventre, me poussant à sangloter sans que je sache pourquoi avec une force qui me rappela aussitôt l'enterrement d'Adrian, débordé par une souffrance qui n'était même pas la mienne, je me penchai et l'embrassai. Juste pour sentir ses lèvres et aller un peu mieux. Si j'en avais besoin, sûrement était-ce aussi son cas.

– Comment as-tu fait ? Qui t’a parlé de ça ?

Son ton un peu tremblant me donna presque envie de sourire. Mais la peine faisait barrage au reste.

– Je ne savais pas, admis-je.

Elle secoua la tête, incrédule.

– Tu n’aurais pas dû...

À mon tour, je fis un signe de dénégation, caressant du bout des doigts son visage sombre.

– Ça me paraît plutôt normal. Tu ne m’as ni rejeté, ni accusé, tu n’es pas devenue folle après tout ça... Je peux porter une part de ta douleur, Chloé. J’irais bien plus loin si je le pouvais, mais on peut réessayer dans quelques minutes.

Elle murmura, d’une voix un peu rauque :

– Je t’aime.

Je me figeai. Nous n’osions que rarement dire ces mots, trop timides et gênés, peut-être aussi parce que nous savions à quoi nous en tenir : nos auras, notre Accord... difficile de nier l’évidence. Malgré tout, quand l’un de nous craquait, cela restait toujours un moment particulier. La douleur en moi se tut un peu. Même si ces mots me semblaient trop communs pour exprimer ce que j’éprouvais pour elle, cela allait tout simplement au-delà de ça et il m’aurait fallu inventer un terme. J’aimais qu’elle me le dise. Cela devait faire partie d’une sorte de rituel presque magique qu’on connaissait tous. Un sésame. Elle se pencha et me donna un baiser doux, grave, plein de la peine qu’on ressentait.

– C’est déjà en marche, c’est ça ? Sa vie contre la mienne ?

Je grimaçai.

– Je suppose.

– Alors on doit s’occuper de ta Marque et se tirer. Si on réussit, on la sauvera... ou du moins on ne la condamnera pas.

J’acquiesçai avant d’ajouter, un peu honteux de réaliser ça seulement maintenant :

– Bizarrement, tout porte un nom chez nous : l’Autrement, l’Unisson, le Sceau... mais pas le sacrifice qu’on exige de toi pour tout ça. Comme si le Passant et ce qu’il vivait ne méritaient pas de s’y attarder... Je suis tellement désolé.

Elle m’offrit son premier vrai sourire depuis que je l’avais récupérée à l’hôpital et je réalisai à quel point ça m’avait manqué. Chloé était souriante, mais uniquement dans l’intimité, entre nous. C’était d’autant plus indispensable.

– J’ai réfléchi, et notre déménagement à la Cour est sans doute une bonne chose. Nous allons peut-être trouver des pistes là-bas. Nous pourrions interroger des gens, remarquai-je. Je me suis toujours senti proche de Tancredi, un membre du Conseil parmi les plus influents. J’ai aussi deux idées pour ta mère.

– Lesquelles ?

– C’est juste en attendant, préférerais-je la prévenir avant de lui expliquer ce que j’avais en tête.

Adehan

Le magazine dont je me servais pour me dissimuler me donnait l'impression d'être un agent en mission. Pourtant, il ne risquait pas de m'intéresser, je n'avais rien à faire du dernier mariage princier. Je patientais jusqu'à l'arrivée de la mère de Chloé. Cette salle d'attente me mettait mal à l'aise. Les gens autour de moi étaient tous malades, leurs auras entachées, voire écornées, en attestaient, me rappelant douloureusement une autre aura mangée de noir...

Quand sa mère arriva, je la reconnus tout de suite. Je l'avais croisée plusieurs fois de loin, même si Chloé m'avait tenu à distance. À l'abri derrière mon paravent, je l'épiaï. Chloé n'avait fait aucune allusion à son aura, peut-être parce qu'elle n'avait pas de point de comparaison, contrairement à moi. Dans l'aura de M^{me} Messenger, même si elle n'avait pas viré au noir, on distinguait déjà les ravages de la maladie.

Je ne pus m'empêcher de m'étonner de la trouver si passive. Comment pouvait-elle sembler si calme et en retrait, alors que sa fille avait dû remplir ce lieu de bruit et de mouvement au point de gêner ses voisins ? Enfin, je le supposais mais je n'avais jamais vu Chloé ici. Pourtant, je commençais à la connaître. Pour elle, le silence méritait une bonne musique rock et patienter, immobile, n'avait aucun sens. Ce concept lui était sans doute étranger.

Il me fallut attendre encore, mais finalement l'infirmière qui se tenait à l'accueil s'en alla avec la seconde patiente de la salle d'attente. J'inspirai et priai pour qu'elle ne me rembarre pas tout de suite.

Indécis, je me levai pour m'approcher d'elle, laissant néanmoins deux chaises entre nous pour ne pas l'effrayer avec ma taille de grand échalas. Elle me dévisagea, un peu surprise, réalisant que nous étions seuls désormais. Comme Chloé lui avait parlé d'un « Adehan », nous avons préféré éviter de lui rappeler ce petit copain absent à l'enterrement.

– Madame Messenger ? Je suis Adrian, un ami de Chloé.

Son aura flamboya un instant avant de plonger dans un gris presque métallique tant il me sembla froid et dur. C'était sa forme de tristesse : une chape de plomb palpable autour d'elle.

– Vous...

Elle se racla la gorge et frotta furtivement sa joue, comme si elle s'attendait à y trouver des larmes.

– Comment avez-vous connu Chloé ?

J'étais mal. Nous nous étions mis d'accord avec ma fée pour que je me présente comme un patient. Mais mentir à sa mère, face à face, se révéla plus compliqué que prévu.

– Eh bien... En fait, lors de sa première hospitalisation, nous nous sommes parlé avant qu'elle n'attaque les rayons, précisai-je. J'ai moi-même été orienté vers un traitement différent, j'ai eu de la chimiothérapie et...

– Vous avez gardé vos cheveux, constata-t-elle.

J'hésitai une seconde.

– J'ai tout rasé dès le départ et ils ont repoussé assez vite. Chloé et moi avons continué à discuter par SMS.

Je devinais à son expression qu'elle cherchait dans les discussions avec sa fille une anecdote avec un Adrian et tentait de rester impassible. Mon mensonge bancal ne devait pas lui donner confiance. Plus honnête que moi, elle avoua :

– Je ne me souviens pas de vous.

– Je ne crois pas qu'elle parlait beaucoup de moi... Je ne suis pas sûr d'avoir moi-même évoqué son nom chez moi. En fait, elle m'a vu en larmes et le contraire est vrai. Donc on était un peu le secret honteux de l'autre... Chloé n'acceptait pas de pleurer.

Ce détail m'était venu spontanément en repensant à l'une de nos récentes conversations nocturnes, où elle m'avait raconté son parcours du combattant contre le cancer. « Ne pas pleurer » semblait être l'une de ses résolutions majeures. Marjorie Messenger me sourit et une larme dévala pour de bon sa joue.

– Elle avait beaucoup de courage... ou c'était une bourrique.

– J'ai rarement rencontré quelqu'un comme elle, approuvai-je, soulagé de pouvoir arrêter de mentir. Et les deux qualificatifs la décrivent assez bien...

Elle me détailla d'un œil perçant puis hocha la tête, comme si elle m'autorisait cette remarque.

– Sur la fin, Chloé avait du mal à communiquer avec vous. Elle s'était retranchée derrière une muraille... Le dernier contact que nous avons eu remonte à avant sa dialyse. Elle a compris qu'elle devait... faire la paix mais ne savait pas comment faire, conclus-je, faute de mieux. Alors elle m'a confié une lettre pour vous.

Sa mère porta une main à sa bouche. Je sortis l'enveloppe de ma veste et la lui tendis. Chloé l'avait écrite la veille. Ma fée avait mis longtemps à choisir ses mots, elle avait raturé et jeté à la corbeille de nombreux brouillons. Le message rédigé, elle avait voulu que je le lise, mais j'avais refusé. Même si elle avait dénoncé toute ma famille ou vendu la mèche, peu importait.

Je me relevai enfin et, au passage, me cognai le coude contre le mur assez fort pour sentir le choc remonter dans mon bras. Je grimaçai. Toujours maladroit au meilleur moment, c'était bien moi...

– J’espère que cela vous aidera. Chloé vous aimait. Et je me doute du vide qu’elle a laissé. Je suis désolé. Sincèrement.

La première chose que fit sa mère, ce fut de renifler la lettre. Cela me surprit une seconde, mais cette réaction instinctive me serra surtout le cœur. Si on me l’avait reprise, aurais-je, moi aussi, cherché ainsi la trace de Chloé ? Je m’éloignai sans un mot de plus. Ce message permettrait peut-être à M^{me} Messenger de se battre contre la maladie juste assez longtemps pour que nous brisions ce lien entre nous. Alors que j’allais franchir la porte, un cri retentit :

– Adehan !

– Oui ? répondis-je en me retournant, par automatisme.

Je me figeai en réalisant ma bourde. *Mais quel idiot !* Je passai la main dans ma tignasse emmêlée. Un léger sourire détendit ses lèvres. Ses yeux pétillèrent, la tristesse s’estompant une seconde. Je revins vers elle lentement, sans pouvoir m’en empêcher.

– Je me doutais que c’était vous. Alors, elle vous a laissé quelque chose pour nous ?

– Oui, je pense que vous reconnaîtrez sans peine son écriture inimitable. Je vous présente mes excuses, j’aurai dû venir à l’enterrement, mais il s’est produit quelque chose dans ma famille et Chloé avait rompu. Je n’ai pas cherché à comprendre tout de suite. Enfin, si, mais trop tard, tentai-je d’expliquer, mentant un peu par omission, tout en restant le plus honnête possible. J’ai préféré vous donner un autre nom car j’ai supposé que vous m’en voudriez.

Marjorie Messenger me détailla de ses yeux chocolat, si similaires à ceux de sa fille.

– Ce n’est pas le cas. Un enterrement n’est pas un passage obligé pour dire adieu à quelqu’un. Ça paraît ridicule, mais j’ai parfois l’impression que Chloé est encore en vie, sinon je l’aurais senti. Là, j’ai juste la sensation... qu’elle s’est absentée. Mon mari me croit folle de chagrin et la psy en plein déni. Pourtant, j’en suis réduite à penser que je suis maintenant malade pour être plus proche d’elle, pour suivre le même parcours...

Je compris que cette réflexion n’appelait pas de réaction de ma part et je n’aurais de toute façon pas su quoi répondre. J’avais envie de la serrer contre moi pour la réconforter comme ma fée aurait dû pouvoir le faire elle-même, mais n’osai pas. M^{me} Messenger fondit en larmes. Une image du film *Le Fabuleux Destin d’Amélie Poulain* me revint, celle où Amélie tombe en flaque sur le sol. C’était ce à quoi je venais d’assister : cette femme s’était répandue en une flaque de sanglots. Alors je fis un pas vers elle et la pressai maladroitement contre moi.

Je repensais à la manière dont j’avais attiré la tristesse de Chloé en moi, et j’essayai à nouveau. Concentré, je forçai et forçai encore, imaginant toute cette douleur passant dans mon aura... sans succès. La souffrance était trop grande ou mon lien avec elle trop faible.

Je venais de me confronter à une réalité qu’oubliaient facilement les miens : cette peine brute des « Passants » qui perdaient l’un des leurs. Je sentis ma mâchoire se contracter à m’en faire mal.

Pourquoi n'y avait-il pas de terme pour tout ça ? On pouvait se définir comme veuf ou orphelin, mais quel mot décrivait la perte d'un enfant ?

Chloé

Allongée sur le lit d'Adehan, qui était un peu devenu mon QG, je feuilletais notre liste de questions à « résoudre ». Je compulsais le Guide, par acquit de conscience, l'analysant sous toutes les coutures – en réalité, j'avais littéralement retourné le livre dans tous les sens, juste au cas où. Mais ce que je guettais réellement, c'était le pas d'Adehan dans le couloir. J'avais besoin de savoir s'il avait vu ma mère et transmis ma lettre. Je n'étais pas naïve, elle n'allait pas tout résoudre, mais si elle l'aidait un peu, c'était déjà ça.

Dans ma lettre, j'avais réussi à lui donner des conseils de vie de la part de « ta Chloé qui veille sur toi de là où elle est ». Je lui demandais de faire des mammographies régulières et de ne jamais laisser le cancer venir ronger notre famille à nouveau. De se battre bec et ongles pour devenir une femme grisonnante qui ferait suer une infirmière dans une maison de retraite.

Je repris mon exploration du Guide pour passer le temps. Un long passage était consacré au rôle que pouvait assumer un immortel dans la société des « Passants ». Pas question d'être célèbre ou de marquer officiellement le monde de ma présence.

« En effet, si vous êtes encouragés à imprimer un mouvement positif et durable à la société, le recul de notre statut est nécessaire, car il nous offre une vision globale dont ne disposent pas les Passants. »

Quelle était cette vieille expression ? Ah oui : on ne mélange pas les torchons et les serviettes. Si nous ne réussissions pas à sortir de cette famille, je ne découvrirais jamais de remède contre Alzheimer ou, en tout cas, je ne pourrais pas m'en vanter. Mon but ultime n'avait jamais été de devenir connue, comme certains lycéens qui se voyaient déjà youtubeurs ou stars de cinéma. Mais je voulais pouvoir choisir, écrire un best-seller si bon me semblait, aller dans l'espace ou résoudre la théorie des cordes avant Sheldon Cooper – j'étais fan de *The Big Bang Theory*.

J'y avais bien réfléchi et je n'avais aucune envie d'une vie éternelle. Ça n'avait pas de sens ! Je voulais sauver ma mère, car notre histoire ne la concernait pas. Il était parfaitement injuste qu'elle y soit mêlée, même si elle se serait sans doute sacrifiée pour moi sans hésiter. Je préférais une existence courte à un enclos où m'ennuyer pour l'éternité. En attendant, je me battrais.

J'avais eu une idée en écrivant la lettre pour ma mère, sans savoir comment faire exactement. Et c'était en surfant sur Facebook – où je traînais maintenant sous un pseudo assez quiche, Fée EleKTriK – que je trouvais enfin le moyen de mettre mes plans en pratique.

Je me mis au boulot. Cela me prit la matinée mais, lorsque midi sonna, je venais de créer une page

Facebook, ce qui ne nécessitait pourtant qu'une seconde. Dessus, on pouvait poster ce qu'on voulait et, surtout, on pouvait programmer un post à publier plusieurs semaines plus tard... ou l'antidater, pour faire croire qu'il remontait déjà à plusieurs semaines ou mois, particularité bien pratique quand on était officiellement morte.

Je créai de toutes pièces un journal intime sur ma maladie, mes ressentis... multipliant les billets que j'antidatâi scrupuleusement en les échelonnant sur les six mois précédant ma « mort ».

Je laissai plusieurs mots à l'intention de ma mère, où je lui disais ce que j'avais oublié avant de partir. Et en premier lieu, que je l'aimais. Que je regrettais d'avoir affirmé à 7 ans que la maman de Solène était mieux qu'elle « parce qu'elle ne travaillait pas ».

J'agis de même pour mon père. Je n'avais pas réussi à sortir un seul « je t'aime » depuis l'école primaire mais, cachée derrière mon écran, je pouvais me rattraper. Je postai des vidéos YouTube de ses chanteurs préférés – que des trucs de vieux, genre Renaud et Goldman. Je préparai aussi des messages d'anniversaire et de fête des pères et des mères pour les années à venir. Ainsi, si notre plan fonctionnait, je resterais tout de même un peu avec eux quelque part.

Ce fut ce qui me prit le plus de temps. Chercher des images, des citations drôles ou qui expriment mieux que je ne saurais jamais le faire tout l'amour que j'ai pour eux. En réalité, l'idée n'était pas totalement de moi. J'avais lu *P.S. I Love You*, un roman dans lequel le message de l'au-delà guide les proches en souffrance. Je fis même un post pour Marina, où je m'excusais d'avoir brutalement coupé les ponts, réalisant avec le recul ma part de responsabilité dans cette histoire.

Je programmâis enfin un post pour la semaine précédente, où j'identifiais Marina et ma mère, méthode bien pratique pour leur faire découvrir la page : l'application se chargerait de leur envoyer une notification.

Un bruit de pas résonna dans le couloir et j'entendis un « bong », suivi d'un juron. Adehan était de retour et s'était cogné dans quelque chose, comme d'hab. Je me sentis étrangement sereine, comme si je venais de faire la paix, de me laver de mes bêtises et erreurs passées. À la fois avec ma famille et avec Marina, qui n'avait sûrement rien deviné de cette histoire avec Marc, quoi que j'aie voulu croire à l'époque, parce que ça m'arrangeait bien.

À ce moment-là, je comprenais bien à quel point il devenait difficile d'être courageux une fois au pied du mur. J'avais moins l'impression d'abandonner mes parents. Je souris à l'écran, fière de moi et soulagée.

– Tu assures, ma fille !

Adehan poussait la porte et il me dévisagea, surpris.

– Tu te félicites toute seule, maintenant ?

Sa voix gentiment moqueuse ne me trompa pas une seconde. Je fronçai les sourcils et ma gorge se

serra.

– Ça s’est mal passé ? Tu fais une drôle de tête...

– Non, mais ce n’était pas évident. Tu lui manques, elle est triste... et malade. J’ai fait ce que j’ai pu.

Un instant, l’émotion m’étreignit, mais je préfèrai l’ignorer pour ne pas fondre en larmes pour de bon.

– Merci, Adehan, vraiment, dis-je, craquant totalement pour son petit air timide.

Il dut le sentir car il me rejoignit sur le lit. Calmement, il s’assit en tailleur et plia ses longues jambes avant de se pencher vers moi pour capturer ma bouche. Comme une dinde amoureuse, j’arrêtai de réfléchir pour me nicher dans ses bras.

Je n’étais jamais capable de l’embrasser sans avoir besoin de plus, surtout après les semaines entières où il m’avait tenue à distance.

– Tu pourrais éviter de penser à cette clause quand je t’embrasse ? s’enquit-il en me relâchant soudainement.

– Non ! Attends... tu as lu dans mes pensées ?

Il sourit.

– Oui. C’est apparu assez vite dès que nos lèvres se sont touchées.

– J’en ai marre de cette clause !

– Chloé, on en a déjà parlé...

Je soupirai. Je faisais mon possible pour accepter notre situation. Je n’avais aucun doute sur lui et j’aurais aimé qu’on soit libres de nos mouvements pour ça aussi. Malgré tout, je ne pouvais m’empêcher de me remettre en question : et si je n’avais aucun charme ?

Je fis la moue, boudeuse.

– Tu ne sembles pas si... frustré.

Il me dévisagea avec une expression étrange, comme s’il était vexé.

– Chloé, je t’embrasse dès que je te vois et je te touche sans cesse. Tu me trouves indifférent ?

Oups, comment se sentir d’un coup sur des charbons ardents ? J’évitai néanmoins de me dandiner de manière ridicule après l’avoir provoqué.

– OK, je veux bien le reconnaître. Mais tu n’es pas... inexpérimenté, alors comment fais-tu pour te retenir ainsi ? Tu connais la réputation des gars de notre âge ?

Il secoua la tête.

– Oui. Et toi, tu sais aussi le lien qui nous unit ?

Je grimaçai, consciente de me comporter comme une idiote.

– Ça ne devrait pas te donner encore plus envie de te jeter sur moi ? Je sais que j'ai des traces de la maladie et que ma cicatrice sur l'épaule est affreuse, mais...

Adehan m'attira à lui, et ses lèvres cherchèrent les miennes. Son baiser n'avait rien de commun avec ceux qu'il me donnait habituellement. Aussitôt, j'oubliai de respirer et mon dos ploya en arrière sous l'assaut. Son odeur m'enveloppa, ses doigts se faufilèrent sous mon tee-shirt pour caresser ma taille et mes reins. Sa langue s'adressa à la mienne sur un ton qu'il n'avait jamais employé jusque-là. On s'enfonça dans les draps un moment, emmêlés l'un dans l'Autre, et pour la première fois je ressentis une preuve tout à fait tangible de son désir. Preuve qui me coupa le souffle, d'anticipation ou d'appréhension, je n'aurais pu le dire sur le coup. *Étais-je aussi prête que je l'affirmais ?*

Quand il recula finalement, je me sentis ébouriffée et écarlate.

– Chloé, est-ce que j'ai l'air indifférent ? reprit-il, son regard me faisant rougir jusqu'aux oreilles. Tes cicatrices font partie de toi. Si j'avais le pouvoir de les gommer, je n'y toucherais pas. Rien en toi ne me déplaît, tout m'attire. Au risque de me répéter : je donnerais cher pour que la situation soit différente et pour ne pas avoir à me retenir avec toi.

Mon cœur pouvait-il faire un looping dans ma poitrine ? Sûrement, vu ce que je ressentais...

– Et puis, je tiens à me montrer respectueux. J'en ai besoin. On nous a propulsés dans le rôle de jeunes mariés sans même nous demander notre avis. Je ne veux pas me conduire comme un rustre qui prendrait ta virginité sans hésiter une seconde. Ça ne sera *jamais* comme ça entre nous.

Je clignai des yeux, un peu sonnée. Adehan n'était pas un gars mystérieux comme Abel, mais il n'avait rien non plus du moulin à paroles. Et là, le combo baiser plus déclaration, j'allais avoir du mal à m'en remettre. Comme à mon habitude, je réagis par une honnêteté brute :

– Waouh, je crois que je viens de faire une mini-attaque cardiaque !

– On ne peut pas faire de « mini » crise, Chloé, remarqua-t-il en attrapant ma main et la posant sur sa poitrine. Tu sens ? Mon cœur refuse de se calmer depuis que tu es contre moi. Arrête d'en douter.

Il avait fait l'impasse sur une autre manifestation criante de son désir tout aussi parlante, mais je ne me sentais pas l'audace d'en parler non plus. J'acquiesçai donc.

– OK... je vais finir rouge comme une tomate si tu continues, soufflai-je.

Il sourit, goguenard.

- Trop tard. Tu sais, en réalité ça ne fait pas longtemps entre nous...
- Tu rigoles ou quoi ?!

Vexée, j'essayai de me remémorer le moment où nous avons eu cette discussion sur les clauses à la librairie.

– Tu vois ce que je veux dire. Nous avons fait beaucoup de breaks imposés et on n'a pas fait preuve d'une grande honnêteté depuis le début.

Je soupirai : un point pour lui.

– J'ai dû ingurgiter trop de bouquins où les hommes supplient les femmes de leur céder. Je suis dégoûtée que ce soit le contraire entre nous.

Il roula des yeux et colla sur mes lèvres un baiser rapide qui me fit presque autant d'effet que le premier. *Presque...*

– Qu'as-tu fait de ton temps pendant que j'allais au CHU ?

Un peu rassurée par cette mise au point, je lui expliquai mon plan avec la page Facebook. Allongés sur son lit, enfoncés dans la couette, nous étions proches comme jamais, et pas seulement physiquement.

– C'est une bonne idée, ça devrait aider tes parents. Comme ta lettre. Je crois qu'elle a fait du bien à Marjorie. Elle l'a lue d'une traite et elle a beaucoup pleuré, mais je l'ai sentie mieux après. Plus déterminée. Elle m'a grillé, par contre.

Je souris, le regard fixé au plafond, nostalgique mais moins triste.

– C'est bien ma mère. On est futés dans la famille !

– C'est quoi ce bouquin sur la table de nuit ?

– Un cadeau d'Esther. On a discuté philo, elle et moi. Selon elle, ce livre est parfait pour commencer... Je pense qu'on devient copines, elle vient souvent me voir et je la trouve intéressante.

– Tu m'impressionnes ! Je n'ai jamais réussi à établir le moindre contact avec elle, avoua Adehan, a priori pas déprimé pour autant.

– Elle est surprenante, vraiment. Elle est comme la philo : elle donne à réfléchir, raillai-je.

Et puis, même si je ne l'aurais jamais dit à Adehan, ça me faisait du bien d'avoir quelqu'un d'autre à qui parler ici. Je me sentais isolée après avoir été arrachée d'un coup à ma famille et à mon quotidien de lycéenne...

Adehan

Je traversai la première des deux cours intérieures du château qui abritait la Cour. En plus de l'enceinte massive qui suivait la forme naturelle de l'îlot ovale où elle avait été érigée, au bord d'un lac suisse, une large tour centrale carrée dominait les lieux. Cette vigie permettait de voir l'ennemi de loin tout en conférant à l'endroit un côté menaçant. J'y jetais toujours un coup d'œil méfiant, m'attendant à tout instant à repérer mon père à une fenêtre.

Depuis notre arrivée, j'avais du mal à m'habituer à ce labyrinthe moyenâgeux aux fenêtres gothiques donnant sur un lac, comme si nous étions de retour dans le passé. J'avais beau être fan de fantasy, vivre dans un décor pareil restait compliqué. Les bâtiments étaient vieux, pleins de corridors venteux, de galeries dont on ne voyait pas le bout, ni même parfois la réelle utilité. Bref, l'architecture avait dû évoluer avec le temps car je ne comprenais pas celle de ces lieux. Les pièces étaient souvent biscornues, il y avait plusieurs étages et le seul avantage de ce dédale venu d'une autre époque était la possibilité de ne pas croiser les miens pendant des journées entières. *Et en soi, c'était déjà pas mal.*

J'atteignis enfin la salle consacrée à l'exercice physique. Elle faisait dans les quatre-vingts mètres carrés. Son entrée était située dans la tourelle sud, celle qui donnait sur le lac. Par les fenêtres, on pouvait même entendre le clapotis de l'eau quand les larges baies vitrées étaient ouvertes pour profiter de la fraîcheur du matin.

Aaron s'entraînait déjà lorsque je refermai la porte de bois massif derrière moi. En ce moment, vu notre isolement, il cumulait les rôles : entraîneur personnel, confident, et sûrement ami. Depuis notre emménagement à la Cour, une semaine auparavant, je n'avais de toute façon pas grand-chose à faire. J'avais refusé de passer le bac ou de prendre un répétiteur, préférant repousser les cours jusqu'à la rentrée – et nous laisser le temps de sortir de cette situation, mais ça, mes parents n'avaient pas besoin de le savoir.

À force de tourner en rond, j'avais accepté la proposition d'Aaron de faire un sport de contact ensemble, même s'il n'y avait pas plus étrange signe de paix. Je pensais que ça pourrait peut-être nous servir si nous devions fuir et que quelqu'un tentait de nous en empêcher.

Un peu comme Chloé qui faisait la paix avec les siens, je réalisai qu'en dehors d'Adrian, Aaron était le seul que je pourrais un jour regretter. J'essayais donc de profiter des derniers moments en sa compagnie avant qu'il ne soit trop tard et de faire plus d'efforts.

Une heure après, j'étais en nage.

– Ta garde est trop basse, remonte tes coudes... Une main devant le visage, l'autre en dessous. Voilà, prêt à frapper. Déverrouille tes genoux... Mieux, valida Aaron.

En face de moi, il me montrait chaque étape avec rigueur. Sa tenue noire composée d'un débardeur et d'un pantalon de jogging lui donnait une classe assez étonnante dans le contexte.

Notre premier entraînement avec Aaron s'était résumé à un ennuyeux exposé de toutes les boxes qu'il maîtrisait avec, à l'appui, des démonstrations de muay thaï, de bama lethwei et de pradal serey – boxes thaïlandaise, birmane et khmère –, jusqu'au courant européen de la savate, ou boxe française pour les non-initiés. Aaron aurait pu faire une carrière de professeur. Si tout cela ne me passionnait pas, il ne s'en rendit même pas compte, preuve s'il en est qu'il était mûr pour sévir dans un lycée.

Nous nous entraînions deux heures par jour dans le gymnase ultramoderne de la Cour, parce que, bien sûr, pas question de se frotter aux Passants. Je me demandais combien de semaines seraient nécessaires pour que je sois un peu moins ridicule. La plupart du temps, j'affrontais Shafi, l'instructeur personnel d'Aaron. Shafi était un petit Asiatique sec et tout en muscles dont le regard brillait d'une intelligence incisive.

– Shafi ! Arrête de le ménager, cogne ! On ne devient pas bon en sport de combat sans avoir cassé chacun de ses os une fois.

– Aaron, je... Outch !

J'encaissai un coup de pied retourné qui m'atteignit au torse et m'envoya valser en arrière. Le craquement qui avait résonné me parut assez clair : Shafi venait de m'exploser au moins deux côtes. *Voilà un mec obéissant !*

Allongé sur le tatami noir, je détaillai un moment le plafond et essayai de retrouver ma respiration, laissant mon corps commencer à cicatriser. Je contemplai d'un œil absent les quelques appareils chromés qui bordaient le tatami central.

– Il n'est pas prêt, Aaron, intervint Shafi. Si on continue, il finira avec un trauma crânien.

Il se pencha finalement au-dessus de moi avec Aaron, les bras croisés, ses cheveux coupés au carré plaqués avec de la laque soulignant la rudesse de ses traits.

– C'est possible, on va lui donner une heure, le temps que ça se régénère. Shafi, viens, on se fait un peu de muay boran ?

Shafi opina avant de plisser les paupières :

– Une envie de revenir à la tradition ?

– Je suis d'humeur nostalgique, avoua mon frère Aaron avec un petit haussement d'épaules.

Je dus mettre vingt minutes pour me traîner jusqu'au mur d'en face en soufflant comme un phoque, épuisé et douloureux. Shafi et Aaron s'affrontèrent avec un acharnement peu commun. Une bonne

heure après ma chute, Aaron me rejoignit enfin, en sueur. Il tenait une bouteille à la main, qu'il m'offrit. Je l'acceptai d'un hochement de tête.

– Tu es capable d'apprendre assez vite, mais il te faudra plusieurs mois. Si ton objectif était d'administrer une correction à père ou à Abel, tu n'y parviendras pas, je préfère te prévenir, annonça-t-il de but en blanc, tout en me fixant.

Ses yeux presque noirs soulignés par d'épais sourcils sondaient les miens à la recherche d'une réponse. Je contractai la mâchoire, le regard rivé au sol.

- Si c'est ce que tu penses, pourquoi avoir proposé de m'entraîner ?
- Il n'y a rien de plus dangereux qu'un homme inactif. Quel but poursuis-tu ?

Nous nous dévisageâmes quelques secondes en silence. Aaron avait une sorte de force tranquille assez impressionnante.

- Tu vas le répéter à quelqu'un ? me contentai-je de rétorquer.

Je m'attardai sur son aura. Arriverais-je à y déceler un indice s'il me mentait ?

– Pourquoi ferais-je ça ? Crois-tu vraiment que je sois si satisfait de notre mode de fonctionnement ? Je n'assiste aux Conseils que pour avoir la paix... Et pour être honnête, j'occupe mon éternité comme je peux.

Tout ce qu'il disait était vrai, je l'avais toujours deviné. Mais je le voyais comme quelqu'un d'individualiste. Si mon père l'interrogeait, me trahirait-il ? L'un des points de notre liste, « trouver des alliés », me revint... *Qui d'autre pourrait faire l'affaire, en réalité ?* Il soupira.

- Adehan, tu m'en veux ?

Je ne réagis pas tout de suite.

- Pourquoi tu penses ça ?

Ses yeux noirs semblèrent plus sombres encore.

– Car je n'ai pas pu être présent quand tu as vécu toute cette histoire avec Chloé. J'étais loin, j'ai raté tes appels et lorsque j'ai demandé à Abel de me remplacer à tes côtés, eh bien... ça n'a pas tourné comme je l'espérais. Ils t'ont piégé.

- Tu es le seul à le reconnaître, remarquai-je en évitant son regard.

Je le sentis désolé. Peut-être n'avait-il vraiment pas pensé que tout ça se passerait ainsi...

– Adehan, Abel ne t'a jamais aidé à y croire vu son comportement, mais Adrian n'est pas ton unique frère. Je veux aussi être là pour toi... Quand Adrian était gosse, nous étions très proches, lui et moi. On pourrait essayer d'avoir ce genre de relation. Fais-moi confiance...

Je ne sus que répondre, trop perturbé de l'entendre me parler si franchement alors que nous avons souvent eu du mal à échanger depuis la mort d'Adrian. Mon Accord y était-il pour quelque chose ? Ou alors le remords ?

– Tu as changé depuis l'arrivée de Chloé et je m'en réjouis. Je te tends la main en vain depuis des années, mais tu m'ignores, continua-t-il. Pourtant, j'aimerais être le frère dont tu as besoin. Je suis très différent d'Abel, et malgré tout je me serais fait embrocher sur un champ de bataille sans hésiter pour le sauver. Avoir des frères compte beaucoup pour moi, surtout vu mes problèmes avec Esther : je suis seul, contrairement à tous les autres ici. Une éternité isolée... ça n'a pas de fin !

Son trait d'esprit provoqua chez lui un sourire amer. Je réfléchis un moment à tout ce qu'il venait de me confier.

– Abel n'est effectivement pas ainsi, dis-je à voix basse. Trahir Adrian qui refusait de s'engager et le forcer à fuguer, pour aller mourir loin de tous, et même d'Adèle, ne lui a pas causé de cas de conscience...

Aaron soupira avant d'acquiescer en silence.

– J'adorais Adrian autant que toi. Je porte encore son deuil dans mon cœur, tout comme mère... Abel a eu tort, nous le savons tous, même lui. Je crois qu'il a pensé bien faire, mais cela reste quelqu'un d'égoïste. Il ne sort pas de ce que père nous a appris, ne remet rien en question... J'espérais le voir changer avec le temps, mais ce n'est pas le cas.

Parler d'Adrian était difficile mais, à cet instant, je compris que ça m'avait réellement manqué. Aaron semblait aussi remué que moi par cette discussion, même s'il affichait toujours une expression détachée.

– Abel a ses défauts. Et ses fautes. Nous en avons tous fait... Que cherches-tu, Adehan ? Je ne le répéterai pas, je le jure sur... Adrian.

– Jurer sur un mort ne t'engage pas à grand-chose.

Je n'étais pas vraiment superstitieux. Il pouvait bien promettre sur la tête d'un vivant, il ne lui arriverait rien pour autant s'il piétinait son serment.

– Oui, mais toi et lui, vous êtes les seuls à avoir compté à mes yeux.

Je restai silencieux une seconde, surpris qu'il se dévoile ainsi. Si je voulais me montrer honnête, à la mort d'Adrian, personne n'avait eu un geste pour moi à part Aaron. Mais, enfermé dans ma peine, j'avais préféré le rejeter à l'époque. Par la suite, j'avais continué, sans doute par habitude, refusant leurs traditions et tout ce qui pouvait venir de ma famille...

– Si tu n'apprécies pas l'immortalité, pourquoi ne pas essayer de rompre votre Désaccord ? Y a-t-il une méthode pour ça ?

J'espérais que mon ton ne trahissait pas mon impatience d'entendre sa réponse, qui pouvait se révéler capitale pour moi à l'heure actuelle.

– C'est vrai... J'y pense souvent, dit-il, les yeux perdus dans le vide. Tout ce qui nous réunit, au fond, c'est un serment échangé par principe. Lorsque j'ai forcé Esther à devenir mon Autre, je l'ai enchaînée à moi malgré elle. Elle a juré de ne jamais me laisser briser notre Désaccord, pour me le faire payer. Après, je suppose que si, d'un commun accord, nous décidions de tout arrêter – et ce serait compliqué pour nous –, je crois que oui, nous pourrions. À ceci près que notre lien était défaillant et boiteux dès le départ. Tu n'es pas relié ainsi à ton Autre, si c'est là ta vraie question...

Les coudes appuyés sur les genoux, je posai mon visage sur mes mains en coupes, réfléchissant un moment. Si Aaron nous trahissait, qu'il allait parler à mes parents... nous étions foutus. Le Sceau serait précipité. S'ils pouvaient me marquer comme un veau, ils avaient sûrement des tours de passe-passe du même genre pour le reste. *Et puis, quelle option j'ai, sinon ? Tancrède était absent quand j'ai essayé de le voir. Abel ou Canaan, jamais de la vie...* Je soupirai.

– La maman de Chloé va être impliquée dans tout ça. Elle est malade. C'est sa mort qui nouera le Sceau et nous nous sommes promis d'empêcher ça.

– Comment comptez-vous y arriver ? s'enquit Aaron, visiblement intrigué.

– On cherche, on se pose des questions sur l'Accord, le Sceau... Si tu as des idées, n'hésite pas, mais j'ai peur qu'il soit trop tard.

Aaron me détailla avec un détachement qui lui ressemblait bien. Il s'était déjà repris après ses dernières confessions.

– J'aime les entreprises désespérées.

– Ça m'aide beaucoup, grimaçai-je.

– Votre objectif me semble difficile à atteindre. Mère connaît sûrement une partie de la vérité, mais elle ne te dira jamais rien qui puisse te servir d'échappatoire.

– J'ai conscience de tout ça. De manière pragmatique, je suppose qu'on devra remonter à l'origine de notre histoire... Sur le papier, ça sonne bien.

Je grognai de frustration. Il me fallait une fichue piste. Puis je visualisai la liste de questions de Chloé.

– Qui a écrit le Guide ? Notre famille est censée être la première, non ? Et notre père est par conséquent... l'origine ? Le premier de tous ? Il est l'auteur du Guide ?

Aaron secoua lentement la tête en signe de dénégation.

– Non, j'ai vu le manuscrit avant qu'il ne devienne une œuvre imprimée ou la version remaniée que tu connais d'Adrian et il n'était pas de la main de père. C'était... Nous ne sommes pas des êtres créés par Dieu lui-même, même s'il aimerait que nous y croyions. C'est ça que tu dois chercher.

Je le dévisageai, bouche bée. Bien sûr, mes parents devaient avoir été enfantés ! Pourquoi avais-je

fini par me faire berner par ces histoires de prénoms, juste parce qu'on me l'avait laissé entendre ? L'affirmation d'Aaron semblait logique.

– Père t'a déjà parlé de la façon dont tout ça a commencé ?

– Non. Je crois qu'il veut à tout prix qu'on pense qu'il n'y avait rien avant, soupira Aaron avec une ironie mauvaise.

Chloé

Emménager à la Cour avait été assez étrange. Déjà, l'endroit était immense. Un petit château au bord d'un lac en plein cœur de la Suisse qui ne manquait pas de romanesque, dans le genre remake de Harry Potter à Poudlard – sans le quidditch ni Rogue, qui était pourtant mon personnage préféré. En plus de la taille ridiculement grande de l'enceinte du château, il y avait tout un tas de gens dedans, et encore plus de monde pour servir ceux qui traînaient là. J'imaginai tout de suite les complots, les messes basses dans les couloirs... Versailles avait dû provoquer plus de fantasmes en moi que je ne le pensais, et ses murs de pierre les réveillaient. « Complot à la Cour des Premiers : comment Abel le fourbe détrôna Adam le sombre ! » Et puis, avec la centaine d'habitants qui résidaient ici en permanence, il se passait forcément quelque chose, non ?

Les cuisines étaient la chasse gardée d'une armée de personnel toujours actif, et il devenait difficile de taper un paquet de biscuits discrètement. J'essayais quand même, sûrement par esprit de contradiction ou par ennui, les occupations, à part la lecture, se faisant plutôt rares.

Alors que je sortais en catimini de la réserve, je me retrouvai nez à nez avec la cuisinière qui m'avait houspillée la dernière fois et cachai derrière mon dos les financiers à la pistache subtilisés. À ses côtés se trouvait Esther qui attendait, accoudée à l'un des pianos de cuisine. Elle m'accorda aussitôt un sourire.

– Tiens, comment vas-tu, Chloé ? Un petit cappuccino ? J'ai demandé à Angela de m'en faire un.

J'aperçus la contrariété dans les yeux d'Angela, qui n'osa pourtant pas refuser. J'en profitai, un peu honteuse malgré tout, et acceptai. Par contre, je ne pus me résoudre à me laisser servir comme Esther et partis moi-même chercher le lait dans l'un des frigos pour l'aider. Angéla me dévisagea différemment, moins hostile.

– Tu veux que nous le buvions ensemble à la bibliothèque ? Il n'y a jamais rien à faire ici, proposa Esther.

Je souris.

– Ce serait sympa.

– Angela, pouvez-vous...

Gênée, j'intervins sans réfléchir :

– Je m'occupe du plateau ! Merci, Angela, on ne vous embête pas plus longtemps.

Je suivis donc Esther, chargée de notre en-cas. Nous arrivâmes dans la bibliothèque du château et je soupirai d'aise en passant le seuil. On aurait dit... celle de *La Belle et la Bête* de Disney. Encore mieux que celle des Ataski, et ce n'était déjà pas rien ! Avec des escaliers le long d'immenses rayonnages en bois et un parquet qui craque sous la semelle. Une merveille !

Vers le fond, à côté d'une grande fenêtre, de larges fauteuils étaient prévus pour bouquiner au calme. Nous y prîmes place et je fus surprise, une fois de plus, de ne pas voir plus de monde dans ce petit paradis, où je réussis même à trouver des livres édités récemment.

Esther s'installa plus confortablement et me regarda un moment.

– Tu as commencé le livre sur la philosophie que je t'ai confié ? s'enquit ma presque belle-sœur en croisant ses longues jambes.

Sa crinière brune rejetée en arrière, elle était juste magnifique. Heureusement que je l'appréciais, car il aurait été facile d'en venir à des sentiments plus négatifs, comme la jalousie, avec une fille de ce genre.

– Oui. J'ai un mal fou à capter le message de ce vieux Heidegger. Ses concepts sont sans doute trop complexes pour moi... mais j'ai l'impression de faire fonctionner ma tête et cela me manque depuis que j'ai arrêté mes études.

Je n'allais pas plus loin, c'était inutile. Elle me sourit, plus chaleureuse, et confirma ce que je pensais. Elle devait être une vraie passionnée, c'était l'un des seuls sujets dont elle semblait parler avec entrain. Après une conversation de presque une heure sur l'existentialisme et les notions qu'il avait développées sur les différences entre l'être et l'étant, nos cappuccinos avalés, j'osais enfin aborder un terrain plus glissant. Le lieu était désert et nous avions besoin d'alliés ! Ne voyant pas comment faire dans la dentelle, je me lançai franco :

– Nous avons décidé, avec Adehan, de nous... rebeller. Nous ne voulons pas de cette immortalité et par moments, j'ai la sensation que tu pourrais être aussi de cet avis, Esther.

Je guettais sa réaction avec une pointe d'angoisse : je venais peut-être de faire une grosse erreur. Après tout, elle était présente lors de l'apposition de la Marque sur Adehan. Elle resta impassible, mais ses yeux s'étaient étrécis. Ruse ou intérêt, je n'étais pas sûre. Elle ne réfuta pas immédiatement. Je retenais ma respiration, attendant de voir ce que mon pari allait donner.

– Que souhaitez-vous faire ? s'enquit-elle après un temps qui me parut infiniment long, assez pour penser à me ronger les ongles, chose que je n'avais jamais faite.

Je haussai les épaules et essayai de discipliner ma crinière en pétard. Avions-nous un plan ? Et si elle rapportait à Adam ou à Aaron cette conversation ? Je la sentais honnête et je l'imaginai mal faire ça. Adehan affirmait qu'elle évoluait en marge de leur société et refusait de se mêler de leurs affaires, mais je risquais gros.

– Chloé, je préfère savoir ce que vous avez prévu. Vous êtes encore jeunes, vous ne pouvez pas tout gérer seuls.

Son ton était très calme et, alors qu’il aurait pu me hérissier – elle ne me traitait pas de gamine mais bon, c’était l’idée de fond –, je partageais son avis. Nous étions clairement confrontés à quelque chose qui nous dépassait. Je soupirai.

– Eh bien, il faudrait faire sauter la Marque pour pouvoir nous enfuir et les réponses se trouvent sûrement dans un Guide. Nous pensons que la version d’Adehan n’est pas forcément complète. Ma mère est celle qui perdra la vie par notre faute et je ne supporte pas cette idée.

Le masque indifférent qu’elle conservait en permanence glissa subitement de son visage et je lus de la compassion dans ses prunelles.

– À mon passage, ça a aussi été ma mère. Je l’adorais et je l’ai vraiment mal vécu. C’est là que j’ai commencé à détester Aaron. J’avais une vie, un fiancé... Mais il m’a vue et a pensé que nous irions bien ensemble. Il s’est laissé éblouir par mon corps, comme les autres hommes, sans même chercher à me connaître. À ce moment-là, j’étais encore incroyablement vaniteuse et la peur de vieillir m’a fait faire une énorme bêtise en acceptant son marché alors que j’étais engagée ailleurs...

Je tergiversai une seconde avant d’oser exprimer à voix haute la question qui me brûlait les lèvres depuis longtemps :

– C’était quand ?

Elle secoua la tête, à la fois amusée et... triste ?

– À une époque, alors que je n’avais que la vingtaine, j’aurais été scandalisée par la question. C’est sûrement ce qui m’a perdue, d’ailleurs. J’aurais pu rencontrer George Sand, pour te répondre, j’avais deux ans de moins qu’elle... Début XIX^e, précisa-t-elle devant mon expression confuse.

Mon prof de français nous ayant fait étudier George Sand, je n’assurais pas sur ce coup. J’hésitai presque à m’excuser tant son visage se fit douloureux mais celui qui avait provoqué ça chez elle était Aaron, pas moi.

Elle se leva et m’entraîna dans le coin opposé de notre salon cosy. C’était une porte peinte en trompe-l’œil que je n’avais pas remarquée. De loin, on aurait dit une simple suite de rayonnages, alors qu’en y regardant à deux fois, on voyait bien la poignée. La salle qu’elle cachait n’avait pas de fenêtres et j’en compris vite la raison : protéger de la lumière les textes les plus anciens.

– Des Guides antérieurs existent bel et bien. Je les ai cherchés avant vous, surtout la toute première version manuscrite. Elle ressemblait plus à une sorte de journal : des pages remplies à la main et assemblées par un relieur.

Les vitrines autour de nous étaient fermées et la température semblait plus basse, sûrement pour

mieux conserver les ouvrages exposés. Il y en avait peu, chacun était présenté la couverture face au lecteur pour pouvoir lire le titre. La pièce prenait peu à peu des allures de galerie avec quelques vitrines espacées où trônaient, triomphants, des manuscrits plus rares. Je détaillai une enluminure avant de sursauter : la bibliothécaire nous avait montré, lors du cours d'histoire de l'imprimerie pour notre cycle d'orientation, des gravures de l'un des manuscrits les plus connus de l'histoire... et l'un d'eux était juste sous mes yeux !

– Esther, ce n'est pas le vrai *Livre de Kells*, n'est-ce pas ? Il est au...

– Au Trinity College de Dublin. En réalité, c'est la première version du manuscrit, celui-ci est achevé contrairement à celui qu'on trouve en Irlande. À l'époque, ils n'ont pas eu le temps de finir le second, m'expliqua-t-elle avec une pointe d'orgueil qui en disait long.

Elle avait beau critiquer les Ataski, elle semblait malgré tout partager la fierté de Lilith et d'Adam en me présentant ce trésor comme si c'était normal. Je réalisai un peu mieux les sentiments ambivalents qu'elle devait éprouver envers son statut d'immortel, qui permettait bien des choses bien qu'elle le détestât.

– C'est impossible, ce manuscrit serait vraiment hors de prix, non ?

Elle hocha la tête puis se faufila derrière l'étagère. Elle appuya sur l'une des moulures qui décoraient le mur et un panneau dérobé glissa en arrière. Elle le fit coulisser et je crus que ma mâchoire allait se décrocher : c'était trop cool !

– Ceci est un secret bien gardé. Seuls les membres du Conseil sont au courant de l'existence de cette réserve, m'annonça Esther d'une voix légèrement étouffée.

Je contournai à mon tour la vitrine et la suivis. Elle avait déjà disparu par l'ouverture. Nous débouchâmes dans une pièce plus étroite que la précédente, à l'éclairage diffus. Je plissai les paupières le temps que mes yeux s'accommodent à l'obscurité et découvris de nouvelles vitrines, moins d'une dizaine. Certaines présentaient ce que je supposai être des papyrus ou des parchemins. L'un d'eux était écrit dans une langue a priori orientale, même si j'étais incapable d'en déterminer l'origine. Puis je repérai un morceau de pierre brute et sombre gravé d'inscriptions qui avait tout d'un fragment de la pierre de Rosette. Je m'en approchai, intriguée. Dépassée, je secouai la tête. *No way ! Je rêve debout là...* J'essayais de me concentrer, remettant à plus tard le reste de mes questions.

– Quel est le rapport avec le Guide ?

– C'est ici qu'il était conservé la dernière fois que je suis venue... et tu peux ainsi mesurer à quel point il est précieux aux yeux d'Adam, affirma-t-elle en fronçant les sourcils.

Elle me désigna une vitrine en retrait, actuellement vide et éteinte.

– Quand Tancrède m'a emmenée ici, c'était encore le cas. Mais cette visite remonte déjà à plus de cent ans. Je pense que vous n'avez pas le choix : il vous faudra lui demander, je ne vois que lui pour localiser le manuscrit...

Je me mordis l'intérieur de la joue, dépitée. J'avais été si proche du but ! Tancrède s'entendait bien avec Adehan, mais accepterait-il de tout révéler à mon Autre ? En partant du principe qu'il ait la réponse, bien sûr.

– Merci, Esther. C'était gentil de me montrer ça, d'avoir essayé...

– J'aurais aimé faire plus.

Elle me regarda un moment puis eut un drôle de geste, presque maternel, qui m'étonna de sa part : elle repoussa une mèche derrière mon oreille et me sourit.

– Je sais par quoi vous passez et je suis tellement nostalgique de la période où j'ai cru avoir assez de courage pour m'échapper de ce monde. J'ai été une Autre, moi aussi. Je n'ai rien oublié de la culpabilité, de la solitude lorsque je suis entrée dans cette famille sans y être préparée. Des siècles plus tard, j'ai encore du mal à m'y faire.

Son ton ne me condamnait pas. Elle ne faisait que constater. Ma gorge se noua à l'idée de ce qu'il allait forcément arriver à ma mère, d'après elle... Pourtant, je refusais de renoncer. Je ne pouvais tout simplement pas.

– Tiens, ça me rappelle le travail de Jeanne Hersch, une philosophe qui s'est beaucoup exprimée sur la liberté. La lâcheté a toujours un coût, conclut Esther.

Adehan

Suite aux récentes découvertes de Chloé et Esther, je devais trouver Tanocrède pour tenter d'obtenir les réponses qui nous manquaient. Nous avons passé vingt-quatre heures à chercher une alternative, en pure perte. Je n'avais aucune autre idée. Le cancer de la mère de Chloé la rongait chaque jour un peu plus, il nous fallait agir, essayer quelque chose, même si ça paraissait désespéré.

Alors que j'hésitais encore, mon père se manifesta pour la première fois : il m'invita à assister à une séance du Conseil, à titre exceptionnel, pour me montrer. Pendant ces réunions, les Premiers statuaient sur les affaires courantes, comme le ferait un gouvernement, endossant les rôles de juges de paix, de conseillers, s'assurant qu'aucun Immortel n'avait enfreint nos règles et, le cas échéant, décidant d'une sanction. Puisque je n'avais pas encore accompli mon Sceau, je n'avais donc pas réellement le droit d'être là. Je savais donc que mon père voyait ma présence comme un honneur, même si, pour ma part, j'avais l'intention de faire profil bas... et surtout de parler à Tanocrède.

La séance devait commencer une demi-heure plus tard et j'arrivai un peu en avance à dessein. Tanocrède était toujours le premier sur place pour présider à l'organisation – vérifier le nombre de chaises, disposer les participants... Et effectivement, je l'y trouvai.

Quand j'entrai dans la large salle au parquet antique, il n'y avait pas l'odeur habituelle dispensée par les bougies des candélabres. Cette séance se tiendrait de jour. Autour de la table en arc de cercle, un peu en retrait, sur le côté, une chaise attendait, sûrement pour moi. Tanocrède se retourna. Son visage aux traits burinés semblait avoir dépassé la soixantaine. C'était l'un des seuls Premiers à avoir choisi de paraître si âgé, et cela le distinguait à mes yeux. C'était comme s'il souhaitait malgré tout porter la marque de la longue route qu'il avait traversée, au lieu de la dissimuler. Ses cheveux grisonnants et sa mâchoire carrée lui donnaient un air rude. Et malgré sa petite taille et son corps râblé, il en imposait – même à moi, alors que je le dominais de trente centimètres.

– Entre, Adehan. C'est bien la première fois que je te vois ici sans craindre de devoir te punir dans l'heure suivante, railla-t-il.

Je souris. Il n'avait pas tort. Dès que je passais le seuil, j'avais envie de baisser la tête pour mieux supporter la parole « divine » – ou presque, car il était quand même question de mon père. Et pourtant, j'avais évité les visites trimestrielles depuis un an ou deux, après une période faste faite de Conseils à la chaîne et de sanctions exemplaires au début du lycée.

– J'en suis aussi perturbé que vous, Tanocrède.

– Je t'ai déjà dit que quand nous sommes seuls, tu peux me tutoyer. Je ne suis pas comme les autres fossiles, je n'aime pas me tenir éloigné des jeunes de ta génération. Comment vas-tu, Adehan ? Je

n'ai pas eu le plaisir de croiser Chloé et je serais ravi de lui souhaiter la bienvenue parmi nous.

Je conservai une expression impassible, hésitant encore. Ne me précipitais-je pas au-devant des ennuis en me confiant à Tancrède ? Il fronça les sourcils et fit signe aux deux personnes qui tournaient autour de la table de disposer. Une fois la porte refermée, je soupirai.

– Il faudra que j'essaie de vous la présenter, oui. Sinon je vais bien, même si c'est toujours tendu avec mon père. Je suis venu pour calmer le jeu entre nous... sans me sentir vraiment à ma place.

Tancrède hocha la tête.

– Adam est un homme valeureux, mais aussi intransigeant. C'est son statut de dirigeant qui veut ça, bien que ce ne soit sûrement pas facile pour ses proches, dit-il sur un ton prudent.

Il y avait dans ses paroles tant de similitudes avec les miennes que je ne pus m'empêcher d'acquiescer.

– J'ai un grand respect pour la position qu'il occupe, commençai-je, pas tout à fait honnête, car je ne l'aurais pas formulé ainsi devant Chloé. En tout cas, j'ai conscience du poids qui pèse sur ses épaules. Il est toujours le premier à devoir réagir si l'un de nous est en danger... Mais vous, enfin, tu as dû entendre parler de nos divergences d'opinions. Tout comme Adrian, je ne souhaitais pas être Accordé.

Tancrède resta impassible avant de s'accouder au dossier de la chaise en cuir à sa droite.

– J'ai cru comprendre ça. Je m'étais entretenu avec Adrian quelque temps avant que la tragédie arrive et je ne sais pas s'il aurait réussi à être heureux. Je me sentirais bien en peine de le dire à ton père, mais...

Il fit une courte pause et vérifia les alentours d'un regard étonnamment rapide et perçant, avant d'enchaîner d'une voix plus basse :

– Tous nos enfants ne sont malheureusement pas faits pour grandir dans nos traditions. Voilà la triste vérité. Ton frère et toi me donnez cette impression, et je suis désolé de vous voir ainsi pris au piège. J'aimerais pouvoir t'aider, à défaut d'avoir pu le faire pour lui, car je m'en suis toujours voulu.

Sa tirade me surprit. Il s'était souvent désolidarisé de mon père et se montrait sympa avec moi. Je l'imaginai comme quelqu'un de progressiste... mais de là à tenir un tel discours ! Surtout qu'il était lui-même immortel et membre actif de notre communauté. Il posa sa large paume sur mon épaule, comme pour me présenter ses condoléances, des années plus tard. Je me forçai à répondre.

– Adrian a payé le prix fort pour avoir suivi son idéal. Je l'admire d'avoir réussi à aller au bout de ses convictions... Finalement, je n'ai aucune idée de nos origines. Si je les connaissais, je pense que ça m'aiderait à les accepter ou à mieux comprendre, conclus-je, un peu hésitant. C'est un peu

étrange de vous... de t'en parler.

Qui aurait dû réviser son speech pour paraître moins crétin ?

– Adehan, tu peux me parler librement. J'ai beau être un Premier, je ne suis pas forcément d'accord avec toutes les décisions prises en Conseil. Tu dois le savoir, nous votons, et je ne valide pas toutes les propositions de ton père...

Il hésita une seconde. Son expression était difficile à déchiffrer, presque attristée.

– Cependant, il a toujours beaucoup de poids.

Cela me sembla logique. Jamais je n'avais vu Tancrède prendre parti contre moi, par exemple. La plupart du temps, il se prononçait en faveur d'une simple mise en garde, sans retenir de punition réelle, et était connu pour ses positions plus souples que celles de Canaan et de mon père.

– Nous ne sommes pas censés communiquer nos origines aux enfants, car vous n'êtes pas encore en âge de comprendre, et puis tout ça fait partie d'un passé si lointain... Il devait sentir le doute dans sa propre sa voix, et je me demandai s'il croyait à ce qu'il venait de dire.

– C'est juste qu'Esther m'a parlé d'une version manuscrite antérieure au Guide que j'ai en ma possession et qui avait été revu pour la génération d'Adrian. Elle était plus complète et évoquait nos origines...

– Pourquoi t'intéresse-t-elle ? s'enquit Tancrède en fronçant ses épais sourcils broussailleux.

Je haussai les épaules, priant pour paraître inoffensif. Je me décidai pour une demi-vérité.

– Je ne sais pas grand-chose de mon propre père. Ses choix, sa manière d'être avec nous et son... intransigeance n'ont, du coup, aucun sens, ajoutai-je en repensant à mon nez tordu et à son comportement avec Adrian, sans parler de la Marque. J'aimerais le comprendre, tout simplement. Et je crois que pour cela, je dois mieux cerner nos traditions. Au fond, personne n'a jamais pris le temps de m'expliquer notre histoire...

L'expression de Tancrède était indéchiffrable. Je ne savais pas du tout si je l'avais convaincu ou pas. Finalement, un bref hochement de tête de sa part me surprit, juste quand j'abandonnais l'espoir d'obtenir une réponse.

– Je vais réfléchir à tout ça.

Il se détourna pour mettre un terme à la discussion.

Chloé

Je tentais de m'intéresser à un essai philosophique de Kant mais c'était encore plus complexe que Heidegger et je pensais sérieusement à arrêter la philo. Quand je décidai enfin d'abandonner ma lecture, je réfléchis à la meilleure manière de m'occuper. Une énième exploration du château, peut-être ? J'y cherchai de nouveaux passages secrets du genre de celui de la bibliothèque.

Je me redressai à peine quand la porte s'ouvrit et, presque simultanément, un cri me parvint. Adehan referma le battant derrière lui, se frictionnant l'épaule. Je dus me retenir de rire. Il avait l'air amoché ça n'aurait pas été sympa... *Mais pas évident quand même !*

– Adehan ?

– Je me suis pris le chambranle, grogna-t-il.

Je remarquai ce qu'il avait apporté.

– C'est le Guide ! L'original, je veux dire ? Où tu as trouvé ça ?!

Je bondis et récupérai l'épais volume à la couverture de cuir sombre. Il fit jouer son épaule.

– J'aime ta grande sollicitude.

– Masse-toi, répondis-je, déjà en tailleur sur le lit, le nez sur la page de garde.

Je ne prêtai pas attention aux ruminations du maladroit, captivée par l'idée que je tenais peut-être la solution à nos problèmes ! Je n'eus pas besoin de relever la tête pour deviner qu'il était dans mon dos : son aura, en touchant la mienne, me prévint. Le courant habituel me traversa et je me sentis un peu mieux, comme si ses couleurs, en épousant les miennes, me faisaient du bien.

– Chloé ?

– Mmh ?

Je le dévisageai, la tête ailleurs. Un doigt souleva mon menton et il planta un baiser sur mes lèvres, s'y attardant un peu. Sa langue joua avec la mienne, et j'oubliai ce que j'étais en train de faire.

– Ça faisait plusieurs heures, dit-il, comme si ça expliquait tout.

Je souris. Je me redressai un peu pour lui rendre un vrai baiser. Sa main descendit dans mon dos, lentement, jusqu'au creux de mes reins. Mon cœur accéléra. Ce fut lui qui me repoussa, avec la pointe de regrets habituelle.

– Je l’ai trouvé sur mon lit. Je suppose que Tancredi ne voulait pas me le donner directement.

Je fronçai les sourcils.

– C’est étrange qu’il te l’ait filé comme ça. Il reste tout aussi responsable, non ? Ou c’est Esther, mais ça m’étonnerait, je l’imaginerais plus nous le transmettre en mains propres. Elle n’est pas du genre prendre des détours. À moins qu’elle n’en ait parlé à quelqu’un ?

Il haussa les épaules, ce qui provoqua une légère grimace. Je massai ses muscles endoloris par-dessus le tee-shirt noir qu’il portait.

– Je ne vois personne d’autre capable de nous aider. Mes parents, certainement pas. Abel ? Non, aucun risque. Je dois y aller, j’ai un entraînement avec Aaron et il devient infect quand je suis en retard !

– Essaie de revenir entier, et protège cette épaule ! Je commence à étudier le pavé, proposai-je.

– OK.

Ses lèvres effleurèrent les miennes à nouveau comme des ailes de papillons. À peine mes paupières eurent-elles le temps de s’abaisser que le bruit de la porte qu’on ouvrait et refermait résonna, m’annonçant qu’il m’avait quittée. Je restai pensive : quand aurions-nous un moment pour profiter l’un de l’autre ? Nous devons vraiment faire sauter cette Marque pour nous éloigner des Ataski et nous retrouver seuls... avant qu’on ne le puisse plus.

Deux heures passèrent. J’avais rejoint la chambre aux teintes bleu sombre d’Adehan. Elle était située dans la tourelle est et la vue sur la montagne m’apaisait, ça me rappelait plus le HLM de mes parents avec son paysage urbain encombré d’immeubles que ma fenêtre orientée sud-est qui donnait droit sur un large lac parfaitement calme et ennuyeux.

Allongée en travers de son lit à baldaquin en bois presque noir aux pieds ouvragés, je feuilletais le Guide. J’avais pris soin de bloquer la porte au cas où une autre personne me rende visite en l’absence d’Adehan. J’aurais pu rester sur mon lit, mais même si j’adorais ma chambre, petit boudoir anglais très XIX^e, j’avais besoin de sentir l’odeur d’Adehan, qui me manquait vite. C’était physique et irrésistible. J’avais beau tenter de me montrer forte, la distance que nous nous imposions combinée à l’atmosphère lourde de la demeure avaient raison de mes nerfs.

Ce Guide était assez différent du premier. Il ressemblait plus à un journal, un compte rendu qui retraçait dans le désordre des événements de l’enfance d’Adam et de lui seul. A priori, cela remontait aux épisodes de grande peste en Europe au XIV^e siècle. Le style n’était pas facile à décrypter, cela me rappelait les lectures des textes de Ronsard que nous avions faites en cours... en pire ! L’écriture devait au moins dater du XVI^e, ou dans ces eaux-là. Si je comprenais le sens global, je butais résolument sur certaines tournures trop bizarres, même après relecture. Je dus aussi reconnaître que j’avais un vocabulaire de prolo mal dégrossi qui me laissait perplexe face à ces

phrases alambiquées ! *Aucune d'elles ne passe en tout cas sur les cent quarante signes d'un tweet !*
À la réflexion, cela semblait quand même trop récent : comment ce guide aurait pu avoir été écrit au XVI^e ? C'était une version réactualisée ? Il correspondait à la description d'Esther, pourtant, avec ses feuilles manuscrites et une reliure visiblement cousue à la main.

Mais plus que tout, ce qui m'avait laissée sur le cul était l'identité de la narratrice.

La poignée de la porte tourna. Un bruit sourd résonna quand Adehan franchit le seuil lourdement. Je me précipitai à sa rencontre.

– Ça va ?

Il acquiesça.

– Aaron est un psychopathe, mais sinon je me porte au mieux.

J'évitai de lui faire remarquer qu'un mec de 18 piges qui disait « je me porte au mieux » avait forcément un problème et me collai contre lui pour le soutenir jusqu'au lit tandis qu'il boitillait.

– Je préfère encore les entraînements avec Shafi, tiens. Et après ce calvaire, Abel m'a coincé pour parler « entre hommes » dans un couloir. Je ne peux m'empêcher de me méfier de lui maintenant... et je me demande si ça ne lui plaît pas. Je n'avais pas une confiance aveugle avant, mais c'est pire depuis l'épisode de l'hôpital. Je le fuis comme la peste.

– Que voulait-il ?

– Je ne sais pas. Je suppose qu'il me surveille à distance pour le compte de mon père, qui veut savoir si je m'adapte, comment ça va avec toi, si je fais des vagues... Mais je n'en suis pas sûr, Abel restera Abel.

Une fois assis, il repéra sur le lit le Guide toujours ouvert.

– Il y a des choses intéressantes ou ça vaut la cotation des baies de goji en bourse, l'usage du luth dans le cadre de...

– J'ai compris, Adehan, et tes exemples sont étranges ! Oui, j'ai trouvé des infos, genre un truc sur la Marque.

Il rassembla ses longs membres pour s'accroupir à mes côtés sur le lit et pouvoir voir par-dessus mon épaule. On aurait presque cru qu'il allait me demander en mariage... quoique nous n'en étions plus là, lui et moi. Nous étions « plus que mariés ». L'idée me laissa songeuse – et non pas rêveuse !
On était au XXI^e siècle, quand même !

– Chloé ?

Oups ! Au lieu de répondre, je compulsai le manuscrit pour lui montrer la table des matières qui avait été griffonnée et complétée au fur et à mesure. J'avais mis un moment à la trouver, car elle était en plein milieu du Guide. On en avait noirci la tranche et je ne m'y étais pas intéressée au départ.

J'expliquai en manipulant l'ouvrage :

– Le mot de « Marque » renvoie à ce chapitre. Ce moyen a été utilisé en... 18... c'est taché, j'ai du mal à lire, 1880 ? 1889 ? Peu importe, un certain Philippe a tenté de filer. Tu peux essayer de lire mais le vocabulaire est assez spécial...

Adehan déchiffra le passage en question et finit par secouer la tête, commençant tout comme moi à sentir poindre la migraine. Gentille de nature – OK, seulement quand je le voulais bien –, je me décidai à lui faire un résumé pour gagner du temps :

– En fait, ça semble juste être une histoire de volonté. En gros – si j'ai bien compris, ça reste du vieux français –, il y avait un dénommé Philippe de Méragnac qu'on a forcé à demeurer... comment ils disent... « *à résidence* » chez ses parents, Marie et Philibert de Méragnac. Il a déclaré au Conseil avoir trouvé l'amour avec une Passante mais elle était déjà mariée. L'Accord étant impossible, ils ont essayé de lui coller un Désaccord et de l'empêcher, « *poussé par le désespoir* », de faire des bêtises. Ils lui ont apposé la Marque pour ne pas le perdre. Il est question d'une guerre où il serait allé se faire pourfendre encore et encore. Bref, on s'en fout.

Je vérifiai à nouveau la page manuscrite et le paragraphe suivant.

– Et plus loin, ils expliquent que le jeune Méragnac, ne retrouvant pas la raison, a été jusqu'à entraîner dans sa folie Marie de Méragnac, sa mère, qui a accepté de renoncer à la Marque. Ainsi, il l'aurait ôtée... « *dissoute de la volonté déliée, dénouée* »... Je n'arrive ni à lire ni à comprendre la phrase.

Adehan se pencha, cherchant à décrypter avec moi l'écriture un peu tremblée.

– Aucune idée, mais c'est bien « dé » quelque chose. Dénouer, déliter, délier ? tenta-t-il de deviner.

J'acquiesçai, ayant pensé aux mêmes mots.

– En tout cas, la conclusion, à la page suivante, est que cette méthode est temporaire et pour le moins hasardeuse.

Adehan fronça les sourcils comme si je parlais russe. Je haussai les épaules.

– Eh bien, d'après ce que je capte, ils ont l'air de dire que la Marque tient tant que les membres de la famille qui l'ont apposé... le souhaitent, en gros. Si l'un d'eux revenait en arrière, elle doit pouvoir sauter ou on peut la rejeter, je ne sais pas trop.

– Comment ?

Pour le coup, il me fallait bien l'admettre :

– Aucune idée. Qui accepterait d'y renoncer, selon toi ?

Nous nous regardâmes et je compris qu'il envisageait Aaron, comme si je pouvais lire nettement le nom dans son esprit, alors que de mon côté, je songeai aussitôt à Esther. Lui aussi parut deviner ma pensée, car il annonça en levant une main :

– Pourquoi pas ? Si tu crois qu'Esther est un meilleur choix, je te fais confiance. Si on joue sur deux tableaux en même temps, on multiplie les risques d'être découverts.

Je tapotai mes lèvres, pensive. *Comment cela pouvait-il se résumer à ça ? Pas de formule magique, rien ? Étrange.*

– On peut toujours essayer, conclus-je enfin. Ce soir, il y a encore une fête, non ?

Adehan approuva tandis que ses doigts caressaient les miens. J'en eus la chair de poule et nos yeux se nouèrent un instant. J'avais presque oublié ma question quand il me répondit.

– Ils fêtent l'arrivée de l'enfant de l'un des descendants du Conseil.

– C'est le moment idéal pour agir discrètement. Si on arrive à la convaincre, on fait sauter la Marque dans la foulée. Personne ne s'occupera de nous...

Merde ! J'avais zappé THE détail méga important de la mort qui tue...

Comme j'hésitais quant au ton sur lequel lui annoncer ça, un peu inquiète de sa réaction, je finis par me lancer sans filets, maladroitement au possible :

– Ce qui m'a le plus surpris dans le Guide, et qui pourrait vraiment nous être utile, c'est la personne qui a rédigé tout ça, Adehan... Ta grand-mère.

Chloé

Il me dévisagea. Les mots étaient simples, mais je m'imaginai à sa place et compris le tsunami que ça pouvait provoquer. Cela devait remettre en cause tout ce qu'il savait : Adam et Lilith avaient toujours semblé sans attache, sortis du néant, ce qui n'avait pas de sens, bien sûr.

– Ma quoi ?

Je caressai sa joue, désolée pour lui.

– Tu n'en as jamais entendu parler ? Elle s'appelle Marie... ou elle s'appelait ? C'est la mère d'Adam, elle raconte quand elle l'a eu, le nom de son père, qui était forgeron. C'est ta grand-mère paternelle, Adehan.

Il parut si perturbé que je crains un moment d'avoir vraiment fait une boulette, puis une expression triste, presque désabusée déforma ses traits que j'aimais tant, assombrissant ses yeux.

– Adam Ataski et ses foutus secrets ! Ça doit lui plaire de faire croire qu'il n'est pas comme tout le monde, qu'il n'a aucune famille. Jusqu'à cacher à son propre fils qu'il a une grand-mère...

Sa voix dérailla un peu. Au bord des larmes, je le serrai contre moi. J'y mis toute ma force et mon amour. Alors que je redoutais de ne pouvoir le consoler, même un peu, il finit par me rendre mon êtreinte et quelque chose passa entre nous. Au-delà de l'attirance physique ou des papillons qu'il provoquait dans mon ventre, nous étions connectés. Il colla son front au mien et soupira. Sans un mot, nous nous comprîmes intimement. Quelque chose se dénoua en moi. Je rêvai un instant d'être ailleurs... et peut-être lui aussi car, à ma grande surprise, je basculai soudain en arrière, écrasée par son poids.

Enfoncée dans les draps, je profitai de la chaleur de son corps sur le mien. Nous échangeâmes un baiser lent, profond, comme on ne le faisait que rarement. Nous ne savions que trop jusqu'où cela pouvait nous entraîner. Mon cœur semblait sur le point d'exploser de bonheur. Le sentir ainsi contre moi me suffisait pour être bien.

Ses mains prirent le temps de me redécouvrir, de caresser mes cheveux, souligner mes pommettes, mon cou, le creux de mes clavicules, et de tout mon être, je lui répondis. Je tournai la tête pour frotter ma joue contre ses doigts. J'embrassai son pouce à portée de mes lèvres, provoquant un regard plus sombre qui me coupa le souffle.

Alors qu'Adehan avait toujours évité de me toucher de façon appuyée, gardant cette distance insoutenable entre nous, sentir sa bouche sur moi me permit de respirer à nouveau. Je l'avais tant

attendue ! Je lui ouvris les bras pour que son grand corps se lovât contre le mien, il y trouva sa place avec une facilité qui confirmait notre Accord, notre Unisson et tout ce qui existait entre nous.

La tendresse que j'éprouvais changea de teinte dès que nos lèvres se rencontrèrent. Mon cœur accéléra. Comme le sien, comme si je pouvais le deviner. L'urgence se fit plus puissante. On s'était tant retenus. Nos auras s'étaient mélangées, je pouvais le voir à la manière dont elles se fondirent, nous poussant l'un contre l'autre. Nos couleurs évoluèrent vers des tonalités chaudes, celles que je ressentais au fond de moi.

La température était au maximum. J'avais un peu peur mais j'étais surtout impatiente. Sa paume effleura mon sein, légère. Sans réfléchir, je me cambrai pour l'encourager. La pression augmenta, il souligna mes courbes plus franchement. Son regard me détaillait avec une sorte de chaleur qui me fit monter le rouge aux joues.

La sensation d'être connectée avec lui se fit plus forte, j'avais besoin de prendre des risques et d'aller vers lui. Je me redressai et cherchai ses lèvres. On s'embrassa longtemps. Ses mains se posèrent sur moi plus intimement. Cela semblait si naturel, si proche de mes sentiments que chaque caresse en appelait une autre. Je me retrouvai la poitrine nue contre son torse sans m'en rendre compte, nos peaux s'épousaient, comme une évidence. Comme si ce simple contact pouvait me faire grandir et m'épanouir.

Alors que je n'osais pas réagir au départ, petit à petit je me mis aussi à le caresser et m'émerveillais des frissons que je provoquais en lui. Mieux, j'en étais fière. J'aimais, malgré mon inexpérience, trouver le courage et lui faire cet effet.

Je sentais son sexe contre mes jambes. Il pesait sur moi et pourtant, il ne tentait rien de plus intime. Je gardai mon short et lui son jean, comme si nous avions tout le temps. Quand ses lèvres se posèrent sur l'un de mes seins, cela me fit un électrochoc. Je gémis pour de bon sans pouvoir m'en empêcher.

Ses gestes étaient affirmés mais doux. Il me couvrait de son large torse. S'il me rassurait habituellement, cette fois-ci, il suscita chez moi un sentiment proche de la peur. Je respirais plus vite, j'étais à fleur de peau, étonnamment en éveil. Sa langue effleura la pointe d'un de mes seins et la pression monta aussitôt d'un cran. J'expirai tout l'air que devaient contenir mes poumons, hésitant à me tortiller. J'avais déjà éprouvé du désir, mais pas ce plaisir, que je découvrais, caresse après caresse.

Alors que ses mains s'aventuraient plus bas, sur mes fesses, je m'agrippai à ses épaules pour l'attirer à moi et lui montrer que j'étais pleinement d'accord. Je souhaitais même l'avoir tellement plus près. Mes lèvres partirent à l'assaut de son cou avec l'envie de le parcourir autrement, comme il l'avait fait avec moi. Je tentai de lui communiquer mon excitation en mordillant sa peau.

Le courant entre nous était bien présent. Il n'avait jamais vibré si fort dans mon corps, réveillant une sensation étrange en moi. Dans mon ventre, les papillons s'agitaient plus que jamais. Le besoin de me frotter contre lui, de finir de nous dévêtir se fit plus pressant.

Ma main caressa ses pectoraux, descendant le long de son ventre plat, quand un coup bref nous fit sursauter, déchirant notre cocon. La voix d'Esther retentit :

– Adehan ? Chloé est là ? On devait aller se balader toutes les deux.

Je me figeai en même temps qu'Adehan. Nos yeux se croisèrent. Il y avait de la frustration dans son regard, et sûrement aussi dans le mien. On pouvait remercier le ciel de ma mauvaise habitude de mettre la musique un peu fort. Grâce aux Bloc Party, Esther ne devait pas savoir ce qu'il se passait ici. Gênée, je soufflai :

– Je voulais l'interroger sur le Guide, je lui ai proposé d'aller marcher au bord du lac.

Adehan acquiesça vaguement, et je finis par pouffer. La situation était trop ridicule. *Enfin, on se lance, on se rapproche réellement et il essaye de faire grimper ma tension, et il faut qu'on nous interrompe ! On est maudits, sérieux !*

Il laissa tomber sa tête sur l'oreiller avec un gémissement sourd. *Au moins, on était vraiment sur la même longueur d'onde.*

– Je ne sais pas si je la déteste ou si je la remercie. Je continue à avoir peur de ce qui pourrait se passer si on va jusqu'au bout. Ça devient plus fort que moi, il faut croire, avoua-t-il d'une voix rauque.

Une voix que je ne lui avais *jamais* entendue, basse, sexy... troublante. Je ne me prenais plus pour une gamine depuis longtemps, surtout après l'épreuve de la maladie, la séparation de mes parents et cette histoire avec Adehan qui avait encore accéléré les choses, et je réalisais que ce petit corps-à-corps, qui me laissait un goût d'inachevé, avait changé quelque chose en moi. Il y aurait une autre étreinte, je me le promettais.

Un nouveau coup à la porte me fit sursauter.

– Euh, Adehan ?

Il ne répondit pas tout de suite, comme s'il hésitait. J'embrassai en silence sa mâchoire tendue.

– Je suis ici ! claironnai-je. J'étais dans la salle de bains, j'arrive !

– Pas de souci !

J'entendis le pas d'Esther qui s'éloignait à toute vitesse, sans doute pleinement consciente d'avoir joué les trouble-fête. Malgré tout, Adehan prit le temps de saisir mon visage dans ses mains. Jamais il ne m'avait semblé si viril. C'était peut-être mes hormones qui parlaient, mais sa façon de me dévisager avait quelque chose de plus mature, et d'un peu affolant. Ou bien on mesurait mieux tout ce qu'on pouvait perdre, tout simplement...

– Merci... pour tout. D'être là, d'être telle que tu es... De te battre avec moi, dit-il.

Sa voix me donna des frissons partout. Elle avait quelque chose de presque hypnotique, et si intime qu'elle résonna en moi. Je caressai son pectoral, où s'étalait la Marque de bronze. Il nous fallait tenter le tout pour le tout. S'il y avait une chose que je ressentais de plus en plus fort, c'était à quel point son père était nocif, et le terme n'était pas trop fort. Je voulais sauver ma mère, certes, mais aussi mon amoureux de son gros connard de père. Résolue, en mode Terminator, j'annonçai :

– Je me prépare, je dois retrouver Esther.

Il acquiesça sans rien ajouter, comme si un mot de plus pouvait nous jeter à nouveau l'un contre l'autre. Mais la pensée d'Esther me poussa à me discipliner : une vie était encore en jeu, celle de ma mère.

Chloé

Je remontais un long couloir pour me rendre à la fête prévue le soir même, déjà bien en retard. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'exulter : Esther avait accepté ! Elle continuait à regretter ce que nous traversions et je l'avais un peu fait culpabiliser avec l'histoire de la Marque, dont elle ne semblait pas très fière. J'avais tout donné, allant jusqu'à argumenter sur la notion de libre arbitre grâce à un chapitre de Kant lu en diagonale. Cela avait beaucoup amusé Esther : je n'avais rien retenu correctement. Mais elle m'avait confié avoir honte d'avoir participé à tout ça et souhaiter effectivement nous aider.

Elle m'avait promis que nous nous isolerions après avoir fait acte de présence à la fête. Il ne nous resterait plus qu'à trouver le bon moyen – un détail, quoi. C'était peut-être là que ça se corsait, en fait.

– Chloé !

Mon nom claqua dans le couloir vide avec un bruit sec. Lilith Ataski n'avait pas son pareil pour adoucir ou faire porter sa voix de soprano tel un fouet. Et je n'étais pas peu fière de connaître le terme. Encore une fois, merci, M^{me} Soulis, excellente prof ! Elle annonça, affectée :

– J'ai besoin de vous une seconde.

Elle ne semblait pas prête à être ignorée, je la suivis donc sans broncher. Nous remontâmes à l'étage supérieur, où se situaient ses appartements. Il y avait sa « suite » personnelle, à savoir son bureau, le boudoir où se tenaient les réunions de toutes les épouses du Conseil. Elles aussi, à leur manière, régnaient sur ce petit monde, administrant certains aspects – à mon humble avis, complètement inutiles ! – comme préparer les fêtes, veiller aux célébrations officielles d'Accords et de naissances ou organiser les Désaccords. *Ô joie*. Rien que pour ça, il fallait vraiment que j'évite de devenir immortelle : avec la position de la famille de mon Autre, aucune chance d'y couper, et je me tirerais une balle avec ce genre de planning pour l'éternité ! Si l'une d'elles me proposait de broder, je tuerais quelqu'un, promis... *Et ça n'allait pas être facile, vu le contexte*.

Lilith se retourna brusquement pour me faire face, son fourreau noir aux motifs complexes de feuillages qui ornaient son épaule m'hypnotisant au passage.

– J'ai préféré vous demander de venir pour régler un problème... délicat, dirons-nous. Je sais qu'Adehan et vous continuez à comploter pour fuir. Votre rôle et votre devoir sont pourtant de rester ici, auprès de nous.

Je me sentis pâlir et insultai Esther en silence. Je la maudissais mentalement de nous avoir trahis

quand Lilith reprit, ignorant ma mine déconfite :

– J’ai également conscience que j’ai peu de poids dans vos décisions, mais au vu de certains de vos récents agissements... Parlons franchement : vous avez revu votre mère il y a deux semaines de cela. Puis vous avez fait passer par Adehan des nouvelles à vos proches, avant de vous servir d’un biais électronique – sans que j’en comprenne bien les tenants et les aboutissants, je veux bien l’avouer : les moyens techniques des mortels me sont assez impénétrables, dit-elle presque distraitemment, soulignant le fait d’un geste insouciant.

Sa manière de comparer Internet à une mouche un peu collante mais insignifiante me donna envie de rire. Apprendre qu’Adehan et moi étions sans doute surveillés n’était pas l’élément le plus bizarre, ça demeurerait logique. Comment et par qui m’intéressait déjà plus.

– J’ai pensé qu’une personne en qui vous avez toute confiance pourrait, elle, vous convaincre. Attention, Chloé, c’est exceptionnel et cela doit rester secret à tout prix. J’enfreins une règle capitale et mon mari en serait furieux, ajouta-t-elle un ton plus bas.

Son expression la trahissait, et me confirma qu’elle disait vrai. On aurait dit un lapin terrifié dans les phares d’une voiture. Habituellement, elle en parlait avec plus de respect que de peur, et cela me mit mal à l’aise. *Comme Adehan, en somme...*

– Que voulez-vous...

Mais, au lieu de me répondre, elle saisit mon poignet et m’entraîna dans le fameux boudoir. Seule une petite lampe Tiffany au pied ouvragé reproduisant fidèlement le dessin d’un arbre éclairait la pièce. Après la lumière du couloir, il me fallut une seconde pour distinguer la silhouette, et une de plus pour la reconnaître. Je chancelai, portant la main à ma bouche comme si je craignais de voir mon cœur sauter de ma poitrine pour aller se précipiter contre... ma mère.

Marjorie Messenger, ici, en Suisse, dans ce château ? Sans plus réfléchir, je traversai l’espace qui nous séparait et me jetai contre elle. J’eus à peine le temps de remarquer ses larmes avant d’enfouir ma tête dans son cou. J’y retrouvai l’odeur familière et rassurante de mon enfance, un peu poudrée, précieuse... ma maman. Ce fut moi qui éclatai en sanglots pour de bon, mais elle ne tarda pas à m’imiter. Dans mon champ de vision, j’apercevais encore Lilith, qui nous observait avec une sorte de bienveillance.

Je fermai les yeux pour mieux m’immerger dans la douceur de cette étreinte, reconnaissable entre toutes. Pourtant, je sentis assez vite une différence. Rien de très net, mais ça restait diffus et inconfortable. Son corps était plus maigre que dans mes souvenirs. Sa clavicule saillait sous ma main, et sans que je puisse savoir d’où me venait cette impression, je perçus également une note étrange dans son odeur, dissimulée par le parfum, au creux de son cou, quelque chose... de malade ? Le noir de son aura s’était aussi légèrement étendu. Ce truc représentait-il la mort qui planait sur elle ? L’ombre de la maladie qu’avait distinguée Lilith dans la mienne à notre rencontre ? L’émotion qui me serrait la gorge s’intensifia encore. Ma mère ouvrait la bouche quand Lilith intervint :

– Chloé, nous avons peu de temps !

À regret, je me détachai d'elle, mais ce furent ses bras qui me suivirent, comme si elle ne pouvait supporter l'idée de me lâcher. À cet instant, elle me parut infiniment fragile. Ma mère était presque l'inverse de Lilith. Tout ce qu'elle faisait était de lisser les mèches sur mon front avec une minutie que je reconnus, le cœur battant.

– Marjorie, vous avez cinq minutes en tête-à-tête. Au-delà, notre absence risque d'attirer l'attention. Merci d'avoir accepté de venir. Je savais que nous nous comprendrions, entre mères. Mon assistant vous ramènera à l'hélicoptère qui vous reconduira, conclut-elle sur un signe de tête avant de s'éclipser.

Aussitôt, ma mère se focalisa sur moi, comme si elle n'avait pas assez de ses yeux pour me regarder ni de ses mains pour me toucher. Je me laissais faire, étrangement rassérénée. Maintenant que nous étions seules, on aurait dit qu'elle ouvrait les vannes.

– Ma Chloé, ma petite, toute petite... ma Chloé...

Une vague de larmes menaça à nouveau de me submerger, mais je serrai les dents. Si nous n'avions que cinq minutes, il ne fallait pas les gâcher !

– Lilith t'a expliqué ?

– Oui, croassa ma mère avant de toussoter. J'ai appris pour Adehan et toi, que tu n'étais jamais vraiment morte, mais également que ton cancer avait disparu. C'est si miraculeux !

Sa joie aussi me chamboula.

Je soupirai.

– Je n'ai pas été une bonne fille. J'aurais dû plus vous écouter, j'aurais dû... t'aider à ranger le lave-vaisselle et faire mes devoirs sans me plaindre. Je m'excuse... ah, non, on ne peut pas s'excuser soi-même, c'est vrai. Je suis désolée. Pour tout.

Elle eut un drôle de petit sourire de travers.

– Tu as mûri. Tu n'as pas idée comme je suis soulagée. Je peux partir tranquille tant que tout va bien pour toi...

Ses mots me glacèrent des pieds à la tête.

– Eh ! Il n'en est pas question ! Je ne veux pas entendre ça.

Son expression se durcit. La prise sur mon bras s'affermi considérablement. J'eus presque peur qu'elle me secoue.

– Alors M^{me} Ataski a raison ? Tu tentes de contrecarrer ce miracle ? Chloé !

Elle se tut, comme pour retrouver son calme.

– Écoute, ma puce, tu n'es pas encore maman, mais crois-moi sur parole, pas une mère n'hésiterait à prendre la place de son enfant si elle le savait condamné. Surtout pour une vie éternelle ! Tu es en sécurité pour toujours. Ces gens sont aisés, ils veilleront sur toi, tu pourras devenir une femme accomplie, avoir une fille ou un garçon si tu le souhaites...

– Mam's ! Je refuse que ce soit à un tel prix ! Tu imagines ce que ça me fait ? D'être une sorte de... voleuse ? Comme si je pillais ta vie pour en avoir une !

Dans mon agitation, je ne trouvais pas de meilleure comparaison, mais elle me semblait assez juste : qui de nous deux vivrait avec le crève-cœur d'avoir causé la mort de l'autre ? Elle avait beau dire, elle n'était pas responsable de mon cancer, elle.

– Je ne peux pas le supporter, m'entêtai-je.

Elle haussa les épaules avec une espèce de fatalisme. Elle paraissait calme, presque sereine.

– Je suis malade, chérie. Ça a commencé avant même que je te perde. Je peux accepter que le cancer me ronge parce qu'il n'a pas gagné la partie avec toi. J'ai déjà vécu de nombreuses années, c'est dans l'ordre des choses.

À cet instant, ce fut moi qui eus envie de la secouer, mais sans m'en sentir le droit. Elle ignora ma mâchoire serrée, me recoiffant à nouveau.

– Accepte-le, me conseilla-t-elle. Ma toute petite, si courageuse... Tu t'es bien battue. Là, ce n'est plus à toi de le faire. D'accord ?

Quelqu'un frappa doucement à la porte et je sursautai. Lilith nous indiquait qu'il était temps d'en finir. L'amertume qui me submergea était cuisante. Alors que j'avais pensé à sauter au cou de Lilith pour la remercier de ce cadeau, de cette rencontre inespérée, je comprenais enfin son but.

Ma mère essuya mes joues et son expression parut plus résolue. Elle s'approcha de moi et chuchota à mon oreille, en se plaquant contre moi, des mots durs qui me secouèrent le sternum :

– Voici un portable sans abonnement. Je l'ai acheté sur le chemin avant de prendre l'hélico. Je dois avouer que lorsque Lilith a refusé que je t'appelle... Si elle n'avait pas parlé de toi si précisément, je ne l'aurais pas crue. Ton père n'était pas présent et j'ai dû partir précipitamment... Je vais devoir trouver une façon de lui expliquer tout ça.

Je cherchai quoi répondre quand elle balaya le sujet d'un geste. Son regard piqua vers le bas, me désignant le portable sans le nommer.

– Garde-le bien et cache-le, je préfère savoir que tu as un moyen de nous joindre si jamais tu en as

besoin. Ton père sera toujours là, quoi qu'il m'arrive à moi. J'y ai enregistré le numéro d'un autre portable que nous allons conserver. Appelle en cas de problème, peu importe lequel.

J'hésitai entre rire et fondre en larmes :

– Je reconnais en toi l'amatrice de polars et de romans d'espionnage...

– On ne se refait pas, approuva-t-elle avec un sourire pâle tandis que je dissimulais le fameux portable. J'ai conscience que ça sonne un brin paranoïaque, mais si jamais quelque chose tournait mal, je veux que tu aies un plan de secours. Je ne me fierai jamais aveuglément à qui que ce soit te concernant.

Elle se colla de nouveau à moi et je sentis sa main qui attrapait la mienne, y glissant quelque chose. Je baissai la tête et aperçus ma carte d'identité ! Alors que j'allais réagir à voix haute, elle chuchota, presque féroce :

– Chut ! Cache ça encore plus précieusement... Si jamais tu rencontres le moindre problème, garde-la toujours à portée de main sans en parler. Pour la police ou...

– OK, tentai-je de la rassurer.

Sa voix n'était plus qu'un murmure à peine audible. Je devinai qu'elle craignait qu'on nous écoute. Les oreilles supersoniques des Ataski en étaient bien capables, même si elle devait songer à des systèmes bien plus terre à terre.

– Tu as besoin d'argent ?

Je réagis enfin.

– Non, ça ira. Arrête, mam's.

Elle hésita avant de renoncer à insister.

– Quand est-ce qu'aura lieu...

Je complétais, presque malgré moi :

– Le Sceau ?

– C'est ça. Cela doit survenir dans quelques mois ? Si je suis encore là, peut-être que... Une dernière fois ?

J'acceptai, incapable de m'en empêcher alors que je doutais que Lilith nous redonne une telle chance. Elle soupira, comme si un énorme poids tombait de sa poitrine, et, à nouveau, me serra longuement contre elle. Sa voix vibra douloureusement quand elle me dit :

– Si tu étais mère, tu comprendrais ce que je ressens et à quel point, du moment que tu es saine et sauve, je le serai aussi, quelque part. C'est la seule chose qui compte. Fais-le pour moi.

Sur une ultime étreinte, elle me laissa, le cœur en déroute et des larmes plein les joues.

Mon *make up* était foutu...

Adehan

Chloé me rejoignit avec une expression perdue. Son aura tout entière parlait pour elle : les couleurs s'enchevêtraient en des tourbillons furieux. Je la pris contre moi pour la rassurer, tenter d'apaiser cet affolement coloré et vacillai presque quand elle s'accrocha à ma veste de toutes ses forces. Sans m'occuper des gens autour de nous, je l'entourai de mes bras et la soulevai pour lui communiquer ma chaleur. Ses épaules se décrispèrent un peu et j'osais enfin l'interroger.

– Respire... Ma mère a fait quelque chose ?

Autour de nous, la fête continuait, les Immortels dansaient lentement sur de la musique classique vaguement jazzy. J'eus l'impression d'être isolé sur un îlot au milieu d'une foule endimanchée. Je remarquai l'air intrigué d'Abel, à quelques mètres de là, et entraînai Chloé dans une sorte de fausse valse, n'ayant aucune idée de la façon dont on dansait ça. Tout plutôt que de le voir débarquer et nous poser des questions. Elle suivit mon regard puis ferma les paupières, concentrée, un peu comme si elle se mettait à prier. Mais bientôt, je l'entendis dans ma tête.

Ta mère a appelé la mienne pour qu'elle me sermonne et me conseille de la laisser mourir. Ta mère a appelé la mienne...

Je réalisai qu'elle répétait en boucle les mêmes phrases pour avoir plus de chance que je la comprenne.

– Bien reçu, murmurai-je.

J'hésitai puis tentai à mon tour.

Je ne pensais pas qu'elle oserait enfreindre une règle de mon père.

Son visage crispé se détendit un peu et ses yeux pétillèrent.

– On y arrive de plus en plus facilement, non ?

– À communiquer... comme ça ? Oui, je trouve aussi. Tu crois qu'elle a fait ça pour précipiter les choses ? la questionnai-je à voix haute.

– Possible. Ou pour m'enlever mes doutes et ma culpabilité, sauf que...

Pour le coup, je n'eus pas besoin qu'elle ajoute quoi que ce soit, mentalement ou verbalement.

– C'est mal te connaître.

Une petite lueur apparut dans ses yeux. Elle m'entraîna à sa suite et nous nous isolâmes dans un couloir désert, pas très loin de la sono pour couvrir nos voix si Abel persistait à nous épier.

– On doit faire sauter ta Marque et s'enfuir ce soir, Adehan. À mon avis, Lilith passe à l'offensive et ils comptent précipiter le Sceau, sinon pourquoi impliquer ma mère pour me forcer à céder ? Elle se plante si elle croit que je vais juste obéir sagement !

Ma fée tempêtait et je ne pus que me réjouir. Je devais avoir un fond irrévérencieux car tout ce qui me vint à l'esprit, à cet instant, c'était de la fierté. Je ne voyais pas d'autres mots. Je ne pouvais choisir meilleure Autre. Sur un coup de tête, je la serrai contre moi brièvement. Juste pour la remercier d'être telle qu'elle était.

– On trouve Esther ?

J'approuvai aussitôt. Nous nous séparâmes et c'est moi qui la localisai le premier. J'interpellai Chloé par le biais de notre lien, et tentai de lui envoyer un message télépathique.

– Esther, on aurait besoin de toi pour...

Je tapotai en silence mon pectoral pour lui faire comprendre. Ses yeux vifs brillèrent d'une lueur déterminée et, ni une ni deux, elle balança sa coupe de champagne dans une plante verte qui trônait derrière elle pour égayer un peu cette salle de bal austère. Alors qu'une salve d'applaudissements résonnait dans mon dos, je fendis la foule qui s'approchait de l'estrade où le couple devait rejoindre mon père ou l'un des autres Premiers.

À la sortie de la salle, on retrouva Chloé qui, de son côté, avait convergé vers nous. J'attrapai sa main et accélèrai pour que nous nous éloignions de ce rassemblement de fossiles. Un instant, je pensai à ma mère... et si nous réussissions ? J'allais fuir sans jamais la revoir ? Et Aaron ? Pourtant je ne ralentis pas, il était trop tard pour ça.

Nous nous isolâmes dans un petit salon. L'expression étrange de Chloé me surprit. Je l'interrogeai du regard et elle haussa les épaules :

– Il ressemble au boudoir de ta mère, j'ai presque l'impression de sentir son odeur.

Esther fronça les sourcils.

– De quoi parle-t-elle ?

– Lilith a fait venir la mère de Chloé pour la convaincre de laisser notre Sceau s'accomplir, quoi que cela signifie pour elle, indiquai-je.

Chloé continuait de fixer le vide, un peu perdue. Je l'attirai contre moi avant de reprendre la parole.

– Chloé t'a dit ? Selon le Guide, il suffirait que tu ne sois plus liée par la promesse faite lors de

l'apposition de la Marque pour l'affaiblir. Après, il me faudra la rejeter, a priori... Même si j'ignore comment.

– Oui, mais justement, je suis d'accord... Elle n'aurait pas déjà dû sauter ? Tu es sûre qu'elle est encore là ?

Je n'eus pas besoin de vérifier. Si je n'avais pas réellement mal, je la « sentais » en permanence. Je n'aurais pas su l'expliquer. Je secouai la tête.

– Non, elle est toujours en place.

Esther fronça les sourcils.

– Je t'assure que j'accepte le rejet de cette Marque. Je ne vais pas l'écrire sous serment quand même ?

Je me passai la main dans les cheveux, à la recherche d'une idée. Je voulais bien la croire et j'aurais parié sur le fait qu'un bout de papier n'aiderait pas... Un rituel ? Une cérémonie, comme pour l'Accord ? Chloé n'avait rien relevé dans l'ancien Guide. De toute façon, nous n'avions ni le temps ni aucun mode d'emploi.

– Je ne pense pas que ça change quoi que ce soit... Je ne sais pas.

Esther jouait avec une de ses longues mèches brunes. Un tic plutôt agaçant, même si je me gardais bien de le dire à voix haute.

– Nous devrions nous éloigner pour de bon. Imaginez que les autres soient alertés dès que la Marque sautera ? remarqua-t-elle. Si ça fonctionne, nous devons fuir. Une fois, j'ai essuyé la colère d'Adam et... Si nous allons au bout, nous devons mettre de la distance entre eux et nous. Autant prendre les devants. On prépare nos affaires, on emprunte l'une des voitures et on fait ça cette nuit.

– Pour partir où ? ne puis-je m'empêcher de demander, pragmatique.

Chloé parut enfin se réveiller.

– Il faut trouver Marie, ta grand-mère. Esther, tu n'en as jamais entendu parler ? Si elle est encore en vie, c'est elle qui aura les réponses, puisque c'est elle qui est à l'origine de tout ça. Elle a écrit le guide dans le courant du XVI^e siècle, je pense, et a continué par ajouts successifs jusqu'au XIX^e.

Je remarquai tout de suite l'expression complexe sur le visage d'Esther et la contemplai fixement. Elle s'en aperçut, crispant les épaules.

– Esther ?

Une minute passa sans qu'elle réagisse. Je voyais bien l'air surpris de Chloé et lui adressai aussitôt :

Elle sait quelque chose.

– Esther ? la pressa Chloé, lui prenant la main subitement. S’il te plaît !

– Je... Elle est toujours en vie, en fait. Elle habitait en Écosse la dernière fois que j’ai entendu parler d’elle, ajouta-t-elle prudemment. Je ne pus m’empêcher de la questionner :

– Comment tu sais tout ça ?

L’idée que tout le monde dans cette foutue famille me cachait des choses me rendait agressif, mais impossible de me retenir. Chloé me fusilla du regard.

– Ce qu’Adehan veut dire, c’est qu’on galère pas mal, et le savoir plus tôt aurait pu aider. Tu étais consciente que nous avions besoin de ces informations...

Esther la dévisagea une seconde avant de s’asseoir, entraînant Chloé avec elle.

– Très bien, comment expliquer ça ? À un moment donné, j’ai espéré, comme vous, échapper à tout ça. J’ai interrogé Tancrede, qui avait senti mon désarroi. À l’époque, il est devenu une sorte de confident. C’est d’ailleurs lui qui m’a prêté le Guide manuscrit pour que je vous aide maintenant que vous en êtes au même point. Quand j’ai cherché des réponses, c’était au tout début du XX^e siècle, j’ai craqué : je ne supportais plus la Cour, Adam et ma condition. J’étais résolue à briser mon Désaccord pour secouer ce système injuste au passage... Moi aussi, j’ai cru que c’était possible. Et je ne connaissais même pas l’existence de Marie. Elle a été exilée huit ans avant mon arrivée.

– Aaron l’a connue ? l’interrompis-je à nouveau, toujours en colère.

Cette idée me donna envie de grincer des dents : celui qui m’affirmait souhaiter être proche de moi avait ce genre de secret ? *Formidable...* Elle acquiesça.

– Tancrede a voulu me convaincre de l’importance de notre héritage et, pour ça, il m’a confié le Guide. J’ai compris, même si le Guide ne décrit ni pourquoi ni comment, que Marie et Adam se sont fortement éloignés. C’était la seule personne qui aurait pu m’aider. Elle résidait à Broach Hill, à l’époque. Tancrede a fini par me l’avouer après avoir beaucoup hésité. J’étais sur le point de m’y rendre mais Adam l’a appris et m’a... punie.

Sa voix se tut et, enfin, ma colère s’apaisa un peu. Je n’avais pas besoin de plus. Je connaissais assez mon père.

– Ma convalescence a été longue. Ça a brisé quelque chose en moi. Mon envie de m’échapper un jour, entre autres. J’ai végété des mois avant de me reprendre. Lorsque j’ai repris pied, Aaron allait devenir grand frère...

– Adrian ?

Mon cœur se serra, comme souvent quand il était question de lui. Esther hocha la tête.

– S’il y a une chose dont je me rappelle, c’est le manque provoqué par la perte de ma famille. Même si c’était la faute d’Aaron... Je ne croyais plus en ma chance de m’en sortir. Aaron était

heureux d'avoir un frère... J'ai fini par renoncer.

– Que fait-elle en Écosse ?

– Elle y a vécu avec Adam lors de la peste noire qui a décimé l'Europe. L'Angleterre ayant été moins touchée, ils s'y sont réfugiés... Je suppose qu'elle a souhaité y retourner ?

Chloé semblait réfléchir et je remarquai, surpris, qu'elle n'avait pas lâché la main d'Esther. Ces deux-là avaient noué un lien plus profond que je ne le pensais.

– Esther, il faut aller voir Marie. Si Adam a réagi ainsi, c'est là qu'on trouvera nos réponses. Et on doit faire sauter la Marque rapidement pour qu'on ne puisse pas nous retrouver.

Esther secoua la tête.

– S'enfuir, oui. Chez Marie ? C'est trop dangereux ! Chloé, tu n'as pas idée de ce que ferait Adam...

Elle se tut et je serrai les dents. Pouvait-on avoir honte des erreurs de ses parents comme si on en était directement responsable ? J'essayai de me montrer pragmatique et appelai mentalement Chloé.

On s'occupe de cette histoire de Marque cette nuit et on part sans elle. Tant pis si elle préfère se cacher toute sa vie...

Adehan ! Elle a peur. Ton père te terrifie, toi aussi !

Je retins une grimace. À la fois parce qu'elle avait raison... et parce que je n'en étais pas vraiment fier. Mais elle se trompait. L'idée qu'il la touche, elle, m'était bien plus insupportable que d'être puni.

Je me frottai le front, incapable d'intervenir : je n'étais que colère. Contre mon père, contre Esther, que je trouvais lâche, contre Aaron, qui connaissait une grand-mère que je n'avais jamais vue... Ça faisait beaucoup à encaisser. Puis je me décidai à argumenter sur une chose impossible à réfuter :

– Esther, tu sais pourquoi tu as échoué, la dernière fois ? Tu étais seule à combattre. Là, nous serons trois. Tu voulais nous aider et quitter la Cour, rappela-t-il. C'est juste... un pas de plus. Si on agit rapidement, ça peut marcher.

– Un pas ? railla-t-elle. On parle bien de changer carrément de pays, n'est-ce pas ? J'étais prête à ça parce que vous étiez résolu et sur le point de faire n'importe quoi à cause de cette Marque. Pour vous protéger et empêcher que vous ne receviez le même genre de sanction que celle qu'on m'a infligée il y a un siècle, sans que quiconque s'en soucie ou essaie de s'interposer !

Sa voix trembla légèrement. Il y avait plus de douleur que d'accusation dedans, et je me sentis minable une seconde. Chloé, très calme, haussa les épaules.

– Ça n'arrivera pas. Et puis nous devons prendre des risques. Peut-être que, par rapport aux autres

Ataski, nous avons l'air de... bébés, mais je crois surtout que nous avons grandi plus vite à cause de notre histoire. Avec la mort d'Adrian pour Adehan et ma maladie, nous agissons en toute connaissance de cause. Il *faut* courir ce risque.

Esther paraissait fascinée par Chloé, qu'elle regarda fixement.

– Pourquoi ?

Chloé me jeta un coup d'œil. L'image de sa mère s'imposa à moi sans que je sache bien qui de nous deux y avait pensé. D'une voix unie, nous affirmâmes :

– Parce que c'est juste.

– Comme tu l'aurais fait aussi pour ta mère si tu n'avais pas été manipulée et seule, j'en suis sûre, ajouta Chloé.

Un long silence nous répondit mais aucun de nous n'essaya de le combler, laissant seulement l'horloge au mur scander les secondes.

– Ça me semble une excellente raison, même pour une cause désespérée.

Chloé

L'aube pointait le bout de son nez derrière les vitres. Il était presque quatre heures du matin quand nous quittâmes le château en catimini. Si Adehan regrettait d'abandonner les siens, il n'en laissa rien paraître, tout comme Esther, qui conduisait la berline et gardait un visage impénétrable.

Nous étions en route pour Lyon et l'aéroport Saint-Exupéry – nous avons changé de plan suite à la réflexion fort judicieuse d'Esther : quand on découvrirait notre absence, on nous chercherait en premier dans les aéroports suisses. Autant brouiller les pistes et éviter d'être rattrapés au bout de quelques kilomètres.

Le soleil apparut à la lisière d'un champ alors qu'il nous restait encore deux bonnes heures avant d'arriver à destination. Notre fuite m'avait tenue éveillée jusqu'à notre départ tant je redoutais de voir débarquer une milice menée par Abel. Je réalisai maintenant que c'était assez ridicule. Notre histoire n'était pas pleine d'agents secrets, de courses-poursuites, de batailles ou de coups de feu pour nous barrer la route. Et si nous parvenions à nos fins, je serais bientôt morte, comme Adrian. Victoire plutôt déprimante. Je devais être la reine de la *loose* en fait !

Ces quelques minutes avec ma mère m'avaient donné un nouvel électrochoc. J'avais entendu ses arguments, je comprenais qu'elle pense ça de tout son cœur, c'était sûrement son rôle... sauf que j'étais celle qui devrait vivre avec et que ça me semblait juste impossible. Vraiment.

« Une vie pour une vie », qui avait imaginé ce principe idiot, genre loi du Talion ? Ma mère s'était assez oubliée pour moi. J'avais dû lui pourrir un nombre incalculable de nuits, j'avais fait une bonne partie des maladies infantiles, puis le cancer... Non, franchement, ça suffisait. Je conservais l'espoir insensé que stopper cette machine infernale pouvait empêcher le cancer de ma mère de faire son œuvre. Qu'elle ne serait pas forcée par un lien cosmique débile et morbide à se sacrifier pour moi. *Sans certitude aucune, ceci dit. C'était tellement plus drôle comme ça...*

C'était d'ailleurs étrange que l'Autrement puisse se servir d'une maladie et non d'une mort violente ou accidentelle. Je l'aurais plutôt vu comme ça, à l'origine. J'avais interrogé un peu Esther. Sa propre mère avait eu une sorte de fièvre. Et si ce n'était pas maman mais papa, par exemple ? Un infarctus ou autre chose ? L'idée me fit frissonner.

– Ça va, Chloé ?

La voix d'Adehan me tira de mes rêveries un peu glauques. Je croisai son regard dans le rétro intérieur.

– Un peu de fatigue, c'est tout.

Le silence se rétablit dans l'habitacle. Pensive, je détaillai à nouveau le paysage par la vitre. Non, je me trompais forcément. Si, d'un coup, ma mère était tombée malade, c'était lié à l'Autrement. Elle pouvait guérir si je n'étais plus le couperet au-dessus de sa tête. Point. Je devais y croire ou je n'aurais plus la force d'avancer.

Une angoisse sourde me serra la gorge. Pourquoi j'avais l'air d'essayer de me convaincre ? *Comme par magie, bien sûr...* Qui mieux que moi connaissait ce mal souterrain qui rongait tout. Une larme roula sur ma joue. De peur, de chagrin pour ma mère... et un peu pour mon couple, en songeant à ce qui nous attendait.

La main d'Adehan se referma sur la mienne. Je souris en l'imaginant cassé en deux à l'arrière pour m'atteindre et tenter de me rassurer comme il pouvait. Je pressai ses doigts une seconde. Il continuait de parler avec Esther à voix basse et pourtant, il avait dû deviner mes émotions. Certes, mon aura l'aidait bien, mais je supposais que ça allait plus loin que ça parce qu'à cet instant, je ressentais moi-même ce qu'il éprouvait par notre simple contact. Il pensait à tous les siens qu'il n'avait jamais pu convaincre. Au fait qu'en choisissant de faire ce que nous estimions juste, il renonçait à tout ce qu'il avait toujours connu... Pour moi. Pour ma mère. Un doute m'assaillit. Ses doigts resserrèrent leur étreinte et je l'entendis dans ma tête.

Je ne regrette rien. C'est la seule chose à faire.

J'acquiesçai, incapable de lui parler ou de lâcher sa main rassurante. Je me tordis un peu en arrière pour lui simplifier la vie et garder sa main dans la mienne le plus longtemps possible...

Adehan

Nous nous étions arrêtés pour faire le plein sur une aire d'autoroute, à quelques kilomètres à peine de Saint-Exupéry. Le vol pour Édimbourg ne partait que trois heures plus tard et, plutôt que de patienter à l'aéroport, où trouver un peu de calme aurait été compliqué, nous avons décidé de rester là pour nous occuper de la Marque. Nous avons mis de la distance entre nous et la Cour, plus personne ne pouvait nous y retenir et il fallait me libérer avant de continuer, histoire d'être plus difficile à retrouver.

Assise en tailleur sur une table de pique-nique en béton brut, Esther se concentrait depuis quinze minutes. Elle avait bien compris qu'elle devait cesser de se sentir liée par sa promesse aux membres de ma famille, mais sans rien de plus précis sur quoi s'appuyer, elle tâtonnait. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Je n'avais toujours pas la moindre idée de la manière dont je pouvais rejeter la Marque.

Le Guide de Marie portait plutôt mal son nom, pour le coup. Je n'y voyais aucune marche à suivre. Je relus le seul passage qui se rapportait à nos préoccupations, mais à part dire que Méragnac avait réussi à convaincre sa mère de renoncer à la Marque, et qu'ainsi, il avait pu l'enlever... *nada*.

Plus loin, un paragraphe entier avait été barré avec un gros surligneur noir et était devenu complètement illisible. Nous avons examiné la feuille avec Chloé à l'aide de toutes les lumières et sous tous les angles possibles, mais celui qui avait fait ça s'était appliqué, on ne pouvait plus en tirer quoi que ce soit. En même temps, ça me semblait logique, avec le recul : pourquoi donner le moyen d'échapper à un tour de passe-passe vicieux du Conseil ? Ils se rappelaient très bien comment faire et ne souhaitaient pas partager l'information.

Esther poussa un soupir excédé.

– Je... je ne sais pas comment procéder, avoua-t-elle, rouvrant finalement les paupières.

Nous passâmes l'heure suivante à chercher des idées. Esther écrivit sur du papier une sorte de serment sur l'honneur, elle fit la déclaration solennelle qu'elle me libérait – je n'avais pu m'empêcher de sourire. Nous avons essayé les paroles rituelles prononcées lors d'un Sceau mais adaptées à mon cas... tout ça en pure perte. Après un long silence, Chloé remarqua, d'une voix hésitante :

– Je vais passer pour une hippie, mais pendant mes séances de radiothérapie, ils m'ont proposé de rencontrer une relaxologue pour que je vive mieux les traitements. Elle me disait qu'on se donnait de meilleures chances en visualisant son corps en bonne santé, qui repoussait la maladie, plutôt qu'en se laissant aller. Elle me faisait imaginer le cancer, sous une forme ou une autre, qui recule, devient tout

petit et se racornit, comme un vieux bout de fromage... Désolée pour l'image. Tu pourrais tenter le coup ? En voyant un fil, une corde ou n'importe quoi du même genre et en la brisant ?

Esther contempla ma fée comme si elle divaguait et leva haut un sourcil, dans une expression un peu sarcastique. Alors que j'ouvrais la bouche pour défendre Chloé – Esther, quand elle se lâchait, pouvait être vraiment vexante –, ma belle-sœur annonça d'une voix neutre :

– Bonne idée. Le pouvoir du mental en action, la base de tant de philosophies.

Au temps pour moi, je la connaissais, en fait, assez mal, et ces deux-là semblaient sur la même longueur d'onde. Elle se concentra à nouveau. Cinq minutes plus tard, de la sueur perlait sur son front et, alors que j'allais l'interrompre et lui proposer de renoncer, la poitrine me brûla. Je touchai ma Marque et me pliai sous une nouvelle vague de douleur.

Je tombai à genoux et tentai de combattre cette brûlure. Alors que j'étais submergé et m'écroulais dans la poussière, des mains fraîches se posèrent sur mes épaules. La sensation de froid contrebalança celle, irradiante, de ma poitrine et je repris un peu pied. Le goût de bile dans ma bouche s'atténua. L'impression d'un baume bienfaisant couvrait ma souffrance qui pulsait toujours.

– Adehan, je suis avec toi, rejette cette Marque. Imagine-la quitter ton torse. Je vais le faire avec toi, m'encouragea une voix que je reconnus presque dans mon corps avant que mon cerveau ne l'identifie.

Chloé.

Je me concentrai et visualisai cette douleur comme celle d'un acide qui viendrait ronger la peau et faire sauter ce lien apposé par ma famille. La rage qui ne m'avait pas abandonné une seconde depuis qu'on m'avait infligé ça m'aida. Je soufflai et suai, mon ventre encore vrillé par la peine et la colère.

Sors... de... mon... corps... maintenant !

Je ne sais pas si je criai vraiment ou si je le fis seulement dans ma tête, mais plus que la Marque de couleur bronze, c'était l'image de mon père que j'affrontais. Celui qui tenait à régir tous les aspects de ma vie et à me transformer en pantin. Lui et son éducation, sa manière d'être. Égoïste, dominateur, imbu de lui-même... Je rejetai tout ça en bloc. *Je ne suis pas lui ! Jamais je ne le deviendrai !*

Après une ultime vague de douleur, je m'écroulai au sol. Ma vision était trouble et j'avais le nez dans les gravillons qui entouraient le banc. Il me fallut un moment pour reprendre pied. Je restai longtemps affalé, à inspirer et expirer comme si je ne pouvais rien faire de plus.

Quand j'arrivai enfin à faire la mise au point, je me tournai. Le ciel au-dessus de moi était d'un drôle de blanc. Des nuages cotonneux s'éloignaient paresseusement. Des mèches brunes apparurent, puis le visage de ma fée. Mutin, voilà le mot qui me venait toujours en la contemplant.

– Tu sais que j’ai tout entendu et que j’ai envie de rougir ? « Mutin » ? C’est trop chou, sérieux, s’amusa Chloé.

Je grimaçai. Surpris en flagrant délit de niaiserie. Sans gêne, elle souleva mon haut et vérifia mon pectoral. De la douleur de tout à l’heure ne subsistait qu’un simple inconfort provoqué par le frottement du tissu. Comme après un coup de soleil.

– On a réussi, je crois ! Il n’y a plus rien ! La peau est juste colorée, on dirait presque que c’est... brûlé ? Alors la sensation que j’ai ressentie était bien réelle, c’est ça que tu as éprouvé ? s’enquit-elle.

Son regard s’assombrit. Je compris qu’elle avait pris sur elle une partie de ma souffrance comme je l’avais moi-même fait une fois pour elle, lorsqu’elle avait appris la maladie de sa mère. Je me forçai à me relever avec des gestes lents. Je me sentais engourdi. Elle devina ce que j’essayais de faire et vint se lover contre moi. Sans parler, quelque chose passa entre nous. Je m’apprêtais à lui faire la leçon : elle aurait dû s’abstenir, ayant déjà géré plus de douleur qu’elle n’aurait dû, mais cela ne servait à rien. Je le lus dans ses yeux. J’aurais reçu un coup à sa place, et elle considérait normal de faire de même.

– Merci.

Elle hocha simplement la tête avant de poser ses lèvres sur les miennes. Quand elle se recula, son regard brillait d’une sorte de fierté qui me perturba.

– De rien... Tu es débarrassé de cette marque ! On pourra partir en Écosse sans les lancer sur nos traces !

Esther, que j’avais presque oubliée, se pencha pour me tendre une main secourable et, même si cela en coûta à mon ego, j’acceptai son aide. Quand je me retrouvai à la verticale, Chloé arborait un air résolu.

– Alors, allons-y !

Chloé

Je passai une partie du vol le nez dans le Guide. Déjà parce qu’Adehan, crevé par cette histoire de Marque, s’était endormi avant même le décollage, mais aussi parce que j’éprouvais une vraie fascination pour ce bouquin. Ce pavé énorme m’attirait des regards surpris, voire méfiants – une ado qui lit ? Improbable ! – des autres voyageurs de l’avion qui nous emmenait vers l’aéroport de Édimbourg-Turnhouse.

Comme je l’avais pensé, il y avait une vie entière là-dedans. Marie racontait des bribes de sa propre enfance en Europe dans les environs d’Andorre, la région rurale où elle avait grandi. Elle avait connu un quotidien assez rude, proche de celui des femmes du Moyen Âge, jusqu’à son mariage et à la naissance du petit Adam. Puis une épidémie de la fameuse peste noire avait ravagé l’Europe. Je n’avais pas eu le temps d’aller plus loin, mais une chose me frappa d’emblée : aucune des règles dont avait pu me parler Adehan n’était évoquée à cette époque. Marie et le père d’Adam, un simple bûcheron, n’avaient pas d’origines divines et n’étaient même pas riches, et rien ne laissait présager tout ce que je savais des Ataski.

Poussée par la curiosité, j’avais cherché des aspects plus spécifiques, comme « l’Unisson » que nous partagions avec Adehan, en me servant du sommaire. Il n’y était fait référence qu’une fois au cours d’un long chapitre très ennuyeux et rédigé dans un français qui n’avait que peu à voir avec celui que je parlais. J’avais demandé à Esther une dizaine de fois de me traduire des phrases, un peu comme si j’essayais de déchiffrer un texte dans une langue étrangère.

Le Guide avait finalement tout d’un journal intime écrit par Marie au fil des siècles, si bien que je pouvais tout comprendre... ou rien. Heureusement, Esther se révéla beaucoup plus douée que moi en vieux français.

Je jetai un œil à Adehan, toujours un peu inquiète des contrecoups éventuels du retrait de la Marque. Quand il était tombé à terre, ravagé par la souffrance, j’avais eu la certitude de pouvoir, et même de devoir, l’aider. Il était là pour moi et je devais faire de même. Le souvenir de ce moment où sa douleur était devenue mienne me remua les tripes. Comment pouvait-on imposer ça sciemment à son enfant ?

Je ne pouvais accepter ça. Cela m’avait confortée dans l’idée que s’opposer à Adam Ataski était la chose à faire et que nous ne nous trompions pas. Cet homme était un tyran dans une tour d’ivoire, et il méritait d’y rester seul pour méditer sur ses actes.

Je cherchai la main d’Adehan, comme s’il avait encore besoin de mon réconfort alors que cette épreuve était derrière nous. Il se réveilla. Ses traits semblaient moins tirés. Sa capacité de

récupération était définitivement hors normes !

– Nous amorçons notre descente, il faut ranger le Guide, me prévint Esther.

Je le refermai à regret.

– J’arrivais à l’adolescence d’Adam, je suis sûre que j’approche du moment clé où tout a basculé ! expliquai-je.

– Chloé, on va rencontrer celle qui a écrit tout ça, elle nous résumera l’histoire bien mieux que ces parchemins hors d’âge. J’ai envie de l’entendre de sa bouche, pas de le lire dans un bouquin, remarqua Adehan.

Il sourit et me caressa la joue avec un petit air rêveur. Ce geste aurait été vraiment romantique si une turbulence n’avait fait bouger sa main, qui me frappa l’oreille, son coude heurtant la tablette. Je pouffai alors qu’il s’excusait. Après tout, c’était ça aussi, mon Autre : un incorrigible maladroit que la nature elle-même taquinait. *Heureusement que je suis là pour sauver la princesse, quoi.* Ce fut moi qui me penchai pour lui voler un baiser, limitant la casse.

Alors que l’avion amorçait sa descente, je repensai à ce dont nous approchions à grands pas, notre possible épilogue. Allions-nous trouver le temps de finir ce que nous avons commencé dans sa chambre pour enfin faire sauter cette foutue clause P ?! Je ne voulais pas de ce truc pour affronter l’au-delà !

Une seconde, je ne pus m’empêcher d’imaginer Adehan sur moi, de ressentir à nouveau l’excitation de notre étreinte avortée et de me demander ce que j’éprouverais lorsque nous ferions vraiment l’amour, moi et l’homme que j’aimais au point d’être devenue une « Autre » et d’être embarquée dans une histoire aussi surréaliste. *Mon Autre...* Une sorte de trouble me serra le ventre.

– Chloé, j’entends toujours une partie de ce que tu as dans la tête, souffla tout bas la voix d’Adehan.

Je me tournai brusquement vers lui. Il me dévisageait avec un sourire en coin. Je piquai un fard monumental. *Foutu lien mental !*

Son sourire s’élargit encore.

Moi, je commence à bien apprécier cette petite fenêtre sur tes pensées... et te voir fantasmer sur moi impudemment a vraiment un côté...

Personne ne dit « impudemment », Adehan !

J’avais préféré le couper avant qu’il n’arrive à me faire rougir encore plus. Je devais déjà être de la couleur du tissu qui me servait d’appui-tête ! L’avion eut un léger soubresaut alors que la piste d’atterrissage se dessinait par les hublots. Je m’accrochai aux accoudoirs. J’avais découvert au décollage – c’était la première fois que je prenais l’avion – que cela me faisait vaguement peur. *Mais*

rien de plus, ou je nierais ! Pourtant, mon cœur me remontait dans la gorge au fur et à mesure que nous approchions, à une vitesse qui me semblait anormale, du Tarmac.

Esther, de l'autre côté de l'allée, nous fit signe.

– J'ai pu chercher un peu avant le décollage, je crois avoir trouvé Broach Hill sur Internet. Ça se situe dans les Highlands, pas loin de la mer. Le trajet ne sera pas long en voiture. J'en ai réservé une dans une agence de location à l'aéroport, elle nous attendra à notre arrivée.

Adehan avait l'air impressionné par l'attitude d'Esther, plus que moi en tout cas qui l'imaginai bien s'investir ainsi une fois que sa décision était prise. C'était clairement une femme d'action, pas une Bérénice ! Pourtant, mon Autre semblait en permanence surpris ou sur ses gardes avec elle. Cette fille, sous des dehors hautains et bruts de décoffrage, cachait en réalité un cœur en or. Il fallait juste l'appivoiser... *Comme Adehan, quoi ! Lui aussi m'en avait fait voir avant de se laisser faire !* De là à penser que c'était le cas de tous les Ataski, il y aurait eu un pas qu'Adam et Abel m'empêchaient de franchir !

– Merci, Esther, tu as été drôlement... efficace, dit-il, un peu gêné.

Je me concentrai sur leur conversation pour ignorer le fait que l'avion se posait enfin et je me retrouvai plaquée sur mon siège par la décélération brutale du Boeing.

– De rien, je suis ravie d'avoir vidé le compte d'Aaron en Suisse. Avec tout ce que j'ai récupéré à la banque, on est parés ! On pourrait même faire du shopping, à l'occasion...

J'éclatai de rire. Quand on songeait à la raison de notre présence en Écosse, cette idée de shopping était trop drôle ! Évidemment, mon Autre ne saisit pas la blague et se contenta de secouer la tête.

– Tu m'achèteras une robe pour mon enterrement ! Un truc irrévérencieux arc-en-ciel ou avec des brillants ! Le genre qui rendra folle Lilith, me réjouis-je.

Esther acquiesça avec gravité, presque tristement, et je compris que si elle nous aidait, elle n'en était pas moins consciente de l'issue. Elle faisait vraiment ça par respect pour nous, même si ça lui pesait.

Alors qu'on ralentissait enfin, je me penchai au-dessus d'Adehan et lui serrai le bras une seconde. Ses yeux se réchauffèrent et j'eus droit à un petit sourire.

– Bérénice en avalera sa langue et deviendra verte !

– Ça me va, même si je ne connaissais pas cette expression.

Nous étions maintenant installés dans la confortable citadine qui nous conduisait à Broach Hill.

Grâce aux indications du GPS, nous avons mis le cap au nord, en plein dans les Highlands. Il nous restait moins d'une dizaine de minutes de route, selon « Sally » – j'avais renommé le GPS, dont la voix faisait penser à celle de l'héroïne de *L'Étrange Noël de M. Jack*. Après avoir passé Kinloch Hourn, je trouvais le paysage vraiment pittoresque : les vallons verdoyants, le bras de mer que nous longions, profondément encastré, tout méritait de figurer sur une carte postale de l'Écosse.

La route étroite sur laquelle nous serpentions me donnait l'impression d'avoir changé d'univers. C'était un peu bizarre mais, au fur et à mesure de ce périple, je devenais plus sereine, un peu comme si j'abandonnais mes doutes. Je commençais à être sûre que nous aurions des réponses et qu'il n'était plus si injuste d'arriver au terme de mon existence. *Je passais enfin la fameuse étape de l'acceptation, même si c'était plusieurs semaines après ma mort officielle... Qui l'eut cru ?*

Peut-être parce que j'avais quelqu'un qui m'aimait sans être lié à moi par le sang, ce qui n'était pas le cas à l'hôpital. Cela se devinait dans chacun des gestes et des regards d'Adehan. Pour la première fois, j'avais cessé de me sentir débordée par mon quotidien ou pas à la hauteur. Je voulais penser que le but de tout ceci était de me pousser vers Adehan, de me forcer à me dépasser.

J'avais pris l'avion, je m'étais « enfuie », je visitais l'Écosse – même si c'était bref – et vivais un véritable *road trip*. Toutes ces étapes auraient sûrement figuré sur ma liste si je m'étais autorisée à rêver. La vie m'avait donné plus que prévu, alors je ne souhaitais pas rester en colère. Je n'étais pas parfaite mais je faisais ce que je croyais juste. Bonus, j'étais raide dingue amoureuse et c'était déjà pas mal.

– On est sur la bonne route, a priori, annonça Esther, me sortant de ma réflexion en pointant un panneau du doigt.

J'étais sur le siège avant à ses côtés, à sa gauche, donc, comme il se doit en Écosse, et je me penchai en avant pour examiner le panneau de la rue transversale : « Broach Hill », suivi d'un chiffre. Je savais que les unités de mesure britanniques étaient différentes des nôtres mais je n'avais aucune idée de ce que ce chiffre représentait. Des miles, des pieds ?

– Allons-y, nous encourageai-je, tendue malgré tout.

Elle mit le clignotant et emprunta le chemin sinueux qui surplombait la route principale et serpentait vers la côte. Nous continuâmes un moment, sans comprendre si « Broach Hill » était une ville ou une longue rue un peu déserte.

La végétation autour de nous se faisait plus touffue, comme si elle tentait d'engloutir la route étroite, et nous avec. Sans la voiture haut de gamme que nous avait louée Esther, nous aurions bringuebalé sur les cailloux de ce qui devenait un sentier plus qu'une route.

Puis le sentier se mua brutalement en cul-de-sac. Sally elle-même avait arrêté de parler depuis deux kilomètres. Elle devait situer Broach Hill en amont et avait accompli sa part du taf. Heureusement, l'espèce de goulot végétal dans lequel nous nous trouvions était assez large pour faire demi-tour.

Nous détaillâmes le paysage un moment, puis je finis par reprendre la parole.

– Il n’y a aucun autre Broach Hill en Écosse, c’est sûr ?

– Oui, j’ai vérifié deux fois avec l’homme de l’agence. Des « Broach Road », « Broach Street », « Broach Farm »... mais un seul Broach Hill sur les cartes en ligne.

Je soupirai et me tournai pour interroger du regard Adehan, encore coincé à l’arrière. Il était étrangement impassible, comme s’il n’était pas directement concerné. Son aura était neutre elle aussi, toujours les mêmes nuances d’ocre et de bleu. Devant ma question muette, il haussa les épaules, cherchant tout comme moi la prochaine étape.

Nous ne pouvions en rester là ! Pas si près du but ! Je détachai ma ceinture, résolue, et les prévins :

– Je vais voir, peut-être qu’il faut continuer à pied.

Joignant le geste à la parole, je déverrouillai la portière et posai déjà le bout de ma botte à talon sur les graviers. L’air était frais et, quand je claquai la porte, je ne pus réprimer un frisson. Rien ici ne laissait deviner la saison estivale. Ma mini en jean et mon top rouge cerise à manches longues ne suffisaient pas à me protéger du froid. Pourtant, tout à coup, une vague de chaleur m’enveloppa, et je n’eus pas besoin de me retourner pour comprendre qu’Adehan m’avait rattrapée. À mes côtés, il regardait les environs. Je saisis sa main et m’avançai dans cette clairière, cherchant une route, un sentier... n’importe quoi, à vrai dire.

Au bout d’une minute, je remarquai dans le sol, au milieu de la végétation, deux sillons presque effacés. Je les pointai du doigt quand Adehan lança :

– Là-bas, après le buisson aux feuilles rousses.

Aussitôt, je fis signe à Esther, qui sortit de la voiture. Elle la verrouilla et nous rejoignit en se drapant dans un châle. Nous nous engouffrâmes en file indienne, Adehan prenant la tête de notre équipée.

L’ascension était plutôt aisée. La pente était douce, même si les herbes hautes léchaient mes mollets nus. *Mais on n’a pas peur des serpents, tout va bien...*

Je faillis rentrer dans Adehan quand il s’arrêta brusquement. Je me décalai pour comprendre ce qui se passait. Au détour du chemin, je découvris une maison à moitié dissimulée dans ce vallon écossais. Le toit et les pierres grises me firent un peu penser aux bicoques bretonnes que j’avais pu admirer lors de mes vacances avec mes parents, cinq ans auparavant. Une cour ronde ceignait l’ancienne bâtisse qui criait « Highland », comme un bon décor de film. Je m’attendais presque à croiser Mérida ou la vieille sorcière de *Rebelle*. Je me retins de siffler comme un dragueur des rues.

– Je me demande si quelqu’un peut vivre dans un endroit aussi isolé, remarqua Adehan, rompant le silence dans lequel nous étions tombés.

– Peut-être y a-t-il un autre chemin ? La maison ne semble pas abandonnée, estima Esther.

J'étais de son avis : malgré le calme ambiant, cette maison ne dégageait pas une impression de délabrement.

– On va frapper ?

Adehan grimaça en se remettant en marche.

– En tout cas, impossible de prétendre qu'on s'est perdus.

Je restai à sa hauteur, pas sûre de sa réaction face à tout ça. Quel effet cela pouvait-il faire de découvrir que votre famille vous avait caché votre propre grand-mère ? Je serrai sa main une seconde.

Nous rejoignîmes la large porte d'entrée, taillée dans un bois sombre. Un heurtoir y était accroché et je le détaillai, curieuse.

– Il n'y a pas de doute, pour moi, c'est une Ataski. Tu as vu ce truc ? On dirait vraiment quelque chose qui pourrait venir de chez vous, arguai-je.

Adehan suivit mon regard. Sur le heurtoir étaient représentés deux visages, l'un sculpté dans la porte, le second dans l'anneau. Ils s'embrassaient, mais chaque coup frappé les arrachait l'un à l'autre. Adehan pencha un peu la tête, comme s'il réfléchissait, puis frappa sur la porte, refusant de séparer les amants. Je m'en émus bêtement et posai un baiser rapide sur sa joue. Il me dévisagea, sourcils froncés.

Je t'aime, pensai-je seulement.

– Moi aussi.

La porte s'ouvrit avec un grincement pas vraiment rassurant. Nous découvrîmes une petite femme qui ne devait même pas dépasser le mètre soixante, replète, les traits marqués de nombreuses ridules, les yeux pâles. Ses cheveux d'un blanc neigeux étaient rassemblés en un chignon bas. Ce qu'elle dégageait me souffla sur place : une espèce de calme, de prestance qui me rappela un peu Adam Ataski – sans la rudesse. Son aura paraissait délavée par les ans, c'était un camaïeu de verts, du plus clair au plus sombre. En fait, on y reconnaissait un peu les paysages écossais.

– Je peux vous aider ? demanda-t-elle en anglais, d'une voix rocailleuse, presque hachée.

Esther, en sa qualité d'aînée, avança d'un pas et lui répondit dans la même langue :

– Bonjour, je me présente, Esther Ataski. Nous sommes venus pour vous parler.

Si j'eus l'impression qu'une émotion passait furtivement sur son visage, ce fut trop bref pour en être sûre.

– Vous avez dû vous tromper d’endroit, désolée.

Déjà, elle faisait un pas en arrière.

– Attendez ! criai-je sans réfléchir, en français.

Le geste pour refermer la porte se suspendit, mais je devinai que je n’avais qu’une toute petite minute pour la convaincre. Et aussi qu’elle comprenait notre langue ! *C’est Marie, je le sens !*

Je me jetai donc à l’eau, la regardant bien en face pour prouver ma bonne foi.

– Nous avons vraiment besoin de vous, Marie, nous avons fait la route jusqu’ici pour qu’Adehan vous rencontre. C’est le fils d’Adam... S’il vous plaît.

Son expression me donna envie de disparaître dans un trou de souris.

– Je me doutais que ça finirait par arriver... Et qu’est-ce qui vous fait croire que je veux aider ? gronda-t-elle.

J’hésitai une seconde.

– Vous n’approuvez pas ce qu’Adam est devenu, et nous non plus.

C’était un coup de bluff. J’avais dit ça d’instinct, mais s’ils n’avaient pas été en conflit, Marie serait restée à la Cour, non ? Elle avait dû s’éloigner parce qu’elle réprouvait quelque chose ou s’était brouillée avec Adam...

Espérons-le, pensa Adehan assez fort pour que je l’entende.

Lentement, elle se tourna vers Adehan, puis le détailla de la tête aux pieds, sans complaisance. Son visage ridé ne laissa rien paraître mais un reflet doré passa dans son aura, que j’interprétai comme un élan de joie.

– Tu lui ressembles, murmura-t-elle.

Les épaules d’Adehan se contractèrent. Il se racla la gorge. Alors que le silence s’éternisait, il finit par répondre d’une voix neutre :

– Pas trop, j’espère.

Cette répartie sembla la déstabiliser une minute... ou peut-être la convaincre ? Marie hocha la tête et s’effaça pour libérer le passage.

– Entrez.

J’entrai la première, entraînant Adehan dans mon sillage. Je savais qu’il ne supportait pas d’être

comparé à son père, mais si cela pouvait nous permettre d'approcher son aïeule, il allait devoir faire avec.

Adehan

La maison était basse, un peu sombre mais très propre. Le peu de mobilier était en bois brut, d'une grande simplicité. Si elle était bien Marie, je pouvais déjà noter une première différence avec son fils : aucun étalage de luxe, chaque objet était utile, solide, fait pour durer.

Elle s'était éclipsée pour préparer un thé que je n'arriverais jamais à avaler. Je m'étais donc retrouvé assis sur le canapé entre Esther et ma fée, pas loin de paniquer. Cela me semblait étrange d'être sous ce toit. Je me sentais comme un imposteur ou un traître... enfin, plus encore qu'habituellement. Personne ne souhaitait que je sois ici même pas cette femme, a priori, puisqu'elle avait commencé par me fermer la porte au nez.

– Respire, ça va bien se passer, affirma Chloé, assise à mes côtés.

Je forçai mes épaules à se détendre et l'une d'elles craqua dans le silence à peine troublé par une lourde pendule fixée au mur. Le pas un peu traînant de notre hôtesse qui revenait avec le plateau se rapprocha. Elle boitillait légèrement, ce qui faisait bringuebaler les tasses. Chloé se leva et la rejoignit pour lui proposer de s'en charger. Le regard qu'elle reçut aurait sans doute effrayé une fille moins téméraire, pourtant elle ne cilla pas.

– Merci, ma petite.

– De rien, merci pour le thé, j'adore ça.

D'un pas léger, elle vint poser le plateau devant nous sur la table basse. Alors que je m'attendais à la voir faire le service, elle se rassit sagement à mes côtés. Je ne remarquai qu'au second examen le sablier qui indiquerait la fin du délai d'infusion dans la vieille théière en céramique.

Le temps que notre hôte boitille jusqu'à nous et s'installe, le sable s'était écoulé et elle se pencha pour remplir les tasses. Sans nous interroger, elle ajouta du sucre dans chaque tasse et je faillis grimacer. Déjà, je n'aimais pas ça, mais avec de la cassonade... *Il est trop tard pour fuir.*

Je me forçai à avaler une ou deux gorgées par politesse et m'ébouillantai au passage. Après une quinte de toux très distinguée mais irrépressible, Chloé me tapota le dos avec sollicitude. Je rouvris les yeux, un peu gêné. Marie me dévisageait en silence.

– Voilà qui ne ressemble pas à Adam, annonça-t-elle. Il aurait préféré prendre feu de l'intérieur plutôt que d'admettre la moindre faiblesse.

Cela aurait pu sonner comme une condamnation, pourtant je le perçus plus comme un assentiment. Et cette simple phrase me persuada qu'elle était bien ma grand-mère. Je haussai les épaules.

– Même si on le décapitait, il resterait impassible.

Chloé pouffa avant d'étouffer sa réaction derrière sa tasse. Je souris et attrapai sa main sans réfléchir. Marie fixa nos doigts liés avec attention.

– Cette fille est ton Autre ?

J'approuvai, ne réussissant pas à déterminer ce qu'elle en pensait. Marie était difficile à cerner.

– Je m'appelle Chloé.

Marie reporta son regard sur Esther.

– Pourquoi être venus me trouver alors que je suis en exil ? Et vous, jeune femme, vous présenteriez-vous ?

– Esther, je suis la compagne d'Aaron, annonça cette dernière.

Si elle paraissait aussi royale que d'habitude, avec cette assurance que je lui avais toujours connue, je pouvais distinguer du respect dans son ton. L'aura de Marie s'assombrit.

– Le petit Aaron... J'ai dû partir quand il fêtait ses 10 ans. J'ai plus fréquenté l'aîné, Abel. Comment as-tu dit t'appeler, mon garçon ?

– Adehan... Avant moi il y a eu Adrian, mais il s'est suicidé pour échapper à nos traditions. Il avait préféré fuir, il y a cinq ans.

Son regard me sembla douloureux alors qu'elle ne l'avait jamais rencontré. Ses lèvres se pincèrent.

– L'intransigeance de ton père fait encore des dégâts. J'ai été une très mauvaise mère. Tout ça est de ma faute, soupira-t-elle.

Chloé inspira avant de se lancer, sentant peut-être que j'étais perturbé de rencontrer cette femme qu'on s'était efforcé de me cacher.

– Vous nous demandiez pourquoi nous étions venus ici, et bien voilà : Adehan et moi sommes Accordés et nous devons bientôt accomplir la cérémonie du Sceau. Enfin, en principe. Ma mère va laisser sa vie dans cette histoire. On lui a découvert un cancer... Et ça ne nous semble pas juste. Nous voudrions savoir s'il y a une manière de l'éviter. Je lis le Guide que vous avez rédigé, j'en étais au moment où vous expliquiez qu'Adam avait attrapé la peste. Comment tout cela a-t-il commencé, Marie ?

Cette dernière soupira. Elle se cala dans son fauteuil et son regard s'évada à l'extérieur. À cet instant, je perçus le poids des ans qui pesait sur les traits de Marie, contrairement à ceux de mon père qui étaient restés plutôt jeunes. De plus, sa claudication indiquait qu'elle ne pouvait pas guérir comme nous... étrange. Elle secoua la tête, désolée.

– Cette histoire couvre des siècles, elle serait trop longue à raconter. Si vous en souhaitez vraiment tous les détails, ils sont dans le Guide qu’Adam lui-même m’a poussée à écrire avant de le trouver trop encombrant... Il est devenu immortel grâce à moi. C’était à l’époque de la grande peste noire qui a ravagé l’Europe. J’ai rencontré ce qu’on pourrait appeler une « sorcière », une femme qui avait à mon sens plus de savoir que de pouvoir. Elle m’a affirmé que l’équilibre du monde reposait sur un principe simple : « une vie pour une vie ». Je devais donc sacrifier quelqu’un pour sauver mon petit. J’ai aussitôt voulu attenter à mes propres jours, mais elle m’a assuré qu’il fallait que ce soit une personne proche, à laquelle je tenais... J’ai tué mon mari quand Adam était au plus mal, annonça-t-elle avec brusquerie. Je jure que j’aimais pourtant tendrement mon époux. Je n’en ai jamais été fière, mais je suppose que bien des mères auraient pu agir ainsi...

Esther remua sur son siège.

– Il y a eu un genre de rituel pour ça ? Une formule ?

– Quelque chose d’étrange et de mystique ? Non. Mais effectivement, la peste nous a épargnés... Puis la mort. Je n’ai pas compris pourquoi, mais quinze ans plus tard, j’ai miraculeusement survécu à un accident grave dont je n’aurais jamais dû réchapper. J’avais déjà l’impression de ne plus vieillir normalement et j’en ai déduit que mon geste m’avait liée à Adam. Comme une bénédiction de plus, pour veiller sur lui.

Sa voix se tarit. Elle ne put reprendre la parole qu’après plusieurs gorgées de thé, qu’elle avala lentement. Chloé me lança un coup d’œil interrogateur. Je bougeai à peine les épaules, en signe d’indécision.

– C’était votre but, non ? intervint Esther à nouveau.

Marie émit un drôle de bruit, entre rire et soupir.

– Au départ, sans doute. Puis j’ai réalisé assez vite que mon acte aurait des conséquences que je devrais payer. Adam était mon fils, je l’aimais. Mais le regarder changer au fil des ans, créer cette Cour en assumant sa volonté de remplacer celle qui régnait sur la France de l’époque... Il est devenu une personne calculatrice, loin de l’homme droit et juste que j’espérais... Cela a brisé quelque chose en moi.

Elle sembla se perdre dans ses pensées un moment, puis elle reprit.

– Pour cela, il a rassemblé ses gens autour de lui pour essayer d’acquérir assez de pouvoir politique, jusqu’à finir chassé par l’Inquisition elle-même, qui avait dû découvrir son plan... Le voir se fourvoyer et abandonner ce qui le rendait humain, proche de ceux qu’il méprisait... Cela a été un tribut bien lourd à payer en échange de sa survie. Mais c’est sûrement pour ça que je suis devenue immortelle moi-même, pour assister à la longue évolution d’Adam, qui inventait de plus en plus de règles en prétendant qu’elles étaient immuables. Vous saviez qu’il avait d’abord cherché une femme prénommée Ève ? Politique et religion étaient liées de manière plus étroite avant... Pauvre Évelyne, tout ça pour la sacrifier. J’ai engendré un monstre.

Je pensais tout connaître de mon père et en être revenu... j'avais tort. Sidéré, je tentai de comprendre :

- Mais Lilith est toujours en vie ?
- Elle, oui. Même si elle s'appelait Liliane à l'origine.

Esther approuva.

– Personne n'aurait osé se servir de ce prénom, tout comme Ève, avec le poids de la religion sur les mœurs de l'époque, sinon pour la condamner à la damnation.

Si cela lui semblait évident, pour ma part, je n'y avais jamais réfléchi... Sans doute parce qu'on m'avait inculqué dès l'enfance que nous étions les humains originels, ceux de cette fameuse Bible. Je secouai la tête, nauséux.

– Mon père a vraiment assassiné une femme ?

– Pas « une » femme, la sienne. Son premier amour et son épouse, oui. Une noble qui lui a permis d'acquérir, à l'époque, des terres et un château en Andorre, avant qu'il ne décide qu'elle ne cadrait plus avec ses ambitions. Je ne croyais pas qu'il irait si loin. J'ai agi pour le sauver de la mort. Il a agi par calcul, froidement, pour expérimenter une idée...

Chloé reposa sa tasse d'un geste incertain.

– Il n'était pas en danger, il n'a pas recommencé à vieillir ? reprit Chloé, aussi perdue que moi.

Marie émit un reniflement de mépris.

– Non, il se portait comme un charme. J'avais déjà payé le prix de sa vie par celle de mon époux.

Le regard de Marie se voila. Sa peine était encore palpable. Nous nous comprenions sans un mot. Si j'étais horrifié d'apprendre que mon père avait pu se comporter ainsi, savoir que son fils était ce genre d'homme devait être pire.

– Mais comment a-t-il pu tuer son Autre et en changer ensuite ? C'est contraire à nos règles, intervint Esther, qui s'était penchée en avant. Une vie pour une vie. Votre autre se sacrifie pour vous, et puis il est en deuil à son tour...

Les yeux de Marie brillèrent de ce que je pris pour une espèce de colère froide, qui rappelait étrangement celle de mon père, en fait.

– Il n'y avait aucun besoin d'un « Autre » à l'origine ! C'est une pure invention d'Adam. Toute la beauté de la chose, c'est qu'il a réussi à me convaincre qu'il lui fallait des compagnons, des « égaux ». Il s'est entouré de Tancrede et de Canaan et d'autres ont été poussés à imiter mon geste. Un jour, il a finalement décidé qu'il devait constituer des familles, des couples, que le nombre garantirait sa sécurité. Ces fous l'ont suivi, comme des idiots, juste parce qu'Adam les a persuadés.

Canaan, fidèle entre tous, a même changé de nom pour lui, tout comme Liliane. Tout ça pour faire croire à des pauvres bougres de paysans qu'il était le Adam de la Bible et accroître ainsi son autorité et son influence...

Esther secoua la tête. Elle semblait presque plus atterrée que moi.

– Je ne comprends pas. Ils m'ont dit... J'ai vu tous ces Accords, année après année. C'est... réel. Nous sommes peut-être deux cents, maintenant !

Marie fit un signe pour rejeter l'argument.

– Il a créé de toutes pièces cette histoire de lien indestructible. Puis sont arrivées toutes ces fadaises d'Autre, d'Accord et de Sceau... Une vaste mascarade. C'est un orateur brillant et convaincant. Vos sociétés modernes ont des gourous, Adam en était le précurseur.

Chloé avait la bouche ouverte, sous le choc, tandis qu'Esther, à nos côtés, fronçait les sourcils.

– J'ai du mal à saisir, Madame, avoua Chloé. Pourquoi a-t-il fait tout ça ?

– Parce qu'ainsi, c'est devenu vrai, tout simplement.

Cette affirmation réussit à me déstabiliser plus que tout ce que je venais d'apprendre, et il fallait quand même faire fort. C'était... impossible, presque ridicule.

– Je ne comprends pas, répondis-je, m'exprimant sans doute pour nous trois. Comment aurait-il pu... tout imaginer *et* le rendre réel.

Marie haussa les épaules, fataliste.

– Inventez un jeu avec des règles compliquées, sinueuses, qui semblent nécessiter beaucoup de réflexion, d'investissement... Comment cela pourrait-il être faux ? Faites écrire tout un Guide à une vieille folle qui, une fois de plus, passe un caprice à son enfant trop persuasif... Tout ça n'est qu'une farce de gamin qui a pris de l'ampleur. Au point de se transformer en une sorte de société secrète dans laquelle des dizaines de gens sont tombés. Tout est devenu concret. Si une personne adhère, puis une seconde, vous en aurez vite dix et ainsi de suite.

Marie se resservit du thé avec des gestes lents. Aucun de nous ne bougea, nous étions pendus à ses lèvres.

– Vous connaissez l'histoire du bourdon ? Non ? J'ai beaucoup aimé cette métaphore quand je l'ai lue, reprit-elle enfin en montrant un coin de la pièce où étaient entassées plusieurs piles de magazines sur une large table. Il a été établi que le bourdon ne peut pas voler. La forme de son corps, ses ailes, trop petites pour le soutenir en vol... Selon les lois de l'aérodynamique, il est impossible qu'il vole. Tout le monde le sait. Pourtant il le fait. Pourquoi ?

Marie se pencha en avant et je remarquai, amusé, à quel point elle captait notre attention à tous. Là

encore, je ne pus que songer à mon père et à sa capacité à en imposer à tous lors des banquets ou des fêtes. *Je sais maintenant de qui ça lui vient.*

– Vous ne devinez pas pourquoi ? Parce que personne ne lui a dit que c'était impossible.

Un silence méditatif accueillit cette réplique inattendue. Je finis par sourire, à deux doigts d'éclater de rire.

– Impossible est seulement un mot inventé par des hommes qui préfèrent vivre dans le monde tel qu'ils le connaissent, sans jamais oser le changer.

Si cela sonnait comme une citation, je ne savais pas de qui elle était. Médusée, Esther souffla :

– Un peu comme une illustration de l'allégorie de la caverne, en somme ?

Le regard de Marie se fit plus brillant.

– Je comprends mieux pourquoi le petit Aaron vous a choisie...

Esther secoua la tête, presque peinée.

– À vrai dire, c'était parce que j'étais jolie.

Marie la dévisagea longuement, comme si elle compatissait ou voyait au-delà de ses traits réguliers, de cette beauté parfaite. Puis elle reprit son récit là où elle l'avait interrompu :

– Vous connaissez cette citation : « Impossible n'est pas un fait, c'est une opinion. Impossible n'est pas une fatalité, c'est un défi »². Toute notre histoire se résume à ça. J'ai lu beaucoup de magazines scientifiques et de livres ésotériques. Je n'ai trouvé aucune explication rationnelle au fait que j'aie pu défier la mort et sauver mon fils... Cette femme m'a juste affirmé une chose que j'ai fini par considérer comme vraie. J'y ai cru au point de renoncer à une personne que j'aimais profondément. J'ai appris depuis que nos cerveaux n'utilisaient qu'une toute petite partie de leurs capacités. Est-ce que j'ai pu faire fonctionner le mien différemment ? Ai-je déjoué les lois de la physique ? Mystère. Adam a transgressé toutes les règles alors, je préfère penser, plutôt qu'à de la magie, que nous avons dit à nos corps qu'ils avaient des possibilités infinies et qu'ils nous ont crus. Comme le bourdon.

Chloé s'agita. Mon côté pragmatique ne cessait de renier en bloc tout ce qu'affirmait Marie, pourtant j'étais bien réel, tangible, et toute ma famille était « impossible ». Si cette *sorcière* avait vraiment donné une clé à ma grand-mère que mon père s'était, des années plus tard, empressé de transformer au point d'en faire tout autre chose, en quoi cela semblait-il plus logique ?

Chloé la relança, tendue, le visage concentré, un peu penchée en avant.

– Et la force, la capacité de guérison ?

– Ça vient d’Adam. À l’origine, il était normal, il tombait malade mais il guérissait forcément... Puis il a tué cette malheureuse Évelyne dont, je suis presque sûre, il était amoureux... Il se voulait invincible ; il avait même pris deux vies pour s’assurer qu’il pouvait faire « mieux » ; allant jusqu’à renoncer à la femme qu’il aimait, comme je l’avais moi-même fait. Puis il s’est entraîné, blessé volontairement encore et encore jusqu’à guérir de plus en plus vite, puis presque instantanément. Il l’a ensuite montré à ses proches qui ont alors été définitivement convaincus.

Marie avait l’air déabusée. Non, en fait, le terme exact était plutôt infiniment lasse. Comme si elle avait mille fois ressassé tout ça. Et je pouvais la comprendre. N’était-elle pas coupable de tout ça de manière indirecte ?

Chloé se tourna vers moi. Elle paraissait excitée comme une puce alors que j’avais du mal à réaliser. Peut-être parce que Marie remettait en cause tout ce que j’étais depuis ma naissance. Chloé, elle, ne connaissait ça que depuis peu. J’avais surtout la nausée en me disant que si jamais tout cela était vrai... mon Dieu, comment l’accepter ?

– Ça rejoint le truc de la Marque, Adehan ! Tu as réussi à l’enlever parce que tu avais lu que c’était possible ! C’est pareil ! Mais, Marie, si je puis me permettre, pourquoi, dans ce cas, êtes-vous encore reliée à lui, surtout en ayant conscience de tout ça ?

L’aura de Marie vira au brun sombre, le vert se faisant plus profond. Elle eut un sourire triste.

– Il ne suffit de comprendre ses erreurs, il faut savoir les corriger. Je suis responsable de chaque geste commis par Adam et coupable de ne pas lui avoir barré la route, de ne pas lui avoir repris cette vie si chèrement acquise, par peur d’un ultime blasphème... C’est mon fils, et j’étais incapable de mettre un terme à tout ça. Il doit aussi me laisser en vie de peur que nous soyons liés, conclut-elle. En un sens, ma punition est de devoir le regarder agir ainsi, de porter ce poids pour expier mes fautes.

Ma gorge se serra. J’avais envie de compatir alors qu’elle nous avouait un meurtre. Je ne parvenais pourtant pas à cautionner son comportement, ce qui était vraiment perturbant.

– Je suis épuisée, je dois me reposer, annonça Marie en se redressant. Faites comme chez vous, nous pourrions reparler demain matin si vous le souhaitez. À cette heure-ci, je suis déjà couchée, normalement. N’hésitez pas à manger... mais je dois vraiment m’étendre un moment.

Ce fut seulement à ces mots que je réalisai que la pénombre s’était installée dans la pièce et que le soleil avait décliné derrière les carreaux. Chloé l’imita.

– Bien sûr, excusez-nous d’avoir bouleversé vos habitudes.

Elle précéda Marie à la cuisine et l’aida à ranger le plateau. J’entendis ma... grand-mère, puisqu’il me faudrait bien l’appeler ainsi dorénavant, lui donner quelques indications sur l’emplacement de la nourriture et pour le couchage.

Esther, à mes côtés, sortit son portable de sa poche et consulta l’écran.

– C’est encore Aaron.

– Comment ça « encore » ? Il t’a contactée depuis notre départ ? Et surtout, tu lui as répondu ? ne puis-je m’empêcher de la questionner, surpris.

Esther soupira en s’extrayant du canapé et je la suivis.

– J’y étais obligée. Il a utilisé un argument que je ne pouvais contrer : il s’inquiète pour vous et ne veut pas rester sur la touche une fois de plus. Il aurait aimé faire partie du voyage. Selon lui, notre fuite n’est pas passée inaperçue, même si on pouvait s’y attendre. C’est Abel qui est missionné pour vous ramener au bercail. Ils seront là demain. Et ne me regarde pas comme ça ! Au moins, je sais en temps et en heure où ils en sont, comme ça, on peut aviser.

Chloé, qui venait de nous rejoindre, fronça les sourcils :

– Tu leur as dit que nous étions en Écosse ?

Esther secoua la tête.

– Il le savait en me contactant.

Chloé me dévisagea, aussi surprise que moi.

– C’est à cause du Guide ? Ils ont dû comprendre... Tu l’avais trouvé où, Esther ?

– Tancrede me l’avait confié pour vous, affirma-t-elle.

Je les coupai, réagissant à retardement.

– Tu dis qu’ils seront là ?

– Abel a dû assister à un Conseil exceptionnel, donc Aaron en a profité pour le devancer. Officiellement, c’est pour vous empêcher de filer. Officieusement, pour vérifier qu’Abel ne dérape pas et que tout se passe bien quand il vous retrouvera.

Chloé soupira.

– Marie m’a donné de quoi faire une salade de pommes de terre toute simple. Elles sont déjà cuites et on a même une sauce toute prête. On n’a rien mangé depuis des heures, et à peine dormi. Il faut qu’on se pose quelques heures pour réfléchir.

Je ressentis sa faim par notre lien et me résolus à acquiescer. On avait encore un peu de temps d’après Esther. Je la suivis dans la cuisine pour l’aider, même si mes talents en la matière étaient plus que restreints.

– Vous pensez que c’est vrai, ce truc sur le bourdon ? C’est dingue, non ?!

Je ne pus m’empêcher de sourire.

– D’autres paramètres doivent l’expliquer. La vitesse à laquelle il bat des ailes, par exemple.

Esther secoua la tête, et je la vis échanger un regard avec Chloé. Un peu vexé, comme si je venais de sortir une idiotie, je m’enquis :

– Quoi ?

– C’était juste une parabole, on est d’accord ? Je parle de l’idée, pas du fait scientifique. Il n’y a pas mieux qu’un homme pour ruiner la poésie d’une histoire, ironisa Esther.

Quand Chloé comprit que j’allais me défendre, moi le « mâle » officiellement épinglé pour tous les représentants de mon sexe, elle proposa aussitôt :

– On mange ?

J’acceptai finalement de la suivre en grognant. Dire que j’étais bien souvent plus poétique et rêveur qu’elle...

[2](#) Citation de Mohamed Ali.

Chloé

À la fin du repas, Esther m'aida rapidement à débarrasser avant d'annoncer qu'elle voulait nous parler. Nous nous installâmes au salon pour ne pas gêner le repos de Marie, à l'étage. Esther rejeta sa crinière d'un mouvement souple que L'Oréal avait pourtant dû breveter. J'admirais sincèrement son aisance. Je ne ressemblerais jamais à ça, à une femme aussi bien dans ses... hauts talons. Esther ne devait porter que ça. Même si mes boots du jour demeuraient plus classe que mes Doc rose fuchsia.

– Qu'est-ce que vous comptez faire ? Pour ma part, je ne retournerai pas à la Cour. Il nous faut trouver un moyen de sortir de la caverne ! Vous pouvez m'accompagner. J'ai bien réfléchi à ce qu'a dit Marie et cela doit commencer par nous, les adultes. Je vais donc rompre ce lien entre Aaron et moi, quelles qu'en soient les conséquences.

– Combien de temps il nous reste avant son arrivée ? demandai-je.

Esther se figea puis se leva et, sans se préoccuper de nous, se rendit à la fenêtre. Adehan me lança un drôle de regard et je haussai les épaules.

– Esther ?

– À vrai dire, il est ici, remarqua-t-elle.

Adehan la suivit en catastrophe, manquant de peu de renverser la table. Esther ouvrit la porte d'entrée.

– Abel est avec lui ?

– Non, je suis seul, annonça Aaron, qui franchissait déjà le seuil. Je suis venu en avance exprès, je voulais être là avant lui...

Devant notre assemblée silencieuse, il sembla un instant déstabilisé et fronça les sourcils.

– Vous n'auriez pas pu m'avertir de votre plan d'évasion nocturne ? Esther, je ne suis qu'à demi surpris. Mais toi, Adehan, je croyais qu'on se comprenait mieux ces derniers temps...

Il paraissait vraiment déçu et j'en fus gênée. C'était un peu de ma faute si Adehan ne l'avait pas prévenu. Esther eut un geste apaisant.

– Ils ne savent plus à qui se fier. Ils auraient sans doute évité de m'en parler si je n'avais pas été utile pour faire disparaître la Marque.

Embarrassée pour de bon, je tentai de nous défendre, prenant le relais d'Adehan qui préférait se

renfrogner plutôt que d'argumenter.

– Aaron, Esther a raison. On est paumés. Jusqu'à présent, aucun de vous n'avait l'air prêt à sortir du rang. C'est moi qui ai insisté pour qu'on se confie à Esther. Solidarité féminine, tout ça...

Aaron se tourna vers son Autre, qui venait de refermer la porte avant de le suivre dans l'espace salon.

– Et toi, tu ne crois pas que tu aurais pu te montrer plus raisonnable qu'eux, non ? C'est mon frère !
– Ils étaient déjà assez méfiants, ils auraient tout de suite pensé que j'allais les trahir. Le plus important, c'était que l'un de nous les accompagne. J'ai donc joué le jeu. Leur sécurité avant tout, argua-t-elle.

Aaron avait sûrement des doutes, mais il évita tout de même de répondre. Son expression se fit moins dure, et j'y lus une certaine surprise.

– C'est si bon de sentir un réel soutien de ta part, ne pus-je m'empêcher de railler, blasée de la voir si détachée ou espérant qu'elle se défende, je ne savais plus.

Esther secoua la tête.

– Ça ne veut pas dire que je n'étais pas sincère, mais seulement que je refusais d'assister à nouveau au gâchis qui a eu lieu pour Adrian. C'était un désastre, et aucun gosse ne mérite ça.

– Peut-être pas, mais je ne crois pas que tu étais totalement honnête, c'est tout, souligna Adehan, pas loin de ma propre opinion. Tu ne nous as jamais prévenus qu'Abel et Aaron étaient sur nos traces. On a même conduit jusqu'ici sans se presser, comme si on avait tout le temps du monde.

J'en rajoutai sans réfléchir :

– Dans l'avion, tu m'as affirmé qu'on avait bien deux ou trois jours devant nous.

Était-elle franche quand elle parlait de s'enfuir, de sortir de cette fichue caverne et tout ça ?

Alors que je venais d'émettre cette pensée, Adehan me répondit presque aussitôt, prouvant une fois de plus que ce fameux lien mental commençait à devenir solide :

C'est Esther, Chloé, elle est impossible à cerner.

Je me trouvais bien bête. Moi qui avais été si sûre d'elle, de son appui... Avais-je vraiment été roulée comme une gosse qu'on appâte avec quelques paroles gentilles quand elle se sent seule ?

Après nous avoir observés à tour de rôle, Aaron finit par reprendre, d'une voix prudente :

– Je crois qu'ils sont en train de devenir méfiants, ils se demandent pourquoi tu as fait ça alors que tu as agi par impulsion, je me trompe ? s'enquit Aaron, presque amusé, ses yeux noirs brillant d'une lueur étrange. Je pense que tu ne savais tout simplement pas comment faire. Adam te terrifie

toujours ?

Elle le dévisagea, suspicieuse.

– J'étais certaine qu'on serait retrouvés, mais ils auraient au moins eu des réponses entre-temps. Pourtant, je ne m'attendais pas à ce qu'a dit Marie. Ça remet tout en question, je...

La belle assurance d'Esther ne semblait plus maintenant qu'un lointain souvenir. Moi qui admirais ça chez elle...

– Jusqu'à présent, tout ce qui concernait cette famille te passait au-dessus de la tête... Je suis content de nous voir œuvrer dans le même sens, pour une fois.

Esther paraissait prête à répliquer un truc assez cash quand elle se ravisa, après avoir croisé mon regard. *Je lui donne mauvaise conscience, ou quoi ?* Et si Aaron avait raison ? Elle avait voulu aider sans savoir comment s'y prendre. Elle espérait peut-être qu'on ferait machine arrière ? Je repensai à Adehan. Esther était dure à cerner. Un peu raide, cette dernière fit un signe vers l'extérieur.

– Aaron, j'aimerais qu'on parle seul à seul.

Avant de sortir, elle m'adressa un clin d'œil et je faillis le lui rendre, comme si je continuais malgré tout à lui faire confiance. J'avais l'impression qu'elle avait totalement merdé, je me sentais trahie... mais je doutais qu'elle l'ait fait volontairement. C'était la terreur, ou la certitude qu'il n'y avait aucune autre solution, qui l'avait conduite à ça.

Nous restâmes donc à l'intérieur et je résistai à l'envie de me ruer à la fenêtre pour les épier, ce qui n'aurait vraiment pas été sympa, bien que très tentant. À la place, je me rapprochai d'Adehan. Il me prit contre lui pour poser sa joue sur mon front. Depuis que nous étions avec Esther, nous n'osions pas nous toucher et cela me manquait. Lui tenir la main ne me suffisait plus, ça me rappelait trop nos débuts. L'urgence ne me quittait plus, comme si l'étau se resserrait.

Ses lèvres cherchèrent les miennes et nous nous embrassâmes pour nous donner du courage, pour nous parler sans rien dire et peut-être aussi parce que je voulais le réconforter. S'il était resté quasi impassible, j'avais ressenti la peine que toutes ces révélations lui avaient faite. Je ne réussissais pas à me mettre à sa place, tant il m'était difficile d'imaginer mon père se comportant ainsi. Quand notre baiser prit fin, ses yeux vert et ambre que j'aimais tant me dévisagèrent.

– Ça doit te faire horreur d'être entré dans une famille pareille, non ?

Je secouai la tête.

– Arrête, tu n'es pas responsable de ce merdier... Je me demande même si Marie l'est. Comment pouvait-elle deviner que cela prendrait de telles proportions ? Adam est adulte depuis longtemps, personne ne peut porter le chapeau pour lui, et surtout pas toi.

Je baissai la voix et chuchotai, sachant qu'il m'entendrait quand même et que nous éviterions de passer par notre lien mental pour une conversation aussi complexe.

– Qu'est-ce qu'on fait ? On s'enfuit, on les laisse nous ramener pour affronter Adam ? Peut-être que si on lui parle, il acceptera de reconnaître ses torts ? Il faudrait une grosse mise au point publique ou...

J'espérais qu'il ne sentirait pas que je n'y croyais pas totalement.

– Il est bien question de mon père, là ? Jamais il n'agira ainsi. Il ne supportera pas d'être pris en défaut publiquement. Il a cassé le nez de son fils un nombre incalculable de fois pour des brouilles. Il a fait changer le nom de sa femme, il a même été jusqu'à...

Adehan se tut brusquement, le visage révolté par une rage qui me serra la gorge. Je devinai tout de suite qu'il pensait à Évelyne et compris qu'il était encore incapable de l'évoquer à voix haute. Je lui caressai la joue pour capter son regard, devenu lointain.

– Alors on doit fuir. Trouver un moyen de tout arrêter, comme l'a dit Esther. La révolution part toujours d'en bas, après tout, pas vrai ?

Il ferma les yeux et posa à nouveau son front contre le mien, me pressant contre lui à m'étouffer. Je lui rendis son étreinte pour lui montrer que je n'avais rien à lui reprocher. Plutôt ironique, vu le peu de temps qu'il nous restait ensemble. Refusant de m'attarder sur ce constat, j'essayai de lui communiquer ma chaleur mais pas ma peur, il n'avait pas besoin de ça. Nos auras se mêlèrent, se fondirent pour nous lier un peu plus.

Cela me fit une impression bizarre, un peu comme dans la voiture. Je grandissais à toute vitesse, peut-être encore plus qu'au temps de ma maladie. La colère et les questionnements inutiles m'avaient quittée. Ce qui comptait, c'était la manière dont on réagissait à une épreuve, pas la raison pour laquelle cela nous arrivait à nous. J'hésitai un instant : ce que je voulais lui dire ne devait pas être surpris mais j'allais devoir me concentrer pour être sûre qu'il m'entende :

On pourrait fausser compagnie à ton frère dans la nuit et retourner en France. J'aimerais revoir mes parents. On ferait semblant d'un séjour temporaire avant le Sceau... Je doute que ta famille vienne nous y chercher, les miens sont tellement quantité négligeable. Mais ensuite on devra trouver un moyen plus définitif de fuir ou une destination plus lointaine. Ils ne nous laisseront pas dans la nature maintenant qu'on a appris tout ça. Ma mère ne devrait pas être trop compliquée à convaincre si tu es d'accord.

Il hocha seulement la tête. La porte d'entrée s'ouvrit sur Aaron, me faisant sursauter. Je cherchai Esther derrière lui, mais la seule chose qui me parvint fut le bruit d'une voiture qui démarrait. Mes yeux s'agrandirent. Je me tournai vers Aaron pour l'interroger, mais il haussa les épaules.

– Désolé, Esther n'a jamais été à l'aise avec les adieux et elle a compris qu'on ne pouvait pas fuir, ça ne marche pas comme ça. Il faut faire face, donc elle vous a confiés à moi. Demain, nous

attendrons l'arrivée d'Abel avec l'hélicoptère qui nous ramènera ensuite en Suisse et je vous aiderai à raisonner père. On peut le faire en trouvant la bonne approche, je vous donne ma parole. Je pense qu'il y a un moyen d'arranger tout ça. Mère pourrait nous être utile. Le monde évolue, et père doit l'accepter.

La nouvelle me fit l'effet d'une douche froide. J'avais bien senti que le père d'Adehan le terrifiait, que sa dernière fugue ou incartade, je ne savais trop comment définir, s'était très mal terminée. Vu le nez d'Adehan et leur petit affrontement à ce sujet, je me doutais qu'Adam pouvait être un gros psychopathe... mais je ne pus m'empêcher d'avoir de la peine.

J'évitai soigneusement de réagir ou de croiser le regard d'Adehan de peur de nous trahir mais je devinais que sa décision s'était affermie, à l'image de la mienne. Aaron croyait ce qu'il venait d'affirmer, j'en étais presque sûre, mais il sous-estimait peut-être Adam. Ou il espérait le changer, et je n'étais pas prête à parier la vie de ma mère sur sa réussite. *Pas quand le mec s'entêtait depuis des siècles !*

– Adehan ? Chloé ? J'ai entendu le bruit d'une voiture ?

C'était la voix de Marie qui nous parvenait du haut de l'escalier. Aaron nous fit signe de ne pas bouger.

– Je vais monter, cela fait très longtemps que je n'ai pas vu Marie, je dois m'en excuser. J'aurais dû chercher à la retrouver, soupira-t-il.

Je réfléchis à toute vitesse. Nous devons avoir les mains libres si nous voulions nous éclipser.

– Il y a une chambre à l'étage, à côté de celle de Marie, et elle m'a expliqué qu'une seconde, plus petite, jouxtait le salon. C'est plus un bureau avec un canapé dépliant. J'ai sommeil, on peut s'y installer ? Et tu prends la pièce du haut ?

Aaron me dévisagea un moment, puis acquiesça enfin.

– Chloé ? m'interpella à nouveau Marie.

Aaron sembla hésiter, presque intimidé, avant de se diriger vers l'escalier sans un regard en arrière.

– Très bien, conclut-il, déjà sur la première marche. Soyez prudents.

Je fronçai les sourcils, surprise. Une main s'agita devant mes yeux pour capter mon attention.

– On va dans la chambre ? proposa Adehan.

On ne pourra pas partir avant le milieu de la nuit et on a peu dormi, à part dans l'avion. Il faut nous reposer quelques heures, ajouta-t-il, s'adressant à moi par la pensée.

Je ne pus m'empêcher de sourire, émerveillée par ce drôle de lien de plus en plus efficace. L'aura d'Adehan était magnifique, comme un désert que le soleil aurait chauffé toute la journée. Les ocres flambaient, le bleu était pur et parfait... Sans la moindre logique, une envie que j'avais fait taire jusque-là ressurgit, plus puissante. Et pour le coup, j'espérais qu'il ne lirait pas dans mon esprit !

– Allons-y. Je fais juste un détour par la salle de bains avant...

Alors que je finissais de me préparer, j'allumais le portable que m'avait donné Lilith et qui était resté résolument éteint pendant notre fuite. J'y trouvai un SMS :

[Désolée Chloé, j'ai trop peur d'Adam pour aller l'affronter.
Il me tiendrait forcément pour responsable de cette histoire.
Je vais à Oxford, où j'ai un pied-à-terre.
Si jamais vous arrivez à sortir de là,
essayez de me rejoindre, on trouvera un moyen
pour se retrouver sans compromettre cet endroit
dont personne ne connaît l'existence.
Encore désolée.]

Je ne savais plus si je lui en voulais ou si j'avais pitié de cette femme qui avait, plusieurs siècles durant, préféré fuir comme ça. J'éteignis à nouveau le portable. L'épisode avec Marina et mes reproches me revinrent à l'esprit, amenant avec lui la leçon que je pensais en avoir tirée : on ne peut pas forcer les gens à prendre position. Et surtout, de l'extérieur, on ne peut pas comprendre leurs raisons. Cela eut au moins l'intérêt de calmer ma colère.

On allait faire sans, ce serait plus prudent. J'inspirai un grand coup et recommençai à me préparer en passant mon pyjama, maintenant que j'étais propre. À l'idée d'Adehan qui m'attendait dans la chambre, je sentis mon cœur accélérer.

Chloé

J'avais peur. Vraiment. Mais en même temps, c'était ce que je souhaitais. Nous étions aussi proches qu'on pouvait l'être et nous avions un tout, tout dernier répit inespéré. Il était mon « Autre », la fameuse moitié d'orange, bien que la mienne soit maladroite au possible ! Je ne pouvais rien craindre de lui, à part qu'il me pince sans le faire exprès. Alors pourquoi cette pression dans mon ventre ? Cette inquiétude de ne pas savoir faire, de le décevoir... de me décevoir ? L'épisode dans son lit m'avait montré que nous étions compatibles jusqu'à un certain point – sans diminuer ma trouille d'être nulle.

Je contemplai ma tenue dans le miroir, un peu dubitative. J'avais un pyjama tout simple, un petit short et un débardeur trop légers pour le climat écossais. La maison était calme et le bruit que je fis en me lavant les dents me sembla effrayer le silence.

Finalement, je le rejoignis, la peur au ventre et le cœur au bord des lèvres. Un cœur énorme qui battait pour lui et m'emplissait la tête, la gorge... pour me guider malgré tout. On parlait d'Adehan. Je devais me laisser aller.

Après être entrée et avoir fermé la porte derrière moi, je restais un moment appuyée dessus. Adehan me regarda depuis le lit, en désordre, où il s'était étalé. Avec ses cheveux ébouriffés, son nez accidenté... il n'avait rien de parfait, il était juste l'homme qui me faisait fondre.

– Chloé, c'est délicat à dire, mais comme on est honnêtes l'un envers l'autre, maintenant, je voulais te prévenir que j'entends certaines de tes pensées quand elles deviennent... euh, envahissantes ?

Je blanchis sûrement un peu. En tout cas, je sentis que mes lèvres avaient arrêté de sourire. Il soupira et me fit signe d'approcher. Hypnotisée, j'obéis.

– Viens ici... Tu sais que tu te fous la pression pour rien ? C'est toi qui...

– Je crois que c'est le moment ou jamais, comme on dit.

Il m'attira en tirant sur ma main, et je m'agenouillai entre ses jambes pendant qu'il m'entourait de ses bras.

– Ça pourrait être « jamais », surtout si ça t'inquiète. Je n'ai rien imposé... même si j'ai dérapé avant le bal. L'idée que tu sois inquiète ou forcée par le temps me met, moi, vraiment mal à l'aise.

Je secouai la tête, un peu frustrée de lui donner cette impression.

– Ce n’est pas le cas ! Je suis la seule de nous deux qui ne cesse d’en parler. Chez tes parents, on ne pouvait pas mais ici, on a une toute petite trêve. Il faut en profiter !

Ma voix vibra d’une impatience qui tendait vers la supplique. Il ne pouvait pas l’ignorer. Il caressa ma joue et nos regards se rencontrèrent pour ne plus se lâcher. Je n’entendais pas toutes ses pensées mais, à cet instant, j’en devinais bon nombre.

– Chloé, ma fée... On est déjà si proches. Je ne sais pas si ça changera quelque chose. Tu ne peux pas être plus en moi que maintenant. J’ai déjà l’impression de te sentir partout dans mon corps. Merde, ça sonnait...

– Affreusement romantique, le coupai-je en riant.

Je me lovai contre lui, puis posai ma bouche sur la sienne, lentement. J’effleurai ses pommettes, sa mâchoire... ses lèvres, surtout celle du bas, qui avait ma préférence et m’invitait à l’embrasser une fois de plus. Cet homme maladroit, courageux et capable de se soucier que je m’inquiète de faire l’amour au point... de ne pas le faire. Il n’essayait pas de me convaincre, d’affirmer que ce n’était rien, car en fait ça avait toujours un sens.

– Tu aurais envie ? osai-je enfin.

Je me mordis l’intérieur des joues, paniquée à l’idée que ce ne se soit pas le cas. Ses yeux s’adoucirent, comme un tissu qui aurait caressé ma peau.

– Bien sûr, Chloé. Comment pourrais-je ne pas en avoir envie ? Je te l’ai déjà dit et même montré dans ma chambre. Je ne veux pas qu’on le fasse pour de mauvaises raisons, c’est tout. Et si le Sceau...

– Adehan, le Sceau n’arrivera pas car tout ça, ce sont des foutaises inventées par ton père pour vous tenir en son pouvoir et vous contrôler ! Désolée, je m’emporte. Mais il ne se passera rien. Je refuse d’adhérer encore au délire qu’Adam a mis en place.

Il soupira.

– On ne va pas faire l’amour par rébellion, si ? Cela reviendrait à les laisser dicter notre conduite, Chloé.

Je retirai sa main de mon épaule et la posai, non sans retenir ma respiration, entre mes deux seins. Ses sourcils se froncèrent.

– Tu sens comme il bat vite, Adehan ? Regarde mon aura... Ce n’est pas de la peur... peur. J’ai peur et envie. Peur et besoin. Peur parce que j’attends, peur parce que j’anticipe. Plus peur que tu me rejettes que... le contraire. Je crois que je continuerai à ressentir ça, tant que... je serai vierge. Mais je te fais confiance... Je nous fais confiance. Alors cela va peut-être m’accompagner, mais pas me déborder. Ce n’est pas ce sentiment qui peut gagner quand il est question de toi. On s’aime, c’est ça qui compte, peu important nos familles ou ce qui va arriver dans une semaine. Je me fiche du reste, il n’y a que toi, ici, insistai-je en appuyant ses doigts sur ma peau, percevant même à travers sa paume

les coups redoublés de mon cœur.

Il semblait sur le cul ou sous le charme, je n'aurais su dire, mais en tout cas, pas un mot ne s'échappa de sa bouche. Une seconde, j'hésitais à jouer les courageuses, à enlever directement mon haut pour essayer de précipiter un peu les choses. Sauf que je ne fis qu'y penser, pas assez sûre de moi pour ça.

– Dis quelque chose, je flippe, là !

Il me regarda longtemps. Et, peut-être plus sage que moi, Adehan m'attira contre son torse et m'embrassa sans répondre. Il abandonna les mots et écouta mon aura, mon cœur qui battait pour lui sous sa main qui se fit caressante. Lovée dans sa chaleur, je me laissai aller.

Il me garda sur ses genoux alors qu'il me pressait contre lui. Notre baiser, nos souffles hachés me détendirent un peu. Mes mains mirent moins longtemps à se nicher dans ses cheveux en bataille que la première fois dans son lit. Il prit ma nuque dans sa paume pour faire basculer ma tête légèrement en arrière. Le baiser se fit plus langoureux, même si je n'aurais jamais pensé utiliser ce mot.

Nos langues semblaient se reconnaître, jouer l'une avec l'autre, fortes de dizaines de baisers retenus. Notre baiser continua jusqu'à ce que je sente un courant me traverser. Quelque chose d'électrique qui se répercuta en bas de mon ventre, tout en bas, prémices du plaisir. Mon aura affichait d'ailleurs l'exacte évolution de mon ressenti, des teintes chaudes s'invitant et s'entremêlant à celles d'Adehan dont l'ocre et le bleu se firent plus ardents, m'attirant inexorablement.

Quand les premiers vêtements atterrirent le sol et que ma poitrine se trouva dénudée devant lui, mon envie de rougir jusqu'à la racine des cheveux se heurta à la douceur de ses yeux. Aucune avidité, seulement une sorte de tendresse immense alors qu'il observait mon corps.

Ma première réaction aurait été de cacher la cicatrice de la chambre implantable, celle que je voyais dès que j'étais nue face à une glace, cette trace de la maladie qui ne partirait jamais. Il dut lire dans mon esprit car il y déposa ses lèvres. Émue, je le laissai faire. J'avais détesté cet endroit, j'y avais concentré toutes mes foudres, ma haine contre le symbole cuisant de mon cancer. La bouche d'Adehan y apposa la paix, la reconnaissance de tout ce parcours long et douloureux qui m'avait sans doute amenée à lui. Peut-être, sans cela, n'aurais-je pas eu le courage de m'accrocher, de le conquérir – car c'était bien ce que j'espérais avoir fait.

Ses mains sur moi se firent plus pressantes. Je sentais Adehan plus proche, plus chaud qu'il ne l'avait jamais été. Nos corps se répondaient, appelaient la même envie. Quand il frôla à nouveau mes seins, seule sa bouche sur la mienne réussit à apaiser la sensation vive qui me brûla les reins. J'avais besoin de plus.

Nos deux corps soudés l'un à l'autre basculèrent en arrière et je réagis à peine quand sa main m'effleura plus bas, s'aventurant là où aucun homme ne m'avait touchée. Il eut des mouvements doux et je finis par m'ouvrir à lui, curieuse de l'accueillir sous la barrière de tissu. Devinant où nous nous dirigions à grands pas, un vieux réflexe, ou une promesse, me revint. Je lui montrai ce que j'avais

amené avec moi et ris presque de le voir si surpris que j'aie pensé au préservatif. Ce petit éclat de réalité ne perturba pas notre bulle. Je m'étais juré de procéder ainsi et j'étais sûre, lorsqu'il recommença à m'embrasser, que cela n'avait fait que nous rapprocher. Il sourit, peut-être attendri.

– Pas encore, ma fée, l'électricité doit nous porter un peu plus que ça...

Joignant le geste à la parole il me caressa intimement pour la première fois, me faisant découvrir, du bout de ses doigts, nos yeux noués pour ne plus se lâcher, ce que pouvait être le plaisir. Je ne m'attendais pas à ça pour ma première fois. On m'avait plutôt parlé d'un garçon pressé qui se précipiterait entre mes cuisses, alors que lui préféra me montrer, me frôler, me toucher au point que j'eus presque honte de le regarder, que je souffle son nom sur ses lèvres, émerveillée.

Nos auras se mélangèrent comme jamais et je repensai à notre premier baiser. Une espèce de crépitement s'éleva entre nous. Une vague fraîche qui venait de moi et une vague chaude de lui s'enveloppaient en douceur jusqu'à ce que la chaleur passe en moi, se cache dans ma poitrine, s'épanouisse partout en moi. Je visualisais des aimants, des pôles contraires qui se fondaient dans quelque chose de nouveau, ni froid ni chaud. C'était autre chose encore.

Je m'autorisai à être perdue, à laisser mon cœur accélérer follement ou se calmer quand Adehan me rassurait en murmurant à mon oreille des paroles tendres. Ses yeux me servirent d'ancre. Je ne dérivais pas sans point d'attache, il me retenait et prenait soin de moi, me portant pendant que je franchissais les derniers pas, main dans la main avec lui, explosant dans une boule de sensations pure, une larme roulant sur ma joue.

Un peu paumée mais heureuse et étonnamment bien, je réalisai que je venais d'avoir mon premier orgasme. Pas un petit quelque chose à la sauvette ou solitaire, issu d'attouchements maladroits. J'avais, pour la première fois et pendant ce qui me semblait des heures et des jours, suivi un chemin sinueux jusqu'à un déferlement, une vague de plaisir, de bien-être.

J'étirai mes orteils. Son regard complice me fit sourire.

– Je t'aime, avouai-je.

Il ne me répondit pas, ses yeux le firent. Son corps tout entier et sa douceur, la façon dont il prenait soin de moi me le disaient. Il fixa un point à mes côtés, je tournai la tête et aperçus le préservatif, toujours intact, sagement posé sur les draps. Ce fut moi qui le récupérai pour lui tendre. Il m'interrogea sans un mot et je lui affirmai du fond du cœur :

J'en suis sûre, Adehan, tellement sûre.

Alors il déchira l'emballage et nous finîmes de nous déshabiller. Plus rien ne devait exister entre nous, seul le moment comptait. Il resta sur le côté, ses mains continuaient de me caresser, de me souligner. Tous les complexes que j'avais pu ressentir furent balayés par notre intimité. Je me livrai totalement, acceptai de voir ses doigts sur la moindre courbe, le moindre grain de beauté ou la moindre cicatrice. Quand enfin il bascula sur moi, n'osant peser vraiment sur mon corps, je l'attirai à

moi de mes jambes et de mes bras.

– Ce ne sera pas parfait, soupira-t-il avec un fond d'angoisse dans la voix.

– Mais ce sera parfait que ce soit toi, le rassurai-je.

Et ce fut vrai. Il se glissa en moi. On s'y reprit à plusieurs fois. J'étais trop basse, puis l'angle de mon corps un peu raide n'était pas adapté... Pourtant, rien ne me fit peur. Il fallait qu'il vienne tout au creux de moi : dans ma tête, dans mon cœur, mon âme et jusqu'à mon aura, il l'était déjà. Il y eut une douleur salée quand nos sexes s'épousèrent, et peut-être une larme, ou plusieurs. Mais, enfin, je sentis Adehan en moi. Le basculement pour revenir à ce que ses doigts m'avaient fait connaître prit du temps. Et j'avais de la chance, Adehan fut le plus patient des hommes. S'il m'avait résisté pendant des mois, ou si nous avions résisté, selon comment on voyait les choses, il eut le même soin pour cette toute première fois. À mille lieues de ce que je m'étais imaginé devant des films ou des séries télé.

D'abord, sa langue me taquina à nouveau. Il réveilla ma tendresse en embrassant mon épaule, mon cou, mes pommettes et à peu près tout ce qui était à portée de ses lèvres. Ensuite, ce furent ses doigts qui éveillèrent le courant basse tension sous ma peau, caressant la pointe d'un sein, mon ventre, mordillant mon cou. Jusqu'à ce moment où je me détendis.

Je le touchais à mon tour, son poids sur mes hanches et en moi devint une douce torture, j'avais besoin qu'il bouge. Une sorte de danse s'improvisa. Nous eûmes des mouvements lents, parfois maladroits, mais nous prenions quand même le temps de continuer. Et nous continuâmes jusqu'à ce que je me presse contre lui un peu plus et un peu plus, que je m'agrippe même à ses épaules pour dire son nom tout bas. Je le répétais comme une litanie, comme un merci, émerveillée par cette idée : mon Autre et moi ne faisons plus qu'un, pour de bon, alors que j'approchais d'une forme d'éblouissement.

S'il avait fait preuve de contrôle, de tendresse et d'un amour sans faille, quand ses paupières se fermèrent, alors qu'il venait tout au creux de mon corps, son bassin oscilla encore et encore dans une longue danse plus rapide. Puis je repérai la sueur sur son torse et son souffle haché provoquant un frisson le long de mon dos. J'avais eu tellement peur du contraire... mais si, lui aussi avait perdu la tête, ou c'était le meilleur des acteurs. Le regard noyé qu'il me jeta en s'abattant sur moi parla de lui-même.

Enfin, tout s'apaisa, en moi et en lui, comme en miroir. Adehan, lové contre moi, m'écrasait un peu et c'était trop bon. Je voulais que cet homme s'abandonne comme ça, car cela faisait éclater de bonheur mon cœur de midinette. Mon aura en témoignait assez bien, brillante et mêlée fièrement à la sienne. Ce moment parfait aurait mérité d'être hors du temps, de se retrouver dans une bulle loin du quotidien, loin de tout, comme cette maison au fin fond de l'Écosse.

Je me pressai contre lui, un peu remuée... et sans ma virginité. Ses bras, ses yeux, ses mains ne m'avaient pas lâchée un instant. Il avait fait attention à moi chaque seconde et rien que pour ça, une larme coula sur ma joue, que j'acceptai, tout comme mes sentiments pour lui.

– Chloé ? s’inquiéta-t-il aussitôt. Tu as pleuré tout à l’heure mais je croyais que ça allait mieux, je...

Je me forçai à ravalé mon cœur au bord des lèvres qui empêchait toute parole trop énorme, prenant toute la place. Alors, notre lien presque magique me revint et je pensai :

Je vais bien... très bien. C’est nouveau, mais... ça se fait de dire qu’on a adoré ça ?

Il éclata de rire.

– Oui.

Je me raclai la gorge.

– Je suis juste un peu... paumée, troublée ou en bazar. Merde, se faire déflorer efface le vocabulaire ?

Il rit à nouveau alors que je basculais la tête en arrière pour pouvoir le regarder. Ses yeux, toujours eux, exprimaient tant d’amour que je fondis un peu plus pour ce mec.

– Normalement non, même si je ne t’aurais jamais cru capable de dire « déflorer », tellement c’est vieillot comme idée.

Je lui donnai un vague coup d’épaule, faute de mieux, car je n’étais qu’un gros Chamallow.

– Mais c’est quelque chose qu’on ressent plus qu’on ne le décrit, ajouta-t-il un peu plus bas, d’une voix rauque. Surtout quand c’est toi et moi... Quoi ?

– Romantique, va.

Il grogna, peut-être un peu vexé. Je me redressai et posai un baiser sur ses lèvres. Il essuya ma joue, avant de sourire.

– OK, lâcha-t-il.

– OK quoi ?

– Je serai le romantique des deux.

Je secouai la tête.

Je t’aime, pensai-je de tout mon corps, de toute mon âme et de toute mon aura, juste pour le faire un peu mentir. Il me pressa contre lui comme s’il essayait de m’imprimer sur son torse et, cachés sous les couvertures, l’un contre l’Autre, nous nous endormîmes.

Adehan

Je m'éveillai au milieu de la nuit. Il devait être trois ou quatre heures, vu l'obscurité. Chloé était lovée contre moi, avec une aura paisible, loin de ses habitudes. Je la contemplai, bien décidé à ne jamais lui en parler.

Nous l'avions fait. L'inquiétude de lui faire mal, que tout soit compliqué, s'était effacée. Tout n'avait pas été parfait, et ça rendait ce moment particulier, peut-être même exactement comme il devait être. Je ne voulais rien de « parfait » avec elle, seulement ressentir quelque chose de vrai, sans faux-semblants, à mille lieues de ma famille, des non-dits et des apparences qu'on entretenait.

Chloé savait faire ça, se montrer franche, directe. Alors j'avais osé la serrer contre moi sans être sûr de le faire comme elle le méritait, comme j'aurais aimé le faire dans mes rêves, juste... comme j'en étais capable, de tout mon cœur.

C'était vraiment l'impression qui m'en restait : une peur paralysante de mal faire qui s'accompagnait de la sensation bizarre et merveilleuse d'être enfin parfaitement à ma place. De ne pas me tromper. J'avais eu d'autres nuits, d'autres histoires, mais cela avait presque disparu d'un coup, étrangement irréel. Il n'y avait pas cet aspect puissant avant. Le sexe était bon, je ne pouvais pas mentir, pourtant ça allait tellement au-delà avec Chloé. Quelque part, malgré tout ça et l'angoisse qui ne m'avait pas totalement quitté, toujours dans les parages à cause de notre histoire compliquée, je pouvais sans doute m'estimer le plus heureux des hommes.

Bien sûr, cette fameuse communion presque mystique avec une Autre était inventée par mon père de A à Z. D'ailleurs, cette nuit, rien ne s'était passé, pas de Sceau – je suppose que je l'aurais senti, comme tout ce qui avait découlé de notre premier baiser –, donnant raison à Marie. Mais comment expliquer cette évidence ? J'entendais en écho certaines de ses pensées, cette fenêtre ouverte sur ses réactions qui m'avait donné du courage et de l'audace. Comme toujours, il y avait eu cette incertitude, cette petite question en arrière-plan : et si c'était la seule et unique fois ? Pourtant, je ne regrettais rien.

La texture de la nuit au-dehors se fit moins épaisse et je me résolus enfin à la réveiller. On se prépara en silence. Contrairement à ce que je craignais, on rejoignit la voiture sans encombre – bon, Chloé avait rattrapé au vol un vase que j'avais failli envoyer par terre, mais peu importe.

Devant le SUV d'Aaron, je me rendis compte d'un problème de taille : je n'avais pas les clés ! Je jurai. Fuir à pied et espérer se faire prendre en auto-stop dans un coin aussi paumé en pleine nuit semblait utopique au possible. Surtout avec elle, trop dangereux. Devant l'air interrogateur de Chloé, j'expliquai le souci. Elle grimaça.

– Quelle déception ! Tu ne sais pas braquer une caisse ? Et les tutoriels sur YouTube !

Elle sortit son portable de sa poche et alluma l'application lampe torche. On longea la portière avant et, sans y croire, je tentai de l'ouvrir. La poignée céda. On se regarda, un peu surpris. Elle se pencha à l'intérieur.

– Il y a les clés...

Là, je ne comprenais plus rien : nous laissons les clés sur les voitures à la maison, pour que mon père, Abel ou ma mère puissent emprunter n'importe quel véhicule, mais pas en pleine cambrousse !

Elle haussa les épaules avant de chuchoter :

– On y va ? Tu sais conduire au moins ? J'ai juste le code, je n'ai pas eu le temps de continuer avec ma maladie...

J'acquiesçai et lui fis signe de passer sur le siège passager. Tandis qu'elle casait nos affaires à l'arrière, je réfléchis rapidement : la piste était en pente, je devais pouvoir pousser la voiture sans mettre le contact, ainsi nous éviterions d'alerter Aaron.

– Prends le volant. Dès qu'on aura fait cinq cents mètres, je monte et on démarre.

Elle obéit aussitôt, ce qui me fit bizarre tant j'avais l'habitude de la voir faire l'inverse de ce qu'on lui demandait. Lentement, le SUV avança sur la route, prenant un peu de vitesse, mais rien que je ne puisse gérer avec ma force. Dès que nous nous fîmes un peu éloignés, Chloé alluma les phares. Enfin, je grimpai à mon tour derrière le volant.

Par chance, c'était une voiture hybride électrique, donc plus discrète qu'un modèle courant dans la nuit silencieuse. Notre fuite allait peut-être réellement passer inaperçue pour quelques heures. *En espérant que ce répit dure plus longtemps qu'après notre départ de Suisse.*

Alors que nous regagnions la route principale, sans aucun membre de ma famille pour la première fois depuis notre Accord, je poussai un soupir de soulagement. Quelque chose se dénoua en moi et je réalisai que, quelque part, je retenais en permanence ma respiration, je restais sur mes gardes, comme si j'attendais l'impact inévitable.

– Comment on procède ?

Chloé contemplait l'espace au dehors qui se découpait dans le pinceau des phares. Elle avait un air un peu rêveur.

– Honnêtement ? J'ai l'impression d'avoir abandonné beaucoup de doutes en parlant à Marie. Regarde, on vient de... faire l'amour... je devrais arriver à le dire si je l'ai fait ! râla-t-elle. Non, pas de commentaire, merci ! Et on n'a rien provoqué. Pas de Sceau précipité... rien. Je crois qu'on doit franchir l'ultime cap et accepter franchement, de tout notre être, de sortir de ce cercle qu'il a

créé autour de nous pour nous emprisonner... Bizarrement, je prends tout ça assez bien, en fait. Ils refusent tous de mourir, s'accrochent à leur vie avec l'énergie du désespoir. On doit suivre un autre chemin, c'est tout. Mais avant, j'ai envie d'embrasser ma mère une dernière fois.

Je réfléchis sérieusement à ses paroles. Sans en avoir discuté, nous étions parvenus à la même conclusion. Je cherchais juste comment nous pouvions rejeter l'Accord comme je l'avais fait pour la Marque sur l'aire d'autoroute. En pareille situation, j'aurais aimé voir Adrian... surtout lorsque je m'imaginai sur le point de mourir. Avait-il, lui aussi, voulu me parler ? J'eus mauvaise conscience d'avoir planté Aaron à nouveau, mais c'était trop tard.

– Tu peux brancher le GPS et y programmer Douvres ? C'est de là qu'on repart vers la France en bateau. On pourrait contempler les fameuses falaises et se faire un dernier souvenir...

Chloé s'exécuta, non sans ajouter :

– On peut remercier ta famille, heureusement qu'ils ne sont pas du genre à louer la vieille Clio, mais la caisse tout équipée chicos.

Je souris. Effectivement, les miens avaient beau critiquer les avancées technologiques et se moquer des réseaux sociaux, la modernité avait quand même du bon !

L'écran du GPS diffusait une petite lueur dans la pénombre et annonçait presque douze heures de route, sans compter les pauses. Nous en avons pour un moment. Chloé trouva une radio locale de rock un peu vintage qui ne passait que du Lou Reed ou du Bob Dylan. Alors qu'elle somnait dans le sommeil, je me concentrai sur le ruban d'asphalte qui se déroulait dans la nuit, peu habitué à conduire à gauche.

Quand nous arrivâmes aux falaises de Douvres, il était presque dix-sept heures. J'étais fatigué mais pas autant que je l'aurais cru, sans doute grâce à l'adrénaline ou aux souvenirs de la nuit. Nous avions conscience tous les deux que les événements se précipitaient mais aucun de nous n'était prêt à le reconnaître.

À peine arrivés, nous cherchâmes des places pour faire la traversée et rentrer en France. L'Anglaise au guichet, qui avait un fort accent, m'apprit que le prochain voyage disponible aurait lieu le lendemain matin. *Évidemment...*

Je m'éloignai d'elle pour parler avec Chloé, qui attendait en retrait. Nous avons décidé d'un commun accord de ne pas nous montrer ensemble, au cas où Abel ou Aaron passeraient par ici et interrogeraient les employés, ce qui ne paraissait pas impossible – des traversées avaient lieu régulièrement et à part l'Eurostar, c'était l'un des moyens les plus logiques de rentrer en France, surtout après avoir piqué une voiture. Enfin, sauf si on écoutait Chloé la « fée dingue » – le pendant de l'électrique –, qui suggérait de nous trouver une petite barque sympa et de tester mes super muscles !

– Départ peu avant midi, OK ?

Son regard se fit malicieux.

– De toute façon, on n’a pas le choix si la barque ne te convient pas.

Son portable sonna dans son sac alors que je m’apprêtais à la laisser. Elle répondit et son visage s’éclaira aussitôt :

– Maman ! Justement... Comment ça ? Ah... Oui, nous ne nous sommes pas « enfuis » réellement, nous étions avec la belle-sœur d’Adehan.

Elle blanchit subitement. Je me rapprochai, comme si me tenir plus près d’elle pouvait l’aider d’une manière ou d’une autre. Son cœur battait à tout rompre, j’aurais voulu pouvoir le caresser pour le calmer. À défaut, j’effleurai sa joue.

– Maman, tu n’as pas le droit de faire ça ! Parce que je dois te revoir... Je... OK, on va rejoindre la famille d’Adehan pour qu’ils nous ramènent là-bas. Mais à une seule condition, enchaîna Chloé d’une voix tendue, tu ne fais pas ça. Je ne peux pas supporter l’idée, s’il te plaît, mam’s... Oui, promis.

Sa respiration s’apaisa un peu. Quand elle raccrocha, elle avait les larmes aux yeux.

– Ma mère menace de se suicider pour être certaine que le Sceau aura bien lieu. Je suis sûre que Lilith l’a appelée !

Je serrai les dents et la plaquai contre mon torse quand elle se mit à sangloter pour de bon. Les gens nous regardaient et je l’attirai un peu plus loin. Je détaillai les eaux sombres du port tout proche, me demandant si je pouvais à nouveau absorber sa peine dans un cadre aussi bruyant. En songeant à ce qui risquait de se passer de l’autre côté de la Manche si nous laissions faire, je secouai la tête, résolu.

– Chloé, il faut qu’on agisse, maintenant.

Elle releva ses yeux mouillés et j’essuyai sans un mot le khôl qui avait coulé sur ses joues. Dire qu’elle s’était maquillée dans le SUV parce qu’elle s’ennuyait... Elle inspira à fond pour se calmer.

– Tu as raison, chialer n’arrangera rien. On peut aller sur la plage ? On a vraiment besoin d’un brainstorming. On se laisse une heure avant d’appeler ta famille. Je tiens ma promesse, je me donne juste un délai, tenta-t-elle de se convaincre.

Malgré ma lassitude, je repris le volant sans broncher et cherchai à me repérer dans la ville pour nous éloigner du centre. Chloé programma le GPS pour que nous rejoignions le château de Douvres, puis les falaises. Une fois là-bas, nous continuâmes une quinzaine de kilomètres – ou, pour les Anglais, plus de neuf miles –, nous contentant de longer la côte.

J’avais moins besoin de me concentrer sur ma conduite, mais j’avais du mal à songer en même temps à ce qui nous préoccupait. Je déchiffrai au dernier moment un panneau touristique et obliquai

pour quitter la route principale vers une voie sinueuse qui menait à une petite crique, en contrebas. Enfin, nous pûmes abandonner la voiture.

Nous étions maintenant au pied de cette enfilade de hautes falaises blanches. Chloé regardait autour d'elle, calmement. Elle inspirait l'air salin et laissait ses cheveux se faire malmener par le vent sans y remédier. Je la trouvais belle, infiniment plus « Chloé » que lors de notre première rencontre.

Nous étions en fin de journée, en plein milieu de semaine. L'endroit était donc désert. Je saisis sa main et marchai avec elle le long de la plage. Chloé semblait aussi pensive que moi après le choc provoqué par l'appel de sa mère. Ou peut-être que, comme moi, elle se sentait lasse de cette fuite inutile : comment échapper à ce qui est à l'intérieur de vous, planté avec acharnement par vos parents ?

Sur quoi reposait toute cette histoire, au fond ? Sur le sacrifice. L'immortalité, un cadeau interdit que l'on s'offrait à soi-même au prix d'une autre vie. Le ressac m'hypnotisait, la petite paume de Chloé nichée dans la mienne me fit mal un instant. Je fermai les yeux quand la réponse m'apparut... *Évidemment*. Je me débattis un moment avec l'idée.

– Chloé, je sais ce qu'on doit faire...

Chloé

Je me tournai vers lui : le moment était-il venu de le dire à voix haute, de parler de ce qu'on avait évité avec soin, sans doute par peur. Étais-je folle ou sensée ? Puis je compris quand nos yeux s'accrochèrent : j'étais folle, mais sensée. Comme lui.

– C'est notre seule solution ?

Il hocha la tête, grave. Je sentis toute sa peine de devoir confirmer. Il s'accusait toujours de la situation.

– Adehan, tout ça n'a rien à voir avec toi. Tu n'es pas coupable, OK ?

J'étais presque sûre qu'il essayait de sourire, mais ça ressemblait plus à une grimace.

– Non, je ne suis pas celui qui t'a volé ta vie et te force à prendre celle de ta mère si on ne parvient pas à...

Je tirai doucement sur une mèche de ses cheveux pour qu'il me regarde. Ses yeux étaient troublés, il avait mal pour moi.

– Tu n'as rien demandé de tout ça. Pas plus que... je sais pas moi, une personne qui serait née en pleine guerre, du mauvais côté de la frontière ! Depuis le début, tu as fait ton possible pour ne pas m'y entraîner et j'ai été franchement têtue. Alors on va écouter Marie, car c'est une femme qui a payé sa sagesse un sacré prix. Tout ça, c'est un château de cartes construit par ton père. Si on arrête d'y croire, il sera soufflé au premier coup de vent.

Je pensais à une chanson que ma mère mettait souvent dans la voiture, *Le vent nous portera*, était-ce un signe ? Sans doute pas, mais elle me manquait et je flippais trop pour ne pas avoir une folle envie de le penser. Il se mordit les lèvres.

– Je pourrais le faire seul, pour voir...

– Hors de question. Déjà, on fait les choses ensemble, maintenant. Et à mon avis, ça ruinerait tout. C'est... un acte de foi, insistai-je. Même s'il est difficile d'être sûrs qu'en leur disant merde, on volera comme le bourdon.

Ma blague était nulle mais, justement, assez pour le dérider un peu. Il sourit et secoua la tête. Ses yeux se fermèrent une seconde. Il me dévisagea comme s'il voulait graver mon visage dans sa mémoire. Ses lèvres se posèrent sur les miennes par surprise, et causèrent le même choc que cette nuit ou que la première fois qu'il m'avait embrassée. Je sentis mon cœur faire une embardée et lui

rendis son baiser avec ferveur. Je m'accrochai à lui pour lui montrer à quel point je l'aimais... Il me souleva de terre pour me presser contre lui.

L'urgence me tenaillait. J'étais consciente du compte à rebours et devais absolument prendre ma mère de vitesse. Mais bordel, qu'il semblait douloureux de ne pas avoir le temps d'une dernière fois, de ne pas leur piquer encore quelques minutes pour me rapprocher de lui avant de ne plus le pouvoir. Nous avons raison d'agir ainsi, mais l'idée de ne plus jamais pouvoir le chamberer, imaginer toutes les choses que je n'apprendrais pas sur lui et penser que ce moment serait mon ultime souvenir à emporter... eh bien, ça me tordait le ventre.

Mes larmes coulèrent sans que je puisse les en empêcher. À notre baiser électrique se mêla une pointe salée que soulignait le vent qui balayait la plage. Mes cheveux voletaient et mon gilet vert fluo, celui qui provoquait toujours un haussement de sourcils chez Adehan, claqua sous une bourrasque plus violente. Il tenta de m'incruster en lui, me pressant avec l'énergie du désespoir. Le goût de sa langue, son odeur et la chaleur qu'il dégageait, tout cela, je m'attachais à l'inscrire en moi pour plus tard, quand il me faudrait du courage.

Le lâcher fut douloureux. Nos auras aussi ne semblaient plus vouloir se démêler. Je gardai nos doigts enlacés et fixai sa mâchoire un peu carrée, les mèches trop longues qui battaient son front, la couleur unique de ses yeux et son nez qui en disait tant sur lui et son histoire. Cet homme pas parfaitement beau, plein de défauts, que j'adorais avec application.

Pour une fois, il ne prit pas la peine d'effacer les sillons sur mes joues et se détourna pour contempler l'océan. Si je savais que mes pieds devaient bouger, je ne réussis pas à amorcer le moindre mouvement seule. Ce fut lui qui nous entraîna vers l'eau, qui me parut sombre et menaçante. Mon ventre se noua un peu plus.

– Allons noyer notre immortalité, ma fée. Tu électriseras tout ça si fort que la Manche va briller comme Las Vegas.

Décontenancée, je chancelai avant de pouffer. Je croisai son regard amusé. Lui aussi tentait les vannes nulles pour me décrisper. Le cœur un peu moins lourd, je me forçai à le suivre, me disant que ce serait terrible pour lui d'avoir l'impression de me traîner à la flotte. J'avançai uniquement pour cette raison. L'amour qu'il m'inspirait me donnant envie de ne pas empirer les choses, à défaut de solution miracle. Chacun de mes pas lui était destiné et je devinai qu'il faisait de même.

Je l'éclaboussai un peu, juste pour la forme. Et c'est ainsi qu'on s'enfonça dans l'eau : mollets, cuisses, hanches, ventre, épaules... jusqu'à nager quelques mètres, assez loin pour que mon petit ami géant n'ait plus pied. La sensation de froid commença à m'étreindre plus fort, collant mes vêtements sur ma peau, accélérant mon cœur. Je vérifiai par prudence mais la plage était bien déserte. Heureusement, pas de badaud égaré pour vouloir nous sauver.

Nous nous tournâmes pour nous faire face, faisant le minimum de mouvements pour nous tenir à la surface. Nous y étions... Je ne sais pas pourquoi, mais alors qu'une partie de moi était terrifiée,

finalement je restais calme. Peut-être qu'une intuition me soufflait que nous avions raison ? Ou j'acceptais mon sort, je n'aurais su dire.

Je hochai la tête lentement pour lui donner le signal. Il évita un « je t'aime » de trop et j'en fus soulagée. Mon courage était trop fragile pour le taquiner. Il ne me demanda rien non plus, mes yeux parlaient sans doute pour moi et nous nous étions tout promis sur la plage.

Par habitude, j'inspirai profondément et il m'imita. Enfin, nous nous laissâmes couler. Alors que je n'aimais pas ça, je me forçai à garder les paupières ouvertes malgré la sensation de l'eau dans mes yeux pour les regarder, lui et son aura, jusqu'au bout. Je me souvins d'un film qui affirmait que la dernière image qu'on voit reste imprimée sur nos rétines et, à ce moment-là, c'était tout ce dont je rêvais. Il partirait avec moi. Le poids de mes vêtements et de mes Doc m'entraîna un peu vers le fond et je m'empêchai de remuer les pieds pour remonter. À la place, j'attirai Adehan vers moi et l'embrassai. Je savais que je perdrais de l'oxygène mais peu importait, après tout.

Je ne m'attendais pas au froid. Il me saisit soudain, profondément, presque comme s'il s'engouffrait sous ma peau, dans mes os. Je me concentrai sur notre baiser. Nos auras se fondaient dans l'eau autour de nous, comme une bulle protectrice. Cela me fit penser à mon enfance, quand je faisais encore de la peinture le mercredi avec ma mère. Lorsque l'on trempe le pinceau, aussitôt la couleur se diffuse et teinte le liquide dans le verre. J'allais repeindre cette mer de mon amour pour Adehan et on laisserait une empreinte de nous ici, sur cette plage.

Quand notre instinct nous dicta de remonter, rivés l'un à l'autre, nous réussîmes à ne pas bouger. Petit à petit, le froid m'engourdit et je ne sentis plus rien. Mes yeux se fermèrent, l'oppression insupportable sur mes poumons se relâcha, comme si notre aura diluait ça aussi. J'oubliai le lieu, ce qu'il se passait, la brûlure du manque d'air, compensée par le calme irréel sous la surface. Je ne me concentrai que sur ce baiser et c'est pour lui que j'ouvris la bouche, pour pouvoir caresser la langue d'Adehan de la mienne. Du coin de l'œil, alors que mes paupières s'abaissaient, je vis une espèce d'arc coloré entre nous. Une dernière étincelle fugace et folle. Il était vibrant, brillant. Puis tout disparut au profit d'une sensation parfaite : les bras d'Adehan autour de moi, qui m'emportaient quand je sombrai. La seule chose que je fus capable de faire fut de penser pour qu'il entende :

Je t'aime, Adehan...

Chloé

Sur ma joue, un contact rugueux me chatouillait. Je basculai sur le côté et crachotai de l'eau, la sensation me brûlant toute la trachée au passage. Je sentis une texture connue sous mes ongles. C'était... du sable. Quelque chose passa sur mon visage, léger et frais. Le vent. Et je ressentais... du froid. J'avais froid. Je bougeais les lèvres, cherchant à respirer. Ma gorge avait un goût salé très prononcé, presque piquant.

Il me fallut quelques minutes avant de me souvenir où se trouvaient mes yeux et comment les ouvrir. Enfin, j'y parvins. Ma vue mit quelques secondes à s'adapter. J'étais allongée sur la plage qui s'étendait à perte de vue. De là où j'étais, je distinguais une bande de sable où venaient s'écraser les vagues. Le bruit qu'elles firent résonna soudain à mes oreilles, comme si j'en prenais à peine conscience. Il faisait nuit, c'est pour cela que je ne les avais pas perçues immédiatement.

Adehan ?

Personne ne répondit. Je devais bouger. Je m'y efforçai. Je mobilisai toute ma volonté jusqu'à ce que ça marche. Puis, un doigt après l'autre, un muscle entraînant le suivant, je me redressai. Je tâtonnai et rencontrai un objet en relief. Je touchai le bras d'Adehan. Le soulagement instinctif que je ressentis me parut presque démesuré, comme si j'étais une gosse de 3 ans qui avait cru un instant qu'on l'avait abandonnée.

Je me traînai sur le sol pour remonter vers son visage. J'avais l'impression d'avoir été passée à la machine, cycle essorage, en prime. J'étais vannée ! Enfin, je fus à son niveau. Il avait les yeux fermés et une éraflure sur la joue, peut-être le sable. Ses cheveux étaient tout emmêlés, mais à part ça... c'était mon Adehan. Il me fallut me racler deux fois la gorge et tousser pour retrouver ma voix là où elle s'était perdue.

– Adehan ? Ad...

Je le secouai et commençai à paniquer. Comment on prenait un pouls ? J'étais pourtant certaine que si j'étais en vie, il l'était aussi. C'était une évidence. Nous allions ensemble, comme deux faces d'une même pièce. Mais en contemplant de plus près son visage figé, ses lèvres bleutées... je ne le voyais pas respirer. Pas un souffle, rien.

L'angoisse tordit mon estomac au point que j'eus peur de vomir. Quand je posai deux doigts sur sa gorge, je tremblais comme une feuille. Il était glacé... Je fondis en larmes subitement. L'idée qu'il était mort me fit disjoncter complètement. Mes doigts engourdis ne sentaient aucun pouls. J'essayai de me souvenir de gestes de premiers secours mais rien ne me venait.

Je sanglotai, impuissante et épuisée, jusqu'à ce que je perçoive enfin, sous mes mains cramponnées à son pull, un mouvement. Un simple frémissement. Je me figeai, aux aguets. Puis il recommença avant de soulever les paupières.

Au lieu de me calmer, je continuai de plus belle en forçant son corps lourd à basculer sur le côté. À son tour, il cracha de l'eau et fut agité d'une longue toux rauque. Soulagée, je laissai tomber mon front sur son épaule, ne pouvant endiguer mes pleurs.

Adehan était avec moi ! Je ne l'avais pas perdu ! Une partie de moi me criait de me reprendre, alors que je restai écroulée comme une loque à chouiner. À croire que la mer qui était entrée en moi ressortait avec ces larmes. Il se remit sur le dos mais je m'agrippai encore à lui, incapable de réagir. *C'est officiel, je craque !*

Une main caressa mes cheveux et me permit de reprendre pied, lentement. Lui aussi semblait chercher à parler. Je me redressai pour le dévisager quand il se plia sous le coup d'une violente quinte de toux. Je l'aidai à se stabiliser.

– Ça va ? Enfin, tu es là. J'ai eu si peur !

– On... on dirait, crachota-t-il d'une voix rugueuse comme le sable en dessous de nous.

Mes doigts effleurèrent ses joues, ses lèvres, et il embrassa mon pouce. Je fermai les yeux de soulagement.

Il réussit à se relever avec mon soutien et, frigorifiés, nous nous contemplâmes. Mais si nous avions froid, nous devons être bien vivants.

– Chloé...

– Moi aussi, je t'aime !

Je plaquai mes lèvres sur les siennes. Nous étions couverts de sable et ce n'était pas le baiser le plus agréable de la Terre, mais au moins il était tangible. Ces petits grains, ce goût d'océan... Nous pouvions les ressentir !

– Regarde mon aura...

J'obéis d'un geste automatique. Puis fronçai les sourcils. Je bougeai la tête de droite à gauche, un peu stupidement.

– Elle a disparu !

– La tienne aussi. C'est ce que je voulais te dire avant ta déclaration... C'est qui la romantique, finalement ?

– Très drôle, murmurai-je sans y penser, toujours fascinée.

Et je compris ce que ça sous-entendait : on avait vraiment réussi. On avait noyé notre aura, notre immortalité et toutes ces bêtises d'Autre, de Sceau, de sacrifice... Ma mère était sauvée. Elle avait

peut-être le cancer mais aucun lien magique à la con ne précipiterait les choses ! J'imaginai très nettement un château de cartes qui s'effondrait et moi qui dansais dessus.

Le soulagement que je ressentis m'étourdit presque. Il n'aurait pas fallu grand-chose pour que je me remette à chouiner. Pourtant, je ne m'étais pas sentie aussi légère depuis... des mois. Depuis avant ma maladie.

– Je ne peux plus arrêter mon cœur, Chloé.

Je n'avais même plus la force de le questionner là-dessus ou de m'en étonner.

– C'est ça, cette sensation... Je suis mortel, ou normal, je ne sais pas trop.

L'émotion dans sa voix me donna des frissons. Je rouvris les paupières, le regardai un moment, immobile, juste occupée à savourer ce que je venais de découvrir, rien de plus.

– Adehan ! Chloé !

Nous tournâmes la tête dans un ensemble parfait. L'obscurité me fit plisser les yeux, mais finalement je distinguai Abel, remontant la plage à pas vifs. Il avait l'air aussi sombre que ses vêtements... qui d'ailleurs détonnaient dans ce lieu. Il paraissait presque déguisé. Un peu en retrait, Aaron le suivait.

– Relevez-vous, on y va. L'hélicoptère a dû se poser sur la falaise et nous n'en avons absolument pas le droit. Il faut bouger de là, et vite !

Arrivé à notre niveau, il m'attrapa par un bras, me soulevant d'une simple poussée. Ses doigts s'incrustèrent dans ma peau, m'agressant. Adehan voulut s'interposer mais il était encore faible et faillit s'étaler de tout son long. Sans la main de fer qui m'enserrait, j'aurais sans doute fait de même. Aaron intervint avant que les choses ne dégénèrent.

– Doucement ! Tu vois bien qu'ils sont secoués, on peut les ramener à l'hélico sans en rajouter.

Aaron aida Adehan à se relever avec un peu plus de retenue et lui servit d'appui, le laissant avancer par ses propres moyens alors qu'Abel forçait le rythme, me faisant presque voler au-dessus du sable. *Pourquoi on ménage plus l'ego de mon homme que le mien ? Tssss...*

– Comment vous nous avez retrouvés ? s'enquit Adehan, avant de plisser les yeux. Bien sûr, la voiture. C'était pour ça, les clés sur le contact ? Il y a un truc dans le SUV ?

– Un simple système de localisation dont sont équipées la plupart des voitures de luxe en cas de vol, crétin, expliqua Abel.

Aaron affronta le regard furieux d'Adehan sans faillir, puis il haussa les épaules.

– Je devais vous garder à l'œil, c'était plus sûr, Adehan.

Mon Autre... non, plus mon Autre. Mon... à définir eut l'air tellement déçu que cela me peina pour lui. Après la perte d'Adrian, il s'était enfin rapproché de l'un de ses grands frères et ça comptait plus pour lui qu'il ne voulait bien l'admettre.

Nous les suivîmes vers un petit coupé noir, bas, une sorte de voiture de sport dont le logo, sur le capot, ne risquait pas de me dire quoi que ce soit, garé à côté du SUV que nous avions « emprunté » à Aaron. Dieu merci, ce dernier nous donna des couvertures qu'il sortit du coffre et je m'enroulai dans la mienne avec reconnaissance.

Abel nous ramena, conduisant nerveusement, sur les falaises où l'hélicoptère attendait. L'engin m'impressionna et je ne fis pas la fière en montant dedans. Il y avait deux rangées de sièges derrière ceux du pilote et d'un second homme muni d'un gros casque, sans doute le mécanicien ou un copilote, je ne savais pas trop. Abel leur lança un signal et nous décollâmes aussitôt.

Les portes étaient fermées, pourtant le bruit des hélices au-dessus de nous me semblait assourdissant. Rien à voir avec notre trajet en avion vers l'Écosse.

– Le vol ne prendra que quelques heures, annonça Aaron en élevant la voix pour se faire entendre.

Ni Adehan ni moi n'essayâmes de lui répondre, trop épuisés. Je remarquai enfin le manège d'Abel. Ses yeux étaient braqués au-dessus de nos têtes. Il cherchait nos auras. Ses sourcils se froncèrent. Aaron et lui échangèrent un long regard silencieux et je devinai que notre rencontre avec Adam Ataski allait être épique...

Adehan

Juste après notre arrivée, Aaron s’excusa et m’assura à voix basse qu’il allait revenir, que je ne devais pas m’en faire. Pourtant, seul Abel nous escorta dans les couloirs du château, déserts à cette heure-ci.

La salle du Conseil me sembla différente. Déstabilisé, je contemplai une seconde la pièce autour de moi, à la recherche de ce qui avait changé, avant de réaliser que les candélabres étaient éteints. Au décorum habituel s’était substitué un néon tout bête. Personne n’avait eu le temps de s’occuper de nos conventions. L’idée me plut.

Mon père, adossé à la table principale, était entouré de Tancrede et Canaan. Ce dernier, en robe de chambre, paraissait un peu ébouriffé alors que mon père, qui ne devait jamais dormir, se redressa à notre entrée, net comme en plein jour. Je pus admirer le moment où il repéra l’anomalie avec nos auras et savourai avec un plaisir jubilatoire son visage qui se décomposait.

À la lumière de ce que m’avait dit Marie, cet homme n’était plus aussi impressionnant. Il était surtout vieux, trop pour comprendre qu’il pouvait blesser... ou se remettre en question et voir qu’il se trompait. Je ressentis presque de la pitié pour lui à cet instant. Ma colère était restée dans l’océan avec ce que j’avais dû y faire pour me débarrasser enfin du poids qu’il faisait peser sur nos existences.

Alors qu’ils se redressaient et avançaient vers nous, contournant la large table, ma fée faufila sa main dans la mienne. Ses doigts fins enserrèrent les miens avec fermeté, comme pour me donner du courage. La foudre ne nous était pas tombée dessus tout simplement parce que mon père ne savait comment réagir. Il avait été pris de court. Nous venions d’exploser son petit univers et la réplique n’allait pas tarder...

Pour la première fois, je pensais que s’il décidait de me frapper ou de m’appliquer le même genre de traitement qu’avec la Marque, je n’y survivrais pas. Si je pouvais cracher du sang à ce moment-là, aujourd’hui j’avais conscience de la fragilité de mon corps, ressentant encore le sable dans ma trachée, mon cœur douloureux après le passage prolongé dans l’eau... Pourtant, je ne dis rien, attendant seulement mon sort avec la certitude que je l’empêcherais de toutes mes forces de s’en prendre à Chloé.

– Laissez-nous, je veux leur parler seul à seul, furent les premiers mots que mon père finit par prononcer.

Si je me croyais déçu par lui, je réalisai que j’étais loin du compte. Cela ne me fit pas mal comme

chez Marie, mais j'aurais aimé entendre autre chose... Quoi, je l'ignorais. Alors que Canaan semblait esquisser un geste, Tancredi prit les devants :

– En tant que membre du Conseil des Premiers, ma place est ici. Ces enfants ont visiblement violé nos lois et je refuse d'être écarté.

Canaan s'immobilisa, son regard scannait les personnes présentes, l'une après l'autre, comme s'il évaluait la bonne attitude à avoir. Brusquement, Tancredi se tourna vers mon père et le pointa du doigt.

– Tu t'apprêtes à étouffer l'affaire car c'est ton fils dont il est question ! Que veux-tu lui dire en tête à tête que nous ne devrions savoir ? Tu te doutais de ses intentions ? C'est pire que l'abandon d'Adrian. Votre famille ne cesse de briser les règles, *nos* règles.

– Que j'ai édictées, coupa Adam d'une voix calme.

Les deux hommes s'affrontèrent en silence, sans bouger. Je l'avais déjà remarqué dans l'avion et cela s'était confirmé depuis : si je ne voyais plus l'aura de Chloé, c'était aussi le cas de toutes les autres. Cela m'aurait pourtant aidé à décrypter ce qui était en train de se passer.

– Qu'est-ce que tu sous-entends ? Va au bout de ta pensée !

Tancredi nous pointa du doigt.

– Vous êtes toxiques ! Voilà ce que je veux dire. Laisser une personne à la tête du Conseil quand toute sa famille offense nos valeurs n'a pas de sens ! Après Adrian, maintenant, *ça* ?

– Je m'occupe de régler le problème, assura mon père, cassant. C'est une simple... erreur...

Pour la première fois de ma vie, je contemplai un Adam Ataski à court de mots. Je le dépassais de quinze centimètres, ce qui me permit de le regarder autrement, de haut, inversant les rôles un bref moment. Moins agréable, j'avais l'impression de ne pas reconnaître Tancredi, en face de moi, qui enfonçait encore le clou :

– J'espère que tu te moques de nous ? Ils ont rompu leur lien, Adam ! Ils pourraient gangrener tous nos jeunes. Comment comptes-tu t'y prendre pour gérer la situation, exactement ?

Le ton cynique devint presque grinçant. Canaan, qui s'était tenu silencieux jusque-là, continuant seulement de nous fixer, intervint à son tour :

– J'aimerais bien avoir la réponse, Adam. Je pense que Tancredi a raison. Cela me semble infiniment grave. Nous risquons gros si ça s'ébruite... Même Adrian n'avait pas créé un tel problème. C'était un gosse un peu paumé. Mais là ? Je ne vois pas ce que tu peux faire.

– Je propose que tous les Ataski soient exilés, à faire voter par le Conseil en assemblée extraordinaire. Aucun des membres n'aura l'autorisation de révéler ce qui a été dit et nous demanderons aux enfants de comparaître pour leur montrer l'étendue des dégâts.

Mon père eut un mouvement brusque.

– Ça t'aiderait bien, Tancrède ! Depuis des années tu complotes pour m'évincer, accusa-t-il d'une voix basse que je connaissais bien, celle qui précédait les coups.

Tancrede le regarda avec une expression offensée... Qui me sembla fausse. Pour moi, cet homme était quelqu'un de bon, de juste. Il ne frappait pas les siens, il m'avait toujours prêté une oreille attentive... et voilà qu'il réclamait que mes proches soient punis alors qu'ils n'avaient rien fait, que j'étais le seul concerné ?

Une drôle de sensation me détourna de leur dispute. Instinctivement, je me tournai vers Chloé. Elle fronça les sourcils et je compris qu'elle essayait de me transmettre un message. La sensation revint, je fermai les yeux.

Adehan ! Il nous a...

– Quoi ?

– Adehan, silence ! siffla mon père.

Mon père, trop occupé à se défendre, ne m'accorda même pas un coup d'œil. Je fis à nouveau face à Chloé. Elle semblait se concentrer et, petit à petit, les mots hachés qui me parvenaient s'assemblèrent en deux phrases cohérentes.

Tancrede... Balade. Il a fourni le Guide à Esther ! Il voulait qu'on se libère... liens !

Arriver à la comprendre me surprit presque autant que le sens de ses mots. Comment était-ce possible ?! Si je ne voyais plus son aura, je n'aurais pas dû entendre ses pensées ! La porte grinça derrière nous dans un bruit incongru. L'interruption stoppa temporairement les cris de Tancrede et d'Adam. Ma mère entra dans la pièce d'un pas martial, suivie d'Aaron.

Tancrede, qui s'était repris, revint à la charge.

– Les femmes ne sont pas admises au Conseil, Lilith, retournez dans vos appartements.

– Pas question ! Aaron m'a prévenue de ce qui se passait et je tiens à être présente, surtout que ça n'a rien d'une séance officielle du Conseil. Adehan, tu...

Sa voix se fêla quand elle me regarda en face. Je remarquai ses yeux affolés chercher mon aura et, pour le coup, n'en éprouvai aucune joie. Sa déception me fit de la peine. La main de Chloé, toujours dans la mienne, me serra plus fort. Elle se racla la gorge.

– Monsieur... Tancrede, intervint Chloé. Je sais que je suis... eh bien, une femme, et que je fais partie du problème, mais j'aimerais comprendre pourquoi vous nous avez permis d'obtenir le Guide qui nous a menés à Marie. Pourquoi avoir parlé à Esther de l'exil de Marie en Écosse, il y a des années de cela ? Est-ce que vous espériez aussi qu'elle arrive à rompre son Désaccord avec Aaron ? Après tout, vous êtes les premiers à dire que ce sont les liens les plus fragiles... Mais comme cela

n'a pas marché, vous avez retenté avec les suivants ? Vous étiez proche d'Adrian, peut-être ?

Un lourd silence accueillit sa déclaration. Plus personne n'osait bouger. Elle n'avait effectivement pas le droit de prendre la parole. Sauf qu'elle servait à mon père des arguments sur un plateau. Tanocrède, loin d'être bête, attaqua aussitôt, comme pour empêcher ces accusations de faire leur chemin :

– Quelle preuve avez-vous ? Il ne paraît pas bien compliqué de deviner où se trouvait le Guide.

– Esther m'a affirmé, elle aussi, avant de partir, que vous aviez aidé les jeunes, Tanocrède, remarqua calmement Aaron. Jamais de toute sa vie Esther n'a menti, même si c'est assez regrettable, nous en conviendrons tous.

En l'entendant, je me décontractai un tout petit peu : il avait un poids que nous ne pouvions espérer avec Chloé. Lui, on l'écouterait. Canaan leva une main apaisante :

– Peu important, finalement, tous ces détails. Nous devons conserver comme unique objectif la sécurité du plus grand nombre. Même au détriment de deux des nôtres. Et peut-être que cela passe par le bannissement... ou l'exécution.

– Jamais de la vie ! s'interposa ma mère, semblant enfin reprendre contenance.

Soulagé, je vis qu'elle avait arrêté de me regarder d'un œil vide. Mon père soupira.

– Lilith...

– Il suffirait de garder le silence. Éviter les remous doit demeurer notre priorité, continua Canaan, sans s'émouvoir. Que l'ensemble des Ataski disparaissent de notre Cour en ferait assurément. Cela attirerait l'attention sans pour autant régler le problème, Tanocrède. En revanche, si Adam veut prouver sa bonne foi, il y aurait une méthode simple...

Ma mère fit quelques pas vers ce dernier, les talons de ses chaussures martelant le sol comme autant de couperets. Sa voix trembla mais ses yeux braqués sur mon père en disaient long.

– Si tu fais ça, Adam, je te renierai. Tu m'entends ? Je partirai avec l'enfant que je porte. Je me tiendrai assez proche de toi pour que nous restions en vie, mais je m'effacerai pour de bon... Je suis à la tête du Conseil des Femmes. Tu sais que je suis importante. Rien ne tournerait à la Cour et dans nos familles sans le travail que nous faisons pendant que vous enchaînez les réunions sur les placements à la banque, les finances communes ou la répartition des...

– Ça suffit !

Mon père se ferma, peu habitué à être attaqué, surtout par elle. Je craignis une minute qu'il ne lève la main pour la forcer à se taire. Mais c'était hors de question. Je me tenais prêt à intervenir et remarquai la même tension chez Aaron. Soudain, ma mère préféra changer de tactique. S'approchant de lui, elle s'accrocha à son bras, et son attitude se fit douce et humble.

– S'il te plaît, on ne peut pas faire ça à nos enfants. Notre loi la plus fondamentale est de protéger les nôtres. Les plus jeunes doivent être choyés, nous avons toujours agi ainsi. Je t'en supplie, Adam,

laissons-les fuir ! Nous dirons qu'ils étudient à l'étranger. Tant que personne ne les a vus, il n'est pas trop tard !

– J'exige que vous soyez tous bannis. Si Lilith accepte de couvrir ça, plus aucun d'entre vous ne mérite sa place parmi nous, cingla Tancrede.

Je ne pus m'empêcher de remarquer que si Aaron avait pris notre défense, pas une fois la voix d'Abel n'avait résonné. Si je n'en étais pas surpris, cela n'atténuait en rien l'amertume que j'en ressentais. *Au garde-à-vous, il attend de faire ce que mon père ordonnera, comme d'habitude.*

– Vu ce dont mon fils et son Autre vous accusent, Tancrede, vous pourriez aussi passer en jugement pour trahison, fit valoir Adam, calmement. Ainsi, les Premiers pourraient statuer. Que croyez-vous qu'ils penseraient d'un homme qui fournit l'ancien Guide déclaré dangereux et mis sous secret depuis, avec l'accord de tous les membres du Conseil, à deux jeunes dont l'un, instable, a récemment dû recevoir une Marque, toujours sur décision du Conseil ?

Un lourd silence plana. Tancrede sembla ébranlé. Il réfléchit une longue minute. Ce fut peut-être ce qui détermina la suite. Canaan sortit de son poste d'observateur pour se tourner vers lui.

– Ils ont raison.

– Ils mentent tous pour se sauver ! Je n'ai jamais rien dit à Esther, contra Tancrede, le regard brillant. Ni l'emplacement où Marie pouvait se trouver, ni...

– Stop, le coupa Canaan.

Il soupira et se frotta la nuque. Il paraissait très las, tout à coup.

– Je suis extrêmement... déçu. Esther est venue me voir il y a presque un siècle. Elle m'a rapporté cette conversation où vous lui aviez indiqué la résidence de Marie, en Écosse. J'ai, à l'époque, dû la convaincre que cette femme ne pouvait rien pour elle et elle n'a rien écouté, fuyant malgré tout alors que je m'empressais de prévenir Adam et d'organiser avec lui une mission pour la récupérer. Si vous m'affirmez aujourd'hui, sans ciller, que c'est faux, Tancrede, je dois donc supposer que tout est vrai. Adam, que faisons-nous ? Une réunion extraordinaire pour laisser les nôtres s'exprimer ?

Canaan avait l'air extrêmement vieux et fatigué. Je le savais proche de Tancrede, autant que de mon père. Prendre parti devait être compliqué pour lui, et pour la première fois j'avais un peu d'estime pour cet homme froid qui m'avait toujours mis mal à l'aise. Je le vis d'un nouvel œil : si, comme mon père, il avait tort, selon moi, de soutenir leur système dépassé, cette caste élitiste d'immortels encroûtés, sans doute pouvait-on se tromper en toute bonne foi.

Ce dernier reprit enfin la parole :

– Laissons-les s'en aller, Lilith a raison. Nous leur interdirons de revenir et étoufferons cette histoire. C'est la seule option pour ne pas perdre la face. Éclabousser les Ataski et Tancrede pourrait secouer la Cour tout entière, remettre en question le Conseil. Quant au rôle que Tancrede a pu tenir dans cette affaire... Nous en resterions là avec un simple avertissement. Tancrede, cela te convient-il ?

Pas une fois il ne nous avait à nouveau regardés. Chloé crispa le poing dans ma main. Devant moi se jouait ce que j'avais redouté sans me l'avouer. Aucun des miens ne pouvait accepter la situation. Cela ne semblait même pas les avoir effleurés, trop occupés qu'ils étaient à se demander s'ils seraient rejetés avec nous ou s'il fallait nous tuer sur-le-champ. Nous devrions forcément partir sans espoir de retour. Dérouté, je ne savais plus si j'étais soulagé ou triste. La mâchoire de Tancrède crissa, comme si toutes ses dents s'apprêtaient à se briser sous la pression qu'il exerçait pour se contenir.

– S'ils sont vraiment exilés, je me montrerai clément et m'en contenterai.

Canaan hocha la tête et ma mère poussa un soupir, caressant son ventre dans un geste qui me rappela soudain ce que j'avais occulté : mon futur petit frère ou ma future petite sœur. Jamais je ne pourrais le ou la connaître. Cela me fit mal, me donna envie de pleurer.

Mon père se tourna vers moi alors que je ravalais ma salive.

– Adehan, tu es banni. Va-t'en loin des tiens sans espoir de retour et ne reviens jamais. Sache qu'à mes yeux, tu es mort, comme Adrian. Je n'ai plus que deux fils en ce monde.

Puis, sans un regard, il me contourna et quitta la pièce. Voilà comment Adam Ataski renia son enfant, sans sourciller, sans s'attarder. Abel me dévisagea longuement, sans que je comprenne l'expression de son visage, avant d'imiter notre père, sans un mot, bientôt suivi de Canaan et de Tancrède. Je restai immobile, complètement sonné. Si la main de Chloé pressait la mienne, je ne pus réagir.

Aaron ne bougea pas d'un iota. Ma mère semblait hésiter. Après un coup d'œil vers le seuil désert, elle chuchota très vite :

– Je veillerai sur toi autant que possible, à distance. Je me débrouillerai pour te faire parvenir un portable et garder contact. Je... prends soin de toi, fils.

Elle me serra contre elle avec force, caressant mes cheveux maladroitement. Geste qu'elle n'avait pas dû faire depuis mon enfance. Elle ne me dit pas « je t'aime », bien incapable d'évoquer à voix haute de tels sentiments. Ni qu'elle était fière de moi, car elle ne devait pas le penser. Mais elle me regarda bien en face et évita le rejet sans appel dont avait usé mon père.

Elle s'enfuit finalement, un peu tremblante. Je me sentis amer en la voyant franchir le seuil : elle avait tout fait pour intercéder en ma faveur... sauf essayer de raisonner mon père, car elle partageait son avis. Ce que je ne pourrais jamais accepter.

Ma tête retomba sur ma poitrine, des larmes d'humiliation et de peine se frayèrent un chemin pour s'échapper de mes paupières closes. Je les cachais mais ne pouvais les contenir. L'anniversaire de mes 18 ans n'avait pas marqué mon passage à l'âge adulte. Cet instant, si.

Chloé m'enlaça pour de bon, son petit corps se lova contre moi pour me communiquer sa chaleur.

J'inspirai et expirai. Je pouvais le faire. Elle serait là... Qui avait besoin d'une famille ? La présence silencieuse d'Aaron, toujours immobile, à quelque pas, n'arrivait pas à compenser le reste. Trop perdu, je préfèrai l'ignorer et laisser Chloé se rapprocher encore comme pour accueillir ou étouffer mes larmes, je n'aurais su le dire.

Chloé

Emballer toutes nos affaires ne nous prit pas longtemps. Je pensais sans cesse à ma maman : elle avait juré de ne rien faire tant que nous ne nous serions pas revues pour lui expliquer ce qui se passait. Une mère, ça tenait ses promesses non ? J'avais beau me raisonner, cela m'obsédait. Je ne serais sûrement rassurée qu'une fois que nous serions face à face. Je jetai pour la centième fois un coup d'œil à mon portable et finis par céder. Rapidement, je composai un SMS tout simple :

[J'arrive.]

De toute façon, maintenant que nous étions des SDF, où aurions-nous pu atterrir si ce n'était chez mes parents ?

Adehan me rejoint avec un sac en toile kaki assez sinistre... ou banal, mais c'était pareil. Depuis que nous nous étions débarrassés de nos auras, j'avais envie de sauter partout, de danser. Après tout, j'allais vivre... Sauf qu'un seul regard d'Adehan suffisait à me faire sentir coupable. Si je retrouvais ma famille, lui perdait la sienne. J'essayai de détendre un peu l'atmosphère :

– D'où tiens-tu ce machin ?

– Il a appartenu à Aaron. Il retourne à l'armée tous les cinquante ans. C'est increvable, même si c'est moche...

Il s'avança, laissant la porte ouverte. Je repensai à ce qui s'était passé dans la salle du Conseil.

– Tu m'as entendue quand je te parlais mentalement, non ?

Il paraissait aussi perplexe que moi et se contenta de hausser les épaules. Évidemment : il n'en savait pas plus que moi.

– Et depuis ?

– Non, avoua-t-il.

Difficile d'en déduire quoi que ce soit. Je préférerais donc changer de sujet :

– On va chez mes parents en attendant de réfléchir à ce qu'on fait ? J'ai vraiment besoin de revoir ma mère, pour m'assurer qu'elle ne fasse rien de stupide...

– Bien sûr. Je nous y conduis.

Une voix résonna derrière lui dans l'obscurité du couloir.

– Je souhaite m’en occuper si vous m’y autorisez.

Aaron franchit le seuil et s’avança jusqu’à Adehan. J’étais presque certaine qu’il s’apprêtait à envoyer balader, trop peiné, le seul Ataski qui proposait son aide et s’inquiétait de lui à ce stade. Mais je ne le laisserais pas couper tous les ponts s’il y avait quelque chose à sauver !

– Avec plaisir, le remerciai-je aussitôt. Adehan est resté au volant pendant des heures et il est super tard... C’est plus sûr, Adehan, insistai-je devant son expression assassine.

Il ne cilla pas, mais sa contrariété était flagrante. Tant pis. J’allais prendre sur moi de le forcer un peu, c’était trop important !

– Je suis prête, annonçai-je pour calmer le jeu avant de suggérer d’essayer un dernier dialogue... Un silence glacé me répondit.

– On dit au moins au revoir ?

Aaron évita soigneusement toute réaction. Il ne tiqua même pas, pas plus qu’Adehan, d’ailleurs. Je soupirai.

– Partons.

Alors que nous regagnions le garage pour prendre place dans une des berlines luxueuses que je ne regretterais pas, tant elles me mettaient mal à l’aise, je ne pus m’empêcher de me sentir fautive. Un peu comme si Adehan avait dû choisir entre moi et les siens.

– Arrête de croire ça, c’est faux. Cette conclusion était inéluctable, murmura Adehan à voix basse.

Je le dévisageai, surprise.

– Tu m’as entendue ?

– Dans le bureau, c’était plus brouillé. Ensuite, rien, et là, ça marche mieux... Peut-être parce que ça compte vraiment pour toi... Et de ton côté ?

Il me contempla fixement. Aaron manœuvrait pour rejoindre la sortie. Je me concentrai... mais c’était le silence radio.

– Non, mais tu dois penser à un truc romantique, t’as tes yeux doux.

Il secoua la tête avec un air choqué, jetant un regard à notre chauffeur, étrangement impassible.

– Tu essaies de m’émasculer ?

– Émasculer ? Un, c’est un terme de vieux. Castrer, à la limite. Deux, fais pas ton macho ! Mais pourquoi ça ne fonctionne que dans un sens ?

Il réfléchit alors que nous nous éloignions résolument du château suisse, longeant le lac.

– Sans doute des séquelles plus importantes de l’emprise des miens sur mes « capacités » ? supposa-t-il enfin.

Nous partîmes sans chercher à dire au revoir, laissant la vie qu’avait connue Adehan. Décidément, j’avais bien du mal à comprendre les Ataski et leur froideur.

Au bout d’un moment de silence religieux, Aaron prit la parole.

– Je voulais vous remercier. Ce que vous avez fait, je pensais que c’était impossible, alors je n’ai jamais essayé. Je vais tenter de retrouver Esther pour lui proposer de rompre ce qui nous lie, proprement. Je me suis souvenu de la femme qu’elle était quand je l’ai rencontrée, dévouée aux autres, franche, toujours présente pour les siens... J’ai fait une grosse erreur en la poussant à me suivre dans ce monde. Je dois m’excuser et assumer. Bref, merci d’avoir ouvert la voie.

Je ne sus comment réagir et jetai un coup d’œil à Adehan. Il était sûrement encore plus surpris. Je finis par souffler un « de rien » un peu gêné et ce fut tout, nous en restâmes là.

Je vérifiai mon portable et trouvai un message de ma mère et cinq appels en absence. Cela me rassura, après ce qui venait d’arriver à Adehan : enfin un comportement normal ! Je me promis de prendre soin de lui et de remplacer sa famille tout entière à moi seule. Il me suffirait d’être aussi envahissante et chiantة que possible, jusqu’à le rendre dingue. De lui faire ressentir que jamais, jamais, je ne l’abandonnerais.

Comme s’il avait lu dans mes pensées, sa main attrapa la mienne. Il la serra, fort, puis embrassa mes phalanges, et je n’eus pas besoin de lien mental, je savais ce qu’il me disait en silence.

Je t’aime, Chloé.

Tout allait bien se passer, car nous serions deux dans cette aventure...

Épilogue

Un an plus tard

Adehan

Nous nous dirigeâmes vers les grands panneaux d'affichage installés au fond du hall. Chloé semblait prête à décoller tant elle était stressée et excitée. Le Red Bull n'avait pas dû aider : elle était déjà branchée en permanence sur cent mille volts, alors en rajouter n'était définitivement pas une bonne idée ! Amusé, je la morigénai un peu :

- Calme-toi ! On va l'avoir, ça ne sert à rien de te mettre dans tous tes états.
- Comment tu peux rester zen un jour pareil ? râla Chloé.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Sur les longues listes, je cherchai son nom en premier, parcourant les M à toute vitesse. Mon cœur s'accéléra et je compris que, finalement, j'étais inquiet aussi. Mais pour elle.

Avec ce que nous avons traversé l'année passée, nous avons dû redoubler pour avoir notre bac. Quand j'avais quitté la Suisse, je n'avais pas pensé à ce qui risquait de nous attendre, j'étais encore trop sonné. Ni au fait que Chloé avait été déclarée morte et à tout ce que ça pouvait entraîner. Mais l'argent et les relations haut placées de mes parents – enfin, de ma mère – avaient résolu bien des problèmes. Tous les fichiers informatiques disparurent des circuits administratifs comme par magie et Chloé réapparut parmi les élèves admissibles en terminale – même si, bien sûr, il était hors de question de repiquer dans notre ancien lycée.

Après ça, ma mère avait fait quelque chose qui m'avait touché – j'avais réalisé qu'elle voulait vraiment réparer les dégâts comme elle le pouvait –, elle avait inscrit la mère de Chloé dans un essai clinique de pointe, dans le sud de la France. Privé et très cher, évidemment. Nous avons donc tous déménagé à Montpellier, où était suivie M^{me} Messenger, ou Marjorie, comme elle me sommait de l'appeler quand j'oubliais. En revanche, nous vivions avec Chloé dans un studio à part. Nous étions incapables de redevenir de simples ados après tout ce que nous avons traversé. Marjorie n'était pas prête à laisser partir sa fille, et j'étais sûr que Chloé ne l'aurait pas supporté non plus. On avait repris nos études là-bas, faisant table rase du passé.

Le père de Chloé, après une période de chômage, venait enfin de signer un CDI dans une entreprise d'électronique. Je n'avais jamais su si ma mère y était aussi pour quelque chose. Après tout, dans sa volonté de nous mettre à l'abri, l'argent comptait beaucoup pour elle, alors pourquoi pas ? Pour le père de Chloé, retrouver sa fille alors qu'il n'avait pas réussi à croire Marjorie sur parole à l'époque, la voir ressurgir peu de temps après sa mort avait été un vrai choc, mais plutôt positif une fois qu'il s'en était remis.

Ces coups de pouce et le traitement expérimental semblaient avoir bien fonctionné sur la mère de Chloé, maintenant en voie de rémission. Les médecins se montraient encore prudents et elle restait en observation pour le moment, avec des analyses régulières pour vérifier comment son corps réagissait. Les parents de Chloé m'avaient beaucoup impressionné dans cette histoire. Ils avaient fait front ensemble, le père se révélant étrangement solide face à la maladie de sa femme. J'espérais être un jour ce genre de personne pour sa fille.

Nous nous étions inscrits dans un lycée public de Montpellier, revenant brutalement à une vie normale. Aller en cours avec Chloé, chercher l'orientation que je souhaiterais prendre ou réviser mon bac blanc m'avaient fait un drôle d'effet. C'était presque irréel après tout ce que nous avons vécu... Puis, semaine après semaine, ce quotidien était redevenu plus « vrai ». Je m'étais projeté, en pensée, dans le futur, à la recherche d'un métier ou en train d'étudier à l'université.

La trouvant enfin sur la liste, je m'exclamai :

– Chloé Messenger, mention très bien !

Je me tournai pour voir son visage. Elle était deux panneaux plus loin, devant les A. Elle pointait, de son ongle arc-en-ciel – oui, réellement –, une ligne. Je la rejoignis et lus mon nom, suivi de « mention bien ».

– C'est dit : c'est moi la tête de notre couple. Toi, tu es la belle gueule.

– J'ai une mention, remarquai-je.

– Oui, « bien », j'aurais dû te faire bosser plus... On aura quand même bien mérité nos vacances en Écosse chez Marie !

Ses yeux pétillaient. Je lisais la fierté en elle. Pas d'avoir décroché son bac, non, mais que moi, je l'aie eu. Et je ressentais exactement la même chose. Comme si ce bout de papier nous certifiait que notre vie était à nouveau sur les rails.

Je lui caressai la joue avant de l'embrasser. Un type de ma classe passa et nous siffla, moqueur. Mais nous avons l'habitude : toute notre classe savait que nous vivions ensemble et cela avait beaucoup fait parler. Là encore, on s'en fichait bien, car si nous étions maintenant comme la plupart des ados, ce qui restait exceptionnel, dans notre quotidien, c'était la présence de l'autre, et non plus de l'« Autre ». Pourquoi le nier ?

Je contemplai une seconde cette petite fée électrique qui ne me lâchait pas, que je continuais à découvrir et à aimer chaque jour un peu plus, même quand elle me rendait fou ou qu'elle était terriblement chieuse. Elle représentait à la fois un but, une alliée et une récompense. C'était pour elle et avec elle que j'avais traversé tout ça.

Nous nous dirigeâmes, main dans la main, vers la sortie de l'établissement au large porche. Il faisait déjà chaud dehors, le soleil était haut et j'appréciais de plus en plus Montpellier.

– On va fêter ça ? Bowling ? Film de zombies ? proposa-t-elle.

– Pitié ! J’ai toujours su que tu mentais quand tu me disais que tu étais amoureuse de moi... On pourrait faire un pique-nique sur la plage, on se baignerait ? Après je devrai te laisser, j’ai rendez-vous avec Aaron pendant que tu donnes ton cours de soutien. Il voulait qu’on mange ensemble dans un resto pour célébrer mon bac avant même d’être sûr que je l’aie obtenu, m’amusai-je en secouant la tête.

Si je paraissais un peu blasé, au fond de moi, j’étais surtout content. Aaron restait le seul des miens avec qui j’étais encore en contact et ça comptait plus à mes yeux que je ne voulais l’admettre, surtout devant Chloé, qui continuait, à tort, de se sentir coupable de ma rupture avec mes proches. Mon frère faisait le chemin depuis la Suisse tous les deux ou trois mois pour me voir.

– Je ne sais pas s’il ne sera pas accompagné, ajoutai-je.

Chloé s’arrêta brusquement, les yeux brillants.

– Il y en a un ou une autre ?

– Un. Je le connaissais de vue. Il avait 14 ans la dernière fois que nous nous sommes croisés, dans une réception, ça doit bien faire deux ans maintenant. Il vient de perdre son aura.

Depuis que nous avons disparu « à l’étranger pour de longues études », la rumeur s’était répandue comme une traînée de poudre que nous nous étions en fait libérés de nos liens. Mon père avait bien tenté d’étouffer l’affaire dans l’œuf, mais sans grand succès. Chloé l’avait appris à ses dépens : une fois que les gens commencent à parler, il est trop tard. Je m’étais demandé comment la rumeur avait pu enfler si vite, devinant que quelqu’un qui avait assisté à notre arrivée ce soir-là s’occupait de diffuser l’info.

Je ne savais pas vraiment comment ils s’étaient arrangés, Aaron ayant refusé de s’étendre sur le sujet. Mais Esther et lui avaient décidé de conserver une place au sein de la Cour. Aaron siégeait même au Conseil pour repérer ceux qui doutaient et avaient besoin d’aide rapidement, ceux dont les Premiers pourraient vouloir s’occuper. Double jeu qui m’inquiétait un peu mais que mon frère estimait capital. Lui et son Autre avaient trouvé une cause commune et, s’ils n’étaient toujours pas un couple, un nouveau respect semblait les lier. Rompre leur Désaccord n’était plus dans leurs projets car ils souhaitaient poursuivre cette bataille de l’intérieur.

L’idée qu’il se soit autant impliqué pour Esther après mon départ avait effacé une partie de mes rancœurs : comme pour Adrian ou moi, il lui avait juste fallu plus de temps avant de prendre parti.

Pour l’instant, même si l’équilibre, au sein de notre clan, était précaire, il se maintenait. Personne n’avait de preuves des fuites, Tancrède se tenait tranquille, et si des gens disparaissaient de la Cour, cela restait encore anecdotique. Nous espérions, avec Aaron, que cela finirait par accélérer d’un coup, trop vite pour que le Conseil puisse y faire quoi que ce soit.

De mon côté, je me faisais un devoir de rencontrer ceux qui le voulaient, même si j’avais un peu l’impression de passer pour un monstre de foire. Ils fixaient souvent le point, au-dessus de ma tête, où mon aura ne se trouvait plus, simplement pour s’assurer qu’on ne leur mentait pas, que oui, c’était

bien possible.

J'avais lu le Guide, ou plutôt le journal de Marie, en entier. Je connaissais toute l'histoire et je la transmettais à tous ceux qui le réclamaient. Nous avons même pensé à en faire imprimer une version intégrale pour la distribuer, mais la plupart du temps, les gens n'arrivaient pas à y croire avant de m'avoir vu. J'étais une preuve concrète d'une anomalie dans le système. À partir de là, chacun pouvait ou non faire les derniers pas. Aaron faisait le lien.

Nous nous comprenions mieux. Il m'envoyait aussi des photos de ma petite sœur, la première fille parmi les Ataski. C'était la plus jolie Aloïse du monde. J'espérais pouvoir la rencontrer en vrai avant qu'elle fête son premier anniversaire.

Je traversai la place de la Comédie en direction de la tarterie préférée de Chloé, pour prendre de quoi faire notre pique-nique. Il faisait agréablement chaud, je me sentais bien alors qu'on se chamaillait gentiment sur les résultats du bac et mon prétendu « échec ».

Ne plus discerner l'aura des gens autour de nous alors que je savais qu'ils en possédaient une me faisait un drôle d'effet. Surtout depuis que la mienne avait disparu, tout comme celle de Chloé, toutes deux restées dans la Manche. J'y voyais le signe tangible que nous étions marqués par nos pertes, par toutes ces choses auxquelles nous avons dû renoncer. Mais nous avons aussi gagné, en allant au bout de nos convictions, ce moment parfait : le soleil, la main de Chloé dans la mienne, un avenir dont j'étais seul maître... Une vie, tout simplement. L'un avec l'autre et non plus l'un pour l'Autre.

FIN

Remerciements

Je me demande si l'un de mes romans a eu une histoire plus longue et tortueuse que *À jamais : Une vie pour l'Autre*. Il m'a fallu du temps et de la patience pour faire de cette histoire ce qu'elle est aujourd'hui. Bon, pas dix ans, mais bien plusieurs années pour trouver le bon éditeur, tandis que d'autres projets se mettaient en place bien plus rapidement ! Mais j'aimais tellement Chloé et Adehan, et leur message me semblait assez important pour persévérer.

Merci à mes proches qui, après avoir lu la première version, m'encourageaient et semblaient eux aussi croire que ce roman trouverait forcément son public.

Merci à mes premières relectrices : Hélène, qui a souvent demandé des nouvelles de ce roman et Florence, qui en a lu tant d'autres après. Tout a commencé là ! Merci à toi d'être encore là si longtemps après. Merci aussi à Annie, qui a relu ce roman une poignée de fois, sans se plaindre, avec application et toujours en conservant cette petite pointe d'ironie qui me manquerait si elle n'était pas là.

Merci aux éditions Addictives d'avoir donné une chance au roman de venir jusqu'à vous, grâce à Maud et, surtout, à Émilie, qui a longtemps accompagné ce projet. Merci pour les remarques dans la marge, les longues discussions et le retravail de petits ou de grands points. Merci de m'avoir aidée à affiner la voix de Chloé et Adehan pour que leur échange devienne ce qu'il est. Je craignais cette ultime étape du travail éditorial – j'avais déjà si souvent lu et repris ce manuscrit, alors une fois de plus, allais-je y arriver et avoir assez de recul ? Mais c'était sans compter sur ton enthousiasme, Émilie ! Tes conseils et suggestions ont donné à ce roman une nouvelle dimension, j'en suis consciente. Même s'il y a eu quelques discussions et petites batailles, j'ai aimé voir mon éditrice, aussi investie que moi dans ce roman, se poser des questions, souligner un passage ou être émue.

J'espère maintenant que celles et ceux qui ont attendu ce roman aimeront sa version finale. Je croise les doigts pour qu'il plaise et que vous, lecteurs, passiez un bon moment. Merci de lire mes romans, de les commenter, de venir m'en parler ou de les conseiller à vos ami(e)s. J'en suis toujours touchée. Vos retours sont précieux quand je bataille pour les manuscrits suivants ou que le doute me guette. On écrit pour être lu, et Chloé et Adehan vont enfin vivre et quitter le papier grâce à vous. C'est magique, n'est-ce pas ? Pas plus qu'un bourdon qui vole...

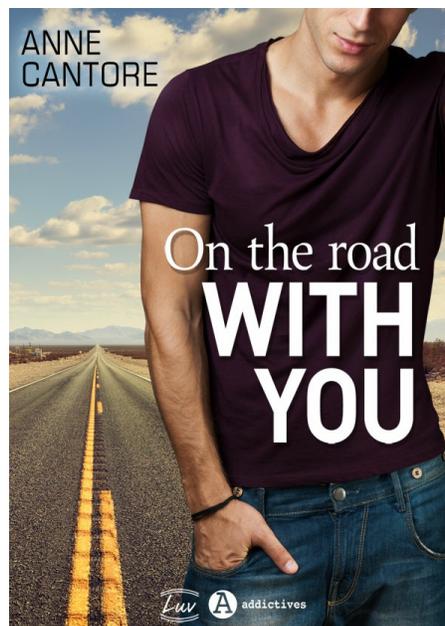
Également disponible :

On the road with you

Victoria De Lormey a une vie bien remplie entre son fils James, 19 ans, sa société et son chien Jasper. Les hommes, elle a fait une croix dessus. Et puis, à quoi ça sert, un mec, quand on a un vibro à deux têtes et un gros toutou pour chauffer son lit ? Elle a bien assez à faire à tenter de sauver sa société en essayant de récupérer le budget que Matthew Johnson, un tyrannique businessman, lui refuse.

Mais quand tout bascule, quand James et sa petite amie Maddy sont en danger, elle n'a plus le choix. Il faut les retrouver. Elle part donc à la recherche des deux jeunes gens, accompagnée du père de Maddy : le glacial Matthew Johnson lui-même. OMG ! Enfin glacial, rien n'est moins sûr...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Crazy Love* de Joh Harper

CRAZY LOVE

Premiers chapitres du roman

ZAZY_001

Prologue

C'est fou à quel point on peut s'ennuyer à un mariage. Surtout quand ce n'est pas le sien et qu'on tente de faire un régime. Régime que je vais abandonner dès que j'aurai mis la main sur les petits fours que j'ai vus dans l'assiette de ma voisine. Aujourd'hui a eu lieu le mariage de mon grand frère, Elliott. Je devrais être contente, malheureusement je ne supporte pas la mariée. Louise. Elle a un côté hautain, méprisant. Quand vous discutez avec elle, vous avez l'impression d'avoir raté votre vie.

Elliott est un pilote de F1, Louise est rédactrice pour un magazine de mode. Le couple parfait. Ou le couple de l'année comme l'ont annoncé les grands titres. En tout cas, c'est bien le mariage de l'année. Pas du tout intime. Madame a absolument voulu que la cérémonie se déroule dans un château français. Souhait accordé. Elle a aussi invité les stars les plus populaires, les stylistes les plus extraordinaires. Ils ont tous accouru vers la majesté. Bref, c'est tellement pompeux comme noce.

La pièce dans laquelle a lieu le repas est luxueuse et spacieuse. J'ai l'impression de faire un bond dans le passé et d'être dans un bal pendant le règne de Louis XIV. Les robes sont somptueuses, les groupes se font et se défont. Les regards de connivence, d'envies, de mépris sont de mises. J'ai la sensation d'être celle dont les gens de la haute se moquent, parce que je ne réponds pas à leurs normes. J'entends presque les rires des fantômes qui hantent ce château, se baladant parmi les convives avec leurs perruques et leur teint cireux. Je soupire et joue avec la salade dans mon assiette. J'ai l'impression d'être une tortue. Une tortue des Galápagos. Triste vie, triste destin !

Finalement, j'arrive à mettre la main sur des petits fours et dis au revoir au régime. Vive la nourriture ! Encore mieux que le sexe. Oui bon, pas vraiment, mais je me console comme je peux. La bouffe est plus accessible que les parties de jambes en l'air pour moi.

Le repas se déroule à une lenteur horrible. Je suis assise à côté d'une cousine éloignée, que je n'ai dû croiser qu'une fois en vingt-six ans de vie. Elle me raconte tous les événements extraordinaires qu'elle a vécus depuis qu'on s'est vus la dernière fois, il y a quinze ans. J'ai le droit à tout. Son dernier petit ami qui est devenu une rock star, qu'elle a quitté, car elle ne voulait pas d'une vie mouvementée, mais aussi les détails de sa dernière liposuction. Je hoche la tête aux moments qui me semblent opportuns, mon regard étant attiré par ce que déposent les serveurs sur les tables voisines. J'ai également la chance d'avoir à cette merveilleuse table une tante qui ne veut pas retirer son gigantesque chapeau rouge coquelicot, manquant de peu d'éborgner un de mes oncles passablement éméché. Je devais être à la table d'honneur, mais Louise a changé d'avis et a décrété que seuls les témoins y seront placés. Je pense qu'elle ne voulait pas que je gâche les photos de ce grand jour. J'ai une folle envie de m'échapper et rentrer chez moi pour regarder un épisode de *Grey's Anatomy* ! Ma vie est trépidante, n'est-ce pas ?

Enfin, les mariés se présentent au milieu de la salle pour la première danse. Je grimace à la vue de Louise, dans sa robe *parfaite*. Un tonnerre d'applaudissements retentit à la fin de leur chorégraphie

très classique et la piste est envahie par les invités. Mon regard reste fixé sur un homme en particulier. Alexandre Mercier et son costume noir sur mesure. Le mâle alpha par définition. Il est fort, outrageusement sexy et d'une beauté virile. Tout le monde est *parfait*. Sauf moi ! Moi, aigrie ? Pas du tout. C'est juste que je suis au mariage de mon frère qui ne me réjouit pas et que j'ai été obligée d'inviter Justine, ma meilleure amie, puisque je suis célibataire. Justine est une femme attirante, tout en courbe. Blonde et des yeux verts éclatants. C'est mon alliée dans cet enfer. Chaque fois que mon regard se pose sur elle, j'ai l'impression d'être face à mon ange gardien. Dieu a peut-être décidé, vu ma maladresse, que j'avais besoin que quelqu'un veille sur moi. Si seulement, il m'avait envoyé un homme intelligent, beau et musclé en même temps.

– Imagine que tu es Beyoncé, version naine, avec un peu de surpoids et tu y arriveras, me dit Justine en sautillant sur sa chaise. Allez, Éva, tu peux le faire.

Apparemment, Dieu a le sens de l'humour ! Je devrais sans doute faire une réclamation pour changer d'ange gardien et demander à en avoir un qui soit un peu moins franc. Ma meilleure amie maîtrise l'art de me remonter le moral. Je la fusille du regard et reporte mon attention sur Alex. Mon Dieu, ce mec pourrait me tuer rien qu'avec un sourire. Malheureusement et comme d'habitude, ce n'est pas à moi qu'il adresse *ce* sourire en coin. Plutôt aux femmes dignes de faire la une des magazines. Moi, si j'apparais un jour dans un journal, ce sera dans les faits divers. Je m'y vois déjà.

Flash Info :

Une jeune femme s'est pris un poteau en pleine poire, a glissé et est tombée dans un trou. Elle y est coincée depuis douze heures, les pompiers n'arrivent pas à l'atteindre. Ils vont tenter d'agrandir le trou.

Justine claque des doigts devant mes yeux pour me ramener à la réalité. Et je vois Alex se diriger vers nous. Il a retiré sa veste, ce qui permet à mon esprit d'imaginer ce qui se cache sous cette chemise blanche. Mes mains deviennent moites, mon cœur bat la chamade. Mon Dieu *ce* sourire ! Je connais Alex depuis un peu moins d'une vingtaine d'années, meilleur ami de mon frère Elliott, il a passé pas mal de temps chez nous. Pour le plus grand bonheur de mes hormones. Grand blond aux yeux bleus, il a une carrure qui impose le respect, qui attire le regard et fait exploser les taux d'œstrogène. Il dégage cette aura qui vous donne envie de lui lancer votre petite culotte et de vous blottir contre lui. Ça fait à peu près six ans que je ne l'ai pas vu, depuis qu'il est parti aux États-Unis pour poursuivre sa carrière de footballeur américain. Il revenait de temps en temps en France, mais nos agendas ne concordaient jamais. J'ai suivi les potins sur sa vie de manière très assidue. Éternel célibataire, il a eu quelques aventures, mais il s'est calmé ces derniers temps. On s'est croisés pendant les répétitions et la cérémonie, mais il était toujours accaparé par quelqu'un.

– M'accorderez-vous cette danse, Mademoiselle ? me demande-t-il.

– Je... oui, je lâche dans un souffle.

Justine me donne un coup de coude, ses yeux pétillent de joie. J'essaie de me décoincer et suis Alex sur la piste. Une fois arrivée, je garde le silence et observe les autres danseurs. Bon, si je me

colle à lui, cela ne paraîtra pas louche. Alex passe ses bras autour de moi et ses mains s'arrêtent sur mes hanches. Un séisme secoue mon être. Mon souffle se coupe, mon cœur rate plusieurs battements. Il ne touche qu'une partie de mon corps, mais j'ai l'impression que ses doigts se baladent sur mon corps tout entier. Mes joues doivent être rouge pivoine, je baisse la tête pour cacher mon émoi.

– Comment va ma Jasmine ?

Je grimace quand j'entends le surnom dont il m'affuble. Moi qui pensais qu'il aurait oublié. À l'âge de 7 ans, j'étais fan d'*Aladdin*. Je le regardais très souvent et un jour il a fallu qu'Alex arrive à la maison alors que je chantais *Ce rêve bleu*. Depuis, ce surnom m'est resté. À présent, j'ai 26 ans, j'aurais vraiment préféré qu'il l'oublie, qu'il me voie comme une femme et non une gamine. Même si je suis encore fan d'*Aladdin*.

– Ça va et toi ? Toujours aussi demandé à ce que je vois.

Zut, je ne voulais pas prononcer la dernière phrase à voix haute. Mais les œillades assassines de la grande majorité des femmes me rendent nerveuse. Alex sourit puis à l'aide de son index, il relève mon menton.

– Je ne suis pas si demandé que ça, répond-il d'une voix douce. Et, je n'ai pas envie de parler des autres, mais de toi.

Ses yeux parcourent ma tenue et j'aurais juré voir son regard s'enflammer.

– Tu es magnifique, comme toujours, murmure Alex.

Son ton est devenu plus grave, plus rauque. Mon cœur se met à battre la chamade à ce simple compliment. Stupidement hormones !

– Merci, je bredouille. Tu n'es pas mal non plus.

Je me racle la gorge. « Pas mal » est un euphémisme pour le décrire. Ses cheveux domptés par le gel en arrière, ses iris de la même teinte et aussi profonds que l'océan, son nez fin, ses lèvres pulpeuses, cette légère barbe, absolument tout sur ce visage vaut plus qu'un « pas mal ». Si je le pouvais et si cela ne faisait pas paraître pour une folle, je bâtirais un temple en son honneur. Alex n'est pas simplement beau, il est aussi le seul homme qui n'a jamais fait de réflexion sur mon surpoids, qui m'a fait sentir en sécurité et à ma place près de lui.

Je secoue la tête, ce n'est pas le moment de penser à l'effet qu'il produit sur moi.

– Tu veux parler de quoi ? je lui demande.

– De ce que tu deviens.

La fameuse question : que fais-tu maintenant dans la vie ? Celle qui, soit te met mal à l'aise soit te permet d'étaler tout ton parcours scolaire. Dans mon cas, il n'y a pas grand-chose de palpitant dans

la mienne.

– Je suis secrétaire, sinon je suis toujours la même. Et toi ?

– Toujours le même, dit-il en reprenant mes mots.

Une de ses mains remonte le long de mon dos, ma peau se couvre de chair de poule. Il replace une mèche échappée de mon chignon derrière mon oreille, ses doigts s'attardent sur mon cou, là où mon pouls bat à un rythme effréné, son regard ne quitte pas ce bout de peau, comme s'il était fasciné, puis il remet sa main sur ma hanche. J'ancre mes pupilles dans les siennes et ne romps pas le lien. Je ne sais pas d'où me vient ce courage, mais je prononce les mots avant même de m'en rendre vraiment compte.

– On pourrait aller boire un café ou se faire un resto, qu'en dis-tu ?

Son regard devient plus intense, je suis certaine d'avoir vu ses pupilles s'élargir. Pendant un instant, j'imagine qu'il va m'embrasser. On reste comme ça un moment, les yeux plantés dans celui de l'autre. On ne danse même plus. Mais, il tourne le visage et son regard se perd dans le vide au-dessus de ma tête. La musique prend fin et il recule d'un pas. L'absence de ses mains sur mon corps se fait aussitôt ressentir. La distance qu'il a instaurée n'est pas que physique, c'est comme s'il était parti ailleurs.

– Tu vas bien ? je l'interroge en lui touchant le bras.

– Oui, excuse-moi. Je vais devoir te laisser.

Et il bat en retraite. Rapidement. Il faut croire que sortir avec moi le fait fuir. Qu'est-ce qui m'a pris ? Je retourne sur ma chaise et j'aperçois Justine dans un slow endiablé avec un collègue de mon frère. Au moins une de nous deux s'amuse. L'idée de prendre une cuite me traverse l'esprit, mais je ne suis pas sûre qu'Elliott me le pardonne. En parlant du loup, le voilà qui approche. Sublime dans son costume trois-pièces gris. L'émotion me noue la gorge, mon grand frère est un homme. Ce n'est pas le fait qu'il soit passé devant le maire qui me fait penser ça, mais sa démarche de mâle heureux, accompli.

– Comment va le marié ? je demande, d'un ton exagérément enjoué.

– Super bien ! Mais, je t'avoue être pressé de partir en voyage de noces.

Mon frère n'aime pas être au centre de l'attention et encore moins la foule. Étonnant vu son métier, mais comme il me l'a expliqué, lorsqu'il est sur le circuit, il n'y a que lui, sa voiture et son équipe, il fait abstraction du reste. Je suis aussi timide que lui – merci papa –, mais malheureusement pour moi, ma bouche n'a pas de filtres, ce qui peut donner des situations assez cocasses parfois. Il n'y a pas que la timidité que l'on a en commun. Nous avons également les mêmes cheveux bruns et yeux verts.

– Vous partez dans combien de temps ?

– Si j'arrive à convaincre Louise, juste après le gâteau.

– Bonne chance alors.

C'est bien connu, il est quasi impossible de faire changer d'avis Louise. Il me remercie, m'embrasse sur le front et va voir d'autres invités. Mes yeux font le tour de la pièce, mais je ne trouve pas Alex. Ils se posent sur mes parents, heureux, et en train de danser au milieu de la foule. Jacques et Marie Dumas, mariés depuis plus de trente ans. Un exemple. Que je ne suivrai pas ! Je remplis ma flûte de champagne, une nouvelle fois, et finis mon assiette de petits fours. Je bois mon verre cul sec quand commence la surprise des amies de Louise. Une vidéo d'Elliott et elle, de leurs enfances jusqu'à leur rencontre. Même petite, Louise était belle.

Mon Dieu, achevez-moi.

À la fin, je fuis la salle à la recherche des toilettes. Après avoir ouvert plusieurs portes, je tombe dessus. Mes pupilles se fixent sur mon reflet. Ma coiffure ne tient plus, ma robe accentue chacun de mes kilos en trop. Mais je me trouve belle. L'alcool doit me monter au cerveau plus vite que prévu. Je m'enferme dans une cabine et attends que ma tête cesse de tourner. J'entends la porte s'ouvrir et un bruit sourd. Puis des gémissements. Je plaque ma main sur ma bouche pour retenir un cri d'effroi. Bien sûr, il a fallu que ça tombe sur moi. Pitié, faites que ça soit un éjaculateur précoce.

– Oui, Alex, ne t'arrête pas, gémit une femme.

Putain ! Merde ! Je crois que je vais vomir. Un haut-le-cœur me saisit ! Tout compte fait, Dieu a un humour vraiment merdique. Deux solutions s'offrent à moi, soit j'interromps une partie de jambes en l'air visiblement géniale, soit j'attends que le mauvais moment – pour moi – passe. Aucune des deux ne me donne envie, mais en même temps avec la première option, si j'ai de la chance, ce sera la seule fois où j'aurais l'occasion de voir le fessier d'Alex. C'est une idée complètement tordue ou c'est celle d'une femme terriblement en manque. Je me bouche les oreilles pour ne plus percevoir les gémissements de la femme. Mais même comme ça, je les entends encore.

Ange gardien, tu me viens en aide quand tu veux ! À peine cette pensée a traversé mon esprit que mon téléphone se met à sonner. *U Can't Touch This* de *Mc Hammer* résonne dans la pièce soudain silencieuse.

Grillée et bien comme il faut !

Je fouille dans ma pochette et fais cesser mon humiliation. Je vérifie de qui venait l'appel. Forcément, ça ne pouvait qu'être Justine. Non, mais c'est une blague ! Je secoue la tête, remets mon téléphone dans ma sacoche et déverrouille la porte. Si j'ai de la chance, ils ont peut-être fui la scène du crime. Je l'ouvre doucement. Presque à la façon *Matrix*, au ralenti. Comme si ça changeait quelque chose ! La première chose que je vois c'est une paire de fesses masculine. Doux Jésus, elles sont... je penche la tête et l'examine un peu plus. Fermes ! Voilà le mot que je cherchais. Un raclement de gorge féminin me fait sursauter. Et je me souviens que je suis en train de reluquer les fesses d'Alex, qui est emboîté dans une femme. Sublime femme, ça va de soi, malgré ses cheveux roux ébouriffés et son rouge à lèvres étalé. Ce n'est pas du tout la tête que j'aurais eue, moi. Mes yeux redescendent plus bas.

Ho putain, quel fessier ! Un autre raclement de gorge me ramène à la réalité.

Bordel de merde !

Je croise un instant le regard horrifié d'Alex dans le miroir qui se dépêche de se rhabiller. Mon téléphone se remet à sonner et malheureusement je n'ai pas changé de musique entre-temps. Et pour le coup, c'est très approprié. C'est clair que je ne peux pas y toucher ! Je reste un instant tétanisée, avant d'aller vomir dans la cabine dans laquelle je me cachais. Bravo Éva ! Tu n'aurais pas pu faire mieux !

Chiotte !

Je décide de ne plus sortir de là ! Plus jamais ! J'entends la porte se refermer et je relâche le souffle que je retenais. Je cogne plusieurs fois l'arrière de mon crâne contre la cloison, jusqu'à ce que je me rende compte qu'une personne frappe aussi contre la porte. Poisse quand tu nous tiens !

– Un instant, je crie.

– Éva, c'est moi, réplique Alex.

OK ! Comment fait-on face au mec qu'on vient de surprendre avec une autre, alors qu'on a le béguin pour lui depuis des années ? Très simple, il faut faire comme moi ! On ramasse son sac, on prend un chewing-gum, on ouvre la porte à la volée, on passe devant ledit mec avant qu'il ait eu le temps de parler et l'on court pour fuir la scène de crime. Vite !

C'est tout aussi simple, comme dirait l'autre.

Mon cul, oui ! *L'autre* n'avait pas prévu que ma pochette entrerait en collision avec la pyramide de verres de champagne et que par conséquent je m'affalerais comme une bouse en glissant. Une belle bouse, pleine de champagne hors de prix ! Bordel, ça fait mal ! Je fais un scan mental de mon corps et ne repère aucune blessure due à un bris de verre. Les cris de Louise percent le calme qui s'était installé après ma cascade. Finalement, j'ai réussi à gâcher son mariage. J'en rirais si je n'étais pas si gênée. Une main se tend pour m'aider à me relever, je l'attrape machinalement. Je me retrouve dans des bras musclés.

– Merci... Merde, je bégaie en levant la tête.

Je me dégage de l'étreinte d'Alex et cours à la recherche d'une issue. De n'importe quoi qui pourra m'éloigner de lui et de la foule qui s'était rassemblée après ma chute. Mon frère va me tuer !

– Éva, attends, crie Alex derrière moi.

Hors de question de me retrouver dans une comédie romantique et que je m'arrête en plein milieu d'un couloir désert, les yeux emplis de larmes et humiliée. Je regarde de tous les côtés et vois une porte entrouverte. Je me glisse par l'entrebâillement et me colle au mur. Ma robe est trempée. La classe selon Éva ! Les effluves du champagne remontent jusqu'à mes narines. Il faudrait que je fasse

une recherche *Google* pour savoir si je peux finir pompette de cette façon. Je reprends mon souffle et vois Alex passer devant la porte. Ça, c'est de la fuite ou je ne m'appelle pas Éva Dumas ! J'ai fait fort cette fois-ci. Je n'ai aucune idée d'où je me trouve et j'ai peur qu'éclairer la pièce indique à Alex où je suis. Je prends mon téléphone et me glisse jusqu'au sol. J'envoie un SMS à mon frère pour m'excuser – qu'il ne verra sans doute pas maintenant – et un autre à Justine.

[Je compte m'exiler au pôle Nord, tu m'aides ?]

Sa réponse ne tarde pas à arriver.

[Au moins, les ours te prendront
pour l'une des leurs, haha !]

La garce ! Maintenant que j'y pense, cette femme m'a sûrement été envoyée par Satan. Mais c'est grâce – à cause ? – de son humour qu'on est amies. D'ailleurs sans ça, je crois qu'elle m'aurait étripée, puisque je venais d'emboutir sa voiture lorsqu'on s'est rencontrées. Qui aurait deviné que sept ans plus tard on serait meilleures amies ? On se lance constamment des piques, et peu importe si les gens trouvent notre relation étrange, je ne la changerais pour rien au monde.

[Mon frère est énervé ?]

[Non, mais je ne dirais pas la même chose de Barbie.
Sinon, tu peux sortir de ta cachette,
il y a Alex qui demande après toi.]

[Hors de question. Je ne bouge pas tant
que tout le monde n'est pas parti.]

[Tu devrais lui dire ce que tu ressens.]

Bien sûr, je n'ai qu'à faire ça. Arriver devant Alex, l'homme à qui je viens de mater le cul dans une situation gênante et lui confier :

– Ho, je ne t'ai pas dit. Je suis amoureuse de toi depuis que j'ai 13 ans. Sur ce, bonne galipette !
On s'appelle !

C'est fou comme les idées de Justine sont géniales ! Je soupire et repose mon crâne contre le mur. Au moins, j'ai réussi à lui échapper. J'entends en bruit de fond la musique qui provient de la salle. Quelle fin de soirée ! Il faut toujours faire gaffe à ce qu'on le souhaite et maintenant, je préférerais me faire chier avec ma salade, plutôt que d'être celle dont on se souviendra parce qu'elle a fait tomber la pyramide. En parlant de nourriture, je commence à avoir faim. J'attrape ma pochette et prends ma portion de survie. Une barre chocolatée. Comme les scouts, je me tiens toujours prête. Et bien évidemment, c'est avec la bouche pleine de gâteau que me retrouve Alex. Avec le contre-jour, je n'arrive pas à percevoir ses traits, mais vu sa posture, il n'est pas très content. J'avale rapidement et attends qu'il prenne la parole. Au bout de deux minutes, il ne dit toujours rien et je commence à

regarder s'il n'y a pas d'issue de secours dans cette pièce.

– Tu vas rester ici jusqu'à la fin du mariage de ton frère ?

Je hausse les épaules. Ça me semble une bonne alternative.

– Allez, viens, poursuit-il en me tendant sa main.

Il soupire en voyant que je ne la prends pas.

– On va juste aller faire un tour, ensuite tu pourras continuer à te cacher.

J'accepte et le suis dans un dédale de couloirs. Il ne lâche pas ma main, même une fois arrivés dans le jardin. Un jeu de lumière illumine tout le parc, rendant l'instant presque féerique. On tombe en plein dans la comédie romantique. C'est le moment où l'homme annonce qu'il a toujours aimé l'héroïne, non ?

L'espoir fait vivre !

Je m'assois sur le banc à côté de la fontaine, mon regard tourné vers les jets d'eau. Et si je tentais un truc sexy comme monter dedans et me déhancher, ça pourrait le faire craquer !

Flash info bis :

Une femme a glissé dans une fontaine en voulant se montrer irrésistible. Elle souffre de plusieurs contusions et d'une commotion cérébrale. On l'appelle depuis la femme fontaine.

– Je tenais à m'excuser pour ce que tu as vu tout à l'heure, dit Alex en me sortant de mes pensées.

– Ha, ben tu fais ce que tu veux de ton cul... corps ! De ton corps !

Je me prends la tête entre les mains alors qu'Alex s'esclaffe. Humiliation Round 2 ! Il ne manque plus que la femme à moitié dénudée avec une pancarte pour compléter la scène. Je tuerais pour pouvoir me cacher dans un trou de souris. Quand il s'est calmé, Alex s'installe à côté de moi. Nos cuisses se touchent et ma respiration se bloque. Le conseil de Justine me revient en tête.

Très mauvaise idée, hurle ma conscience.

– Désolée de vous avoir interrompus, je lâche à contrecœur.

– Tu n'as jamais su mentir, Jasmine.

Je hausse les épaules.

– J'essaie d'être polie. Ta copine ne va pas te chercher ?

– Ce n'est pas *ma* copine, répond-il en haussant à son tour les épaules.

– OK. Quand repars-tu pour les États-Unis ?

– Demain.

Quelle conversation ! A nous voir tous les deux aujourd'hui, on ne pourrait jamais imaginer qu'on faisait les quatre cents coups ensemble à une époque. Enfin au début, c'était surtout mon frère et lui. Moi, je me greffais à leur groupe. Tous les deux âgés de plus de trois ans que moi, ils me laissaient les suivre partout.

Le silence perdure et me met les nerfs à vif. Au moment où je m'apprête à parler, le téléphone d'Alex sonne. Il s'éloigne pour répondre. Je devrais sans doute rentrer et retrouver ma cachette. Au lieu de ça, je reste bêtement assise sur ce banc. Alex revient vers moi, le visage impassible.

– Ils ont coupé le gâteau et ton frère s'apprête à mettre les voiles. On ferait mieux d'y aller.

C'est sûrement ma dernière chance de lui parler avant qu'il parte. Il s'avance déjà pour rejoindre les convives.

– Alex, attends, je souffle. Il faut que je te dise quelque chose.

Il se retourne et son regard intense me déstabilise. Mon courage s'est noyé dans la fontaine. Mon cerveau est tellement en ébullition que je suis incapable d'articuler la moindre phrase ayant un sens. Mon estomac se met à faire des loopings et je dois être livide. Je prends une grande inspiration pour me calmer et repêche mon courage.

– Tout à l'heure, pour le café, je ne t'ai pas invité en toute amitié. J'aimerais qu'on soit plus que des...

L'espace d'une seconde, il est devant moi et mes lèvres ne sont qu'à quelques centimètres des siennes. Elles s'effleurent. Une émotion fugace passe dans son regard. Du regret ?

– Éva, je...

Je ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase, je plaque ma bouche contre la sienne. Surpris, Alex ne bouge pas, mais il ne me repousse pas non plus. Alors, je parcours sa lèvre inférieure de ma langue. Un son rauque traverse ses lèvres entrouvertes, j'en profite pour y engouffrer ma langue. Ses mains empoignent brutalement mes hanches et me plaquent contre lui. J'entoure son cou de mes bras. Mon cœur bat à tout rompre lorsqu'il me rend mon baiser. Nos langues dansent, nos gémissements se répondent. Nos respirations s'essoufflent, mais on ne s'écarte pas. Alex me tient comme s'il ne voulait pas me lâcher. Cet instant est parfait. Tel que je l'ai toujours rêvé.

– Alex ! nous interrompt une voix féminine.

Je regarde derrière l'épaule d'Alex et aperçois la femme des toilettes. Le corps d'Alex se crispe, puis il recule.

– Putain ! Je suis désolé, murmure-t-il. Si tu savais à quel point, je suis désolé.

Après un dernier coup d'œil attristé, il me laisse en plan pour aller retrouver la pimêche rousse.

J'ai l'impression que mon cœur se vide de toute son essence. Je serre les dents pour empêcher mes larmes de couler. Jamais, plus jamais je ne referai une chose pareille ! Non mais vraiment, qu'est-ce qui m'a pris de lui demander de sortir avec moi ? De l'embrasser ? À présent, le voir avec une autre me fait bien plus mal. Savoir à quel point ses lèvres sont douces, de quelle façon son corps peut se plaquer contre le mien, sans y avoir le droit est douloureux. Ouvrir mon cœur, quelle belle connerie ! Je savais que je n'aurais jamais dû écouter Justine ! Je traîne des pieds pour retourner dans la salle. J'arrive juste à temps pour voir mon frère partir en compagnie de Barbie. Du coin de l'œil, j'aperçois Alex et la rousse qui lui colle au train. Le découvrir avec une autre me rappelle son rejet. La soirée se finit en beauté. Heureusement, Justine me rejoint et m'aide à maudire toute la gent masculine.

Deux ans plus tard

Un nouveau départ pour une nouvelle vie. Voilà mon leitmotiv ! Ma nouvelle vie a commencé par des séances intensives de sport. Plus une alimentation *presque* équilibrée. J'ai perdu à peu près trente kilos, mais déteste toujours autant me rendre à la salle de sport. On trouve fréquemment des posters de femmes en tenue moulante affichant fièrement leurs parfaites silhouettes. Quand j'ai débuté, et aujourd'hui encore, je les ai maudites sur plusieurs générations.

Je n'ai pas perdu du poids à cause d'une déception amoureuse quelconque ! Non, je l'ai fait pour moi, parce que ma santé était en jeu et que je voulais prendre plaisir à me regarder dans le miroir. J'ai toujours des kilos en trop et j'emmerde la société qui me dit qu'il faudrait que je les perde rapidement. Ceux-là, je les assume, je les bichonne même !

La suite de ma nouvelle vie continue par une belle soirée arrosée dans un bar branché pour fêter l'obtention du poste dont je rêvais. Enfin, je vais pouvoir travailler dans un domaine que j'affectionne. Me voilà donc aujourd'hui éditrice. J'en ai bavé, mais je ne peux pas désirer une meilleure place que cette maison d'édition. L'équipe est géniale et l'ambiance est au top. J'appréhende un peu, car demain on change de directeur et les rumeurs disent que c'est un vrai tyran. Mais ce soir, je ne pense plus qu'à la fête. Christina, Laurence et Stephan, mes collègues, et Justine lèvent leurs verres et scandent :

– Elle est des nôtres ! Elle a bu son verre comme les autres.

Je rougis de toute cette attention. J'avale cul sec le shot de vodka que Laurence m'apporte. Je grimace quand l'alcool met le feu à mon œsophage.

– Viens danser, hurle Justine.

Je finis ma Tequila Sunrise et me dirige vers la piste. Je tente de suivre ses pas. La réalité, c'est que je suis une piètre danseuse et avec elle, j'ai l'impression d'être gauche. Et je n'ai pas assez d'alcool dans le sang pour ne pas m'en apercevoir. J'attends la fin de la chanson et m'éclipse discrètement pour retourner au bar. Je demande un Sex on the beach au barman et patiente le temps qu'il fasse mon cocktail. Stephan s'accoude au comptoir à côté de moi.

– Alors, Madame l'éditrice, heureuse ? m'interroge-t-il avec une voix suave.

Je secoue la tête. C'est un charmeur né et il a de quoi l'être. Beaucoup de femmes tueraient pour avoir les mêmes longs cheveux bruns que lui, ses yeux gris sont magnifiques et ses lèvres fines rendent son visage parfait.

- Très contente ! C'est la récompense de tous mes efforts, ça fait du bien.
- Tu le mérites, ma belle.
- Merci Stephan.

Il me fait un clin d'œil et me prend dans ses bras.

- Tu vas tout déchirer !
- Compte sur moi.

Il me laisse et fonce tel un félin sur une proie qu'il a repérée. Je souris, amusée. Je contemple le fond de mon verre me demandant quel sera mon prochain objectif à présent. Mettre un coup de pinceau sur ce qui me sert d'appareil génital me semble une bonne idée. Chaque fois que je pense à laisser une chance à un mec je me défile. Il y a toujours quelque chose qui ne va pas. J'ai même reproché à l'un d'entre eux d'être trop petit pour moi. Risible quand on sait que je frôle le mètre soixante. À cinq centimètres près. Je soupire et regarde Justine se déhancher en compagnie de Stephan. Cette situation me renvoie deux ans en arrière. Moi, assise, un verre à la main, alors qu'elle s'amuse. Non pas que ça soit sa faute, c'est juste qu'elle n'est pas timide contrairement à moi.

- Que fait une si belle femme toute seule ? m'interrompt une voix masculine dans ma déprime.
- Ce genre de connerie marche sur les autres ? je demande sans même me retourner pour voir l'homme dans mon dos.

Non, mais sérieux ? Ils ne pensent jamais à innover ! Ils pourraient faire des conférences ou même des réunions pour éviter ce type de phrases de lourdingue. Les Losers Anonymes !

- Puisqu'elles ont fini dans mon lit à chaque fois, je suppose que oui, réplique-t-il.

Abasourdie, je me retourne pour l'envoyer paître quand les mots se bloquent dans ma gorge. Eh ben, merde ! Tu m'étonnes qu'elles aient fini dans son lit. Juste pour ses yeux en amande, je serais prête à le laisser me faire ce qu'il veut, dans la limite de ma souplesse – c'est-à-dire pas grand-chose, en fait. Ses iris sont d'un bleu tirant sur le vert, ses cheveux bruns mi-longs sont ébouriffés signe qu'il a souvent passé sa main dedans et il arbore une barbe de trois jours. Je continue mon inspection et d'après ce que je découvre malgré ses vêtements – que j'ai bien l'intention de retirer dans mes rêves – il prend soin de son corps.

- La vue vous plaît-elle ?
- Pas vraiment, non. J'ai déjà vu mieux, je rétorque en haussant les épaules.

Mensonge ! À part *lui*, personne dans mes connaissances ne peut égaler ce beau brun.

- Alors, la question est de savoir si je suis capable de faire mieux. Et je peux vous assurer que oui.

L'arrogance est bien une chose que je ne supporte pas.

- Et moi, je peux vous assurer que ça n’arrivera pas ! je m’exclame en le fusillant du regard.
- Ho, ma belle. Vous ne savez pas à quoi vous dites non, objecte-t-il d’un ton séducteur.

Je le toise – déshabille – du regard et fais une moue méprisante. Je descends de mon tabouret et souhaite chuchoter à son oreille, mais je me rends compte que je suis bien trop petite pour ça. Mes yeux arrivent à la hauteur de son torse. Fait chier !

- Vous voulez bien vous baisser un peu, s’il vous plaît.

Il fronce les sourcils, mais obtempère quand même. Je frôle sa joue de mes lèvres et murmure à son oreille.

- Je dis non à un petit con prétentieux, je reprends avec une voix de téléphone rose, et je suis quasi certaine qu’il en a une petite.

Il se relève d’un coup, sous le choc. Je lui fais un clin d’œil, attrape mon verre et vais rejoindre Laurence et Christina. Je n’ai jamais été aussi garce et audacieuse à la fois. Ça fait tellement de bien !

Je m’installe sur la banquette à côté de Laurence. Cette dernière lève son verre dans ma direction. Christina est à peine plus grande que moi, brune aux cheveux courts et aux yeux noisette, elle est en couple et l’heureuse maman d’une fille de trois ans. Quant à Laurence, ses cheveux noir de jais me donnent envie de dire : *L’Oréal, parce que je le vaux bien*. Je ne sais pas grand-chose d’elle. Elle est assez secrète sur sa vie personnelle, je suis certaine qu’elle est célibataire. Elle est aussi avenante, chaleureuse et un peu folle sur les bords.

- Alors, qui était ce mec avec qui tu parlais ? m’interroge Christina.
- Je n’en sais rien. Je l’ai envoyé promener.
- Non ? me demande-t-elle presque horrifiée.
- Ho si ! C’était un connard arrogant.
- Dommage, il avait un cul d'enfer dans ce jean, intervient Laurence.

Christina opine derechef. Machinalement, je me retourne pour essayer de l’apercevoir. Je dois avoir un sérieux problème avec les fesses de ces messieurs. Le Looser Anonyme au beau cul est introuvable. Zut, j’aurais aimé me rincer encore un peu l’œil. Je hausse les épaules et reporte mon attention sur mon cocktail. Justine et Stephan nous rejoignent complètement fourbus.

- On devrait y aller mollo sur l’alcool sinon on verra double demain, annonce Stephan.

On hoche toutes la tête. Je sais déjà que le réveil de demain matin va être compliqué. On finit nos verres et rentrons en taxi. Arrivée chez moi, je règle le réveil et je m’affale sur mon lit. Mon Dieu, pourquoi y a-t-il des culs sur le plafond ? Je fronce les sourcils et plisse les yeux. Bah, je peux compter les fesses au lieu des moutons pour m’endormir. Il y a certainement pire comme mobile musical.

Je grogne quand j'entends mon téléphone sonner encore et encore. Je l'attrape comme je peux, c'est-à-dire, pas très bien puisqu'il tombe par terre. Merde ! Je tâtonne le sol, mais la musique s'est arrêtée. Je cesse mes recherches et pose mon oreiller sur ma tête. C'est une vraie fiesta là-haut. Putain ! J'ai l'impression qu'un groupe de rock joue son dernier concert dans ma boîte crânienne. Mon téléphone se remet à sonner. Ma main sur le sol repart en quête de ce stupide appareil. Enfin, je le trouve en dessous du lit. Au moment où je l'attrape, je bascule par-dessus le lit, ma tête se cogne contre la table de chevet et je me retrouve étalé sur le sol.

Putain !

Je pense sérieusement à l'éventualité de me prendre une assurance en cas de chute. À force, je vais bien finir par me casser quelque chose. Je me frotte le front et grimace de douleur. Je suis prête à parier que je vais avoir une belle bosse. Je m'adosse contre la table et ferme les yeux. Je lance un regard noir au coupable qui sonne à nouveau puis fronce les sourcils quand je vois que c'est Laurence qui m'appelle.

– Oui, dis-je en décrochant, la bouche pâteuse.

– Éva ! Enfin, j'arrive à t'avoir. Où es-tu ?

Je m'allonge sur le sol pour être plus à l'aise et plisse les yeux. Je n'ai peut-être pas assez cuvé.

– Comment ça, où je suis ? je grogne. Je suis chez moi.

– Chez toi ? demande-t-elle d'une voix où perce l'incrédulité. Chez toi ! Éva, il est dix heures trente et tu n'es toujours pas au boulot.

– Quoi ? je crie en me mettant debout d'un coup.

La tête me tourne un peu et cette fois, c'est une fanfare qui joue de la samba à l'étage supérieur. Je recule mon téléphone pour voir l'heure affichée. Putain ! Mais, j'ai activé mon réveil pourtant !

– Le nouveau directeur a demandé après toi. J'ai dû inventer une excuse bidon, alors dépêche-toi de ramener tes fesses ici.

– Je suis là dans trente minutes.

Je n'y serai jamais en trente minutes ! Je raccroche et cours dans la salle de bains. Une douche en cinq minutes chrono. Je me brosse les dents. Pas le temps de me coiffer, je me fais une queue-de-cheval haute. Je fouille dans mon dressing et attrape un jean et une chemise blanche. Je presse le pas jusqu'au couloir menant à l'entrée, enfle rapidement mes talons noirs. Je me regarde dans le miroir pour vérifier que je n'ai rien oublié. Punaise, je ne ressemble à rien ! Je commence à avoir une bosse sur le front. Ha, c'est horrible. Je mets mes lunettes de soleil, ferme la porte et dévale les escaliers. Pas le temps non plus pour l'ascenseur. Il ne me reste plus qu'un quart d'heure pour être au boulot.

J'arrive en dix minutes. En respectant le Code de la route, bien sûr. Enfin, en partie... une *grosse* partie ! Nos locaux se situent au troisième étage d'un immeuble moderne et sont sur deux niveaux. On publie essentiellement de la fantaisie et de la romance. Il se trouve que mon box est celui le plus proche du bureau du directeur. La seule fois où je suis en retard – et bien comme il faut – pourquoi a-

t-il fallu que ça tombe aujourd'hui ? J'inspire un grand coup et prie Shiva pour que tout se passe bien. J'expire longuement et pousse la porte de l'immeuble. J'appuie sur le bouton de l'ascenseur et baisse le visage en attendant. La lumière est beaucoup trop forte, ma tête est sur le point d'exploser. Et, elle fait le poids d'une enclume.

Une paire de chaussures cirées d'homme entre dans mon champ de vision. Je ne prends pas la peine de relever le regard et grommelle un bonjour. Aujourd'hui, ce sera le service minimum garanti ! Il me laisse passer en premier, j'appuie sur le bouton menant à mon étage et m'adosse contre le fond de la cabine. On commence notre ascension, mes yeux en font de même et s'arrêtent sur un élément distrayant. Ses fesses. Mon Dieu, ce mec a un cul magnifique, moulé dans son pantalon de costume, il me donne envie de le palper.

Doux Jésus !

Une vraie nympho. Je secoue la tête et continue de lever les yeux. Son dos est large et musclé. Dommage, je ne peux pas voir son visage. Tout ce que je vois, c'est l'arrière de son crâne et ses cheveux bruns plaqués en arrière. Je jette un coup d'œil au bouton de l'ascenseur pour informer Laurence qu'un beau cul se promène en liberté. Apparemment, elle va en être avertie puisqu'il s'arrête au même étage que moi. Probablement, un partenaire. Mes yeux retombent sur son postérieur.

Tu as vraiment besoin de tirer un coup, ma vieille !

Ho oui ! Et le plus tôt sera le mieux ! Un ding annonce la fin du voyage visuel. Mon cerveau enregistre l'image de son cul en mouvement et je sors de l'ascenseur. La première chose que j'aperçois en dépassant la porte ouverte du service, c'est le regard affolé de Laurence. Je fronce les sourcils et articule silencieusement : quoi ? Ses yeux font des allers-retours entre l'homme et moi. Enfin, elle avance et s'adresse à l'inconnu.

– Monsieur *Reynaud*, s'exclame-t-elle en appuyant fortement sur son nom. J'ai mis tous les documents que vous souhaitez consulter sur votre bureau.

Il fait un signe de tête et demande :

– Est-ce que Mademoiselle Dumas est enfin arrivée ?

Laurence me jette un regard. Je grimace et lisse le tissu de ma chemise. Merde ! Beau cul est le nouveau directeur. Au moins, si je ne suis pas virée j'aurai l'occasion d'admirer la vue.

Belle mentalité ! Bravo, s'insurge ma conscience.

Ho, ça va ! Si l'on ne peut plus regarder. Ce n'est pas comme si j'allais le harceler au travail. Laurence se racle la gorge.

– Elle est derrière vous, Monsieur.

Je me tiens aussi droite qu'un soldat au garde-à-vous. Il se retourne et des iris bleus translucides me jaugent. Bordel ! Ma bouche reste ouverte, mes yeux sortent de leurs orbites ! Beau cul est non seulement mon nouveau directeur, mais également le Looser Anonyme d'hier soir. Non, mais c'est une blague ! Le destin ne peut pas être une ordure à ce point, si ?

La veille, j'ai *insulté* mon patron. Je prie toutes les divinités pour qu'il ne se souvienne pas de la soirée. Une lueur de reconnaissance passe dans son regard avant qu'il ne redevienne froid. Je vais arrêter de prier, je crois. Je vais plutôt me tourner vers un bon pot de glace postlicencièrement.

- Monsieur Reynaud, je suis vraiment désolée pour mon retard, je...
- Comment va votre chat ? me demande-t-il en me coupant la parole.
- Mon chat ? je réplique un pli au milieu du front.

Laurence, derrière le dos de Reynaud, fait de grands signes. Elle lève ses deux mains et fait semblant d'effectuer un plongeon.

- Oui, Madame Martin m'a dit qu'il a sauté par votre fenêtre, m'explique Reynaud en se tournant vers Laurence qui cesse immédiatement ses gesticulations et fait mine de se passer les mains dans ses cheveux.
- Ha ! Il va bien, je bredouille. Juste une patte cassée, il est chez le véto.

Je prends bien soin d'utiliser un ton triste. Il plisse les yeux et se rapproche de moi.

- Dans mon bureau, dans cinq minutes, Mademoiselle Dumas.

Il s'en va à grandes foulées et malgré tout, mes iris ne peuvent s'empêcher de descendre. Il se retourne juste avant de fermer la porte et intercepte mon regard. *Ho, merde !*

- Désolée, c'est la seule excuse qui m'est venue à l'esprit, me dit Laurence d'un air penaud.
- Mais, je n'ai plus de chat !

Depuis la mort de mon chat Rajah, je n'ose pas en prendre un autre. Je dépose mon sac sur mon bureau et m'appuie contre ce dernier. Mes yeux fouillent la pièce. Heureusement, il n'y a personne d'autre que moi dans l'open space, Laurence a été le seul témoin de mon humiliation.

- À peine ai-je eu le poste que je vais me faire virer ! Ça devrait être dans un Guinness book !
- Il ne va pas te renvoyer pour un retard, s'écrie Laurence.
- Hum. C'est le mec que j'ai envoyé balader hier.

Les yeux de Laurence s'agrandissent d'effroi.

- Tu veux dire que tu as mis un râteau à *ça* !

Incrédule, elle secoue la tête. Je hausse les épaules.

– Je ferais mieux d’y aller. Prépare-moi des mouchoirs.

C’est d’un pas lent que j’avance jusqu’à son bureau. Je frappe trois coups et attends.

– Entrez !

Appuyé contre son bureau, les chevilles et bras croisés, il fait un mouvement du menton pour me dire de fermer la porte.

– Bien. Mademoiselle Dumas, je crois que l’on a quelque chose à régler.

Je reste debout puisqu'il ne m'invite pas à m'asseoir. Pour la politesse, on repassera. Je serre les dents et attends de savoir de quoi il veut discuter. Mais il ne dit rien pour dissiper la tension étouffante qui règne dans la pièce. Ses yeux balaiant ma silhouette avant de se fixer aux miens. Je plisse les paupières m'interrogeant sur ses intentions.

– De quoi souhaitez-vous parler Monsieur Reynaud ? je demande en croisant les bras sur ma poitrine.

Ma posture témoigne de mon malaise et Dieu sait à quel point je peux dire des bêtises dans ces cas-là. Il penche la tête sur le côté et son regard me fait frissonner. Je ne vais pas mentir, ce mec est une bombe ambulante, mais pour l'instant il y a bien une chose qui me rebute, c'est son arrogance. Il se décolle du bureau et s'approche de moi. Plus il avance, plus je recule. Malheureusement, je me trouve très vite coincée contre la porte. Il n'est plus qu'à quelques centimètres de moi lorsqu'il s'arrête enfin.

– Vous n'avez pas de chat, n'est-ce pas Mademoiselle Dumas ?

La façon appuyée dont il prononce mon nom fait vibrer tout mon être. Ses yeux se figent sur mes lèvres. Ils ne sont plus aussi froids qu'il y a quelques instants. Je lève le menton et garde mon impassibilité.

– Bien sûr que si !

– Dans ce cas, à quel véto l'avez-vous emmené ? m'interroge-t-il en redressant son regard.

Merde ! Fait chier ! Il m'observe avec insistance. Allez, Éva, sors-toi de ce guêpier !

– Heu... Eh bien... celui près de chez moi, je bégaie. Je ne me souviens plus de son nom.

Bravo ! Non, vraiment ! ça ne fait pas du tout suspect, mais alors là, pas du tout, s'indigne ma conscience.

Il n'ajoute rien de plus. Il sait que je mens. Je suis dans de beaux draps ! Dommage que ça ne soit pas les siens. Je secoue la tête pour me sortir ces pensées torrides de l'esprit et me concentre sur mon licenciement. Je me demande si le licenciement-canapé ça existe. On se fait virer, mais on tire vite fait un coup avec son patron, pour se quitter en bons termes. Mes réflexions deviennent vraiment inquiétantes.

– Votre amie a menti pour couvrir votre retard. Voilà, la première affaire que je voulais régler. À présent que c'est chose faite, parlons de notre deuxième problème.

Il s'éloigne légèrement, me laissant l'opportunité de m'extraire de son étreinte, mais je ne bouge pas d'un iota. C'est agréable de sentir cette chaleur se diffuser entre nous. Les effluves de son parfum me montent au nez. Il plaque sa main sur le mur au-dessus de mon épaule.

– Vous allez nous renvoyer, Monsieur Reynaud ?

– Appelez-moi Léo, susurre-t-il.

– Je suis une adepte du vouvoiement sur mon lieu de travail et je ne nomme mes patrons que par leur nom de famille. Pouvez-vous répondre à ma question Monsieur ?

Il s'écarte et s'adosse contre le mur.

– Non, je ne vais pas le faire.

Je mets de la distance entre nous et m'appuie contre son bureau. Un rapprochement avec lui n'est pas une bonne chose. Cet homme est mon patron, maintenant. Il est peut-être séduisant, il n'en reste pas moins celui qui signe les chèques.

– Qu'est-ce que j'ai qui vous dégoûte à ce point ? me demande-t-il, la tête penchée sur le côté.

Sa question me déroute. Je le fixe sans comprendre.

– Je peux avoir n'importe quelle femme ! Alors, pourquoi pas *vous* ?

Incrédule, je le regarde hésitant entre le gifler et rire. Je peux aussi faire les deux.

Flash info :

Une femme en furie a été arrêtée après avoir agressé son patron. Elle lui a coupé les parties intimes et lui a fait manger. Les enquêteurs l'ont surnommée Hannibal Woman.

– C'est exactement ça qui ne va pas chez vous. Votre arrogance, votre suffisance. Ce n'est pas parce que vous êtes beau et que vous avez un cul magnifique que je vais rappliquer dès que vous claquez des doigts. Je ne suis qu'un défi pour vous, parce que je vous ai résisté !

Merde ! L'espace d'un instant, j'ai oublié que j'étais face à mon employeur. Un sourire naît sur ses lèvres. Je fronce les sourcils, je ne saisis pas pourquoi il a l'air joyeux d'un coup.

– Je savais bien que vous matiez mon postérieur.

Bouche bée, je viens de comprendre que mon cerveau n'a pas du tout filtré mes pensées.

– Ce n'est absolument pas ce que j'ai dit ou fait, je rétorque le menton dressé.

– Osez avouer que vous ne regardiez pas quand je suis allé dans mon bureau, réplique-t-il en haussant un sourcil, un sourire en coin.

– J'ose le faire !

Je m'approche, je le foudroie du regard et appuie mon index sur sa poitrine.

– Je n'ai pas observé vos fesses, Monsieur Reynaud !

– Vous ne savez vraiment pas mentir.

Une personne m'a dit exactement la même chose, il y a deux ans. Quand je vois où ça m'a menée de dire la vérité, je préfère passer pour une piètre menteuse.

– Qu'est-ce que vous voulez à la fin ?

– Vous prouver que je n'en ai pas une petite, déclare-t-il avec un sourire suffisant.

Complètement excédée, je lève les yeux au ciel.

– Est-ce que cette entrevue est terminée ?

– Je rigole Éva. Acceptez un rendez-vous avec moi, pour qu'on puisse repartir sur de bonnes bases. Vous pouvez tout à fait refuser, ça ne jouera en rien sur nos relations professionnelles.

Il vient quand même de me convoquer dans son bureau pour m'inviter à un rendez-vous qui n'a rien de professionnel. Même ses propos sortent de ce cadre et prennent clairement la direction de la séduction. Est-ce qu'il fera de mon quotidien un enfer si je refuse ? Après tout, c'est la base du harcèlement sexuel non ? Il n'a pas l'air de vouloir abandonner l'idée. Il a quitté son expression de monsieur je-sais-tout et affiche à présent un air penaud. Je soupire et m'assois sur une chaise devant son bureau. Comment vais-je faire pour me sortir de cette affaire ? Je me passe la main dans mes cheveux, mais je me rappelle que j'ai fait une queue-de-cheval. Je les détache et les ébouriffe.

– Écoutez Monsieur Reynaud, il ne s'est rien passé entre nous et ça va rester ainsi, je réponds épuisée par notre querelle en tournant la tête vers lui. Notre relation sera strictement professionnelle et rien d'autre que ça.

– Un dîner Mademoiselle Dumas. Après tout, vous n'avez rien à perdre.

Je vois qu'il est tenace. Je me lève et m'approche de la porte. Il ne bouge pas et croise même les bras sur sa poitrine. J'étrécis les yeux et lui lance un regard noir.

– Monsieur Reynaud, ça peut se passer de deux façons. Soit, j'utilise la manière douce, soit ça risque d'être douloureux pour vous.

Dans les films, cette phrase marche toujours, enfin je crois. Il se mord la lèvre pour s'empêcher de rire. Le salaud !

Flash Info bis :

Une employée a défenestré son patron !

– Désolé, mais ça m'amuse beaucoup, en fait !

– Ça, je l'avais remarqué, je grogne.

– Éva, juste un dîner.

J'ancre mes pupilles dans les siennes, toute trace de moquerie a disparu. Son regard est devenu intense.

– Un déjeuner, alors, je soupire.

Il réprime un sourire, mais opine de la tête.

– Demain, dans ce cas.

Je le dévisage avec des yeux ronds.

– Vous pourriez tout de même me demander si je suis disponible, je m'exclame.

Il se contente de hausser les épaules et libère le passage en se dirigeant vers son bureau.

– Effectivement, je pourrais le faire, réplique-t-il avec un sourire. On se voit tout à l'heure en réunion, ajoute-t-il avant de s'asseoir sur son fauteuil.

Nous sommes désolés d'interrompre vos programmes, mais l'employée a suivi son patron et a également sauté par la fenêtre.

En colère de m'être fait avoir aussi facilement, je claque un peu trop fort la porte de son bureau. Je l'entends éclater de rire quand je m'éloigne. S'il veut jouer, on va jouer ! Non, mais ! Je ne vais pas céder à ses avances, je suis une Dumas. C'est connu, dans notre famille on ne se laisse jamais marcher sur les pieds. Je m'affale sur la chaise de mon bureau et me prends la tête entre mes mains. Je suis foutue !

Laurence me saute quasiment dessus.

– Alors ? demande-t-elle anxieuse.

– Eh bien, je suis dans la merde...

Laurence devient hystérique lorsque je lui raconte mon tête-à-tête avec le directeur. Elle est si peu discrète que je la renvoie à son bureau. De mon côté, ça fait trente minutes que je tente de trouver une solution, une échappatoire à ce rendez-vous avec Reynaud. Comment ai-je fait pour me mettre dans une mouise pareille ? Mes yeux restent fixés sur le manuscrit devant moi sans que mon cerveau arrive à interpréter le texte. Je soupire et tourne mon fauteuil pour regarder dehors. Le ciel s'est assombri, est-ce un signe des dieux pour me dire que c'est une mauvaise idée ? Ils devraient plutôt m'aider à ne pas sortir avec mon patron. Dommage que je ne puisse pas l'enfermer dans une *pokéball*. Et le faire évoluer comme je le voudrais. C'est-à-dire sans son arrogance, mais toujours avec ce cul magnifique. D'après Laurence, je devrais en profiter pour en apprendre plus sur lui. Mais, qui a envie de savoir qui est ce mec arrogant ?

Nous, crient d'une seule et même voix mon clitoris et mon vagin.

Je secoue la tête, complètement dépitée que mon corps ne soit pas fichu de suivre ce que lui dicte mon cerveau.

– La nouvelle que je viens d'apprendre me brise le cœur, Éva ! s'exclame une voix masculine.

Je tourne mon siège et vois Stephan poser sa main sur sa poitrine.

– De quoi tu parles ? je lui demande en fronçant les sourcils.

– De ton rendez-vous en amoureux avec le patron ! Alors que tu refuses de m'accompagner au restaurant, s'indigne-t-il.

Laurence, je vais te faire la peau !

– D'une, je ne veux plus aller au resto avec toi parce que tu m'emmènes toujours dans des concepts bizarres ! La dernière fois, tu m'as fait découvrir la gastronomie dans le noir, je suis persuadée que quelqu'un m'a pelotée. Et de deux, ce n'est pas un rendez-vous amoureux !

– Mes idées sont excellentes !

– Tu ne dirais pas la même chose si l'on t'avait tripoté les fesses.

Stephan prend un air rêveur, je lui lance un stylo pour le ramener dans la réalité.

– Arrête de penser à ça au boulot, je m'écrie.

– Ho, mais je pense à ça tout le temps !

Je lui relance un stylo qu'il esquivé. Je jette un coup d'œil sur mon bureau à la recherche d'un autre missile, mais ne trouve rien qui ne causerait pas de dégâts.

– Tu as de la chance, je n'ai plus de munitions. Mais, la prochaine fois, tu prendras cher !

– Quand tu veux, bébé.

Je lève les yeux au ciel.

– Je jure sur ta propre tête que si tu ne sors pas rapidement de mon box, je t'envoie l'agrafeuse en pleine poire.

Il recule, les mains en l'air.

– Tu ne peux pas abîmer cette jolie gueule, s'insurge-t-il. On se retrouve à la réunion.

Je soupire et me renfonce dans mon siège. Tout va bien se passer. Je me relève, ramasse mes stylos puis me dirige vers la pièce qui nous sert de salle de réunion. Tout le personnel est présent, et bien évidemment je suis la dernière arrivée. Je m'installe à côté de Laurence que je soupçonne d'avoir fait exprès de s'asseoir au premier rang. Reynaud est là, tel le messie prêt à délivrer la bonne parole. Il nous rassure sur le fait qu'il n'y aura que peu de changement et que tout se déroulera sous

les mêmes conditions qu'avec Rousseau, notre ancien directeur. Arrivent ensuite les questions-réponses sur la ligne éditoriale. Reynaud me jette parfois des coups d'œil. J'admets être perturbée et ne pas écouter grand-chose de ce qui se déroule.

Je profite de la cohue pour me faufiler discrètement et rapidement hors de la pièce. Je plonge dans le travail pour ne plus réfléchir à l'effet qu'un certain Léo a sur ma libido. Et ça fonctionne très bien jusqu'à ce que Laurence pose une partie de son postérieur sur mon bureau.

- Alors ? me demande-t-elle en fouillant dans mon pot à crayon.
- Alors quoi ?
- Qu'est-ce que tu vas faire avec Reynaud ?
- Absolument rien. Ce sera un déjeuner quelconque avec mon patron et on n'en reparlera plus.
- Peut-être qu'à force de le dire tu vas y croire, réplique-t-elle avec un clin d'œil.
- Tu n'as pas de travail par hasard ?
- Tu n'es pas drôle !

Elle s'en va, non sans me conseiller de profiter de ma nuit pour me reposer avant un cinq à sept mouvementé. Je secoue la tête, désespérée. Cette femme est incorrigible. Le reste de la journée se passe sans autre interruption de la part du nouveau directeur. En partant, je suis soulagée et malgré tout un peu déçue.

En me couchant, je ne peux m'empêcher de penser à la façon dont mon corps réagit en sa présence. Puis, je me souviens que cette homme est mon patron et que je ne dois en aucun cas céder à cette attirance.

Je suis sur des charbons ardents. Je n'ai pas beaucoup dormi tant le rendez-vous d'aujourd'hui me stresse. Et mes chers collègues ne peuvent résister à l'envie de me taquiner. D'un côté, je suis pressée que cette matinée passe et de l'autre j'aimerais arrêter le temps et retarder ce foutu tête-à-tête. Qu'est-ce qui m'a prise d'accepter ?

- Alors prête pour un déjeuner de folie ? m'interroge une voix masculine.

Je relève la tête d'un manuscrit et foudroie du regard Stephan.

- Tu es pire que Christina et Laurence réunies.
- Impossible ! Personne ne peut les égaler !
- Pas faux.
- Tu devrais manger une barre chocolatée, d'après moi tu risques de ne pas beaucoup penser à la nourriture.

Je fais mine d'attraper l'agrafeuse, et quand je lève les yeux il est déjà parti. Mais, Reynaud l'a remplacé. Traître de Stephan. Je jette un coup d'œil à l'heure affichée sur l'écran de mon ordinateur. 12 h 45. Il est en avance et je n'ai toujours pas trouvé de solutions.

- Monsieur, vous avez besoin de quelque chose ?
- De vous.
- Ha. Et, en quoi puis-je vous être utile ?
- Vous pourriez arrêter de me vouvoyer pour commencer, dit-il en haussant un sourcil.
- Donnez-moi une seule bonne raison de le faire, je réplique en croisant les bras sur ma poitrine.

Il se frotte la barbe et me fixe droit dans les yeux. Dieu du ciel, ça devrait être interdit d'avoir un regard aussi intense et troublant à la fois. Mes yeux descendent sur sa lèvre qu'il mordille.

- Pour m'avoir insulté ? propose-t-il.
- Vous le méritiez !
- C'est encore le cas ?

Je hausse les épaules. Pour l'instant, je ne peux pas dire que j'ai changé d'avis, au contraire.

- Rien ne m'a fait modifier mon opinion sur vous.
- Laissez-moi me rattraper.

Je soupire. De toute façon, j'ai déjà accepté ce déjeuner. Je prends mon sac et me lève, mais Reynaud m'empêche de passer. Ça ne va pas recommencer, tout de même ! Je penche la tête en arrière et lui jette une œillade meurtrière.

- À une condition.

Je fronce les sourcils. C'est quoi cette entourloupe encore ?

- Laquelle ?
- On se tutoie.
- Mais c'est quoi votre problème avec le vouvoiement ? je le questionne excédée.
- J'ai l'impression que l'on s'adresse à mon père. Puis, après avoir défini la taille de mon sexe, je pense que l'on peut se tutoyer.

Je lève les mains en l'air en me demandant si je ne devrais pas le gifler. Je vais vraiment finir par le faire.

- OK, c'est bon ! *Tu* as gagné !

Il se rapproche de moi et murmure à mon oreille.

- Je n'ai même pas commencé à jouer, Éva.

Je sens une violente chaleur prendre possession de mes joues et de mon cou. Il s'écarte et me fait signe de le devancer. Je secoue la tête.

- Non, toi d'abord. Je suis sûre que tu me laisses passer pour mieux regarder mes fesses.

Il m'adresse un sourire amusé et me précède jusqu'à l'ascenseur. Moi, par contre je ne me gêne pas pour visser mes iris à cette partie de son corps. J'en salive presque ! Presque. Je sais me tenir tout de même.

– Il va falloir que tu m'expliques ce que tu as avec mes fesses.

Je relève les yeux d'un coup. Mon attention était tellement bloquée sur son postérieur, que je n'avais pas remarqué qu'il avait tourné la tête dans ma direction. Je m'engouffre dans l'ascenseur dont les portes s'ouvrent juste à ce moment-là.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, je riposte.

– Tu n'as toujours pas appris à mentir depuis notre entrevue.

Je grogne et prie n'importe quel Dieu pour m'aider à ne pas l'étrangler. La descente se passe en silence. Je le suis jusqu'à la sortie de l'immeuble.

– Ce n'est pas très loin, on peut y aller à pied, m'informe-t-il.

– D'accord.

Je regarde le ciel et prie encore une fois pour qu'il se mette à pleuvoir tout de suite. Moi, lâche ? Pas du tout. C'est de... la stratégie.

Menteuse, hurle ma conscience.

Ho, ferme là toi ! Je marche aux côtés de Reynaud et le silence commence à devenir un tantinet oppressant. Mais en bonne teigne que je suis, je ne fais rien pour le briser. Soudain, il s'arrête et se plante devant moi.

– Éva, tu comptes bouder pendant tout le repas ?

– Pourquoi pas ? dis-je avec indifférence.

– D'accord, alors autant que ça soit pour une bonne raison.

Je ne vois pas de quoi il parle, jusqu'à ce qu'il se mette à réduire la distance qui nous sépare. Ses pupilles se sont assombries, et je perds tous mes moyens. Ho, non !

– N'avance pas plus Léo, je m'exclame avec une assurance feinte.

– Donne-moi une seule bonne raison de le faire, réplique-t-il en utilisant mes mots.

– Mon genou pourrait malencontreusement atterrir sur ton entrejambe.

Il sourit et continue jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun espace entre nous. Je pourrais reculer ! Alors, pourquoi je ne le fais pas ? Bordel ! Je suis complètement tétanisée et fiévreuse. Juste une fois, ça ne compte pas, n'est-ce pas ? Après quoi, on établira des règles simples et précises. Mais pour le moment, je crois que je vais embrasser le Loser Anonyme...

Léo. C'est étrange cette sensation qui m'étreint lorsque je prononce son prénom dans ma tête. Il passe ses mains dans mon dos, l'une d'elles remonte jusqu'à ma nuque. Le brasier dans son regard enflamme chaque partie de mon corps. Il me laisse un instant l'occasion de fuir, mais je n'en fais rien. J'ai envie qu'il m'embrasse, de sentir ses lèvres contre les miennes. Les regrets seront pour plus tard. Je ferme les yeux quand sa bouche entre enfin en contact avec la mienne. Un frisson parcourt tout mon corps, et je recroqueville mes orteils dans mes escarpins. Je passe mes mains autour de son cou et oublie soudainement tout ce qui déroule aux alentours. Seuls sa langue qui entame un ballet avec la mienne et ses doigts sur moi ont de l'importance. Doux Jésus ! Si j'avais su que juste l'embrasser me ferait cet effet, j'aurais sans doute sauté le pas plus tôt.

– Il y a des hôtels pour ça, grogne un passant.

Je me retiens de lui faire un doigt d'honneur, ce ne serait pas convenable de faire un geste pareil devant mon patron. Patron ! Soudain, la réalité de ce que je viens de faire me saute au visage. Embarrassée, je me dégage de son étreinte.

– On... ne devrait pas faire, je bégaie. Tu es mon patron, je ne vais pas sortir avec toi !

– Tu es encore bloquée dessus, dit-il en secouant la tête.

– Sur ça et sur le fait qu'il n'y a même pas deux minutes, être près de toi me donnait de l'urticaire.

Il se contente de hausser un sourcil et je me rends compte, encore une fois trop tard, que les mots sont sortis trop vite. Beaucoup trop vite. Je viens quand même de lui avouer qu'en quelque sorte, je le détestais. Je me mords la lèvre et attends anxieusement sa réponse. Je devais lui montrer de quoi je suis capable, on ne peut pas dire que j'ai énormément combattu Léo Reynaud et son assurance pour le moment. Bordel, où sont passées mes règles simples ?

– Donc, ma présence te donne des boutons, mais ça ne t'empêche ni de m'embrasser ni de mater mon cul.

C'est sûr que dit comme ça, je perds un peu en crédibilité. Je regarde autour de moi pendant que le rouge me monte aux joues. Il ne manquerait plus que quelqu'un entende ce qu'il vient d'avouer.

– Tu ne me laisses pas une seule chance de te prouver que je peux être autre chose qu'un petit con, reprend-il.

Sur ce coup, il n'a pas tort. Mais pourquoi devrais-je lui donner une occasion de le faire ? Ce n'est pas comme si je lui étais redevable ou quelque chose dans ce genre. Oui, il m'attire, ça n'en reste pas moins une mauvaise idée. Il réduit la distance que j'avais à nouveau mise entre nous et me présente sa main.

- Salut, je m'appelle Léo Reynaud et je suis ton nouveau patron.
- Qu'est-ce qui te prend ? je lui demande un pli au milieu du front.
- J'essaie de repartir sur de bonnes bases alors si tu pouvais accepter ma poignée de main, ça m'éviterait de passer pour un débile en pleine rue.

Je tends le bras, ses doigts glissent entre les miens et il en profite pour tirer dessus afin qu'on se rapproche encore. Je penche la tête en arrière pour le regarder dans les yeux.

- Est-ce qu'Éva Dumas accepte de déjeuner avec moi ?

Ses mains sont à présent sur mes hanches et mes neurones se font la malle.

Alerte recherche :

Si vous trouvez des neurones un peu délirants en liberté, veuillez contacter les autorités compétentes au numéro suivant : 0820 2189 77 ou les envoyer par colis à l'adresse qui suit : 16 rue qu'est-ce que je fous, 00001 je suis dans la merde, France.

- J'accepte *un* déjeuner avec toi.
- Va, pour le déjeuner... pour l'instant.

Je plisse les yeux et essaie tant bien que mal de le mettre en garde. Il continue son chemin comme s'il ne venait pas de me tenir dans ses bras et de m'embrasser. Pour ma part, rien que d'y penser, mon corps vibre d'anticipation. Sauf que ce n'était qu'un moment d'égarement, ça ne se reproduira absolument pas.

Croix de bois, croix de fer, si tu mens, tu vas en enfer ? me demande ma conscience avec sarcasme.

Je la muselle et adopte de nouvelles résolutions :

- 1) Ne plus embrasser Léo. Plus jamais !
- 2) Ne plus regarder ses fesses. Mon Dieu, que ça va être compliqué !
- 3) Ne pas sortir avec lui. Ce déjeuner sera le seul.
- 4) Il est temps que j'utilise le gode que Justine m'a offert. Aux grandes sécheresses, les grands moyens !

Voilà, avec une liste comme ça, je peux me dépêtrer de cette situation. Je peux résister au regard de Léo et à sa bouche si pulpeuse. J'inspire un grand coup et le rattrape. On marche encore quelques minutes en silence avant qu'il ne s'arrête près d'un restaurant italien. La devanture blanche passe presque inaperçue comparée aux autres magasins aux couleurs plus criardes, et pourtant l'endroit a l'air blindé. À l'intérieur, dans des tons rouges et blancs, la décoration reste simple et chaleureuse.

– Ça te convient ? me demande Léo en se tournant vers moi.

Je hoche la tête en signe d'assentiment. Je ne vais pas lui dire qu'il a tapé dans le mille et que j'adore la cuisine italienne. Son ego n'en serait que plus gros, et que Dieu nous préserve d'une telle catastrophe.

Une serveuse nous alpague et je comprends que Léo a fait une réservation quand il prononce son nom. Elle nous conduit à une table dans un coin isolé du restaurant et nous apporte les différents menus. J'en salive d'avance. On passe commande et Léo attend que la serveuse se soit éloignée pour prendre la parole.

– Alors, qu'est-ce que je peux faire pour que tu ne me voies plus comme un goujat ?

– Rien, je crois que tu as raison. On est partis sur de mauvaises bases. Parle-moi de toi. Par exemple, comment es-tu devenu directeur de notre maison d'édition ?

– J'en ai bavé, ça va bientôt faire dix ans que je suis dans le métier. J'ai commencé au bas de l'échelle et je suis monté en grade dans une petite maison d'édition à l'étranger. C'est ce qui m'a permis de me faire les dents. Rousseau étant une connaissance de longue date, il a pensé à moi pour reprendre la direction ici en France.

Je devrais être énervée que notre ancien directeur ait préféré donner les rênes à un homme qui n'est pas de la boîte, mais pour l'instant je suis trop jeune dans le domaine pour convoiter la place et les autres aimaient leurs métiers. Si bien que personne ne s'est plaint quand Rousseau nous a informés de l'arrivée d'un certain Reynaud.

– Tu as quel âge ?

– 35 ans.

– OK. Des frères et sœurs ?

La serveuse apporte nos plats, ce qui l'empêche de répondre tout de suite. Mon estomac gargouille devant mes raviolis.

– C'est un véritable interrogatoire, réplique-t-il en riant. J'ai deux petites sœurs très casse-pieds.

Je souris en l'imaginant plus jeune avec deux sœurs. Puisque j'ai un grand frère, je sais à quel point on peut être emmerdante quand on le veut. C'est tout le charme des relations fraternelles. On se fait chier mutuellement, mais on s'aime tout de même... de temps en temps.

– Et toi ? m'interroge-t-il à son tour. Âge ? Et frères et sœurs ?

– J'ai 28 ans et un seul grand frère.

Pourquoi ce repas ressemble-t-il un peu trop à un rencard ?

Parce que c'en est un, siffle la petite voix.

– Tu sais, il est fort probable que si je ne t'avais jamais croisée dans ce bar, tu serais tombée en

pâmoison devant moi au bureau.

Je manque de m'étouffer avec mon ravioli.

– Arrogant, je m'exclame.

– Pas du tout. Juste sûr de moi et j'ai bien vu comment tu me dévisageais pendant la réunion !

Ho, pente dangereuse ! Je ne vais pas lui demander d'expliquer la façon dont je le regarde. Non, je vais plutôt manger en silence. J'aperçois du coin de l'œil Léo sourire. Qu'il aille au diable ! Je ne tomberai pas dans son piège.

Le reste du repas se passe dans un calme olympien. Je le laisse régler l'addition. Après tout, c'est lui qui a insisté pour m'inviter. Sur le trajet du retour, son bras effleure parfois le mien. Ça ne me donne qu'une envie, courir jusqu'au bureau et me plonger dans le travail pour ne plus réfléchir et ne plus ressentir ce frisson qui prend possession de mon corps. Je n'ouvre la bouche que lorsque l'on est devant les portes de l'ascenseur.

– Merci pour le déjeuner, c'était sympa, dis-je en m'adossant à la paroi.

Depuis qu'on est sortis du restaurant, il arbore ce sourire mutin qui me tape sur les nerfs.

– Très sympa ! J'ai hâte qu'on recommence, réplique-t-il.

Je lève les yeux au ciel avant de répondre.

– Il n'y en aura pas d'autres Léo !

– À ta place, je ne parlerais pas trop vite, rétorque-t-il en montant à son tour.

Je suis à deux doigts de taper du pied. Je n'aurais jamais dû accepter ce rendez-vous. Il sort de l'ascenseur, et c'est limite si des gouttes de sueur ne coulent pas le long de mon front alors que je m'empêche de baisser les yeux.

– Éva, m'interpelle Léo en se tournant. Je ne lâcherai pas l'affaire.

Il repart en direction de son bureau. Je regarde son dos, le bas de son dos... son... non ! Je résiste, je suis plus forte qu'une paire de fesses. Mon Dieu, il faut que je me fasse soigner.

Il n'y aura pas d'autre tête-à-tête avec Léo, je m'en fais la promesse...

Mes résolutions ont tenu bon tout le reste de la semaine. En même temps, ce n'était pas bien compliqué puisque le déjeuner avec Léo a eu lieu hier, jeudi. Aujourd'hui, vendredi donc, je range mon bureau pour un week-end bien mérité. Je n'ai pas revu Léo depuis notre rendez-vous, ce qui m'arrange, il faut l'avouer. Ce n'est pas que je suis incapable de me comporter en adulte, mais si je peux éviter à mes yeux de loucher sur lui ou une partie bien précise de son corps, je ne m'en porte

que mieux.

Au moment où j'éteins mon ordinateur, une ombre se dessine devant moi. Je relève la tête et observe le mal incarné. J'avais presque réussi à partir sans le voir.

– Léo, est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

Il s'appuie contre la cloison de mon box et croise les bras. Mon cerveau ne peut s'empêcher de remarquer la façon dont ses muscles ressortent.

– Il y a un nouveau bar qui vient d'ouvrir dans le coin, je me demandais si ça te tentait de boire un verre.

Je lui lance un regard noir.

– Je t'ai déjà dit qu'on n'aurait pas d'autre rendez-vous.

Il lève les mains au-dessus de sa tête en signe de reddition et pointe du doigt Laurence derrière lui. Cette dernière, les fesses sur son bureau, dresse les pouces en l'air quand nos regards se croisent. Je fronce les sourcils et tente de lui envoyer un message télépathique pour lui demander de quoi il parle. Apparemment, ça ne marche pas bien, puisqu'elle se contente de hocher la tête. Je reporte mon attention sur Léo.

– Ce n'est pas un rendez-vous, m'explique-t-il. Mais, je pense que c'est sympa de prendre un verre entre collègues le vendredi soir. Et ça me permettrait de tous vous connaître un peu plus. Alors, partante ?

J'ai le choix entre regarder un épisode de *Games Of Thrones* accompagné de mes plus fidèles compagnons *Ben & Jerry's* ou bien aller boire un verre avec mes amis et Léo. Le choix est vite fait. Jon Snow, désolée, mais tu ne fais pas le poids ! Enfin, tu le ferais si j'étais capable de passer à travers l'écran.

– OK, pour un verre, je réponds.

Léo m'adresse un immense sourire. Pourquoi l'impression de m'être fait duper me saisit-elle tout à coup ? Je secoue la tête. Non, Laurence n'aurait jamais fait une telle chose.

– On se retrouve en bas.

J'opine et détourne immédiatement les yeux lorsqu'il s'en va. Ha ! J'ai réussi ! Petit à petit, j'arriverai à me défaire de cette addiction. Je savais que je pouvais le faire. Je finis de ramasser mes affaires et enfile ma veste en cuir. Je rejoins Laurence devant l'ascenseur.

– Alors, prête à faire la fête avec Mace ? me demande-t-elle tout excitée.

– Mace ?

Est-ce qu'un nouveau est arrivé dans le service sans que je m'en rende compte ? Non, impossible. Elle m'aurait aussitôt informé de l'apparition d'une nouvelle cible.

– Mec Arrogant au Cul d'Enfer. Mace. C'est comme ça qu'il aurait dû s'appeler ! Est-ce que tu connais la signification de Léo en latin ? Ça veut dire lion. Je veux bien être une de ses proies pour qu'il me mange toute crue.

Je secoue la tête et monte dans la cabine derrière elle.

– Tu sais, entre Justine et toi, je n'arrive pas à établir laquelle est la plus tarée. Vous me faites flipper toutes les deux.

– Tu peux parler ! Tu es la plus folle d'entre nous, s'exclame-t-elle.

– Mais pas du tout, je suis une personne saine d'esprit et tout à fait mature, je rétorque en la fusillant du regard.

– Dois-je te rappeler ce qui s'est produit il y a un an ?

– On a un pacte, hors de question de parler de ce qui s'est passé cette nuit-là, dis-je en sortant de l'ascenseur.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? intervient une voix masculine.

Mortifiée, je tourne la tête et ancre mes yeux dans ceux de Léo.

– Rien du tout, dis-je.

Alors que Laurence répond :

– Beaucoup de choses !

Elle hausse plusieurs fois les sourcils dans ma direction. Est-ce que je suis maudite ? Est-ce pour cela que toutes mes amies sont des garces avec moi ? N'est-ce pas hier que j'ai dit que j'allais la tuer ? Pourquoi ne l'ai-je toujours pas fait ? Ha oui, à cause de ce concept étrange que l'on nomme l'amitié.

Flash info :

Une femme a été enfermée dans un placard à balais pendant plus de quarante-huit heures dans les locaux de sa boîte. Apparemment, son agresseur aurait crié : Au nom de l'amitié et pour la paix des peuples !

Mon envie de l'étrangler s'intensifie quand je la vois se rapprocher de Léo.

– Laurence Martin ! Si tu ouvres la bouche, je te jure sur ta propre tête que je raconte à tout le monde ce qui est arrivé à ton poisson rouge il y a trois mois, dis-je d'une voix trop calme pour ne pas être prise au sérieux.

Elle s'arrête net et je sais que j'ai gagné la partie.

- C'est vraiment dégueulasse de ressortir ça !
- Pas plus que la soirée de l'année dernière, je réplique en haussant les épaules.

Je lui aurais bien tiré la langue, mais je me rappelle que je lui ai dit que j'étais quelqu'un de mature.

- C'était un accident, clame-t-elle.

Un sourire moqueur aux lèvres, je la dévisage. Furibonde, elle s'en va jusqu'à sa voiture en grognant. J'éclate de rire. Un jour, il faudra qu'elle m'explique comment gober un poisson rouge peut être un accident. Mon sourire s'agrandit tandis que je l'observe quitter l'immeuble. En tournant la tête, je remarque que Léo me regarde intensément. Je l'avais presque oublié. Il me fait un signe du menton pour m'indiquer la sortie et cette fois je ne discute pas. Il peut bien me mater autant qu'il veut, je ne céderai pas à ses avances. Malgré tout, l'air frais ne m'aide pas dissiper la chaleur que diffuse Léo dans mon dos. Je me retourne pour lui demander l'adresse du bar, mais je me retrouve qu'à quelques centimètres de lui. Je fais un pas en arrière, si seulement je pouvais en faire une dizaine, j'aperçois son sourire fugace et je me maudis de lui montrer que sa présence me perturbe.

- Où se trouve le bar ?
- Que dis-tu si je te suis jusque chez toi pour que tu déposes ta voiture et comme ça je t'emmène ?
- J'en dis que ça fait pervers.

Il ne me répond pas, mais ses yeux détaillent ma silhouette. Longuement.

- C'est pour te rendre service, au cas où tu voudrais en profiter pour boire. Ça t'évite de payer un taxi pour rentrer.

Moi, ce que j'en dis c'est que ça fait quand même pervers, mais en même temps c'est vrai que j'aimerais profiter de cette soirée sans me poser la question du moyen de locomotion.

- Tu seras mon Sam, alors ? je l'interroge, franchement dubitative.
- Je serai ce que tu voudras, ce soir, répond-il d'une voix grave.

Je lève les yeux au ciel.

- Tu devras te contenter de Sam.

Je sais que c'est une mauvaise idée, mais je monte quand même dans ma voiture et attends qu'il soit derrière moi dans sa berline noire pour démarrer jusque chez moi. Je ne sens pas du tout cette soirée. Après tout, c'est bien de cette façon que ça a commencé, non ?

Au bout de vingt minutes, on se gare devant chez moi. Je descends de ma voiture et me poste près du côté conducteur de la sienne. J'attends qu'il baisse sa vitre pour lui parler.

- Ça te dérange si je me change vite fait, j'en ai pour dix minutes maximum.

- Pas du tout, réplique-t-il.
- Super, je fais vite.

Je sais que c'est impoli de ne pas lui avoir proposé de monter, mais je connais mes limites. Et mon appartement en est une grosse. Très grosse. Arrivée chez moi, je me dépêche d'enfiler une jupe et un tee-shirt bleu col V. Je me recoiffe rapidement, mets des sandales à talons, ma veste et je me dirige jusqu'à sa voiture. Son regard me brûle quand je monte à bord.

- Prête ? me demande-t-il d'un ton rauque.

Je ne sais pas pourquoi, mais l'intonation de sa voix me laisse penser qu'il ne parle pas de la soirée. J'opine tout de même de la tête, espérant que tout se passera bien. Sans imprévu.

Le trajet s'est relativement bien passé. En même temps, c'était simple puisque Léo n'a pas ouvert la bouche et est resté les mains crispées sur le volant. Je ne sais pas ce qui lui arrive et étonnamment, je ne suis pas sûre de vouloir connaître la raison de sa soudaine mauvaise humeur. On rejoint les autres qui ont déjà investi une banquette dans un coin du bar. La décoration est rustique, mais aussi accueillante. Je m'assois aux côtés de Christina alors que Léo s'installe près de Laurence, face à moi. Cette dernière me jette une œillade meurtrière, je me retiens de justesse de lever le poing en signe de victoire. Je me contente d'un énorme sourire. La serveuse arrive et prend nos commandes. Lorsque je relève la tête de la carte, j'aperçois le regard ombrageux de Léo fixé sur moi. Je détourne rapidement les yeux et m'intéresse à la conversation, mais la brûlure de son attention me déconcentre. On décide d'aller danser entre filles pendant que les garçons parlent de je ne sais quoi. Le reste de la soirée continue sur le même schéma : Léo qui ne me dit presque rien, mais qui garde ses yeux bloqués sur moi.

– Alors, Monsieur Reynaud, que pensez-vous de l'équipe ? interroge Stephan.

– De ce que j'en ai vu pour l'instant, vous êtes tous de bons éléments et une excellente ambiance règne dans les locaux, répond-il d'un ton distant.

Je l'admets, ça me perturbe un peu de ne pas avoir affaire au Léo taquin, mais c'est un rappel de notre lien professionnel. Ce soir, je vais faire la fête, mais il ne fera pas partie de mes projets. Je commande une Tequila Sunrise à la serveuse.

– Je ne regrette pas du tout d'être ici, ajoute-t-il en me jetant un coup d'œil.

Je sens mes joues s'empourprer ! Je retire ce que j'ai dit, je préfère nettement quand il revêt son costume de patron. Je lui lance un regard noir et j'entends le gloussement de Laurence.

– Alors Laurence, je m'exclame d'une voix joueuse. Rappelle-moi, que s'est-il passé avec ton poisson rouge ?

Elle ouvre grand les yeux, puis les étrécit. Je sais pertinemment qu'elle a envie de sauter par-dessus la table et de m'étriper. J'avale une gorgée de ma boisson puis croise les bras contre ma poitrine.

– Je ne raconterai absolument rien. Sauf, si tu parles de l'année dernière.

Stephan, Christina et Laurence éclatent de rire. Léo, lui, darde sur moi un regard interrogateur.

– Hors de question que je discute de ça, dis-je avec une mine déconfite.

Laurence m'adresse un sourire triomphant avant de se tourner vers Léo.

– Monsieur Reynaud, il faut à tout prix que vous sachiez...

– Laurence, je la coupe d'un ton menaçant.

– Saviez-vous qu'on était tous partis en vacances ensemble l'année dernière ? lui demande-t-elle comme si je n'avais rien dit.

Mortifiée, je mets ma tête entre mes mains. Je sais que cette anecdote va me foutre la honte. Je n'aurais jamais dû provoquer Laurence, j'avais oublié à quel point elle pouvait être hargneuse quand elle s'y met. J'avale cul sec le reste de mon cocktail. La brûlure de la descente de l'alcool ne me donne pas assez de courage pour entendre Laurence parler de la pire nuit de ma vie. J'attrape le verre de Léo. Du whisky. Parfait ! Une moue amusée apparaît sur son visage puis il reporte son attention Laurence.

– Non, racontez-moi tout, Mademoiselle Martin.

Je me lèverais bien pour échapper à mon humiliation, mais je sens l'alcool me monter à la tête. Je ne suis pas sûre que mes jambes m'aident à me tenir droite et par conséquent à garder le peu de dignité qu'il me reste.

– Eh bien, il s'avère qu'Éva narre cette histoire bien mieux que moi.

Tous les visages se tournent vers moi.

– Je n'ai pas assez bu pour ça.

Je décide finalement de me lever et fais fi de leurs éclats de rire quand je tanguer un peu et suis obligée de m'agripper à un homme qui passait par là. Ce dernier me décroche un sourire séducteur. Il n'est pas mal. Les cheveux bruns, une coupe quasi militaire et avec des yeux noisette. Je me demande si son cul est autant à croquer que celui de Léo.

Nous sommes désolés d'interrompre vos programmes, mais une psychopathe est actuellement en liberté. Si vous êtes beaux et que vous avez un fessier magnifique, un conseil : restez chez vous ! Verrouillez votre porte et n'ouvrez à personne. Nous ne savons pas encore de quoi elle est capable. Cher citoyen, elle est dangereuse pour votre postérieur. Prenez garde !

– Désolée, dis-je en m'écartant légèrement.

– Ne vous excusez jamais si vous tombez dans mes bras. C'est un réel plaisir de vous tenir près de moi.

– D'accord.

Je dois avoir les yeux qui me sortent des orbites. J'hésite entre rire et appeler les flics. C'est la phrase la plus bizarre que je n'ai jamais entendue de la part d'un inconnu. Finalement, je me décide pour la première option.

– Est-ce que je peux vous offrir un verre ? me demande-t-il.

– Non, je crois que j'ai assez bu, mais merci quand même.

Je me faufile à travers la foule sur la piste de danse et vais jusqu'aux toilettes. Il y a plusieurs personnes qui font la queue, alors je fais demi-tour en pestant contre ma petite vessie. L'homme de tout à l'heure m'attend à quelques pas de là et réduit la distance entre nous. Autant avec Léo je trouve ça irrésistible, là ça me paraît plutôt envahissant.

– Et si l'on allait se promener tous les deux ?

Je secoue la tête, ce qui me donne presque envie de vomir sur ses chaussures blanches.

– Allez, ne fais pas ta difficile, insiste-t-il en attrapant mon poignet.

Je tente de m'arracher à son étreinte, mais il resserre sa prise. Je n'arrive pas à croire ce qui est en train de se passer. La situation m'a dégrisée d'un coup. J'inspire fortement pour me calmer. Il commence à se frayer à travers la foule et me traîne derrière lui.

– OK, on va aller faire un tour, mais avant je veux que tu m'embrasses, dis-je d'un ton mielleux.

Il hausse un sourcil et avance sa tête vers moi. Je lève mon genou et vise son entrejambe. Il me lâche immédiatement et se plie en deux. Je masse mon poignet endolori et recule de quelques pas. Des clients se sont amassés pour regarder l'attraction de la soirée.

– Espèce de traînée, s'écrie-t-il.

Il fait un mouvement vers moi quand une ombre se place devant moi.

– Fais un pas de plus et je t'éclate la gueule, siffle Léo d'une voix tendue.

Je vois ses poings se crispier. Je l'attrape par le bras et secoue la tête pour lui signifier que ça ne vaut pas la peine. L'autre est sorti de force par la sécurité. Je relâche mon souffle. Je n'ai qu'une envie, celle de partir.

– Est-ce que tu vas bien ? me demande Léo en attrapant mon poignet.

Il le masse doucement et je me retiens de m'appuyer contre lui.

– Ça aurait pu être pire. Je crois qu'il est temps que je rentre chez moi.

– D'accord, je vais te ramener.

– Non, je m'écrie. Reste avec les autres, il est trop tôt pour que tu partes. Ne t'inquiète pas pour moi, je vais appeler un taxi.

– Tu oublies que je suis ton Sam, alors tu n'as pas le choix.

Sa détermination ne vacillera pas et je sais que ça ne sert à rien de discuter. Je soupire et me dirige vers notre table. On dit au revoir à tout le monde puis Léo m'accompagne jusqu'à sa voiture. Avant de démarrer, il se tourne vers moi.

– Est-ce que tu le connais ?

- Qui ?
- Le mec qui t’a agressée.
- Non. J’ai juste croisé la route d’un pauvre type, comme beaucoup de femmes malheureusement.

Il opine de la tête et s’insère dans la circulation.

- Il t’a fait mal ailleurs qu’au poignet ?
- Je ne lui en ai pas laissé le temps. Je suis capable de me défendre, du moins jusqu’à ce que la cavalerie arrive, j’ajoute en riant.
- Je saurai m’en souvenir, dit-il en me faisant un clin d’œil.

Mes joues rosissent et je bénis l’obscurité dans la voiture. L’habitacle plonge dans un silence serein. Mon regard se porte sur le paysage qui défile à toute allure.

- Il faut que je te dise que ce n’est pas dans mes habitudes, reprend Léo.
- De quoi ? je lui demande en tournant la tête vers lui.
- D’être Sam.
- Alors pourquoi tu t’es proposé ? je l’interroge, un sourcil levé.
- Parce que ça valait le coup, réplique-t-il, l’air joueur. J’ai appris énormément de choses intéressantes sur toi.

Je secoue la tête et réprime un sourire.

- Je ne veux surtout pas savoir ce qu’a pu raconter Laurence.
- Même pas si ça concerne vos vacances ?
- Non ? je crie, horrifiée. Elle n’a pas osé tout de même ?

Léo rit et je comprends qu’il s’est moqué de moi. Je frappe son bras et fais mine d’être vexée.

- Continue de bouder, je trouve que ça te va bien, dit-il d’un ton tendre.

Je lève les mains, excédée de ne pas réussir à lui tenir tête.

- Tu me fatigues !

Son sourire ne quitte plus son visage jusqu’à la fin du trajet. Quand on arrive devant mon appartement, je me tourne pour lui souhaiter une bonne nuit, mais il descend de la voiture et fait le tour pour m’ouvrir la porte.

- Qu’est-ce que tu fais ? je lui demande en prenant la main qu’il me tend.
- Je t’accompagne jusqu’à ton appart.

Je suis bien trop épuisée et pompette pour trouver la force de lui dire que ça ne sert à rien. Je fouille dans mon sac et en sors mon trousseau. Mais mes doigts tremblent quand j’essaie d’insérer la clé. Léo me presse doucement la main et s’occupe d’ouvrir la porte. C’est encore sans un mot que

l'on prend l'ascenseur. Je me demande si j'ai rangé mon appartement. Et là, je me souviens du bazar que j'ai mis en choisissant mes affaires pour aller au bar. De toute façon, il ne verra jamais ma chambre.

– Tu veux boire quelque chose ? je l'interroge, une fois que l'on a passé la porte de mon chez-moi.

Ses yeux fouillent chaque coin, j'en fais de même à la recherche de quelque chose de suspect. Mon appart n'est pas ce qu'il y a de plus luxueux. La décoration est plutôt simple, les couleurs neutres. Mais avoir un F3 dans Paris est un luxe en lui-même. Merci grand-mère pour cet héritage ! Léo se tourne vers moi et ce que je vois dans ses pupilles me tétanise. Ses yeux se sont assombris, une lueur dangereuse, un feu incandescent s'y loge.

– Est-ce que tu vas bien ?

Je hoche la tête. Oui, l'altercation m'a un peu secouée, mais après une bonne nuit de sommeil et une grosse partie de *Call Of Duty*, cette histoire appartiendra au passé. Il se rapproche et enroule ses bras autour de moi. Je devrais sans doute me poser des questions, le repousser. Je devrais, mais je ne le fais pas, car je m'y sens bien. Il dépose un baiser sur mes cheveux et relève mon menton. L'intensité de son regard envoie des électrochocs sur tout mon corps. Ses yeux font des allers-retours entre ma bouche et mes prunelles.

– Si je t'embrasse ce soir, tu vas t'en souvenir ?

J'opine et passe ma langue sur mes lèvres. Tel un vautour, il fonce dessus et capture mes lèvres. Je me mets sur la pointe des pieds pour intensifier notre baiser, il me soulève et j'accroche mes jambes autour de ses hanches.

– Chambre, je murmure.

Il se dirige vers celle-ci. C'est une très bonne mauvaise idée... une mauvaise idée n'a jamais été aussi excitante. Léo me plaque contre le mur du couloir menant à la chambre et plonge son nez dans mon cou. Je me cambre et tire sur ses cheveux au bord du supplice. Sa langue suit la ligne de ma clavicule et mord l'endroit où mon pouls s'emballe. Ma jupe est suffisamment relevée pour que ses doigts atteignent la lisière de ma culotte. Je suis proche de faire un arrêt cardiaque. Mais au moins, j'aurais connu l'extase avant de mourir. Quelle belle mort ! Quelle pensée complètement glauque alors que Léo est probablement en train de me faire un suçon !

– Est-ce que si je te déshabille, tu t'en souviendras chérie ?

Je hoche frénétiquement la tête, comme le petit chien à l'arrière des voitures.

– Je veux t'entendre le dire, susurre-t-il à mon oreille avant de la mordre.

Je lâche un gémissement. Doux Jésus ! Je ne pensais pas que seule sa voix pouvait me faire mouiller. Ou j'ai vraiment trop bu et dans ce cas même la voix du répondeur de mon dentiste en serait

capable. Je ferme les yeux, enivrée par toutes ces sensations. Ses mains remontent lentement ma jupe, exposant totalement mon shorty. Je m'attends à ce qu'elles continuent à m'enflammer, mais elles se figent au niveau de ma taille. J'ouvre les yeux et dévisage Léo.

– Qu'est-ce que tu fais ? Ne t'arrête pas !

– Dis-le, murmure-t-il. Dis-moi, ce que tu veux, souffle-t-il, en pressant plus fortement ses hanches contre les miennes.

– Baise-moi Léo !

Oups... je ne comptais pas dire ça à voix haute. L'alcool délie les langues et toute la frustration que je ressens depuis qu'on bosse ensemble est ressortie. J'espère qu'il ne s'arrêtera pas parce qu'il juge que je suis bien trop pompette. Mais, apparemment, j'ai obtenu l'effet escompté puisque sa bouche prend possession de la mienne comme si c'était notre dernier baiser. Je me frotte contre lui et sens son désir augmenter en même temps que le mien. Je pourrais mettre le feu à ma petite culotte juste de cette façon. Il me repose à terre et plaque ses mains de part et d'autre de ma tête.

– Chérie, si je te baise tu seras incapable de marcher demain, dit-il avec un sourire arrogant. De toute façon, je n'ai pas envie de te baiser !

– Espèce de...

– P'tit con prétentieux, me coupe-t-il en collant son corps contre le mien.

Je tente de le repousser, mais je laisse vite tomber quand je vois que mon état d'excitation est au summum. J'ai envie de ça. De plus. Ses yeux sont assombris par le désir, l'attente et la frustration et autre chose de plus dangereux. Je me mords la lèvre inférieure pour me retenir de lui demander de me prendre maintenant. De l'implorer de mettre fin au supplice.

– C'est tout à fait ce que j'allais dire ! Et, si tu ne veux pas de moi, à quoi tu joues ?

Il se frotte encore plus et je plaque l'arrière de mon crâne contre le mur. Mon Dieu, je n'ai aucune volonté face à lui.

– Comme je te l'ai dit hier, je n'ai même pas commencé à jouer. Je veux juste être sûr que ma compagnie ne te donne plus de boutons. Et tu n'es pas le genre de femme qu'on baise uniquement.

Sa présence me donne plutôt envie de retirer son pantalon et de palper son magnifique corps. Je ne lui demande pas de précision sur sa dernière phrase. Au lieu de ça, je me rapproche de lui et ôte sa veste. Sans un mot de plus, je fais passer son tee-shirt par-dessus sa tête.

– Léo, arrête de parler ! J'ai envie de toi. Maintenant !

Je le plaque sur le mur à mon tour. Bizarrement, la musique du générique de *Wonder Woman* me vient à l'esprit. Je secoue la tête et capture ses lèvres. J'avale son grognement, il pose ses mains sur mes reins et appuie dessus. Mes doigts dessinent la courbe de ses muscles. Il n'est pas extrêmement musclé, juste bien foutu. Je recule légèrement et déboutonne son pantalon. Le voir comme ça, le jean tombant sur ses hanches me donne chaud. Je passe ma langue sur mes lèvres, nerveuse. Ça fait

tellement longtemps que je n'ai pas fait ça. Léo qui a senti mon indécision prend mon visage entre ses mains.

– Hé, on n'est pas obligés d'aller aussi loin ce soir.

J'opine, puis secoue la tête. Merde ! J'ai envie de le faire, alors qu'est-ce qui me retient ? Pourquoi, je ne lui saute pas dessus ? Ce n'est pas comme si j'étais vierge ! Quoique, j'ai lu un témoignage dans un magazine, comme quoi après un temps d'abstinence, c'était douloureux. Douloureux à quel point ? Parfois, j'aimerais pouvoir mettre mon cerveau sur pause.

Appel à candidats :

Si vous êtes scientifique et que vous êtes capable d'inventer un médicament qui permet d'arrêter de penser. Sans effet secondaire notable bien sûr, j'ai déjà assez de problèmes avec mon cerveau. Envoyez votre candidature au www.jaimeraisbaisersanspenser.fr.

– J'en ai vraiment envie et, visiblement, toi aussi, dis-je en lorgnant la bosse qui déforme le devant de son pantalon.

– J'ai envie d'être en toi depuis le soir où je t'ai vue dans ce bar.

– Je suis désolée pour ce que je t'ai dit ce soir-là et aussi d'avoir tout gâché.

– Mais, qu'est-ce qui te fait penser que j'en avais fini avec toi ?

Sur ces mots, il me soulève et me dépose sur le canapé dans le salon. Il retire mon tee-shirt, lentement, dévoilant mon soutien-gorge en dentelle blanche. Ses yeux étudient chaque partie de mon corps pratiquement nu et je me sens, enfin, comme une vraie femme. Ses doigts tracent une ligne imaginaire jusqu'à ma jupe qu'il m'enlève aussi. Me voilà en petite tenue devant lui et carrément émoustillée par son regard.

– Ho oui, je suis loin d'en avoir fini.

Ses lèvres courent sur ma peau. Je tremble d'impatience.

Est-ce que tu t'es épilée au moins ? me demande cette connasse de petite voix.

Putain de merde ! Je repousse Léo et me tasse dans un coin du canapé, horriblement honteuse. Bordel ! Fait chier !

– Est-ce que... tu es... vierge ? bégaye Léo.

Si la situation n'était pas si humiliante, je serais en train de me moquer de la tête qu'il tire. Il n'est pas dégoûté, non ! C'est plus un mélange d'expression entre la surprise et celle de l'homme de Cro-Magnon. Si seulement la fée marraine existait vraiment, je lui demanderais une épilation express. Comment peut-on expliquer à un homme, à un Mace en puissance, qu'il ne peut pas vous brouter le minou, parce que vous n'avez pas... taillé la haie ? Mon Dieu, emmène-moi faire un petit tour là-haut et ramène-moi dans trois heures, voire seulement demain. Je me racle la gorge et tente de passer outre

la situation extrêmement gênante.

– Je... hum...

Ha ! Mais, je ne peux pas lui dire la vérité, c'est impossible. Il se rapproche et pose ses mains sur mes jambes ramenées contre la poitrine.

– Qu'est-ce qu'il y a ? me demande-t-il d'une voix douce.

Je le laisse me prendre sur ses genoux, je sens son sexe dressé entre nous et mes joues rosissent en pensant à ce que je rate. Léo passe ses mains dans mon dos et je me blottis contre lui. Et dire que je l'ai traité de petit con prétentieux. Il l'est un peu, certes, mais il n'est pas que ça. Il est aussi passionné, tendre et drôle. Il remplit beaucoup de cases de mon homme parfait imaginaire.

– Je... j'ai... comment dire...

J'inspire un grand coup et lâche tout d'une traite.

– Je n'avais pas prévu que je ferais quelque chose d'intime ce soir, et heu tu vois... je n'ai pas préparé le terrain.

Préparer le terrain, vraiment ?

Je sens son corps secoué d'un rire silencieux. Morte de honte, je me cache le visage entre les mains et tente d'échapper à son étreinte.

– Tu ne bouges pas de là, dit-il en retirant mes doigts de mon visage. Ce sera pour une autre fois, ce n'est pas la fin du monde.

– Parle pour toi, l'homme parfait, je grogne.

– Tu fais du bien à mon ego, réplique-t-il avec un sourire amusé plaqué sur les lèvres. Pourtant, je suis sérieux, je peux attendre que tu aies... préparé le terrain. Mais crois-moi, je suis loin d'être parfait, ajoute-t-il tout bas.

Je suis toujours morte de honte. J'imagine si j'étais allée jusqu'au bout, il aurait aperçu cette... colline touffue ! Habituellement, je le fais sauf que ça fait un an que je n'ai pas vu le loup. Et, franchement, aller chez l'esthéticienne pour souffrir comme pas permis pour rien ? J'ai cessé de m'y rendre il y a trois mois. Je comptais y retourner, mais pas dans l'immédiat. Léo relève mon menton et capture mes lèvres pour un lent baiser.

– Arrête de réfléchir, chérie. Viens, on va se coucher.

Je hoche la tête et le laisse m'emmener dans ma chambre. Au moins, dans cette pièce ce n'est pas autant le bazar que dans ma culotte. Il colle mon dos contre son torse et m'embrasse la nuque. C'est comme ça que je m'endors. Dans les bras d'un Mace...

Qui l'aurait cru ?

Je me réveille avec un corps chaud pressé contre le mien et des jambes emmêlées aux miennes. Je fronce les sourcils avant de me rappeler qu'il s'agit de Léo. Évidemment ! Qui d'autre cela aurait pu être ? Ce n'est pas comme si *Scott Eastwood* avait débarqué dans la nuit et s'était glissé dans le lit. Je ferais mieux de partir avant que la situation ne devienne encore plus gênante.

Partir pour aller où ? Tu es chez toi, nunuche.

Ha... effectivement. Et je ne peux pas le réveiller pour lui dire tout simplement :

– Hey, c'était sympa, même si l'on n'a rien fait, mais pour m'éviter de faire le walk of shame dans mon propre appart, est-ce que tu pourrais virer ton magnifique petit cul d'ici ?

Vraiment pas une bonne façon de demander à un homme de partir. Enfin, pas très diplomate. Surtout lorsque c'est une personne que vous êtes amenée à revoir. J'essaie de me lever du lit, mais il resserre l'étreinte de ses bras autour de moi. Mince ! Mes yeux s'agrandissent de stupeur quand je sens sa queue dressée contre le bas de mon dos. Ha, c'est donc ça, la fameuse gaule matinale. Un jour, il faudra m'expliquer ce phénomène. C'est un peu comme si Dieu avait rajouté dans les dix commandements un post-scriptum du style :

PS : Au fait, j'avais oublié. Au matin, tu te réveilleras avec la trique et au plaisir solo tu t'adonneras.

Je me tortille et je le sens, plus que je l'entends, grogner.

– Arrête de bouger, tu veux bien ? marmonne-t-il la voix rauque.

Je me tétanise. Je ne me suis jamais réveillée avec un homme près de moi. C'est une situation embarrassante, non pas parce que je suis le genre de femme à prendre la poudre d'escampette au petit matin. Mais, plutôt parce que l'unique fois où j'aurais pu m'endormir auprès d'un homme a été catastrophique. Aujourd'hui, seule ma culotte sert de barrière entre nous et plus je me tortille, plus je sens son sexe prendre du volume. Mes joues rosissent et je pousse un gémissement. Aucune retenue !

– Il faut vraiment que je me lève.

Il me libère à contrecœur et je cours dans la salle de bains. Je me brosse les dents, arrange ma tignasse hirsute et fais un arrêt aux toilettes. Un peu plus présentable à présent, je file dans la cuisine me préparer du café. Est-ce que Léo va s'habiller et prendre la fuite après cette soirée désastreuse ? Non, s'il avait voulu le faire, il l'aurait déjà fait. Je soupire et baisse le regard sur mes ongles vernis de noir. J'aurais sans doute dû enfiler quelque chose par-dessus ma culotte et mon soutien-gorge, mais ça impliquait de retourner dans ma chambre et en bonne lâche que je suis, j'ai préféré me

réfugier dans ma petite cuisine.

– J’aurais aimé que tu reviennes te coucher, mais la vue me plaît aussi de là où je suis, susurre Léo.

Je sursaute au son de sa voix et remonte vivement le regard. Il n’a pas remis son tee-shirt et mes yeux vagabondent sur son torse parfait. Bonté divine ! ça devrait être interdit d’être aussi tentant. Ce mec est sexy et j’ai dormi avec ! Je ferais bien une danse de la joie si je n’avais pas fait que dormir. Je me racle la gorge et ancre mes yeux dans les siens. Il semble amusé.

– Tu veux quelque chose ? je lui demande, d’une voix un peu trop aiguë.

– Je prendrais bien une tasse de café, s’il te plaît.

Je hoche la tête et me tourne vers la cafetière. Toutes les excuses sont bonnes pour ne pas avoir à lui parler et pour empêcher que mes yeux parcourent avidement son corps. Soudain, je sens sa chaleur derrière moi et ses mains se posent de part et d’autre de mes hanches. Il pousse mes cheveux d’un côté et dépose un baiser mon épaule dénudée.

– Tu m’évites, me chuchote-t-il à l’oreille.

Je secoue la tête. Sa proximité m’empêche de réfléchir correctement. De réfléchir tout court ! Bordel ! Personne ne m’avait prévenue que lorsqu’un mec beau comme un dieu se trouve derrière vous, vous en perdez vos mots, vos neurones et même votre culotte. Heureusement, mon téléphone sonne à ce moment, m’évitant par la même occasion de dire ou faire quelque chose que je risque de regretter. Je fuis ses bras et retrouve mon portable dans mon sac à terre près de l’entrée. J’ai raté un appel de Christina, mais elle m’a envoyé un SMS. En réalité, c’est une photo du groupe. Je suppose qu’elle date d’hier vu leur état clairement éméché. Christina, Laurence et Stephan lèvent leurs pouces en l’air, un verre chacun entre leurs mains, le tout est accompagné du message suivant :

[On espère que c’est un bon coup.]

J’éclate de rire, si seulement ils savaient. Ho, mon Dieu, il est hors de question qu’ils sachent pourquoi je n’ai pas couché avec Léo, sinon je vais en entendre parler pendant une décennie. Je secoue la tête, le sourire aux lèvres et décide de répondre plus tard. Rien ne m’interdit de les faire mariner un peu. Je dépose mon téléphone sur ma table basse et c’est à cet instant que Léo sort de ma cuisine avec deux tasses dans les mains. Il m’en tend une et je le remercie d’un signe de tête. Pourquoi faut-il que ce soit si gênant ?

Parce que tu fais tout pour !

Oui, ben ce n’est pas comme si j’étais une habituée des lendemains avec les non-coups d’un soir – et les coups d’un soir tout court. Je m’affale dans le canapé et gémiss de bonheur à la première gorgée de café. Léo s’installe à côté de moi et je me demande pourquoi il n’est pas encore parti. Ce n’est pas que je veux le voir s’en aller, mais on ne parle pas beaucoup depuis qu’on est réveillés. Je sirote mon breuvage en silence et attends qu’il prenne la parole. Je pense qu’avec hier soir, je me suis assez

ridiculisée pour dix ans, au moins. Léo finit de boire son café et se déplace sur le canapé jusqu'à être collé à moi. Il me prend ma tasse des mains et la dépose sur la table basse. Je fronce les sourcils et adopte une moue fâchée. Je n'en ai pas assez bu !

- Assez tourné autour du pot. Pourquoi m'évites-tu ? Tu regrettes ce qui s'est passé hier ?
- Non, ce n'est pas ça !

Ça aurait dû être le cas, ça m'aurait simplifié la vie !

- C'est juste que je trouve ça étrange...
- Tu préférerais que je parte et qu'on oublie tout de la soirée de la veille ?

Je devrais dire oui, n'est-ce pas ? Et retrouver mes résolutions cachées au fin fond de mon cerveau. Et pourtant, je secoue la tête et la pose sur son épaule.

- Non, reste.

Il passe ses bras autour de mes épaules et caresse mon bras. La chair de poule habille ma peau et je me presse contre lui. Mon téléphone se remet à sonner et cette fois c'est un appel de mon frère. L'espace d'un instant, je suis tentée de le laisser basculer sur le répondeur, mais il ne m'appelle pas souvent et jamais aussi tôt dans la journée.

- Désolée, il faut que je décroche. Salut frangin, comment vas-tu ?
- Aussi bien qu'un futur divorcé.

Je me lève d'un coup, tel un ressort, sous le choc.

- Quoi ? je crie.
- Je vais divorcer, p'tite sœur, répond-il d'un ton résigné.

Il éclate d'un rire sans joie et mon cœur se serre pour lui. J'ai beau ne pas apprécier Louise, c'était la première fois que je le voyais si attaché à une femme.

- Je suis en route pour arriver chez toi. Je serai là d'ici cinq minutes, à peu près ! J'ai besoin de me bourrer la gueule et tu seras notre chaperon ce soir, p'tite sœur. À tout de suite !
- Quoi ? Attends ! Elliott !

Il m'a raccroché au nez ! Les yeux exorbités, je regarde mon téléphone ! J'oscille entre la tristesse et l'énervement. Je ne vais pas jouer Sam, ce soir. Et puis comment ça se fait qu'il arrive maintenant pour ce soir ?

- Tout va bien ? me demande Léo.
- Heu oui. C'est juste mon frère qui va venir squatter chez moi quelque temps, apparemment.

Merde ! Léo ne peut pas rester là.

– Heu, je suis désolée, mais on va devoir écouter notre... heu...

Il m'adresse un grand sourire et me fait asseoir sur ses genoux.

– Notre quoi ?

Bonne question ! À laquelle, je n'ai aucune réponse.

– J'ai passé un bon moment avec toi et j'aimerais qu'il y en ait d'autres. Alors que dirais-tu d'échanger nos numéros et de voir où tout ça nous mène ? me demande-t-il.

Un sourire effleure mes lèvres et j'opine de la tête. Il capture ma bouche et pose ses mains sur mes hanches. J'entoure sa taille de mes jambes et le plaque contre le dossier. Je passe mes doigts dans ses cheveux et ondule contre lui, mais la sonnette de la porte d'entrée de l'immeuble m'interrompt. Merde ! Mes yeux font des allers-retours entre Léo, l'interphone et moi assise sur lui.

– Merde ! Je suis désolée, mais il va falloir que tu t'en ailles.

Je file appuyer sur le bouton pour ouvrir la porte, puis dans ma chambre pour enfiler un pantalon et un tee-shirt. Léo fait de même, mais avec des mouvements moins précipités que moi, ce qui me permet de le lorgner une dernière fois avant de le mettre dehors.

Une fois rhabillée, j'ouvre la porte et au moment où il la franchit, il se retourne et prend possession de mes lèvres pour un long baiser sensuel. Je pousse un gémissement et appuie mon corps contre le sien. À cet instant, mon frère sort de la cabine de l'ascenseur suivi de près par... Alex.

Alex Mercier. Toujours aussi séduisant, envoûtant, déstabilisant. Ses cheveux blonds sont plus longs que la dernière fois et il arbore fièrement une barbe de trois jours. Il a l'air gêné et mal à l'aise. Nous sommes au moins deux dans ce cas. Je ne l'ai pas revu depuis le mariage de mon frère. J'ai réussi à esquiver chaque fête où il était présent et j'avais *presque* réussi à l'oublier. Oui, presque parce qu'il était toujours là, tapi dans un coin de mon esprit. Merde ! Qu'est-ce qu'il fait là ? Je me retiens de justesse de reculer et de leur fermer la porte au nez. Pour une surprise, en voilà une ! Et pas forcément bonne. J'évite de le fixer pour ne pas réveiller d'anciennes blessures profondément enfouies. Il appartient au passé et il va y rester. Mon regard va de Léo aux deux hommes devant moi. Ils arborent tous un visage glacial. Dire que l'ambiance est tendue est un euphémisme. Je me racle la gorge et sors sur le pas de la porte.

Recherche Témoignage :

Urgent ! C'est une question de survie ! Si vous aussi, votre non-coup d'un soir vous a embrassée devant votre frère et son ami – accessoirement votre béguin de jeunesse, qui vous a mis un râteau – s'il vous plaît, dites-moi comment vous avez fait pour vous en sortir.

– Salut les gars, je vous présente Léo. Léo, je te présente Elliott, mon frère et son ami Alex.

Ils s'adressent mutuellement un signe de tête.

– On se connaît déjà, siffle Alex entre ses dents serrées.

Je fronce les sourcils. Qu'est-ce qu'un directeur éditorial, un pilote de F1 et un joueur de football américain ont-ils en commun ?

– On s'est croisés à quelques fêtes, il y a plusieurs années, m'explique Léo.

– Ho, d'accord. Allez-y, entrez les gars.

Ils rentrent et ne desserrent pas les dents. Je me demande ce qu'ils leur arrivent, mais je verrai ça plus tard. Je me tourne vers Léo.

– Désolée, je ne sais pas ce qui leur prend, je lui dis, embarrassée.

– Arrête de t'excuser, répond-il en riant. Ne t'inquiète pas, ça doit être leurs instincts de grands frères protecteurs.

Oui, sauf que je n'ai qu'un grand frère. Léo attrape mes hanches et me colle à lui. Il dépose un doux baiser sur mes lèvres.

– Ne fais pas trop de bêtises, murmure-t-il contre ma bouche.

Je me mets sur la pointe des pieds et resserre mes bras autour de son cou.

– Il n'y a qu'avec toi que j'ai envie d'en faire, dès que j'aurai préparé le terrain.

– On a le temps pour ça, réplique-t-il avant de m'embrasser fougueusement.

On a peut-être le temps, mais je n'ai pas envie d'attendre. Un raclement de gorge se fait entendre derrière nous. Je tourne la tête et aperçois Elliott, le visage crispé, dans l'embrasement de la porte. Je lui lance un regard noir et reporte mon attention sur Léo. Ce dernier m'offre un baiser appuyé.

– À très vite, chérie.

Je rougis, il m'offre un clin d'œil et je le regarde disparaître dans l'ascenseur. Je bouscule mon frère et m'affale sur le canapé. Je mets du temps à ouvrir la bouche, encore sous le choc de la présence d'Alex.

– C'était quoi ça ? je demande, en passant une main dans mes cheveux.

– Où as-tu rencontré Léo ? m'interroge Elliott à son tour d'un ton froid.

– Au boulot ! De toute façon, je ne vois pas en quoi ça te regarde.

– Tu devrais peut-être... commence Alex.

Je me tiens droite, relève le menton dans sa direction et croise les bras sur ma poitrine.

– Je ne devrais rien du tout ! Tu as perdu tout droit de me dire ce que je dois faire de ma vie. D'ailleurs, aucun de vous deux n'a de leçon ou de mise en garde à me donner. Je gère ma vie comme

bon me semble ! je réplique d'un ton sans appel.

Ils hochent tous les deux la tête en signe d'assentiment. J'essaie de ne pas être troublée par Alex et me concentre sur mon frère.

- Bon. Maintenant, pourquoi vas-tu divorcer ?
- Disons que Louise est une salope, répond Elliott.

Je relègue ma colère dans un coin de mon esprit et m'assois à ses côtés. La femme parfaite est une salope, je le savais ! Bon, je ne vais pas le crier sur tous les toits maintenant, mais bordel, ça fait du bien !

Sœur indigne !

Je ne me réjouis pas du malheur de mon frère. Loin de là. Je dis juste que ce n'est pas parce qu'une femme est belle, à un poste important qu'elle est sans défauts. Ce n'est pas parce qu'elle fait la une des plus grands magazines que c'est une personne qui n'est pas capable du pire.

Je passe mon bras autour de ses épaules et le serre contre moi.

- Allez, raconte tout à ta grande sœur, je le taquine.

Il soupire et s'enfonce encore plus sur le canapé.

- Je l'ai surprise avec un autre. Tellement basique. Je me suis fait avoir comme un bleu, putain ! J'ai besoin d'un verre, gémit-il.
- Non, ce dont tu as besoin c'est de repos, dit calmement Alex.

Elliott balaie son objection d'un signe de la main et la passe sur son visage. Il a vraiment une sale tête et les cernes sous ses yeux confirment ce que vient de dire Alex.

- Tu as déjà assez bu hier soir et avant-hier aussi. On a tous les deux besoin de repos avant un troisième round, reprend Alex.
- Je peux squatter ta chambre d'ami ? me demande Elliott.
- Oui, pas de souci. On reparlera tout à l'heure.

Il me serre longuement dans ses bras et traîne des pieds jusqu'à la chambre. Ce n'est que lorsque la porte claque que je me souviens qu'Alexandre Mercier est dans mon appart. Et qu'à présent, nous sommes seuls. Je me retourne et l'observe me détailler attentivement.

- Salut Jasmine.
- Mercier. Pas de rousse collée à tes basques aujourd'hui ?

Je le plante là et fuis pour la deuxième fois de la journée dans la cuisine. Je ne savais pas que je portais en moi autant d'aigreur à son égard. En même temps quoi de plus normal ? Je me concentre

sur la vaisselle accumulée. Je suis loin d'être une fée du logis et il m'arrive de ne pas avoir assez de couverts ni d'assiettes et dans ces cas, je dis vive la vaisselle jetable. Il me suit et s'adosse contre le chambranle de la porte.

- J'avais oublié ton sens de la repartie quand tu es énervée.
- Contrairement à toi, il y a des choses que je n'ai pas oubliées.
- Comme quoi ? questionne-t-il en s'approchant.
- Pas un pas de plus, dis-je en brandissant une louche pleine de mousse.

Oui, mon arme du crime n'est pas la plus tranchante.

Flash Info :

Une femme prise d'un accès de folie a tué un homme – qu'elle a aimé fut un temps – à coups de louche. Nous ne savons pas vraiment comment elle s'y est prise, tout ce que nous savons c'est que le crime a été violent. La presse l'a surnommée la Serial Loucheuse.

Alex hausse un sourcil en regardant ce que je tiens dans ma main. Je la repose dans l'évier et m'essuie les mains.

- Tu n'as pas un match à gagner ?
- Non, la saison est finie.
- Tu comptes rester dans le coin longtemps ?
- Je pense oui. J'ai du monde à voir dans le coin, et la France m'a manqué, ajoute-t-il en me regardant droit dans les yeux.

C'est bien ma veine. Je vais l'avoir dans les pattes pendant un certain temps.

- Je peux avoir une idée précise de la durée de ton voyage touristique ?
- Ma date de retour ne dépend pas de moi, soupire-t-il.

Un silence gênant s'installe et je sens son regard sur moi, alors je m'obstine à fixer mes yeux sur quelque chose, n'importe quoi, par-dessus son épaule. Ce qui s'avère difficile avec ma petite taille. Alex avance jusqu'à piétiner mon espace vital. Je recule et bute contre l'évier.

- Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu m'évites ?

Tellement mal ! Mais je ne peux pas lui avouer ça. Je ne peux pas lui donner cette emprise sur moi.

- Je ne t'évite pas Alex ! Le monde ne tourne pas autour de toi, je m'exclame.
- Pourquoi ne t'ai-je pas vue depuis deux ans, alors que j'ai eu l'occasion de venir voir ta famille plusieurs fois ?

Je hausse les épaules.

- Je n’avais pas le temps, tout simplement.
- Tu mens toujours aussi mal, réplique-t-il.

Je souffle, exaspérée par cette situation, mais surtout par sa présence.

– Alors avec ce Léo ?

– Ça ne te regarde pas. Maintenant, tu peux partir. Je m’occupe d’Elliott.

– Désolé, je ne peux pas partir. Je suis l’ange gardien d’Elliott. Je ne suis pas certain que tu arrives à le mettre au lit s’il décide de se bourrer la gueule en pleine journée.

Et il me plante là pour aller dans le salon. Non, mais je rêve ! Il ne va pas rester chez moi toute la journée tout de même, si ? J’avance dans la pièce et le vois prendre ses aises sur mon canapé. Il faut croire que je vais devoir serrer les dents et supporter mon béguin d’enfance.

**Découvrez la suite,
dans l’intégrale du roman.**

Également disponible :

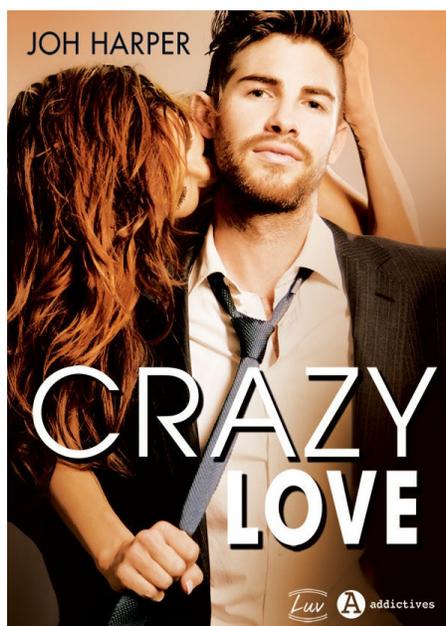
Crazy Love

Après une soirée désastreuse où elle fait définitivement une croix sur l'amour de sa vie, Éva décide de prendre un nouveau départ et d'aller de l'avant.

Trois ans plus tard – enfin ! –, elle fait la rencontre d'un homme, « un vrai » selon ses nouveaux critères. Un homme qui la désire, plus que tout. Son boss... Aussi obstiné que sexy, aussi arrogant que sensuel...

Mais la maladresse d'Eva, son orgueil mal placé et surtout la réapparition de son amour de jeunesse vont mettre à mal tout ce qu'elle avait prévu.

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Septembre 2017

ISBN 9791025739600

ZADE_001